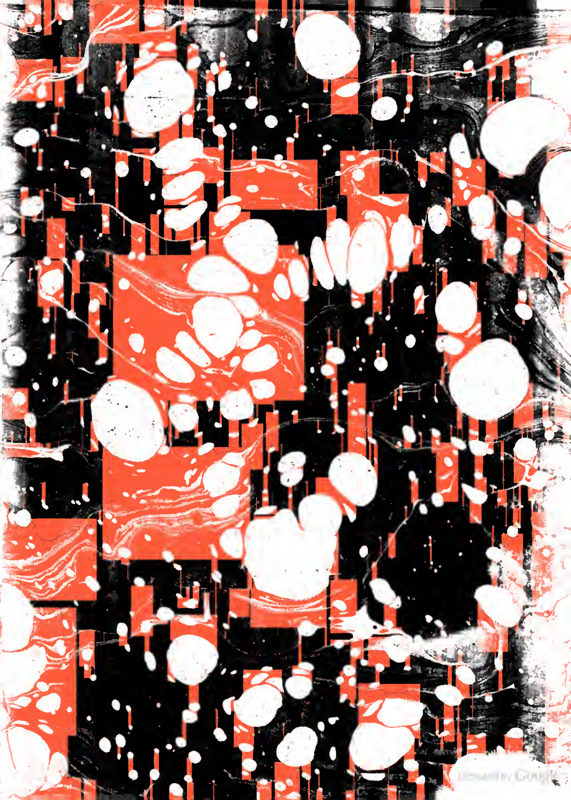




3845
BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI
N.° d'inventario 3244
Sala Grande
Scansia
Palchetto
N.° d'ord. 20



ŒUVRES

DE

M. DE FÉNÉLON.

TOME VI.

ŒUVRES

DE M. FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE FÉNÉLON,

PRÉCEPTEUR DES ENFANTS DE FRANCE,

ARCHEVÊQUE-DUC DE CAMBRAI.

TOME SIXIEME.



A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE PIERRE DIDOT L'AÎNÉ.
M. DCC. XCII.

PRÉFACE.

L'ODYSSÉE d'Homere est, comme personne ne l'ignore, un poëme rempli de morale. Ulysse, aux prises avec les obstacles de tant de genres qui s'opposoient à son retour à Ithaque, ne trouvant que des dangers sur sa route, et triomphant de tout, principalement de la séduction de ses passions, par sa constance, par son amour pour sa patrie, pour sa chere Pénélope et pour le jeune Télémaque, enfin par le secours des dieux, qui, après l'avoir fait passer par des épreuves en apparence désespérantes, le conduisent enfin au terme de ses desirs: voilà sans doute ce qui fixa l'attention de Fénélon, ce qui peut-être lui donna l'idée du Télémaque; ouvrage immortel et digne d'être placé à côté de son modele.

Pour s'en pénétrer encore plus, pour s'échauffer, si j'ose m'exprimer ainsi, au feu du génie d'Homere, il ne se borna pas à le lire et à l'étudier; il crut devoir le traduire. Il commence au septieme chant, au moment où Ulysse arrive à l'isle de Calypso, et finit au treizieme; ce qui fait en tout six chants. Il paroît qu'il y a travaillé rapidement, plus occupé de la chose que de la maniere de la rendre, et sans songer à donner à une traduction, qu'il ne faisoit que pour lui, l'exactitude, l'élégance, la fraîcheur, qui font le

caractere de son style. Aussi croyons-nous qu'elle n'auroit pas fait sa réputation; et nous ne la donnons au public que parcequ'on l'avoit annoncée avec une sorte d'enthousiasme qu'elle ne mérite pas, et que plusieurs littérateurs, que nous avons consultés, nous ont assurés que ce seroit nous exposer à de justes reproches que de ne pas la mettre à la suite de Télémaque, ne fût-ce que pour servir d'ombre à ce beau tableau. Pour la commodité des lecteurs et mettre sous leurs yeux le commencement et la suite des aventures d'Ulysse, nous avons cru devoir ajouter des extraits de tous les chants qui n'étoient pas traduits.

Mais pourquoi Fénélon a-t-il préféré l'Odyssée à l'Iliade? Ne semble-t-il pas que l'Iliade devoit l'emporter par la pompe des descriptions, par la magnificence du style, par la variété des caracteres, par la grandeur des héros qu'on y met en action? Un long siege, des combats fréquents, de brillants triomphes; quoi de plus propre à échauffer l'imagination, et à donner aux images ces couleurs vives et tranchantes qui attachent et qui étonnent? Ce n'est pas ce que pensoit Fénélon. Il dirigeoit tous ses travaux à l'éducation du prince qui lui étoit confié; et, regardant la guerre comme un mal quelquefois nécessaire, mais presque jamais desirable, il ne cherchoit pas à faire aimer, à faire souhaiter à son auguste éleve des suc-

cès qu'on n'obtient que par des meurtres et des ravages.

Il n'aspiroit qu'à former un grand roi; et il n'y en avoit de grands, selon lui, que ceux qui, toujours prêts à faire la guerre, sont toujours occupés des moyens de l'éviter, et préferent la gloire de commander paisiblement à un peuple heureux, parcequ'il est soumis et contenu, à celle de le conduire à des victoires, qui coûtent tant de larmes et de sang aux vainqueurs et aux vaincus.

Il n'est donc pas étonnant que M. de Fénélon se soit attaché de préférence à un poëme qui nous présente un tableau si vrai de la vie humaine, des revers que les rois mêmes peuvent y éprouver, et du soin qu'ils doivent prendre de s'y préparer par la patience, la fermeté, la vigilance, et la confiance dans cette divine Providence toujours attentive à protéger, à seconder, à récompenser les ames fortes et vertueuses.

L'ODYSSÉE

D'HOMERE.

AVERTISSEMENT DE L'ÉDITEUR.

Nous avons trouvé, dans les manuscrits de M. de Fénélon, la traduction de six livres de l'Odyssée. Nous croyons qu'ayant pris dans la lecture de ce poëme l'idée de celui qu'il méditoit pour l'instruction de son auguste éleve, il a voulu en traduisant Homere en prendre aussi l'esprit, le goût, les graces et l'abondance. Il commence au cinquieme livre, au moment où Calypso consent au départ d'Ulysse. Il suit ce héros malheureux dans le reste de sa route, et jusqu'à sa descente aux enfers. C'en étoit assez pour un écrivain pénétré déja, comme l'étoit Fénélon, des beautés de ce poëme.

L'Iliade présente à la vérité des traits plus frappants; ce poëme attache davantage le lecteur; le poëte, si j'ose le dire, y parle moins à l'esprit qu'à l'imagination qu'il occupe sans cesse, qu'il remue et qu'il entraîne par l'appareil et la pompe des descriptions, par le bruit des querelles et des combats, par l'importance des personnages, par l'alternative des succès et des revers : mais ce n'étoit pas l'amour de la gloire guerriere que M. de Cambrai vouloit inspirer à M. le duc de Bourgogne; ce n'étoit ni le goût des conquêtes qu'il cherchoit à lui donner, ni cette admiration souvent dangereuse pour un courage qu'on appelle héroïque et qui nous laisse avec toutes nos passions, qui, en nous rendant forts contre les autres, ne nous ôte pas nos propres foiblesses, et ne nous apprend point à triompher de nous-mêmes.

L'objet que se proposoit ce vertueux instituteur, et qu'il ne perdit jamais de vue, étoit de former un

prince qui rendît ses peuples heureux, et qui eût la patience courageuse de se livrer constamment aux soins et aux travaux que demande cette entreprise si noble, et, nous osons le dire, la plus digne d'un souverain qui n'a point oublié que les hommes sont ses semblables, et qu'il vaut bien mieux régner sur leur cœur que de se jouer en quelque sorte de leur vie et de leur fortune.

Ne nous étonnons donc pas de la préférence que Fénélon a donnée à l'Odyssée sur l'Iliade : il avoit encore plus d'ame, plus de sentiment que d'imagination; et les peintures simples, naïves, touchantes et pleines de moralité de l'Odyssée, ont dû faire sur lui plus d'impression que le fracas, que l'éclat des catastrophes de l'Iliade.

La traduction dont nous parlons n'est pas littérale, et n'auroit pas, à ce que nous croyons, fait la réputation de Fénélon : mais il nous semble qu'elle ne la dépare pas; et quoiqu'elle n'ait ni toute la facilité ni toute l'élégance de ses autres productions, on y trouve le germe de ses excellentes qualités, et ce goût du vrai et du naturel qui promettoit tant, et qui a tenu effectivement tout ce qu'il promettoit.

Nous ferons précéder cette traduction d'un abrégé des quatre premiers livres; et, après le dixieme, nous donnerons aussi un extrait des livres qui suivent, afin que le lecteur, sans recourir à Homere ou à madame Dacier, puisse suivre Ulysse et le voir triompher, par sa prudence et par le secours des dieux, de tous les obstacles qui s'opposerent si long-temps à son retour dans sa chere et pauvre Ithaque.

PRÉCIS
DES QUATRE PREMIERS LIVRES
DE
L'ODYSSÉE D'HOMERE.

LIVRE PREMIER.

Après une invocation aux Muses, après les avoir suppliées d'un style simple et modeste de lui raconter les aventures du malheureux Ulysse, Homere le représente, le seul des héros qui avoient ruiné la fameuse Troie, toujours éloigné de sa patrie, toujours errant et contrarié dans son retour.

Il gémit, dit-il, il languit dans les antres de Calypso : peu sensible aux charmes de cette déesse, il ne soupire qu'après son isle d'Ithaque, qu'après sa chere et constante Pénélope.

Neptune, irrité contre Ulysse qui avoit privé de la vue le cyclope Polyphême son fils, étoit la seule divinité qui traversât son juste desir.

Minerve, profitant de l'absence du dieu de la mer, paroît dans le conseil des dieux ; elle les trouve tous assemblés dans le palais de Jupiter. Là le pere des

dieux se plaignoit de ce que les hommes lui attribuoient les malheurs qu'ils ne s'attiroient que par leur imprudence ou leur perversité. N'ai-je pas fait avertir Égisthe? leur dit-il; et sa conscience ne lui annonçoit-elle pas tous les maux qui alloient fondre sur lui, s'il trempoit ses mains dans le sang du fils d'Atrée, s'il souilloit jamais sa couche nuptiale? Sourd à ma voix, sourd à celle de la raison, il a tout bravé; et Oreste l'a justement immolé à sa vengeance et aux mânes de son pere Agamemnon.

Il méritoit de périr, répliqua Minerve. Mais Ulysse, mais le sage et religieux Ulysse, mérite-t-il d'être si long-temps poursuivi par l'infortune? Dieu tout-puissant, votre cœur n'en est-il point touché? Ne vous laisserez-vous jamais fléchir? N'est-ce pas le même Ulysse qui vous a offert tant de sacrifices sous les murs de Troie?

Ce n'est pas moi, répondit le maître du tonnerre, qui suis irrité contre ce héros; c'est Neptune, et vous en savez la raison. Comme il ne peut trancher le fil de ses jours, il le fait errer sur la vaste mer, et le tient éloigné de ses états. Mais prenons ici des mesures pour lui procurer un heureux retour. Neptune, cédant enfin, ne pourra pas tenir seul contre tous les dieux.

Envoyez donc Mercure, lui dit Minerve, envoyez

promptement Mercure à l'isle d'Ogygie, pour porter à Calypso vos ordres suprêmes, afin qu'elle ne s'oppose plus au départ d'Ulysse. Cependant j'irai à Ithaque pour inspirer au jeune Télémaque la force dont il a besoin : je l'enverrai à Sparte et à Pylos pour y apprendre des nouvelles de son pere, et afin que par cette recherche empressée il acquiere un renom immortel parmi les hommes.

Aussitôt Minerve s'élance du haut de l'Olympe, et, plus légere que les vents, elle traverse les mers et la vaste étendue de la terre. La déesse arrive à la porte du palais d'Ulysse, sous la figure de Mentès, roi des Taphiens. Dès que Télémaque l'apperçoit, empressé de remplir les devoirs de l'hospitalité, il s'avance, lui présente la main, prend sa pique pour le soulager, et lui parle en ces termes : Étranger, soyez le bien venu, reposez-vous, prenez quelque nourriture, et vous nous direz ensuite le sujet qui vous amene.

Aussitôt Télémaque donne ses ordres, et tout se met en mouvement pour servir le prétendu roi des Taphiens.

Cependant les fiers poursuivants de Pénélope entrent dans la salle, se placent sur différents sieges, et ne paroissent occupés que de la bonne chere, que de la musique et de la danse, qui sont les agréables compagnes des festins.

Télémaque sembloit seul indifférent à tous ces plaisirs; il n'étoit occupé que de son nouvel hôte, et lui adressant la parole, il lui dit: Mon cher hôte, me pardonnerez-vous si je vous dis que voilà la vie que mènent ces insolents? Hélas! reprit la déesse en soupirant, vous avez bien besoin qu'Ulysse, après une si longue absence, vienne réprimer l'insolence de ces princes, et leur faire sentir la force de son bras. Ah! quel changement, s'il paroissoit ici tout-à-coup avec son casque, son bouclier et deux javelots, tel que je le vis dans le palais de mon pere, lorsqu'il revint de la cour d'Ilus fils de Mermérus! Pour vous, je vous exhorte à prendre les moyens de les chasser de votre palais: dès demain appellez tous ces princes à une assemblée; là vous leur parlerez, et, prenant les dieux à témoin, vous leur ordonnerez de retourner chacun dans sa maison.

Après avoir congédié l'assemblée, vous prendrez un de vos meilleurs vaisseaux avec vingt bons rameurs, pour aller vous informer de tout ce qui concerne votre pere: allez d'abord à Pylos, chez le divin Nestor, à qui vous ferez modestement des questions; de là vous irez à Sparte, chez Ménélas, qui est revenu de Troie après tous les Grecs. Si par hasard vous entendez dire des choses qui vous donnent quelque espérance que votre pere est en vie et qu'il revient,

vous attendrez la confirmation de cette bonne nouvelle encore une année entiere, quelque douleur qui vous presse et quelque impatience que vous ayez de revenir: mais si l'on vous assure qu'il ne jouit plus de la lumiere, alors vous reviendrez à Ithaque, vous lui éleverez un tombeau, vous lui ferez des funérailles magnifiques et dignes de lui, et vous donnerez à votre mere un mari que vous choisirez vous-même. Après cela, appliquez-vous à vous défaire des poursuivants ou par la force ou par la ruse; qu'une noble émulation aiguise votre courage; armez-vous donc de sentiments généreux pour mériter les éloges de la postérité.

Mon hôte, lui répond le sage Télémaque, vous venez de me parler avec toute l'amitié qu'un bon pere peut témoigner à son fils; jamais je n'oublierai la moindre de vos paroles: mais souffrez que je vous retienne et que j'aie le temps de vous faire un présent honorable; il sera dans votre maison un monument éternel de mon amitié et de ma reconnoissance.

Le présent que votre cœur généreux vous porte à m'offrir, lui dit Minerve, vous me le ferez à mon retour, et je tâcherai de le reconnoître. En finissant ces mots, la déesse le quitte et s'envole comme un oiseau. Télémaque étonné, et se sentant animé d'une

force et d'un courage extraordinaire, ne doute pas que ce ne soit un dieu qui lui a parlé.

Il rejoint les princes; ils écoutoient alors en silence le célebre Phémius qui chantoit le retour des Grecs, que Minerve leur avoit rendu si funeste pour punir l'insolence d'Ajax le Locrien, qui avoit indignement profané son temple. La fille d'Icare entendit de son appartement ces chants divins: ils lui rappellerent son cher Ulysse, et réveillérent ses ameres douleurs. Elle descendit, suivie de deux de ses femmes, et, s'arrêtant à l'entrée de la salle, le visage couvert d'un voile d'un grand éclat, et les yeux baignés de larmes, elle pria Phémius de choisir quelques sujets moins tristes, moins propres à renouveller ses chagrins.

Télémaque la reprit modestement et avec force, en l'exhortant à retourner dans son appartement et à ne se plus montrer aux poursuivants. Pénélope, étonnée de la sagesse de son fils, dont elle recueilloit avec soin toutes les paroles, se retira et continua de pleurer son cher Ulysse. Les princes, plus enflammés que jamais pour Pénélope, font retentir la salle de leurs clameurs. Télémaque prend encore la parole : Que ce tumulte cesse, leur dit-il d'un ton ferme; qu'on n'entende plus tous ces cris : il est juste et décent d'entendre tranquillement un chantre comme Phémius, qui est égal aux dieux par la beauté de sa voix,

et par les merveilles de ses chants. Demain dès la pointe du jour, nous nous rendrons tous à l'assemblée que j'indique dès aujourd'hui ; j'ai à vous parler pour vous déclarer que, sans aucun délai, vous n'avez qu'à vous retirer : sortez de mon palais, allez ailleurs faire des festins, en vous traitant tour-à-tour dans vos maisons.

Il parla ainsi, et tous ces princes se mordent les levres, et ne peuvent assez s'étonner de la vigueur avec laquelle il vient de parler. Antinoüs cependant et Eurymaque voulurent lui répondre. Télémaque les écouta sans changer de contenance ni de sentiment.

Les princes continuerent de se livrer au plaisir de la danse et de la musique jusqu'à la nuit; et lorsque l'étoile du soir eut chassé le jour, ils se retirerent chacun dans leur maison.

Télémaque monta aussi dans son appartement, tout occupé de chercher en lui-même les moyens de faire le voyage que Minerve lui avoit conseillé.

LIVRE II.

L'AURORE commençoit à peine à dorer l'horizon, que le fils d'Ulysse se leve, prend un habit magnifique, met sur ses épaules un baudrier d'où pendoit une riche épée, et, sans perdre un moment, donne ordre à ses hérauts d'appeller les Grecs à l'assemblée. Télémaque se rend au milieu d'eux, tenant au lieu d'un sceptre une longue pique. Minerve avoit répandu sur toute sa personne une grace toute divine; les peuples, en le voyant paroître, sont saisis d'admiration.

Le héros Égyptius parla le premier; il étoit courbé sous le poids des années, et une longue expérience l'avoit instruit. Peuples, dit-il en élevant la voix, peuples d'Ithaque, écoutez-moi. Nous n'avons vu tenir ici d'assemblée ni de conseil depuis le départ d'Ulysse; qui est donc celui qui nous assemble? quel pressant besoin lui a inspiré cette pensée? Qui que ce soit, c'est sans doute un homme de bien; puisse-t-il réussir dans son entreprise, et que Jupiter le favorise dans tous ses desseins!

Télémaque, touché de ce souhait qu'il prit pour un bon augure, se leve aussitôt et lui adresse la pa-

role : Sage vieillard, celui qui a assemblé le peuple n'est pas loin de vous : c'est moi, c'est le fils d'Ulysse; c'est dans la douleur que me cause l'absence de mon pere et le désordre qui regne dans son palais, que je vous ai tous appellés. Je vous en conjure au nom de Jupiter olympien et de Thémis qui préside aux assemblées, opposez-vous aux injustices que j'éprouve et qui me ruinent. Il parle ainsi, le visage baigné de pleurs, et jette sa longue pique à terre pour mieux marquer son indignation. Le peuple en paroît ému; les princes demeurent dans le silence. Antinoüs est le seul qui ose lui répondre :

Télémaque, qui témoignez dans vos discours tant de hauteur et d'audace, que venez-vous de dire pour nous déshonorer? Ce ne sont point les amants de la reine votre mere qui sont cause de vos malheurs; c'est Pénélope elle-même, qui n'a recours qu'à des artifices pour nous amuser. Renvoyez-la chez son pere Icare; engagez-la à se déclarer pour celui de nous qu'elle choisira et qu'elle trouvera plus aimable.

Il n'est pas possible, répondit le sage Télémaque, que je fasse sortir par force de mon palais celle qui m'a donné le jour, et qui m'a nourri elle-même. Me pourrois-je mettre à couvert de la vengeance des dieux, après que ma mere chassée de ma maison auroit invoqué les redoutables furies? Pourrois-je

éviter l'indignation de tous les hommes qui s'éleveroient contre moi? Jamais un ordre si cruel et si injuste ne sortira de ma bouche.

Aussitôt il parut deux aigles dans les airs, qui planerent quelque temps au-dessus de l'assemblée; ils sembloient arrêter leurs regards sur toutes les têtes des poursuivants, et leur annoncer la mort.

Les Grecs en furent saisis de frayeur. Le vieillard Halitherse, qui surpassoit en expérience tous ceux de son âge pour discerner le vol des oiseaux, et pour expliquer leurs présages, leur déclara que les aigles pronostiquoient le retour prochain d'Ulysse et la punition terrible des poursuivants de Pénélope.

Eurymaque lui répondit, en se moquant de ses menaces: Vieillard, retire-toi; va dans ta maison faire ces prédictions à tes enfants: je suis plus capable que toi de prophétiser et d'expliquer ce prétendu prodige. Si, en te servant des vieux tours que ton grand âge t'a appris, tu surprends la jeunesse du prince pour l'irriter contre nous, crois-tu que nous ne nous en vengerons point? Le seul conseil que je puis donner à Télémaque, c'est d'obliger sa mere à se retirer chez son pere.

Ce seroit à vous à vous retirer, répondit prudemment le fils d'Ulysse. Mais je ne vous en parle plus; je vous demande seulement un vaisseau avec vingt ra-

meurs qui me menent de côté et d'autre sur la vaste mer : j'ai résolu d'aller à Sparte et à Pylos pour apprendre des nouvelles de mon pere. Si je suis assez heureux pour entendre dire qu'il est encore en vie et en état de revenir, j'attendrai la confirmation de cette nouvelle une année entiere avec toute l'inquiétude d'une attente toujours douteuse. Mais si j'apprends certainement qu'il ne vit plus, je reviendrai dans ma chere patrie, je lui éleverai un superbe tombeau, je lui ferai des funérailles magnifiques, et j'obligerai ma mere à se choisir un mari.

Dès que Télémaque eut achevé de parler, Mentor se leva; c'étoit un des plus fideles amis d'Ulysse, celui à qui, en s'embarquant pour Troie, il avoit confié le soin de toute sa maison.

Écoutez-moi, dit-il au peuple d'Ithaque : quel est le roi qui désormais voudra être modéré, clément et juste? Il n'y a donc parmi vous personne qui se souvienne du sage et divin Ulysse, personne qui n'ait oublié ses bienfaits? Quoi! vous gardez tous un honteux silence? vous n'avez pas le courage de vous opposer, au moins par vos paroles, aux injustices de ses ennemis?

Que venez-vous de dire, impudent Mentor? lui répliqua Léocrite; croyez-vous qu'il soit si facile de s'opposer aux poursuivants de Pénélope? Ulysse lui-

même, s'il l'entreprenoit à son retour, réussiroit-il à les chasser de son palais? Vous avez donc parlé contre toute raison. Mais que tout le peuple se retire; et vous, Mentor, préparez avec Halitherse, votre ami et celui d'Ulysse, tout ce qui est nécessaire pour le départ de Télémaque.

Ce jeune prince sortit avec tous les autres de l'assemblée, et s'en alla seul sur le rivage de la mer: après s'être lavé les mains dans l'onde salée, il adressa à Minerve une humble et tendre priere; la déesse, touchée de sa confiance, prit la figure de Mentor, et lui dit en s'approchant de lui: Laissez-là les complots et les machinations des amants insensés de votre mere; ils n'ont ni prudence, ni justice; ils ne voient pas la punition terrible qui les attend. Le voyage que vous méditez ne sera pas long-temps différé; je vous équiperai un vaisseau et je vous accompagnerai: retournez donc dans votre palais, vivez avec les princes à votre ordinaire, et préparez cependant les provisions dont vous avez besoin.

Dès que Télémaque paroît, Antinoüs l'attaque et ose le plaisanter sur le discours qu'il avoit fait à l'assemblée, et sur le projet de son voyage. Télémaque y répond avec fermeté, et même avec menace: mais les poursuivants s'en moquent, et ne songent qu'à se divertir. Le jeune prince les quitte et va trouver Eu-

ryclée qui l'avoit élevé : il lui ordonne d'ouvrir les celliers d'Ulysse dont elle avoit la garde; et après lui en avoir demandé le secret avec serment, il communique à sa nourrice le projet de son voyage, et lui recommande de préparer en diligence le vin, la farine, l'huile et toutes les provisions dont il vouloit charger son vaisseau. Minerve, pour en faciliter le transport, ainsi que l'évasion de Télémaque, verse un doux et profond sommeil sur les paupieres des poursuivants de Pénélope. On charge le vaisseau bien équipé de tout ce qui est nécessaire pour le voyage; on s'embarque; Minerve, sous la figure de Mentor, se place sur la pouppe; Télémaque s'assied auprès d'elle; on délie les cables; les rameurs se mettent sur leurs bancs; les voiles sont déployées, et le vaisseau fend rapidement le sein de l'humide plaine.

LIVRE III.

Le soleil sortoit du sein de l'onde, et commençoit à dorer l'horizon, lorsque Télémaque arriva à la célebre Pylos. Les Pyliens immoloient ce jour-là des taureaux noirs à Neptune. On avoit déja goûté des entrailles et brûlé les cuisses des victimes sur l'autel, lorsque le vaisseau entra dans le port. Télémaque descend le premier; et Minerve, sous la figure de Mentor, lui adresse ces paroles : Prince, il n'est plus temps d'être retenu par la honte, allez donc aborder Nestor avec une hardiesse noble et modeste.

Comment, répondit Télémaque, irai-je aborder le roi de Pylos? Comment le saluerai-je? Vous savez que j'ai peu d'expérience, que je manque de la sagesse nécessaire pour parler à un homme comme lui. La bienséance permet-elle à un jeune homme de faire des questions à un prince de cet âge?

Télémaque, repartit Minerve, vous trouverez de vous-même une partie de ce qu'il faudra dire, et l'autre partie vous sera inspirée par les dieux, dans qui vous devez mettre votre confiance.

En achevant ces mots, la déesse s'avance la premiere: Télémaque la suit. Les Pyliens ne les eurent

pas plutôt apperçus qu'ils allerent au-devant d'eux. Pisistrate, fils aîné de Nestor, fut le premier qui, s'avançant, prit les deux étrangers par la main, et les plaça entre son pere et son frere Thrasymede. D'abord il leur présenta une partie des entrailles des victimes, et remplissant de vin une coupe d'or, il la donna à Minerve, et lui dit : Étranger, faites votre priere au roi Neptune, car c'est à son festin que vous êtes admis à votre arrivée : vous donnerez ensuite la coupe à votre ami, afin qu'il fasse après vous ses libations et ses prieres; car je pense qu'il est du nombre de ceux qui reconnoissent les dieux; il n'y a point d'homme qui n'ait besoin de leurs secours : mais je vois qu'il est plus jeune que vous; c'est pourquoi il ne sera point fâché que je vous donne la coupe avant lui.

Minerve voit avec plaisir la prudence et la justice de ce jeune prince; et après avoir invoqué Neptune, elle présente la coupe à Télémaque, qui fit les mêmes supplications.

Quand la bonne chere eut chassé la faim, Nestor dit aux Pyliens : Présentement que nous avons reçu ces étrangers à notre table, nous pouvons, sans manquer à la décence, leur demander qui ils sont et d'où ils viennent.

Télémaque répondit avec cette fermeté modeste

que lui inspiroit Minerve: Nestor, fils de Nélée, et le plus grand ornement de la Grece, vous demandez qui nous sommes. Nous venons de l'isle d'Ithaque; je suis fils d'Ulysse, qui, comme la renommée nous l'a appris, combattant avec vous a saccagé la ville de Troie. Le sort de tous les princes qui ont porté les armes contre les Troyens nous est connu. Ulysse est le seul dont le fils de Saturne nous cache la triste destinée. J'embrasse donc vos genoux pour vous supplier de m'apprendre ce que vous en savez: que ni la compassion, ni aucun ménagement, ne vous engagent à me flatter; si jamais mon pere vous a heureusement servi ou de son épée ou de ses conseils devant les murs de Troie, où les Grecs ont souffert tant de maux, je vous conjure de me dire la vérité.

Que vous me rappellez de tristes objets! lui répondit Nestor. Plusieurs années suffiroient à peine à faire le détail de tout ce que les Grecs ont eu à soutenir de maux dans cette guerre fatale: il n'y avoit pas un seul homme dans toute l'armée qui osât s'égaler à Ulysse en prudence; car il les surpassoit tous, personne n'étoit plus fécond en ressources. Je vois bien que vous êtes son fils: vous me jetez dans l'admiration, je crois l'entendre lui-même.

Pendant tout le temps qu'a duré le siege, le divin Ulysse et moi n'avons jamais été d'avis différent, soit

dans les assemblées, soit dans les conseils; mais, animés d'un même esprit, nous avons toujours dit aux Grecs ce qui paroissoit devoir assurer le succès de notre entreprise.

Après que nous eûmes renversé la superbe Ilion, et partagé ses dépouilles, nous montâmes sur nos vaisseaux: la discorde et les tempêtes nous séparerent. Je poursuivis ma route vers Pylos, et j'y arrivai heureusement avec les miens, sans avoir pu apprendre la moindre nouvelle de plusieurs de mes autres illustres compagnons: je ne sais pas même encore certainement ni ceux d'entre eux qui se sont sauvés, ni ceux qui ont péri.

Nestor lui raconte ensuite l'histoire et les malheurs de beaucoup de princes grecs; il insiste principalement sur la fin tragique d'Agamemnon et sur la vengeance d'Oreste.

Ah! s'écria Télémaque, je ne demanderois aux dieux, pour toute grace, que de pouvoir me venger, comme Oreste, de l'insolence des poursuivants de ma mere. Faudra-t-il que je dévore toujours leurs affronts, quelque durs qu'ils me paroissent?

Mon cher fils, repartit Nestor, puisque vous me faites ressouvenir de certains bruits sourds que j'ai entendus, apprenez-moi donc si vous vous soumettez à eux sans vous opposer à leur violence. Si Minerve

vouloit vous protéger comme elle a protégé votre pere pendant qu'il a combattu sous les murs de Troie, il n'y auroit bientôt plus aucun de ces poursuivants qui fût en état de vous inquiéter. Je n'ai garde, dit Télémaque, d'oser me flatter d'un si grand bonheur; car mes espérances seroient vaines quand les dieux mêmes voudroient me favoriser.

La douleur vous égare, repartit Minerve. Quel blasphême vous venez de prononcer! Oubliez-vous donc que les dieux, quand ils le veulent, peuvent triompher de tout et nous ramener des extrémités de la terre?

Quittons ces discours, cher Mentor, reprit alors Télémaque, il n'est plus question de mon pere; les dieux l'ont abandonné à sa noire destinée; ils l'ont livré à la mort. Dites-moi, je vous prie, sage Nestor, comment a été tué le roi Agamemnon, où étoit son frere Ménélas, quelle sorte de piege lui a tendu le perfide Égisthe; car il a tué un homme bien plus vaillant que lui.

Mon fils, lui répondit Nestor, je vous dirai la vérité. Il lui raconte ensuite tout ce qui est arrivé à Agamemnon depuis son départ de Troie, sa fin malheureuse, le honteux triomphe d'Égisthe et de Clytemnestre, et la mort de ces trop célebres coupables.

Apprenez d'Oreste, ajouta-t-il en finissant, apprenez ce que vous devez faire contre les fiers poursuivants de Pénélope. Retournez dans vos états: mais je vous conseille et vous exhorte à passer auparavant chez Ménélas, peut-être pourra-t-il vous dire des nouvelles de votre pere; il n'y a pas long-temps qu'il est lui-même de retour à Lacédémone.

Ainsi parla Nestor; et Minerve, prenant la parole, dit à ce prince : Vous venez de vous exprimer à votre ordinaire avec beaucoup de raison, d'éloquence et de sagesse : mais n'est-il pas temps que nous songions à aller prendre quelque repos? déja le soleil a fait place à la nuit; et convient-il d'être si long-temps à table, aux sacrifices des dieux? Permettez-nous donc de retourner sur notre vaisseau. Non, non, reprit Nestor avec quelque chagrin; il ne sera jamais dit que le fils d'Ulysse s'en aille coucher sur son bord pendant que je vivrai et que j'aurai chez moi des enfants en état de recevoir les hôtes qui me feront l'honneur de venir dans mon palais.

Vous avez raison, sage Nestor, répondit Minerve : il est juste que Télémaque vous obéisse; il vous suivra donc, et profitera de la grace que vous lui faites. Pour moi je m'en retourne à notre vaisseau, pour rassurer nos compagnons, et leur donner les ordres nécessaires; car, dans toute la troupe, il n'y a

d'homme âgé que moi; tous les autres sont de jeunes gens qui ont suivi Télémaque par l'attachement qu'ils ont pour lui. Demain vous lui donnerez un char avec vos meilleurs chevaux, et un de vos fils, pour le conduire chez Ménélas.

En achevant ces mots, la fille de Jupiter disparoît sous la forme d'une chouette. Nestor, rempli d'admiration, prend la main de Télémaque, et lui dit: Je ne doute pas, mon fils, que vous ne soyez un jour un grand personnage, puisque si jeune encore vous avez déja des dieux pour conducteurs: et quels dieux! c'est Minerve elle-même. Grande déesse, soyez-nous favorable: dès demain j'immolerai sur votre autel une génisse d'un an, qui n'a jamais porté le joug, et dont je ferai dorer les cornes pour la rendre plus agréable à vos yeux.

La déesse écouta favorablement cette priere: ensuite le vénérable vieillard, marchant le premier, conduisit dans son palais ses fils, ses gendres et son hôte. Il fit coucher Télémaque dans un beau lit, sous un portique, et voulut que le vaillant Pisistrate, le seul de ses fils qui n'étoit pas encore marié, couchât près de lui pour lui faire honneur.

Le lendemain, dès que l'aurore eut doré l'horizon, Nestor se leva, sortit de son appartement, et alla s'asseoir aux portes de son palais sur des sieges de

pierre blanche et polie. Toute sa famille s'y rendit avec Télémaque. Quand il les vit tous rassemblés: Mes chers enfants, leur dit-il, exécutez promptement mes ordres pour le sacrifice que j'ai promis de faire à Minerve. Ils obéissent : on amene, on immole la victime. Quand les viandes furent bien rôties, on se mit à table; et de jeunes hommes bien faits présenterent le vin dans des coupes d'or. Le repas fini, Nestor prit la parole et dit: Mes enfants, allez promptement atteler un char pour Télémaque : choisissez mes meilleurs chevaux. Tout fut prêt en un instant; le char s'avance; la femme qui avoit soin de la dépense y met les provisions les plus exquises. Télémaque monte le premier; Pisistrate, fils de Nestor, se place à ses côtés, et, prenant les rênes, pousse ses généreux coursiers, qui, plus légers que le vent, s'éloignent des portes de Pylos, volent dans la plaine et marchent sans s'arrêter.

LIVRE IV.

Télémaque et le fils du sage Nestor arrivent à Lacédémone, qui est environnée de hautes montagnes: ils entrent dans le palais de Ménélas, et trouvent ce prince qui célébroit dans le même jour les noces de son fils et celles de sa fille; car il marioit sa fille Hermione à Néoptoleme, fils d'Achille: il la lui avoit promise dès le temps qu'ils étoient encore devant Troie. Pour son fils unique, le vaillant Mégapenthe, il le marioit à une princesse de Sparte même, à la fille d'Alector. Ménélas étoit à table avec ses amis et ses voisins. Le palais retentissoit de cris de joie, mêlés avec le son des instruments, avec la voix et avec le bruit des danseurs.

Étéonée, un des principaux officiers de Ménélas, va demander à ce prince s'il doit dételer le char ou prier les étrangers d'aller chercher ailleurs l'hospitalité. Surpris de cette demande, Ménélas lui dit, en se rappellant ses longs voyages: N'ai-je point eu grand besoin moi-même de trouver l'hospitalité dans tous les pays que j'ai traversés pour revenir dans mes états? Allez donc sans balancer, allez promptement recevoir ces étrangers, et les amener à ma table.

Etéonée part sans répliquer; les esclaves dételent les chevaux, et l'on conduit les deux princes dans des appartements d'une richesse éblouissante; on les fait passer ensuite dans des bains; on les lave; on les parfume d'essences; on leur donne les plus beaux habits; on les mene à la salle du festin, où ils furent placés, auprès du roi, sur de riches sieges à marche-pied; on dressa des tables devant eux; on leur servit dans des bassins toutes sortes de viandes, et l'on mit près d'eux des coupes d'or.

Alors Ménélas, leur tendant la main, leur parla en ces termes: Soyez les bien venus, mes hôtes; mangez, recevez agréablement ce que nous nous faisons un plaisir de vous offrir: après votre repas nous vous demanderons qui vous êtes, quoique votre air nous le dise déja; des hommes du commun n'ont pas des enfants faits comme vous.

En achevant ces mots, il leur servit lui-même le dos d'un bœuf rôti qu'on avoit mis devant lui comme la portion la plus honorable. Télémaque, s'approchant de l'oreille du fils de Nestor, lui dit tout bas, pour n'être pas entendu de ceux qui étoient à table: Mon cher Pisistrate, prenez-vous garde à l'éclat et à la magnificence de ce palais? l'or, l'airain, l'argent, les métaux les plus rares et l'ivoire y brillent de toutes parts. Quelles richesses infinies! je ne sors point d'admiration.

Ménélas l'entendit, et lui dit : Mes enfants, dans les grands travaux que j'ai essuyés, dans les longues courses que j'ai faites, j'ai amassé beaucoup de bien que j'ai chargé sur mes vaisseaux : mais, pendant que les vents contraires me font errer dans tant de régions éloignées, et que mettant à profit ces courses involontaires, j'amasse de grandes richesses, un traître assassine mon frere dans son palais, de concert avec son abominable femme ; et ce souvenir empoisonne toutes mes jouissances. Plût aux dieux que je n'eusse que la troisieme partie des grands biens que je possede, et beaucoup moins encore, et que mon frere, et que tous ceux qui ont péri devant Ilion, fussent encore en vie ! Leur mort est un grand sujet de douleur pour moi. De tous ces grands hommes il n'y en a point dont la perte ne me soit sensible : mais il y en a un sur-tout dont les malheurs me touchent plus que ceux des autres. Quand je viens à me souvenir de lui, il m'empêche de goûter les douceurs du sommeil, et la table me devient odieuse : car jamais homme n'a souffert tant de peines, ni soutenu tant de travaux, que le grand Ulysse. Nous n'avons de lui aucune nouvelle, et nous ne savons s'il est en vie ou s'il est mort.

Ces paroles plongerent Télémaque dans une vive douleur ; le nom de son pere fit couler de ses yeux

un torrent de larmes; et, pour les cacher, il se couvrit le visage de son manteau de pourpre. Ménélas s'en apperçut; et pendant qu'il délibéroit sur les soupçons qu'il avoit que c'étoit le fils d'Ulysse, Hélene sort de son magnifique appartement : elle étoit semblable à la belle Diane, dont les fleches sont si sûres et si brillantes. Elle arrive dans la salle, considere Télémaque; puis adressant la parole à Ménélas: Savons-nous, lui dit-elle, qui sont ces étrangers qui nous ont fait l'honneur de venir dans notre palais? Je ne puis vous cacher ma conjecture : quelle parfaite ressemblance avec Ulysse! J'en suis dans l'étonnement et l'admiration; c'est sûrement son fils. Ce grand homme le laissa encore enfant quand vous partîtes avec tous les Grecs, et que vous allâtes faire une guerre cruelle aux Troyens pour moi malheureuse qui ne méritois que vos mépris. J'avois la même pensée, répondit Ménélas; voilà le port et la taille d'Ulysse, voilà ses yeux, sa belle tête.

Alors Pisistrate prenant la parole : Grand Atride, lui dit-il, vous ne vous êtes pas trompé; vous voyez devant vos yeux le fils d'Ulysse, le sage, le modeste, le malheureux Télémaque. Nestor, qui est mon pere, m'a envoyé avec lui pour le conduire chez vous, car il souhaitoit ardemment de vous voir pour vous demander vos conseils.

Ô dieux! s'écria Ménélas, j'ai donc le plaisir de voir dans mon palais le fils d'un homme qui a donné tant de combats pour l'amour de moi! Il s'étendit ensuite sur son amitié pour Ulysse, sur les éloges que méritoient son courage et sa prudence.

Tous se mirent à pleurer, et la belle Hélene surtout. Cependant, pour tarir ou suspendre la source de tant de larmes, elle s'avisa de mêler dans le vin qu'on servoit à table une poudre qui calmoit les chagrins et faisoit oublier tous les maux. Après cette précaution elle se mit à raconter plusieurs des entreprises d'Ulysse pendant le siege de Troie. Ménélas enchérit sur Hélene, et donna à ce héros les plus grandes louanges.

Le sage Télémaque répondit à Ménélas: Fils d'Atrée, tout ce que vous venez de dire ne fait qu'augmenter mon affliction; mais permettez que nous allions chercher dans un doux sommeil le soulagement à nos chagrins et à nos inquiétudes.

La divine Hélene ordonne aussitôt à ses femmes de dresser des lits sous un portique; elles obéissent, et un héraut y conduit les deux étrangers.

L'aurore n'eut pas plutôt annoncé le jour, que Ménélas se leva et se rendit à l'appartement de Télémaque; assis près de son lit, il lui parla ainsi: Généreux fils d'Ulysse, quelle pressante affaire vous

amene à Lacédémone, et vous a fait affronter les dangers de la mer?

Grand roi que Jupiter honore d'une protection spéciale, je suis venu dans votre palais, répondit Télémaque, pour voir si vous pouviez me donner quelque lumiere sur la destinée de mon pere. Ma maison périt, tous mes biens se consument, mon palais est plein d'ennemis, les fiers poursuivants de ma mere égorgent continuellement mes troupeaux, et ils me traitent avec la derniere insolence.

Ô dieux! s'écria Ménélas, se peut-il que des hommes si lâches prétendent s'emparer de la couche d'un si grand homme? Grand Jupiter, et vous, Minerve et Apollon, faites qu'Ulysse tombe tout-à-coup sur ces insolents! Ménélas raconte ensuite ses propres aventures; combien il avoit été retenu en Égypte; comment il en sortit après avoir consulté Protée; les ruses de ce dieu marin pour lui échapper; comment il se changea d'abord en lion énorme, ensuite en dragon horrible, puis en léopard, en sanglier, en fleuve, et en un grand arbre. A tous ces changements nous le serrions encore davantage, sans nous épouvanter, dit Ménélas, jusqu'à ce qu'enfin, las de ses artifices, il reprit sa premiere forme et répondit à mes questions. Qu'il m'apprit de tristes événements! Frappé de tout ce qu'il me racontoit, je me

jetai sur le sable, que je baignai de mes larmes. Le temps est précieux, me dit alors Protée, ne le perdez pas, cessez de pleurer inutilement. Étant donc revenu à moi, je lui demandai encore ce qu'étoit devenu votre pere; il me répondit: Ulysse est dans l'isle de Calypso, qui le retient malgré lui, et qui le prive de tous les moyens de retourner dans sa patrie; car il n'a ni vaisseau ni rameurs qui puissent le conduire sur les flots de la vaste mer.

Voilà tout ce que je puis vous apprendre, ajouta Ménélas: mais, cher Télémaque, demeurez encore chez moi quelque temps; dans dix ou douze jours je vous renverrai avec des présents, je vous donnerai trois de mes meilleurs chevaux et un beau char: j'ajouterai à cela une belle coupe d'or, qui vous servira à faire des libations et à vous rappeller le nom et l'amitié de Ménélas.

Fils d'Atrée, répliqua Télémaque, ne me retenez pas ici plus long-temps; les compagnons que j'ai laissés à Pylos s'affligent de mon absence. Pour ce qui est des présents que vous voulez me faire, souffrez, je vous en supplie, que je ne reçoive qu'un simple souvenir.

Ménélas, l'entendant parler ainsi, se mit à sourire, et lui dit, en l'embrassant: Mon cher fils, par tous vos discours vous faites bien sentir la noblesse du

sang dont vous sortez. Je changerai donc mes présents, car cela m'est très facile; et, parmi les choses rares que je garde dans mon palais, je choisirai la plus belle et la plus précieuse; je vous donnerai une urne admirablement bien travaillée; elle est toute d'argent, et ses bords sont d'un or très fin : c'est un ouvrage de Vulcain même.

C'est ainsi que s'entretenoient ces deux princes. Cependant les désordres continuent dans Ithaque. Les poursuivants, instruits du départ de Télémaque, qu'ils avoient d'abord regardé comme une menace vaine, en paroissent inquiets, et, par le conseil d'Antinoüs, ils s'assemblent et forment le projet d'armer un vaisseau, et d'aller attendre le fils d'Ulysse en embuscade, pour le surprendre et le faire périr à son retour.

Pénélope, apprenant en même temps et le voyage de Télémaque et le complot qu'on venoit de tramer contre lui, se livre à sa douleur et tombe évanouie. Ses femmes la relevent, la font revenir, l'engagent à se coucher, et Minerve lui envoie un songe qui la calme et la console.

Ses fiers poursuivants profitent des ténebres de la nuit pour s'embarquer secrètement : ils partent, ils voguent sur la plaine liquide, ils cherchent un lieu propre à exécuter leurs noirs desseins. Il y a au milieu de la mer, entre Ithaque et Samos, une isle qu'on

nomme Astéris; elle est toute remplie de rochers, mais elle a de bons ports ouverts des deux côtés : ce fut là que les princes grecs se placerent pour dresser des embûches à Télémaque.

LIVRE V.

Ici commence la traduction de M. de Fénélon.

L'Aurore cependant quitta le lit de Tithon pour porter aux hommes la lumiere du jour. Les dieux s'assemblent. Jupiter, qui du haut des cieux lance le tonnerre, et dont la force est infinie, présidoit à leur conseil. Minerve, occupée des malheurs d'Ulysse, leur rappella en ces termes toutes les peines que souffroit ce héros dans la grotte de Calypso : Jupiter, et vous, dieux à qui appartient le bonheur et l'immortalité, que les rois renoncent désormais à la vertu et à l'humanité, qu'ils soient cruels et sacrileges, puisqu'Ulysse est oublié de vous et de ses sujets, lui qui gouvernoit en pere les peuples dont il étoit roi. Hélas! il est maintenant accablé d'ennuis et de peines dans l'isle de Calypso ; elle le retient malgré lui; il ne peut retourner dans sa patrie; il n'a ni vaisseaux ni pilotes pour le conduire sur la vaste mer: et ses ennemis veulent faire périr son fils unique à son retour à Ithaque ; car il est allé à Pylos et à Sparte pour apprendre des nouvelles de son pere.

Ma fille, lui répond le roi des cieux, que venez-

vous de dire? N'avez-vous pas pris des mesures pour qu'Ulysse, de retour dans ses états, punisse et se venge des amants de Pénélope? Conduisez Télémaque, car vous en avez le pouvoir; qu'il revienne à Ithaque couvert de gloire; et que ses ennemis soient confondus dans leurs entreprises.

Ainsi parla Jupiter; puis s'adressant à Mercure, il lui dit: Allez, Mercure, car c'est vous dont la principale fonction est de porter mes ordres; allez déclarer mes intentions à Calypso; persuadez-lui de laisser partir Ulysse; qu'il s'embarque seul sur un frêle vaisseau, et que, sans le secours des hommes et des dieux, il arrive après des peines infinies, et aborde le vingtieme jour dans la fertile Schérie, terre des Phéaciens, dont le bonheur approche de celui des immortels mêmes. Ces peuples humains et bienfaisants le recevront comme un dieu, le rameneront dans ses états, après lui avoir donné de l'airain, de l'or, de magnifiques habits, et plus de richesses qu'il n'en eût apporté de Troie, s'il fût revenu chez lui sans accidents et avec tout le butin qu'il avoit chargé sur ses vaisseaux: car le temps marqué par le destin est venu, et Ulysse ne tardera pas à revoir ses amis, son palais et ses états.

Il dit, et Mercure, pour obéir à cet ordre, attache à ses pieds ces ailes avec lesquelles, plus vîte que les

vents, il traverse les mers et toute l'étendue de la terre : il prend son caducée dont il assoupit et réveille les hommes; le tenant à la main il s'éleve dans les airs, parcourt la Piérie, s'abat sur la mer, vole sur la surface des flots aussi légèrement que cet oiseau qui, pêchant dans les golfes, mouille ses ailes épaisses dans l'onde: ainsi Mercure étoit penché sur la surface de l'eau. Mais dès qu'il fut proche de l'isle reculée de Calypso, s'élevant au-dessus des flots, il gagne le rivage et s'avance vers la grotte où la nymphe faisoit son séjour. A l'entrée il y avoit de grands brasiers, et les cedres qu'on y avoit brûlés répandoient leur parfum dans toute l'isle. Calypso, assise au fond de sa grotte, travailloit avec une aiguille d'or à un ouvrage admirable, et faisoit retentir les airs de ses chants divins. On voyoit, d'un côté, un bois d'aunes, de peupliers et de cyprès, où mille oiseaux de mer avoient leurs retraites; de l'autre, c'étoit une jeune vigne qui étendoit ses branches chargées de raisins. Quatre grandes fontaines, d'une eau claire et pure, couloient sur le devant de cette demeure, et formoient ensuite quatre grands canaux autour des prairies parsemées d'amarante et de violette. Mercure, tout dieu qu'il étoit, fut surpris et charmé à la vue de tant d'objets simples et ravissants. Il s'arrêta pour contempler ces merveilles, puis

il entra dans la grotte. Dès que Calypso l'apperçut, elle le reconnut; car un dieu n'est jamais inconnu à un autre dieu, quelque éloignée que soit leur demeure. Il n'y trouva point Ulysse, retiré sur le rivage: ce héros y alloit d'ordinaire déplorer son sort, la tristesse dans le cœur, et la vue toujours attachée sur la vaste mer qui s'opposoit à son retour.

Calypso se leve, va au-devant de Mercure, le fait asseoir sur un siege magnifique, et lui adresse ces paroles: Qui vous amene ici, Mercure? Je vous chéris et vous respecte; mais je ne suis point accoutumée à vos divins messages. Dites ce que vous desirez, je suis prête à l'exécuter, si ce que vous demandez est en mon pouvoir. Mais ne permettrez-vous pas qu'auparavant je remplisse les devoirs de l'hospitalité? Cependant elle met devant lui une table, qu'elle couvre d'ambrosie, et lui présente une coupe remplie de nectar. Mercure prend de cette nourriture immortelle, et lui parle ensuite en ces termes: Déesse, vous me demandez ce que je viens vous annoncer; je vous le dirai sans déguisement, puisque vous me l'ordonnez vous-même. Jupiter m'a envoyé dans votre isle malgré moi; car qui prendroit plaisir à parcourir une si vaste mer pour venir dans un désert où il n'y a aucune ville, aucun homme qui puisse faire des sacrifices aux dieux, et

leur offrir des hécatombes? Mais nul mortel, nul dieu ne peut désobéir impunément au grand fils de Saturne. Ce dieu sait que vous retenez dans votre isle le plus malheureux des héros qui ont combattu neuf ans contre Troie, et qui, l'ayant prise la dixieme année, s'embarquerent pour retourner dans leur patrie.

Ils offenserent Pallas, qui souleva contre eux les vents et les flots; presque tous ont péri : la tempête jeta Ulysse sur ces rivages. Jupiter vous commande de le renvoyer au plutôt, car sa destinée n'est pas de mourir loin de ce qu'il aime : il doit revoir sa chere patrie, et le temps marqué par les dieux est arrivé.

Calypso frémit de douleur et de dépit à ces paroles de Mercure, et s'écria : Dieux de l'Olympe, dieux injustes et jaloux du bonheur des déesses qui habitent la terre, vous ne pouvez souffrir qu'elles aiment les mortels, ni qu'elles s'unissent à eux! Ainsi lorsque l'Aurore aima le jeune Orion, votre colere ne fut appaisée qu'après que Diane l'eut percé de ses traits dans l'isle d'Ortygie. Ainsi, quand Cérès céda à sa passion pour le sage Jasion, Jupiter, qui ne l'ignora pas, écrasa de son tonnerre ce malheureux prince. Ainsi, ô dieux, m'enviez-vous maintenant la compagnie d'un héros que j'ai sauvé, lorsque seul il aban-

donna son vaisseau brisé par la foudre au milieu de la mer. Tous ses compagnons périrent, le vent et les flots le porterent sur cette rive; je l'aimois, je le nourrissois; je voulois le rendre immortel. Mais Jupiter sera obéi. Qu'Ulysse s'expose donc de nouveau aux périls d'où je l'ai tiré, puisque le ciel l'ordonne. Mais je n'ai ni vaisseau ni rameur à lui fournir pour le conduire. Tout ce que je puis faire, c'est, s'il veut me quitter, de lui donner les conseils dont il a besoin pour arriver heureusement à Ithaque. Renvoyez ce prince, répliqua le messager des dieux, et prévenez par votre soumission la colere de Jupiter : vous savez combien elle est funeste.

Il dit, et prend aussitôt son vol vers l'Olympe. En même temps, la belle nymphe, pour exécuter l'ordre du maître des dieux, sort de sa grotte et va chercher Ulysse : il étoit sur le bord de la mer; ses yeux ne se séchoient point; le jour, il l'employoit à soupirer après son retour, qu'il ne pouvoit faire agréer à la déesse; les nuits, il les passoit malgré lui dans la grotte de Calypso. Mais, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, il regardoit sans cesse la mer, assis sur quelque rocher qu'il inondoit de ses larmes, et qu'il faisoit retentir de ses gémissements.

Calypso l'aborde et lui dit : Malheureux prince, ne vous affligez plus sur ce rivage; ne vous consumez

plus en regrets; je consens enfin à votre départ. Préparez-vous, coupez des arbres dans cette forêt voisine; construisez-en un vaisseau, afin qu'il vous porte sur les flots; j'y mettrai des provisions pour vous garantir de la faim; je vous donnerai des habits, et je ferai souffler un vent favorable. Enfin, s'ils l'ont résolu, ces dieux, ces dieux dont les lumieres sont bien au-dessus des miennes, tu reverras ta patrie, et je ne m'y oppose plus.

Ô déesse, répondit Ulysse étonné et consterné de ce changement, vous cachez d'autres vues, et ce n'est pas mon départ que vous méditez, quand vous voulez que sur un vaisseau frêle et fait à la hâte je m'expose sur cette vaste mer. A peine, avec les meilleurs vents, de grands et forts navires pourroient-ils la traverser. Je ne partirai donc pas malgré vous; je ne puis m'y déterminer, à moins que vous ne me promettiez, par des serments redoutables aux dieux mêmes, que vous ne formez aucun mauvais dessein contre moi.

Calypso sourit; elle le flatta de la main, l'appella par son nom, et lui dit: Votre prévoyance est trop inquiete; quel discours vous venez de me tenir! j'en appelle à témoin le ciel, la terre, et les eaux du Styx par lesquelles les dieux mêmes redoutent de jurer; non je ne forme aucun mauvais dessein contre vous,

et je vous donne les conseils que je me donnerois à moi-même si j'étois à votre place : j'ai de l'équité, cher Ulysse, et mon cœur n'est point un cœur de fer ; il n'est que trop sensible, que trop ouvert à la compassion.

Après avoir ainsi parlé, la déesse retourne dans sa demeure : Ulysse la suit ; il entre avec elle dans sa grotte, et se place sur le siege que Mercure venoit de quitter. La nymphe lui fait servir les mets dont tous les hommes se nourrissent ; elle s'asseoit auprès de lui, et ses femmes lui portent du nectar et de l'ambrosie. Quand leur repas fut fini, Calypso, prenant la parole, dit à ce prince : Illustre fils de Laërte, sage et prudent Ulysse, c'en est donc fait ; vous allez me quitter ; vous voulez retourner dans votre patrie : quelle dureté ! quelle ingratitude ! N'importe, je vous souhaite toute sorte de bonheur. Ah ! si vous saviez ce qui vous attend de traverses et de maux avant que d'aborder à Ithaque, vous en frémiriez ; vous prendriez le parti de demeurer dans mon isle ; vous accepteriez l'immortalité que je vous offre ; vous imposeriez silence à ce desir immodéré de revoir votre Pénélope, après laquelle vous soupirez jour et nuit. Lui serois-je donc inférieure en esprit et en beauté ? Une mortelle pourroit-elle l'emporter sur une déesse ?

Ma tendre compagne ne vous dispute aucun de vos

avantages, grande nymphe; elle est en tout bien au-dessous de vous, car elle n'est qu'une simple mortelle. Mais souffrez que je le répete, et ne vous en fâchez pas; je brûle du desir de la revoir; je soupire sans cesse après mon retour. Si quelque divinité me traverse et me persécute dans mon trajet, je le supporterai; ma patience a déja été bien éprouvée: ce seront de nouveaux malheurs ajoutés à tous ceux que j'ai endurés sur l'onde et dans la guerre.

Il parla ainsi; le soleil se coucha; d'épaisses ténebres couvrirent la terre. Calypso et Ulysse se retirerent au fond de leurs grottes, et allerent oublier pour quelque temps leurs chagrins et leurs inquiétudes dans les bras du sommeil.

Dès que l'aurore vint dorer l'horizon, Ulysse prit sa tunique et son manteau: la nymphe se couvrit d'une robe d'une blancheur éblouissante, et d'une finesse, d'une beauté merveilleuse; c'étoit l'ouvrage des Graces: elle la ceignit d'une ceinture d'or, mit un voile sur sa tête, et songea à ce qui étoit nécessaire pour le départ d'Ulysse.

Elle commença par lui donner une hache grande, facile à manier, dont l'acier, à deux tranchants, étoit attaché à un manche d'olivier bien poli; elle y ajouta une scie toute neuve, et le conduisit à l'extrémité de l'isle, dans une forêt de grands chênes et de beaux

peupliers, tous bois légers, et propres à la construction des vaisseaux. Quand elle lui eut montré les plus grands et les meilleurs, elle se retira et s'en retourna dans sa grotte. Ulysse se met à l'ouvrage; il coupe, il taille, il scie avec l'ardeur et la joie que lui donnoit l'espérance d'un prompt retour.

Il abattit vingt arbres en tout, les ébrancha avec sa hache, les polit, et les dressa. Cependant la nymphe lui porta un instrument dont il fit usage pour les percer et les assembler; il les emboîte ensuite, les joint et les affermit avec des clous et des chevilles; il donne à son vaisseau la longueur, la largeur, la tournure, les proportions que l'artisan le plus habile dans cet art difficile auroit pu lui donner : il dresse des bancs pour les rameurs, fait des rames, éleve un mât, taille un gouvernail, qu'il couvre de morceaux de chêne pour le fortifier contre l'impétuosité des vagues. Calypso revient encore, faisant porter de la toile pour faire des voiles. Ulysse y travaille avec beaucoup de soin et de succès; il les étend, les attache avec des cordages dans son vaisseau, qu'il pousse à la mer par de longues pieces de bois. Cet ouvrage fut fini en quatre jours; le cinquieme Calypso le renvoya de son isle, après lui avoir fait prendre le bain : elle lui fit présent d'habits magnifiques et bien parfumés, chargea son vaisseau de vin, d'eau, de vivres et de

toutes les provisions dont il pouvoit avoir besoin, et lui envoya un vent favorable. Ulysse, transporté de joie, étendit ses voiles, et prenant son gouvernail, se met à conduire son vaisseau. Le sommeil ne ferme point ses paupieres; et, les yeux toujours ouverts, il contemploit attentivement les Pléiades, le Bouvier qui se couche si tard, la grande Ourse, qu'on appelle aussi le Chariot, et qui tourne toujours sur son pole; il fixoit sur-tout l'Orion, qui est la seule constellation qui ne se baigne pas dans l'océan, et tâchoit de marcher constamment à sa gauche, comme le lui avoit recommandé Calypso.

Il vogua ainsi pendant dix-sept jours: le dix-huitieme il découvrit les montagnes des Phéaciens, qui se perdoient dans les nuages. C'étoit son chemin le plus court, et cette terre sembloit s'élever comme un promontoire au milieu des flots.

Neptune, qui revenoit d'Éthiopie, du haut des monts de Solyme apperçut Ulysse dans son empire; irrité de le voir voguer heureusement, il branle la tête, et exhale sa fureur en ces termes: Que vois-je! les dieux ont-ils changé pendant mon séjour en Éthiopie? sont-ils enfin devenus favorables à Ulysse? Il touche à la terre des Phéaciens, et c'est là le terme des malheurs qui le poursuivent; mais, avant qu'il y aborde, je jure qu'il sera accablé de douleurs et de miseres.

Aussitôt il assemble les nuages, il trouble la mer, et de son trident il excite les tempêtes. La nuit se précipite du haut du ciel; le vent du midi, l'Aquilon, le Zéphyr et Borée se déchaînent et soulevent des montagnes de flots. Les genoux d'Ulysse se dérobent sous lui; son cœur s'abat; et, d'une voix entrecoupée de profonds soupirs, il s'écrie : Malheureux! que deviendrai-je? Calypso avoit bien raison, je ne le crains que trop, quand elle m'annonçoit qu'avant que d'arriver à Ithaque je serois rassasié de maux. Hélas! sa prédiction s'accomplit. De quels affreux nuages Jupiter a couvert la surface des eaux! Quelle agitation! quel bouleversement! les vents frémissent, tout me menace d'une mort prochaine.

Heureux, et mille fois heureux les Grecs qui, pour la querelle des Atrides, sont morts en combattant devant la superbe Ilion!

Dieux! que ne me fîtes-vous périr le jour que les Troyens, dans une de leurs sorties et lorsque je gardois le corps d'Achille, lancerent tant de javelots contre moi! on m'auroit rendu les derniers devoirs; les Grecs auroient célébré ma gloire. Falloit-il être réservé à mourir affreusement enseveli sous les flots!

Il achevoit à peine ces mots qu'une vague épouvantable, s'élevant avec impétuosité, vint fondre et briser son vaisseau; il est renversé; le gouvernail lui

échappe des mains, il tombe loin de son navire; un tourbillon formé de plusieurs vents met en pieces le mât, les voiles, et fait tomber dans la mer les antennes et les bancs des rameurs. Ulysse est longtemps retenu sous les flots par l'effort de la vague qui l'avoit précipité, et par la pesanteur de ses habits, pénétrés de l'eau de la mer: il s'éleve enfin au-dessus de l'onde, rejetant celle qu'il avoit avalée; il en coule des ruisseaux de sa tête et de ses cheveux. Mais, tout éperdu qu'il est, il n'oublie point son vaisseau: il s'élance au-dessus des vagues, il s'en approche, le saisit, s'y retire, et évite ainsi la mort qui l'environne. La nacelle cependant est le jouet des flots qui la poussent et la ballottent dans tous les sens, comme le souffle impétueux de Borée agite et disperse dans les campagnes les épines coupées; tantôt le vent d'Afrique l'envoie vers l'Aquilon, tantôt le vent d'Orient la jette contre le Zéphyr.

Leucothée, fille de Cadmus, auparavant mortelle, et jouissant alors des honneurs de la divinité au fond de la mer, vit Ulysse: elle eut pitié de ses maux; et sortant du sein de l'onde, elle s'éleve avec la rapidité d'un plongeon, va s'asseoir sur son vaisseau, et lui dit: Malheureux prince, quel est donc le sujet de la colere de Neptune contre vous? il ne respire que votre ruine. Vous ne périrez pas cependant. Écoutez

votre prudence ordinaire, suivez mes conseils: quittez vos habits, abandonnez votre vaisseau, jetez-vous à la mer, et gagnez à la nage le rivage des Phéaciens. Le destin vous y fera trouver la fin de vos malheurs. Prenez seulement cette écharpe immortelle, mettez-la devant vous, et ne craignez rien; vous ne périrez point, vous aborderez sans accident chez le peuple voisin. Mais dès que vous aurez touché la terre, détachez mon écharpe, jetez-la au loin dans la mer, et souvenez-vous en la jetant de détourner la tête. La nymphe cesse de parler, lui présente cette espece de talisman, se plonge dans la mer orageuse et se dérobe aux yeux d'Ulysse. Ce héros se trouve alors partagé et indécis sur le parti qu'il doit prendre. N'est-ce pas, s'écrie-t-il en gémissant, n'est-ce pas un nouveau piege que me tend la divinité qui m'ordonne de quitter mon vaisseau? Non, je ne puis me résoudre à lui obéir. La terre où elle me promet un asyle me paroît dans un trop grand éloignement. Voici ce que je vais faire et ce qui me semble le plus sûr. Je demeurerai sur mon vaisseau tant que les planches en resteront unies; et quand les efforts des vagues les auront séparées, il sera temps alors de me jeter à la nage. Je ne puis rien imaginer de meilleur. Pendant qu'il s'entretient dans ces tristes pensées, Neptune souleve une vague pesante, terrible, et la

lance de toute sa force contre Ulysse. Comme un vent impétueux dissipe un amas de paille, ainsi furent dispersées les longues pieces du vaisseau. Ulysse en saisit une, monte dessus comme un cavalier sur un cheval. Alors il se dépouille des habits que Calypso lui avoit donnés, s'enveloppe de l'écharpe de Leucothée, et se met à nager. Neptune l'apperçoit, branle de la tête, et dit en lui-même: Va, erre sur la mer, tu n'arriveras pas sans peine chez ces heureux mortels que Jupiter traite si bien; je ne crois pas que tu oublies sitôt ce que je t'ai fait souffrir.

En même temps le dieu marin pousse ses chevaux et arrive à Aigues, ville orientale de l'Eubée, où il avoit un temple magnifique.

Cependant Pallas, toujours occupée d'Ulysse et de son danger, enchaîne les vents et leur ordonne de s'appaiser. Elle ne laisse en liberté qu'un souffle léger de Borée, avec lequel elle brise et applanit les flots, jusqu'à ce que le héros qu'elle protege eût échappé à la mort en abordant chez les Phéaciens.

Pendant deux jours et deux nuits entieres il fut encore dans la crainte de périr et toujours ballotté sur les eaux. Mais quand l'aurore eut fait naître le troisieme jour, les vents cesserent, le calme revint, et Ulysse soulevé par une vague découvroit la terre assez près de lui. Telle qu'est la joie que sentent des

enfants qui voient revenir la santé à un pere abattu par une maladie qui le mettoit aux abois, et dont un dieu ennemi l'avoit affligé; telle fut la joie d'Ulysse quand il apperçut la terre et des forêts. Il nage avec une nouvelle ardeur pour gagner le rivage. Mais lorsqu'il n'en fut éloigné que de la portée de la voix, il entendit un bruit affreux. Les vagues qui venoient avec violence se briser contre les rochers, mugissoient horriblement, et le couvroient d'écume. Il ne voit ni port ni asyle; les bords sont escarpés, hérissés de pointes de rochers, semés d'écueils. A cette vue, Ulysse succombe presque, et dit en gémissant: Hélas! je n'espérois plus voir la terre; Jupiter m'accorde de l'entrevoir, je traverse la mer pour y arriver, je fais des efforts incroyables, je la touche, et je n'apperçois aucune issue pour sortir de ces abymes. Ce rivage est bordé de pierres pointues, la mer les frappe en mugissant; une chaîne de rochers forme une barriere insurmontable, et la mer est si profonde que je ne puis me tenir sur mes pieds et respirer un moment. Si j'avance, je crains qu'une vague ne me jette contre une roche pointue, et que mes efforts ne me deviennent funestes. Si je nage encore pour chercher quelque port, j'appréhende qu'un tourbillon ne me repousse au milieu des flots, et qu'un dieu n'excite contre moi quelques uns des monstres qu'Amphitrite nourrit

dans son sein; car je n'ai que trop appris jusqu'où va le courroux de Neptune contre moi.

Dans le moment que ces pensées l'occupent et l'agitent, une vague le porte violemment contre le rivage hérissé de rochers. Son corps eût été déchiré, ses os brisés, si Minerve ne lui eût inspiré de se prendre au rocher et de le saisir avec les deux mains. Il s'y tint ferme jusqu'à ce que le flot fût passé, et se déroba ainsi à sa fureur : la vague en revenant le reprit et le reporta au loin dans la mer. Comme lorsqu'un polype s'est collé à une roche, on ne peut l'en arracher sans écorner la roche même; ainsi les mains d'Ulysse ne purent être détachées du rocher auquel il se tenoit, sans être déchirées et ensanglantées. Il fut quelque temps caché sous les ondes; et ce malheureux prince y auroït trouvé son tombeau, si Minerve ne l'eût encore soutenu et encouragé. Dès qu'il fut revenu au-dessus de l'eau, il se mit à nager avec précaution, et chercha, sans trop s'approcher et sans trop s'éloigner du rivage, s'il ne trouveroit pas un endroit commode pour y aborder. Il arrive ainsi, presque en louvoyant, à l'embouchure d'un fleuve, et trouve enfin une plage unie, douce et à l'abri des vents. Il reconnut le courant, et adressa cette priere au dieu du fleuve: Soyez-moi propice, grand dieu dont j'ignore le nom: j'entre pour la premiere fois

dans votre domaine, j'y viens chercher un asyle contre la colere de Neptune. Mon état est digne de compassion, il est fait pour toucher le cœur d'une divinité. J'embrasse vos genoux, j'implore votre secours; exaucez un malheureux qui vous tend les bras avec confiance, et qui n'oubliera jamais la protection que vous lui aurez accordée.

Il dit, et le dieu du fleuve modéra son cours, retint ses ondes, répandit une sorte de calme et de sérénité tout autour d'Ulysse, le sauva enfin en le recevant dans son embouchure, dans un lieu qui étoit à sec. Ulysse n'y est pas plutôt, que les genoux, les bras lui manquent; son cœur étoit suffoqué par les eaux de la mer, il avoit tout le corps enflé, l'eau sortoit de toutes ses parties; sans voix, sans respiration, il étoit près de succomber à tant de fatigues. Revenu cependant de cette défaillance, il détache l'écharpe de Leucothée, la jette dans le fleuve : le courant l'emporte, et la déesse s'en empare promptement. Ulysse alors sort de l'eau, s'asseoit sur les joncs qui la bordent, baise la terre, et soupire en disant : Que vais-je devenir et que va-t-il encore m'arriver? Si je passe la nuit près du fleuve, le froid et l'humidité acheveront de me faire mourir, tant est grande la foiblesse où je suis réduit. Non, je ne résisterois pas aux atteintes de ce vent froid et piquant qui s'éleve le matin sur les

bords des rivieres. Si je gagne cette colline, si j'entre dans l'épaisseur du bois, et que je me couche sur les broussailles, quand je serai à l'abri du froid et qu'un doux sommeil aura fermé mes yeux, je crains de devenir la proie des hôtes sauvages de la forêt. Ulysse se retira cependant après avoir bien délibéré, et prit le chemin du bois qui étoit le plus près du fleuve: il y trouve deux oliviers qui sembloient sortir de la même racine; ni le souffle des vents, ni les rayons du soleil, ni la pluie, ne les avoient jamais pénétrés, tant ils étoient épais et entrelacés l'un dans l'autre. Ulysse profite de cette retraite tranquille, se cache sous leurs branches, se fait un lit de feuilles, et il y en avoit assez pour couvrir deux ou trois hommes dans le temps le plus rude de l'hiver. Charmé de cette abondance, il se couche au milieu de ces feuilles, et ramassant celles des environs, il s'en couvre pour se garantir des injures de l'air: comme un homme qui habite une maison écartée et loin de tout voisin, cache un tison sous la cendre pour conserver la semence du feu, de peur que, s'il venoit à lui manquer, il ne pût en trouver ailleurs; ainsi Ulysse s'enveloppe de ce feuillage. Minerve répandit un doux sommeil sur ses paupieres, pour le délasser de ses travaux et lui faire oublier ses infortunes, au moins pour quelques heures.

LIVRE VI.

PENDANT qu'Ulysse, accablé de sommeil et de lassitude, repose tranquillement, la déesse Minerve descend dans l'isle des Phéaciens. Ils habitoient auparavant les plaines de l'Hypérie auprès des Cyclopes, hommes fiers et violents qui abusoient de leurs forces et les incommodoient beaucoup. Le divin Nausithoüs, lassé de leurs violences, abandonna cette terre avec tout son peuple, et, pour se soustraire à tant de maux, vint s'établir dans Schérie, loin de cette odieuse nation. Il construisit une ville, l'environna de murailles, bâtit des maisons, éleva des temples, partagea les terres, et après sa mort laissa son trône et ses états à son fils Alcinoüs, qui les gouvernoit alors paisiblement.

Ce fut dans son palais que se rendit Minerve, pour ménager le retour d'Ulysse. Elle s'approche de l'appartement magnifique où reposoit Nausicaa, fille du roi, toute semblable aux déesses en esprit et en beauté. Elle avoit auprès d'elle deux femmes faites et belles comme les Graces. Elles étoient couchées aux deux côtés qui soutenoient la porte. Minerve s'avance vers la princesse comme un vent léger, sous la forme

de la fille de Dymante, si fameux par sa science dans la marine. Cette jeune Phéacienne étoit de l'âge de Nausicaa et sa compagne chérie. Minerve, ayant son air et sa figure, lui parle en ces termes : Que vous êtes négligente et paresseuse, ma chere Nausicaa ! que vous avez peu de soin de vos plus beaux habits ! le jour de votre mariage approche, vous devez prendre la plus brillante de vos robes et donner les autres à ceux qui vous accompagneront chez votre futur époux.

Mettez donc ordre à tout, dépêchez-vous de les laver, de les approprier : cet esprit d'arrangement nous fait estimer des hommes et comble de joie nos parents. Dès que l'aurore sera levée, ne perdez pas de temps, allez laver tous vos vêtements : je vous accompagnerai, je vous aiderai. Il faut mettre à cela beaucoup de diligence, car vous ne serez pas longtemps fille : vous êtes recherchée des plus considérables d'entre les Phéaciens ; et ils ne sont pas à dédaigner, puisqu'ils sont vos compatriotes, et, comme vous, d'une illustre origine. Allez dès le matin, allez promptement trouver votre pere, priez-le de vous faire préparer un char et des mulets pour nous conduire avec vos tuniques, vos voiles et vos manteaux ; les lavoirs sont très éloignés, et il ne seroit pas convenable que nous y allassions à pied.

Après avoir ainsi parlé, Minerve disparut et vola sur le haut de l'Olympe, où l'on dit qu'est la demeure immortelle des dieux. Séjour toujours tranquille, jamais les vents ne l'agitent, jamais les pluies ne le mouillent, jamais la neige n'y tombe; un air pur, serein, sans nuage, y regne, et une clarté brillante l'environne. Là les immortels passent les jours dans un bonheur inaltérable: là se retire la sage Minerve.

L'aurore paroît, Nausicaa se réveille, elle se rappelle son songe avec étonnement: elle court pour en instruire son pere et sa mere; ils étoient dans leur appartement. La reine, assise auprès du feu avec les femmes qui la servoient, travailloit à des étoffes de pourpre; Alcinoüs alloit sortir, accompagné des plus considérables de la nation, pour se rendre à l'assemblée où les Phéaciens l'avoient appellé. Nausicaa s'approche du roi son pere et lui dit:

Mon pere, ne me ferez-vous pas préparer votre char? Je veux aller porter les habits dont j'ai le soin auprès du fleuve, pour les y laver, car ils en ont grand besoin. Vous, qui présidez dans les assemblées, vous devez en avoir de propres. Deux de vos fils sont mariés, mais il y en a trois de très jeunes qui ne le sont pas encore; ils veulent toujours des habits bien lavés pour paroître avec plus d'éclat aux danses et aux fêtes si ordinaires parmi nous. C'est moi qui suis

chargée de tout ce détail. La pudeur ne lui permit pas de parler de son mariage. Alcinoüs, qui pénétroit ses sentiments, lui répondit avec bonté : Ma fille, je vous donne mon char et mes mulets, partez, mes gens auront soin de tout préparer. Aussitôt il donne ses ordres. On les exécute. Les uns tirent le char, les autres y attelent les mulets. La princesse arrive chargée de ses habits et les arrange dans la voiture. La reine remplit une corbeille de viandes, verse du vin dans une outre, range toutes les provisions, et quand sa fille est montée sur le char, lui donne une bouteille d'or pleine d'essences, pour se parfumer avec ses femmes en sortant du bain.

Tout étant prêt, Nausicaa prend le fouet et les rênes, pousse les mulets, qui s'avancent, et traînent, en hennissant, les vêtements avec la princesse et les filles qui l'accompagnoient. Mais lorsqu'elles furent proche du fleuve, vers l'endroit où étoient des lavoirs toujours pleins d'une eau pure et claire comme le crystal, elles dételerent les mulets, les pousserent dans les frais et beaux herbages dont les bords du fleuve étoient revêtus, prirent les habits, les porterent dans l'eau, et se mirent à les laver avec une sorte d'émulation. Quand ils furent bien nettoyés, elles les étendirent avec ordre sur les cailloux du rivage qui avoient été battus et polis par les vagues de la mer. Elles se

baignent et se parfument ensuite, et dînent sur le bord du fleuve. Le repas fini, Nausicaa et ses compagnes quittent leurs écharpes pour jouer en se poussant une balle les unes aux autres. Après cet exercice, la princesse se mit à chanter. Telle qu'on voit Diane suivie de ses nymphes prendre plaisir à poursuivre des cerfs et des sangliers sur les hautes montagnes de Taygete ou d'Érymanthe, et combler de joie le cœur de Latone; car Diane s'éleve de la tête entiere au-dessus de ses nymphes, et quoiqu'elles aient toutes une excellente beauté, on la reconnoît sans peine pour leur reine et leur déesse: ainsi brilloit Nausicaa entre les filles qui l'accompagnoient. Lorsque l'heure de s'en retourner fut venue, on attela les mulets, on plia les robes, on les transporta sur le char, et Minerve songea à éveiller Ulysse, afin qu'il vît la princesse, et qu'elle le conduisît à la ville des Phéaciens.

Nausicaa prenant encore une balle, la pousse, pour s'amuser, à une de ses compagnes; celle-ci la manque, et la balle tombe dans le fleuve. Toutes ces filles jettent alors un grand cri. Ulysse s'éveille à ce bruit, se releve, et dit en lui-même:

Ô dieux! dans quel pays suis-je donc? chez quels hommes? sont-ils sauvages, cruels et injustes? ont-ils de l'humanité? Des voix douces et perçantes de

jeunes filles viennent de frapper mes oreilles. Sont-ce les nymphes de ce fleuve, de ces montagnes, de ces étangs, que j'aurois entendues? Ne seroit-ce point des hommes qui parlent dans ces environs? Allons, il faut que je m'en éclaircisse. En même temps il sort de sa retraite, pénetre dans le bois, rompt une branche chargée de feuilles, afin de s'en couvrir, et s'avance. Comme un lion nourri dans les montagnes, qui se confie dans sa force et brave les orages et les tempêtes; ses yeux étincelent; il se jette sur les bœufs, sur les brebis, sur les cerfs de la campagne; la faim le conduit et l'entraîne, malgré le danger, jusques dans les bergeries mêmes: tel Ulysse cede à la nécessité; et, quoique sans habits, il marche et se présente à Nausicaa et à ses femmes. Comme il étoit couvert de l'écume de la mer, il leur parut un spectre affreux, et elles s'enfuirent vers les endroits du rivage les plus propres à les cacher. La seule fille d'Alcinoüs attend sans s'étonner: Minerve avoit banni la crainte de son cœur et lui avoit inspiré une noble et courageuse fermeté. Elle demeure donc tranquille. Ulysse ne savoit s'il devoit se jeter aux pieds de la princesse, ou s'il devoit la supplier de loin de lui montrer la ville et de lui donner des habits. Il prit le dernier parti, de peur que s'il alloit embrasser les genoux de Nausicaa, elle ne se mît en colere. Il lui dit donc d'une maniere douce et insinuante:

Vous voyez un suppliant à vos pieds. Vous êtes une déesse ou une mortelle. Si vous habitez le ciel, je ne doute pas que vous ne soyez la belle et modeste Diane; car, par votre air, par votre beauté, par votre taille, vous lui ressemblez. Si vous êtes mortelle, ô trois fois heureux ceux qui vous ont donné le jour! ô trois fois heureux vos freres! vous êtes pour eux une source de joie qui ne tarit point quand ils vous voient danser et faire l'ornement des fêtes. Mais le plus heureux de tous les hommes sera celui qui, après vous avoir comblée de présents, sera préféré à ses rivaux, et aura l'avantage de vous mener dans son palais. Mes yeux n'ont jamais rien vu de mortel semblable à vous; je suis saisi d'admiration en vous regardant. Autrefois dans l'isle de Délos, près de l'autel d'Apollon, j'ai vu un jeune palmier qui s'élevoit majestueusement comme vous; car, dans un voyage qui a été bien malheureux pour moi, j'ai passé dans cette isle avec une suite nombreuse; à la vue de cet arbre je fus étonné, je n'avois jamais vu s'élever de terre une plante semblable : ainsi suis-je frappé à votre vue, ainsi je vous admire et je crains d'embrasser vos genoux.

Vous voyez, hélas! un homme accablé de douleur et de tristesse. Hier j'abandonnai la mer après avoir été vingt jours le jouet des tempêtes et des vents : je

revenois de l'isle d'Ogygie; une divinité m'a jeté sur ce rivage. Seroit-ce pour me faire souffrir encore de la colere de Neptune? ne seroit-elle point appaisée? ce dieu me prépareroit-il de nouveaux malheurs?

Ô princesse, ayez compassion de moi, après tant de maux vous êtes la premiere personne que j'ose implorer: je n'ai vu, je ne connois aucun des hommes qui habitent cette contrée. Enseignez-moi le chemin de la ville; donnez-moi un manteau pour me couvrir, car vous en avez apporté ici plusieurs. Que les dieux exaucent vos desirs, qu'ils vous donnent un mari digne de vous et une famille où regne la concorde. Rien n'approche du bonheur d'un mari et d'une femme qui vivent dans une étroite et tendre union; c'est le désespoir de leurs ennemis, c'est la joie de leurs amis, et c'est pour eux une source de gloire et de paix.

Nausicaa lui répondit : Malheureux étranger, votre ton et la sagesse que vous faites paroître, montrent aussi que vous n'êtes pas un homme ordinaire. Jupiter, du haut de l'Olympe, distribue les biens aux bons et aux méchants comme il le veut, et s'il vous afflige, il faut le supporter : mais, puisque vous êtes venu dans nos contrées, vous ne manquerez ni d'habits ni de tous les secours qu'on doit donner à un étranger persécuté par l'infortune. Je vous apprendrai

le chemin de notre ville, et le nom de ceux qui l'habitent : ce sont les Phéaciens. Alcinoüs mon pere les gouverne avec une douce et sage autorité.

Elle dit, et s'adressant aux femmes qui la suivoient, elle leur crie : Revenez, cheres compagnes : pourquoi fuyez-vous à la vue de cet étranger ? Le prenez-vous pour un ennemi ? Non, non, il n'y a personne et il n'y en aura jamais qui ose venir porter la guerre chez les Phéaciens. Nous craignons les dieux, nous en sommes aimés, nous habitons à l'extrémité du monde, environnés de la mer et séparés de tout commerce avec tous les autres humains. La tempête a jeté cet infortuné sur nos rives, nous devons en prendre soin. Les pauvres et les étrangers sont sous la protection spéciale de Jupiter : quand on ne leur donneroit que peu, ce peu lui est toujours agréable. Venez donc, donnez-lui à manger, et menez-le se baigner dans un endroit du fleuve où il soit à l'abri des vents.

A ces mots elles accourent ; et, pour obéir à Nausicaa, elles conduisent Ulysse dans un lieu commode, mettent auprès de lui une tunique et un manteau, lui donnent de l'essence dans une bouteille d'or, et lui disent de se laver dans le fleuve.

Ulysse leur parla ainsi : Belles nymphes, tenez-vous un peu à l'écart, je vous en supplie, pendant

que j'ôterai l'écume de la mer qui me couvre et que je me parfumerai ; il y a long-temps que je n'ai pu me procurer cet avantage : mais je ne me laverai pas devant vous, j'aurois honte de paroître à vos yeux dans l'état où je suis. Alors elles s'éloignent et vont rendre compte à Nausicaa de ce qui les obligeoit à se retirer.

Cependant Ulysse se jette dans le fleuve, fait tomber en se nettoyant les ordures qui s'étoient attachées à ses cheveux, ainsi que l'écume qui avoit couvert ses épaules et tout son corps; après s'être bien lavé, bien parfumé, il se revêt des habits magnifiques que lui avoit donnés la princesse. Minerve alors fait paroître sa taille plus grande, donne de nouvelles graces à ses beaux cheveux, qui, semblables à des fleurs d'hyacinthe, et tombant par gros anneaux, ombrageoient ses épaules.

De même qu'un habile artisan, instruit dans son art par Minerve et par Vulcain, versant l'or autour de l'argent, en fait un chef-d'œuvre; ainsi Minerve répand sur toute sa personne la noblesse et l'agrément. Il s'arrête fièrement sur les bords du fleuve, puis s'avance tout rayonnant de graces et de beauté.

Nausicaa, frappée à cette vue, s'adresse à ses femmes, et leur dit : Non, ce n'est point contre la volonté des dieux que cet inconnu est venu chez les

heureux Phéaciens. D'abord son air me sembloit affreux; à cette heure il est comparable aux immortels qui sont dans le ciel. Plût aux dieux que le mari que Jupiter me destine fût fait comme lui, qu'il voulût s'établir dans cette région, et qu'il s'y trouvât heureux! Dépêchez-vous, donnez à manger à cet étranger, il doit en avoir grand besoin. On obéit promptement, on sert devant Ulysse des viandes et du vin: il boit et mange avec l'avidité d'un homme qui depuis long-temps n'avoit pris aucune nourriture. Alors Nausicaa plie ses habits, les met sur le char, fait atteler ses mulets, monte sur le siege, et dit à Ulysse: Levez-vous, étranger, il est temps d'aller à la ville; et je vous ferai conduire dans le palais de mon pere, vous y verrez les plus considérables des Phéaciens. Vous me paroissez un homme sage, ne vous écartez donc pas de ce que je vais vous prescrire. Pendant que nous traverserons la campagne, suivez-moi doucement avec mes femmes. Je marcherai devant vous. La ville n'est pas éloignée, elle est environnée de hautes murailles; un port magnifique s'étend des deux côtés, l'entrée en est étroite, les vaisseaux y sont parfaitement à l'abri des vents. Près de la place publique, autour du temple de Neptune, on voit des magasins de grandes pierres de taille où les Phéaciens renferment tout ce qui est nécessaire à l'armement

de leur marine. Ils font des cordages et polissent des rames : ils négligent les fleches et les arcs, mais ils s'occupent à construire des vaisseaux sur lesquels ils parcourent les mers les plus éloignées. Quand nous approcherons de nos murs, il faudra nous séparer, car je crains leurs discours piquants, ils aiment fort à médire ; afin que nul ne puisse dire en nous rencontrant : Qui est cet homme, si beau et si bien fait, qui suit Nausicaa ? où l'a-t-elle trouvé ? il sera son mari. Nous n'avons point de voisins ; il faut que ce soit quelque étranger qui, ayant été jeté sur nos bords avec son vaisseau, a été si bien reçu d'elle. Ne seroit-ce point un dieu descendu du ciel, qu'elle prétend retenir toujours ? elle préfere sans doute un tel mari qu'elle a rencontré en se promenant, car elle méprise sa nation et refuse sa main aux plus nobles des Phéaciens qui la recherchent. Voilà ce qu'ils diroient et ce qui me couvriroit de honte. En effet, je blâmerois moi-même une fille qui tiendroit une pareille conduite, et qui paroîtroit en public avec un homme à l'insu de ses parents et avant que son mariage eût été célébré solemnellement. Soyez donc attentif à ce que je vous dis, afin que mon pere se presse de faciliter votre retour. Nous trouverons sur notre chemin un bois de peupliers consacré à Minerve. Il est arrosé d'une fontaine et entouré d'une très belle prairie. Là

sont les jardins de mon pere, éloignés de la ville de la distance d'où peut s'entendre la voix d'un homme. Vous vous arrêterez en cet endroit, et vous y attendrez autant de temps qu'il nous en faut pour nous rendre au palais. Quand vous jugerez que nous y sommes arrivées, entrez dans la ville et demandez la maison d'Alcinoüs mon pere. Elle est facile à trouver, un enfant vous y conduiroit, car il n'y en a aucune qui l'égale en apparence et en beauté. Mais lorsque vous aurez passé la cour et gagné l'entrée du palais, traversez vîte tous les appartements jusqu'à ce que vous arriviez à celui de ma mere. Vous la trouverez auprès d'un grand feu, appuyée contre une colonne et filant des laines couleur de pourpre. Toutes ses esclaves sont à ses côtés, ainsi que mon pere, que vous verrez assis sur un trône magnifique. Ne vous arrêtez point à lui; mais allez embrasser les genoux de ma mere, afin d'obtenir par sa protection les moyens les plus sûrs et les plus prompts de retourner dans votre pays. Si elle vous reçoit favorablement, livrez-vous à la douce espérance de revoir bientôt vos parents, vos amis et votre patrie.

En finissant ces mots, Nausicaa pousse ses mulets; ils quittent à l'instant le rivage, ils courent, et de leurs pieds touchent légèrement la terre. Mais elle ménage les coups et conduit ses coursiers de maniere

qu'Ulysse et ses femmes puissent la suivre à pied. Le soleil se couche. Ulysse entre dans le bois, il s'y asseoit et fait cette priere à la fille de Jupiter : Déesse invincible, exaucez-moi : vous ne m'avez point écouté pendant que j'étois poursuivi par la colere de Neptune ; soyez-moi aujourd'hui favorable, faites que je sois bien reçu des Phéaciens, faites que j'excite leur compassion. Pallas l'exauça, mais elle ne lui apparut cependant pas. Elle redoutoit le dieu de la mer, toujours irrité contre Ulysse, toujours opposé à son retour dans ses états.

LIVRE VII

Ainsi prioit Ulysse : cependant Nausicaa arrive au palais de son pere. Elle n'est pas plutôt entrée dans la cour, que ses freres, beaux comme les immortels, s'empressent à l'entourer. Les uns dételent les mulets, les autres transportent ses habits. Elle monte dans son appartement, Eurymédusc y allume du feu. Des vaisseaux partis d'Épire avoient enlevé cette vieille femme, et l'on en avoit fait présent à Alcinoüs, parcequ'il commandoit aux Phéaciens, et que le peuple l'écoutoit comme un oracle. Elle avoit élevé Nausicaa dans le palais de son pere : alors elle étoit occupée à lui faire du feu et à lui préparer à souper. Ulysse ne tarde point à se mettre en route pour la ville : Minerve répandit autour de lui un épais nuage, de peur que quelque Phéacien ne lui dît des paroles de raillerie, ou ne lui fît des demandes indiscretes. Cette déesse, ayant pris la forme d'une jeune fille qui tient une cruche à la main, s'approche de lui au moment où il entre dans la ville. Ulysse la questionne en cette maniere : Ma fille, ne pourriez-vous pas me conduire chez Alcinoüs, qui commande dans cette ville? Je suis un étranger, je viens d'un pays fort

éloigné, et je ne connois aucun des habitants de ce pays. Je vous menerai volontiers au palais d'Alcinoüs, lui répondit Minerve : nous logeons dans son voisinage. Mais gardez le silence ; je vais marcher la premiere : si vous rencontrez quelqu'un, ne lui parlez point. Les Phéaciens reçoivent assez mal les étrangers, ils aiment peu ceux qui viennent des autres pays. Ils ont une grande confiance dans leurs vaisseaux avec lesquels ils fendent les flots de la mer, car Neptune leur a donné des navires aussi légers que les airs et que la pensée.

En finissant ces mots, Minerve s'avance la premiere. Ulysse suit la déesse. Les Phéaciens ne l'apperçoivent pas, quoiqu'il marche au milieu d'eux. C'est que la fille de Jupiter l'avoit enveloppé d'un nuage qui le déroboit aux yeux. Le roi d'Ithaque regardoit avec étonnement le port, les vaisseaux, les places, la longueur et la hauteur des murailles. Quand ils furent arrivés tous deux à la demeure magnifique d'Alcinoüs, la déesse dit à Ulysse : Étranger, voilà le palais où vous m'avez commandé de vous mener. Vous y trouverez à table avec le roi les principaux des Phéaciens. Entrez sans crainte. Un homme confiant réussit plus sûrement dans tout ce qu'il entreprend. Vous vous adresserez d'abord à la reine : elle se nomme Areté, et elle est de la même maison

qu'Alcinoüs. Nausithoüs étoit, comme vous le savez, fils de Neptune et de Péribée, la plus belle de toutes les femmes, et la plus jeune fille de cet Eurymédon qui régna sur les superbes Géants. Il fit périr tous ses sujets dans les guerres injustes et téméraires qu'il entreprit; il y périt lui-même. Neptune, devenu amoureux de sa fille, en eut Nausithoüs, qui fut roi des Phéaciens et pere de Rhexenor et d'Alcinoüs. Apollon tua Rhexenor dans son palais. Il n'avoit qu'une fille qui s'appelloit Areté, et c'est elle qu'Alcinoüs a épousée. Il l'honore tellement que nulle femme au monde n'est ainsi honorée de son mari. Ses amis, ses enfants, les peuples, ont un grand respect pour elle. On reçoit ses réponses quand elle marche dans la ville, comme on recevroit celles d'une déesse. Elle a l'esprit excellent. Tous les différends qui s'élevent entre ses sujets, elle les termine avec sagesse; si vous pouvez vous la concilier et gagner son estime, espérez de voir tous vos souhaits accomplis.

Minerve, ayant ainsi parlé, disparut, quitta la Schérie; et prenant son vol vers les plaines de Marathon, elle se rendit à Athenes et alla visiter la célebre cité d'Érechthée.

Ulysse entre alors dans le palais : il ne peut, en y entrant, se défendre des mouvements de surprise et de crainte qui l'agitoient. Toute la maison d'Alci-

noüs jetoit un éclat semblable à celui que répand le soleil ou la lune. Les murs étoient d'airain; autour régnoit une corniche d'azur; une porte d'or fermoit le palais, elle tournoit sur des gonds d'argent, et étoit appuyée sur un seuil de cuivre. Le dessus étoit d'argent et la corniche d'or. Aux deux côtés de la porte on voyoit deux chiens d'argent de la main de Vulcain : ils gardoient toujours le palais, n'étant sujets ni à la mort ni à la vieillesse. Le long des murailles il y avoit des sieges bien affermis, depuis la porte jusqu'aux coins : ils étoient garnis de tapis délicatement faits par les femmes d'Areté. Là étoient assis les plus considérables des Phéaciens. Ils y faisoient un superbe festin et célébroient une fête qui revenoit tous les ans. Sur de magnifiques piédestaux étoient des statues d'or représentant de jeunes hommes debout et tenant à la main des torches allumées pour éclairer la table du festin. Il y avoit dans le palais cinquante belles esclaves : les unes avec une grosse pierre brisoient le froment, les autres travailloient à faire des toiles. Elles étoient assises à la suite l'une de l'autre, et l'on voyoit leurs mains se remuer en même temps, comme les branches des plus hauts peupliers quand ils sont agités par les vents. Les étoffes qu'elles travailloient étoient d'une finesse et d'un éclat qu'on ne pouvoit se lasser d'admirer. L'huile, tant elles étoient

serrées, auroit coulé dessus sans les pénétrer. Car autant que les Phéaciens surpassent les autres hommes dans l'art de conduire un vaisseau léger sur la vaste mer, autant leurs femmes excellent-elles dans les ouvrages de tapisserie. Minerve les a remplies d'adresse et d'industrie pour ces travaux.

De la cour on entre dans un grand jardin de plusieurs arpents: une haie vive l'entoure et le ferme de tous côtés. Il est planté de grands arbres chargés de fruits délicieux. On y voit des poiriers, des grenadiers, des orangers, des figuiers d'une rare espece, des oliviers toujours verds : ils ne sont jamais sans fruits, ni en hiver, ni en été. Un doux zéphyr entretient leur fraîcheur : il fait croître les uns et donne aux autres la derniere maturité. On voit des poires mûrir quand d'autres poires sont passées; les figues succedent aux figues; et l'orange, la grenade, à la grenade et à l'orange. Dans les mêmes vignes il y en a une partie seche qu'on couvre de terre, une autre qui fleurit et qu'on découvre pour être échauffée par le soleil, une autre dont on cueille les grappes, et une autre enfin dont on presse le raisin; on en voit qui commencent à fleurir, et à côté on en voit qui sont remplies de grains et d'un jus délicieux.

Le jardin est terminé par un potager très bien cultivé, très abondant en légumes de toutes les saisons

de l'année. Il y a deux fontaines: l'une arrose tout le jardin en se partageant en plusieurs canaux; l'autre va se décharger à la porte du palais, et communique les eaux à toute la ville. Tels étoient les présents que les dieux avoient faits à Alcinoüs.

Ulysse ne se lassoit point de les admirer. Après avoir contemplé toutes ces beautés, il pénetre dans le palais, et trouve les Phéaciens armés de coupes et faisant des libations à Mercure; c'étoit les dernieres du festin, et ils les réservoient pour cette divinité, afin qu'elle leur procurât le repos de la nuit qu'ils se disposoient à goûter. Ulysse, toujours couvert du nuage dont Minerve l'avoit enveloppé, s'avance sans être apperçu. Il s'approche d'Areté et d'Alcinoüs, embrasse les genoux de la reine: aussitôt l'air obscur qui l'entouroit se dissipe. Les Phéaciens, étonnés de le voir tout-à-coup, demeurent dans le silence; ils le regardent avec surprise: et Ulysse, tenant toujours les genoux de la reine, lui parle en ces termes:

Ô Areté, ô fille du divin Rhexenor, après avoir échappé aux maux les plus cruels, je viens implorer votre secours, celui de votre mari et de toute cette auguste assemblée. Que les dieux vous donnent une vie heureuse! Puissiez-vous laisser à vos enfants les richesses de vos palais et les honneurs que vous avez reçus de vos peuples! Je vous conjure de me

faire revoir bientôt ma patrie, car il y a long-temps que je souffre, éloigné de tout ce que j'aime.

Ayant ainsi parlé, il se retira contre le foyer, se tenant assis sur la cendre proche du feu : tout le monde se taisoit. Enfin le vieil Échénus, le plus sage des Phéaciens, et qui les surpassoit tous en savoir et en éloquence, prit la parole et dit :

Alcinoüs, il n'est point convenable de laisser cet étranger couché sur la cendre. Les conviés attendent vos ordres. Relevez-le donc, et faites-le asseoir sur un de ces sieges d'argent. Commandez aux hérauts de verser du vin, afin que nous fassions des libations au dieu qui lance la foudre et qui accompagne les étrangers. Que la maîtresse de l'office lui serve une table couverte des mets les plus exquis.

Alcinoüs n'eut pas plutôt entendu ces paroles qu'il alla prendre Ulysse par la main : il le releve, il le place à ses côtés sur un siege magnifique qu'il lui fit céder par son fils Laodamas qui étoit assis près de lui, et qu'il aimoit plus que tous ses autres enfants. Une belle esclave verse de l'eau d'une aiguiere d'or sur un bassin d'argent, et donne à laver à Ulysse. Elle dresse ensuite une table, et une autre femme qui avoit un air vénérable, la couvre de ce qu'elle a de meilleur. Ulysse en profite avec reconnoissance. Alcinoüs prend alors la parole, et dit à un de ses

hérauts : Pontonoüs, remplissez une urne de vin, et distribuez-le à tous les convives, afin que nous fassions des libations à Jupiter, le puissant protecteur des étrangers et des suppliants.

Il dit : Pontonoüs obéit. Les libations finies, et chacun des convives ayant bu autant qu'il vouloit, Alcinoüs leur parla encore ainsi : Écoutez-moi, chefs des Phéaciens. Puisque le repas est fini, vous pouvez vous retirer, il en est temps, et vous pouvez vous aller jeter dans les bras de Morphée. Demain nous assemblerons un plus grand nombre de vieillards, nous traiterons notre nouvel hôte dans le palais, nous offrirons des sacrifices aux dieux, et puis nous songerons à son retour, afin que, délivré de peines et d'afflictions, il ait la consolation et la joie de voir, par notre secours, sa chere patrie, et qu'il y arrive, quelque éloignée qu'elle soit, sans éprouver rien de fâcheux dans le voyage. Lorsqu'il sera chez lui, il attendra paisiblement ce que la destinée et les parques inexorables lui ont préparé dès le moment de sa naissance. Peut-être est-ce quelque dieu descendu du ciel qui paroît sous la figure de cet étranger. Les dieux se déguisent souvent ; ils viennent au milieu de nous quand nous leur immolons des hécatombes ; ils assistent alors à nos sacrifices et mangent avec nous comme s'ils étoient mortels. Quelquefois on ne croit

trouver qu'un voyageur, et les dieux se découvrent, mais c'est quand nous tâchons de leur ressembler par nos vertus, comme les Cyclopes se ressemblent tous par leur injustice et par leur impiété.

Ulysse reprit aussitôt : Ayez d'autres sentiments, Alcinoüs : je ne suis en rien semblable aux dieux, ni par le corps, ni par l'esprit; vous ne voyez qu'un homme mortel persécuté par les plus grandes et les plus déplorables infortunes. Non, et vous en conviendriez si je vous racontois les maux que j'ai endurés par l'ordre des dieux; non, personne n'a plus souffert que celui qui réclame aujourd'hui votre bienfaisance. Mais laissons ces tristes détails : permettez que je satisfasse à la faim qui me dévore, quoique je sois noyé dans l'affliction. Il n'y a point de nécessité plus impérieuse que ce besoin. La tristesse, les pertes les plus désastreuses, les malheurs les plus opiniâtres, rien ne fait oublier de la satisfaire. Elle commande en ce moment, et je cede à son pouvoir.

Mais vous, princes hospitaliers, demain, dès que l'aurore paroîtra, daignez me fournir les moyens de retourner dans ma patrie. Quelques maux que j'aie endurés, pourvu que je la voie encore, je consens à perdre la vie.

Il dit, et tous les Phéaciens applaudirent et se promirent de seconder les desirs de cet étranger qui ve-

noit de parler avec tant de force et de sagesse. Les libations étant donc faites, ils se retirerent pour aller goûter les douceurs du sommeil. Ulysse demeura dans le palais; Areté et Alcinoüs ne le quitterent point. Pendant qu'on ôtoit les tables, la reine le fixa plus attentivement; et ayant reconnu le manteau et les habits dont il étoit revêtu et qu'elle avoit faits elle-même avec ses femmes, elle lui adressa la parole: Étranger, permettez-moi, lui dit-elle, de vous demander qui vous êtes, d'où vous venez, qui vous a donné ces habits. Ne m'avez-vous pas dit que la tempête vous a jeté sur nos rivages?

Grande reine, répondit le prudent Ulysse, il me seroit difficile de vous raconter les malheurs sans nombre dont les dieux m'ont accablé, mais je vais répondre à ce que vous me demandez. Très loin d'ici, au milieu de la mer, il y a une grande isle nommée Ogygie. Elle est habitée par Calypso, fille d'Atlas. C'est une puissante et redoutable déesse. Aucun dieu ni aucun homme n'a de commerce avec elle. La fortune ennemie me conduisit seul en ce lieu. Jupiter, du feu de son tonnerre, avoit brûlé mon vaisseau. Tous mes compagnons périrent à mes yeux. Dans ce péril je saisis une planche du débris de mon naufrage: neuf jours entiers je fus, sans la quitter, le jouet des flots irrités; enfin le dixieme,

pendant l'obscurité de la nuit, les dieux me pousserent sur les côtes d'Ogygie. Calypso me reçut, me traita très favorablement, m'offrit même de me rendre immortel et de me garantir de la vieillesse. Mais ses offres ne me toucherent point. Je passai sept ans entiers auprès d'elle, arrosant tous les jours de mes larmes les habits que m'avoit donnés cette nymphe. La huitieme année, contre mon attente, elle me pressa de partir: Jupiter avoit changé ses dispositions, et Mercure étoit venu lui signifier les ordres du maître des dieux et des hommes. Elle me renvoya sur un vaisseau, me fit beaucoup de présents, me donna du vin, des viandes, des habits, et fit souffler un vent favorable. Je voguai heureusement pendant dix-sept jours: le dix-huitieme, je decouvrois déja les noirs sommets des montagnes de la Phéacie; mon cœur étoit transporté de joie. Hélas! je n'étois pas au terme de mes maux; Neptune m'en préparoit de nouveaux. Pour me fermer le chemin de ma patrie, il déchaîna les vents contre moi, il souleva les flots. Les vagues en courroux ne me permirent pas longtemps de demeurer sur mon frêle navire. Je l'invoquai en vain, je remplissois inutilement l'air de mes cris, un tourbillon brisa mon vaisseau, je tombai dans la mer, les vagues me pousserent contre le rivage. Mais comme j'étois prêt à sortir de l'eau, un

flot me rejeta avec violence contre d'énormes rochers. Je m'en éloignai; et nageant encore, et à force de bras et d'adresse, j'arrivai à l'embouchure du fleuve. Là je découvris une retraite sûre, commode et à l'abri des vents : je gagnai la terre, où j'abordai presque sans vie. J'y repris mes esprits; et lorsque la nuit fut venue, je m'éloignai du fleuve et me couchai dans les broussailles. J'amassai des feuilles pour me couvrir, et un dieu versa un doux sommeil sur mes paupieres. Je dormis toute la nuit et la plus grande partie du jour. Je ne me réveillai que lorsque le soleil étoit lui-même presque au moment de se coucher. J'apperçus alors les femmes de la princesse votre fille qui jouoient ensemble : elle paroissoit au milieu d'elles comme une déesse. Je la conjurai de me secourir, je la trouvai pleine d'humanité. Devois-je m'attendre à tant de générosité de la part d'une jeune personne que je voyois par hasard et pour la premiere fois? on est d'ordinaire très inconsidéré à cet âge. Elle me fit donner des viandes, du vin, des habits, des parfums, et me fit laver dans le fleuve. Voilà la vérité pure, et tout ce que l'affliction qui me suffoque me permet de vous apprendre.

Cher étranger, reprit Alcinoüs, je serois encore plus content de ma fille si elle vous avoit conduit elle-même avec ses femmes. Ne le devoit-elle pas,

puisque c'étoit la premiere personne que vous rencontriez et dont vous imploriez le secours? Grand roi, répondit Ulysse, ne la blâmez pas. Elle m'avoit prié de la suivre: c'est moi qui ne l'ai pas voulu, de peur qu'en me voyant avec elle, vous ne désapprouvassiez sa conduite. Des malheureux comme moi appréhendent tout.

Étranger, dit Alcinoüs, je ne suis pas porté à tant de défiance, et le parti de l'humanité me paroît toujours le meilleur. Plût à Jupiter, à Minerve et à Apollon, qu'étant tel que vous paroissez, et ayant les mêmes sentiments que vous m'inspirez, vous voulussiez épouser ma fille et demeurer avec nous! Je vous donnerois un beau palais et de grandes richesses, si vous vouliez fixer ici votre séjour. Cependant ni moi ni aucun de nos Phéaciens ne vous y retiendra malgré vous. Le dieu de l'Olympe le désapprouveroit. Demain donc, sans différer, tout sera prêt pour votre retour. Dormez en attendant, dormez avec sûreté. Mes nautonniers profiteront du temps le plus favorable pour vous ramener dans votre patrie. Ils y réussiront, dussiez-vous aller au-delà de l'Eubée, qui est, comme nous le savons, fort éloignée de nous. Quelques uns de nos pilotes y ont déja pénétré et conduit Rhadamanthe, lorsqu'il alla visiter Tityе, le fils de la Terre. Ils le menerent, et, malgré cette longue distance, en revinrent le même jour.

Vous connoîtrez vous-même de quelle bonté sont nos vaisseaux, et avec quelle adresse nos jeunes Phéaciens frappent la mer de leurs rames. Ainsi parla Alcinoüs. La joie se répandit dans le cœur d'Ulysse, et, s'adressant à Jupiter, il s'écria : Ô dieu, si Alcinoüs accomplit ce qu'il promet, sa gloire sera immortelle, et moi je reverrai ma patrie.

Vers la fin de ce doux et paisible entretien, Areté commanda à ses femmes de dresser un lit sous le beau portique du palais, de le garnir de belles étoffes de pourpre, d'étendre dessus et dessous des peaux et des couvertures très fines. Elles sortent aussitôt, tenant à la main des flambeaux allumés ; et quand tout fut arrangé, elles vinrent en avertir Ulysse. Il se retira, les suivit sous le superbe portique, où tout étoit préparé pour le recevoir.

Alcinoüs le quitte aussi pour aller se reposer auprès d'Areté, dans l'appartement le plus reculé de son palais,

LIVRE VIII.

Lorsque l'aurore parut, Alcinoüs et Ulysse se leverent, et tous deux ils sortirent pour se rendre au lieu de l'assemblée qu'on devoit tenir devant les vaisseaux. Quand ils y furent arrivés avec les Phéaciens, on s'assit sur des sieges de pierre bien polies.

Minerve prit alors la figure d'un des hérauts d'Alcinoüs; elle alla par la ville, et, pour disposer le retour d'Ulysse, s'approchant des principaux Phéaciens, elle leur disoit: Hâtez-vous, venez au conseil, écoutez-y les prieres de cet étranger qui arriva hier au palais du roi : il a long-temps erré sur les flots de la mer, et je trouve qu'il ressemble aux immortels. Par ces paroles, Minerve les excite et leur inspire de la diligence et de l'intérêt. La place et les sieges sont bientôt remplis: tout le monde regarde avec étonnement le prudent fils de Laërte. Pallas lui avoit donné une grace toute divine: elle le faisoit paroître plus grand et plus fort, afin que par sa taille et par son air il attirât l'estime et l'attention des Phéaciens, et pour qu'il réussît dans les jeux militaires qu'on devoit lui proposer pour éprouver sa vigueur et son adresse.

Lorsque tout le monde fut placé, Alcinoüs prit la parole et dit: Écoutez-moi, chefs des Phéaciens: je ne connois point cet étranger, j'ignore d'où il est venu, et si c'est de l'orient ou de l'occident; il nous conjure de lui fournir les secours et les moyens de retourner dans sa patrie. Ne nous démentons point en cette occasion: jamais nous n'avons fait soupirer long-temps après leur retour aucun de ceux qui ont abordé dans notre isle. Qu'on mette donc en mer un de nos meilleurs vaisseaux, et choisissons promptement parmi le peuple cinquante-deux jeunes gens des plus habiles à manier la rame; qu'ils préparent tout, et qu'ils viennent ensuite dans mon palais pour y manger et se disposer à partir: je fournirai toutes les provisions nécessaires.

Pour vous, qui êtes les plus considérables des Phéaciens, venez m'aider à traiter honorablement ce nouvel hôte. Que personne ne s'en dispense, et qu'on appelle Démodocus, cet excellent musicien qui a reçu du ciel une voix si mélodieuse, et qui charme tous ceux qui l'entendent. En finissant ces mots, le roi se leve et marche le premier, les autres le suivent. Un héraut va prendre Démodocus. Les cinquante-deux hommes choisis se rendent aussitôt sur le rivage, lancent à l'eau un excellent vaisseau, dressent le mât, y attachent des voiles, rangent les rames

et les lient avec des nœuds de cuir. Quand tout fut prêt, ils se rendirent au palais d'Alcinoüs. Les portiques, les cours, les salles, furent bientôt remplis. Le roi fit égorger douze moutons, huit cochons et deux bœufs. On les dépouilla, et le festin fut promptement préparé. Le héraut amene Démodocus : il étoit aveugle; mais les muses, qui le chérissoient, lui avoient donné une voix délicieuse. Pontonoüs le place sur un siege d'argent, au milieu des conviés, et il l'appuie contre une colonne élevée, à laquelle il attache sa lyre au dessus de sa tête, en lui montrant comment il la pourroit prendre au besoin. Il met devant lui une table, la couvre de viandes, et pose dessus une coupe remplie de vin, afin que Démodocus pût boire quand il voudroit. Les conviés profitent de la bonne chere; et quand ils furent rassasiés, les muses inspirerent à leur favori de chanter les aventures et la gloire des héros les plus célebres. Il commença par un événement qui avoit mérité l'attention des dieux mêmes: c'est la querelle fameuse survenue entre Achille et Ulysse dans le festin d'un sacrifice sous le rempart de Troie. Agamemnon paroissoit ravi que les chefs des Grecs fussent divisés. Apollon le lui avoit prédit lorsque, prévoyant les malheurs qui menaçoient la Grece et les Troyens, il se rendit dans le superbe temple de Python, pour y consulter l'oracle.

Démodocus ravit de joie et d'admiration tous les assistants. Ulysse, attendri, prit son manteau, l'approcha de son visage et se cacha pour que les Phéaciens ne le vissent pas répandre des larmes. Dès que Démodocus cessoit de chanter, Ulysse essuyoit ses yeux, se découvroit le visage, prenoit une coupe et faisoit des libations aux dieux immortels. Mais lorsque les Phéaciens, charmés d'entendre ce chantre divin, le pressoient de recommencer, Ulysse recommençoit aussi à répandre des larmes et s'efforçoit de les cacher. Aucun des convives ne le remarqua, à l'exception d'Alcinoüs, qui avoit fait asseoir son hôte à côté de lui. Les soupirs qui lui échappoient l'avoient pénétré; et pour les faire cesser, s'adressant aux convives, il leur dit: Je crois, chers Phéaciens, que vous ne voulez plus manger, et que vous avez assez entendu de musique, qui est cependant l'accompagnement le plus agréable des festins. Sortons donc de table, montrons à cet étranger notre adresse dans les jeux et les exercices, afin que, de retour dans sa patrie, il puisse raconter à ses amis combien nous surpassons les autres nations dans les combats du ceste, à la lutte, à la course et à la danse.

Il se leve en même temps, il sort de son palais: les Phéaciens le suivent. Pontonoüs suspend à une colonne la lyre de Démodocus, le prend par la main, le

conduit hors de la salle du festin, et le mene par le chemin que tenoient les Phéaciens pour aller voir et admirer les exercices qu'on venoit d'annoncer. Ils arrivent dans une place immense, une foule innombrable de peuple s'y étoit déja rassemblée. Plusieurs jeunes gens alertes et très bien faits se présentent pour disputer le prix.

C'étoient Acronée, Ocyale, Élatrée, Nautès, Prumnès, Anchiale fils du constructeur Polynée, Cretmès, Pontès, Prorès, Thoon, Anabesinès, Amphiale, semblable au dieu terrible de la guerre, et Naubolide, qui, après le prince Laodamas, surpassoit tous les Phéaciens en force et en beauté. Les trois fils d'Alcinoüs se présenterent aussi, Laodamas, Halius et le divin Clytonée. Voilà ceux qui se leverent pour la course. On leur désigna la carriere qu'il falloit parcourir. Ils partent tous en même temps, ils volent, et font lever en courant des nuages de poussiere qui les dérobent presque aux yeux des spectateurs. Mais Clytonée, plus agile qu'eux, les devance et les laisse tout aussi loin derriere lui que de fortes mules traçant des sillons dans un champ, laissent derriere elles des bœufs pesants et tardifs.

Après la course, on vint au pénible exercice de la lutte. Euryale obtint la palme. Amphiale fit admirer à ses concurrents mêmes sa grace et sa légèreté à la

danse; Élatrée remporta le prix du disque, et Laodamas celui du ceste.

Après ces premiers essais, Laodamas prit la parole et leur dit: Mes amis, demandons à cet étranger s'il ne s'est point appliqué à quelques uns de nos exercices. Il est très bien fait; ses jambes, ses cuisses, ses mains, ses épaules, marquent une grande vigueur. Il ne manque point de jeunesse, mais peut-être est-il affoibli par les grandes fatigues qu'il a essuyées. Les travaux de la mer sont, à ce que je pense, ce qui épuise le plus un homme, quelque robuste qu'il puisse être.

Vous avez raison, répond Euryale à Laodamas; j'approuve fort la pensée qui vous est venue. Allez donc, et provoquez vous-même votre hôte. A ces mots le brave fils d'Alcinoüs s'élance au milieu de l'assemblée, et parle à Ulysse en ces termes: Venez, généreux étranger, et entrez en lice si vous savez quelques uns de nos jeux, et vous paroissez les savoir tous. Pour moi, je ne vois rien de plus glorieux pour un homme que de réussir dans les exercices du corps. Venez donc vous éprouver contre nous. Éloignez la tristesse de votre esprit, votre départ ne sera pas long-temps différé. On a déja lancé à l'eau le vaisseau qui doit vous porter, et vos rameurs sont tout prêts.

Le prudent Ulysse lui répondit: Laodamas, pour-

quoi vous moquez-vous de moi en me faisant cette proposition? Je suis bien plus occupé de mes maux que de vos combats. Quel souvenir amer et désolant que celui de tout ce que j'ai souffert! je ne parois ici que pour solliciter le secours dont j'ai besoin pour m'en retourner. Que le roi, que le peuple exauce mes vœux, et je n'ai plus rien à desirer.

Euryale réplique inconsidérément: Vous ne vous êtes donc pas formé à ces combats établis chez toutes les nations célebres? N'auriez-vous passé votre vie qu'à courir les mers pour trafiquer ou pour piller? N'auriez-vous commandé qu'à des matelots, et songé qu'à tenir registre de provisions, de marchandises et de profits? Vous n'avez effectivement pas l'air et le ton d'un athlete ou d'un guerrier.

Ulysse, le regardant avec des yeux pleins d'indignation, lui dit: Jeune homme, vous vous oubliez: quel propos vous osez me tenir sans me connoître! Nous ne le voyons que trop, les dieux partagent et divisent leurs faveurs. Il est rare qu'on trouve rassemblés dans un seul homme la bonne mine, le bon esprit et l'art de bien parler. L'un manque de beauté, mais les dieux l'en dédommagent par le talent de la parole; il se distingue et se fait admirer par son éloquence; il parle avec assurance; il ne lui échappe rien qui l'expose au repentir; il s'exprime avec une dou-

ceur et une modestie qui entraînent et persuadent la multitude; il est l'oracle des assemblées, et, dès qu'il paroît, on le suit comme une divinité. Un autre a la beauté des immortels, mais les graces ne sont pas répandues sur ses levres. N'en êtes-vous pas une preuve? Vous êtes parfaitement bien fait, et je ne vois pas ce que les dieux mêmes pourroient ajouter à vos avantages extérieurs. Mais vous manquez de discrétion, vous parlez légèrement, et je n'ai pu vous entendre sans colere. Non, je ne suis point ce que vous pensez, et les exercices que vous estimez tant ne me sont point étrangers. J'y excellois même dans ma jeunesse. L'âge et les revers, les fatigues de la mer et d'une longue guerre que j'ai soutenues, car il y a long-temps que le malheur me poursuit, ont épuisé mes forces. Cependant, quelque affoibli que je sois, je veux entrer en lice; vos reproches m'ont vivement piqué; ils ont réveillé mon courage. Il dit; et s'avançant brusquement, sans se débarrasser même de son manteau, il prend un disque beaucoup plus grand, plus épais et plus pesant que ceux dont se servoient les Phéaciens: après lui avoir fait faire plusieurs tours avec le bras, il le pousse d'une main si forte que la pierre siffle en fendant les airs, et que plusieurs Phéaciens tomberent étonnés de l'effort avec lequel elle fut jetée. Le disque ainsi poussé passe de très loin les

marques de ses rivaux. Minerve, sous la figure d'un homme, désigne elle-même l'endroit où le disque s'arrête, et s'écrie avec admiration qu'un aveugle le distingueroit sans peine en tâtonnant, tant il est éloigné de tous les autres. Prenez courage, ajoute la déesse, personne ici n'ira aussi loin, personne ne pourra vous surpasser. Ulysse est étonné et ravi de trouver quelqu'un dans l'assemblée qui le favorise si hautement. Il se radoucit, et dit aux Phéaciens avec une modeste hardiesse : Que les plus jeunes et les plus robustes d'entre vous atteignent ce disque s'ils le peuvent ; je vais en lancer un autre aussi pesant et beaucoup plus loin, à ce que j'espere. Pour ce qui est des autres exercices, puisque vous m'avez défié, je consens à éprouver mes forces contre le premier qui osera me le disputer, soit au ceste, soit à la lutte ou à la course; je ne refuse personne excepté Laodamas. Il est mon hôte; et qui voudroit combattre contre un prince dont il a été si humainement traité? Il n'y a qu'un insensé, un homme dépourvu de tout sentiment, qui pût se permettre de disputer le prix des jeux, dans un pays étranger, à celui même qui l'a accueilli avec bonté : ce seroit la méconnoître et agir contre ses propres intérêts. Mais pour les autres braves Phéaciens, je ne refuse ni ne dédaigne aucun de ceux qui voudront éprouver mon adresse. Je puis

dire que je n'en manque pas à ces sortes de jeux. Je sais aussi me servir de l'arc; j'ai souvent frappé au milieu de mes ennemis celui que je choisissois, quoiqu'il fût environné de compagnons d'armes tenant leur arc bandé contre moi. Le seul Philoctete me surpassoit quand nous nous exercions sous les murs de Troie; mais je crois l'emporter sur tous les autres hommes qui sont aujourd'hui sur la terre et qui se nourrissent des dons de Cérès. Je ne prétends pas au reste m'égaler aux héros qui existoient avant nous, tels qu'étoient Hercule et Eurytus d'Œchalie. Ils le cédoient à peine aux dieux mêmes. Eurytus fut puni de cette arrogante présomption, et ne parvint point à un âge avancé; car Apollon, irrité de ce qu'il avoit eu l'audace de le défier, lui ôta la vie.

Je lance une pique plus loin qu'un autre ne darde une fleche. Je craindrois seulement que quelqu'un de vous ne me surpassât à la course, car je n'ai plus de forces; je les ai consumées à lutter pendant plusieurs jours contre les flots et contre la faim, après que mon vaisseau a été brisé par la tempête.

Ainsi parla Ulysse: personne n'osa lui rien répliquer. Le seul Alcinoüs, prenant la parole, lui dit: Cher étranger, rien de plus convenable que ce que vous venez de dire. Nous ne vous blâmons point ni de la sensibilité que vous témoignez pour les repro-

ches si déplacés d'Euryale, ni de la proposition que vous nous faites d'essayer vos forces et votre adresse contre nous. Peut-on, sans être injuste, méconnoître votre mérite et vos talents? Mais écoutez-moi, je vous en prie, afin qu'un jour, retiré dans vos états et conversant à table avec votre femme, vos enfants et les hôtes que vous y admettrez, vous puissiez leur raconter ce que vous avez vu chez les Phéaciens, la vie qu'ils mènent, leurs occupations, leurs amusements, et les exercices dans lesquels ils ont constamment excellé. Nous ne sommes pas les meilleurs lutteurs du monde, ni ceux qui se servent le mieux du ceste; mais nul peuple ne court ni n'entend la navigation comme nous. Nous aimons les festins, la musique et la danse; nous prenons plaisir à changer souvent d'habits, à prendre le bain chaud; nous sommes jaloux de tout ce qui rend la vie agréable et commode.

Allons donc, jeunes Phéaciens, vous sur-tout qui vous distinguez dans la danse, montrez à cet illustre étranger tout ce que vous savez, afin qu'à son retour il apprenne aussi à ses amis combien nous surpassons les autres peuples à la course, à la danse, dans la musique et dans l'art de conduire les vaisseaux. Que quelqu'un aille promptement chercher la lyre de Démodocus, qu'on a laissée suspendue à une colonne dans mon palais.

Ainsi parla le divin Alcinoüs : un héraut se détache aussitôt pour aller prendre cet instrument. Neuf juges furent choisis au sort pour présider aux jeux et régler tout ce qui étoit nécessaire. Ils se pressent de faire applanir le lieu où l'on devoit danser. Le héraut arrive; il donne la lyre à Démodocus, qui se place dans le centre. Les jeunes gens se rangent autour de lui, ils commencent, ils frappent la terre de leur pied léger. Ulysse les regarde en applaudissant à l'agilité, à la justesse de leurs mouvements. Démodocus chantoit sur sa lyre les amours de Mars et de Vénus, le début de cette intrigue, les présents que le dieu de la guerre fit à la déesse de la beauté, l'accueil qu'elle lui fit. Phœbus en fut témoin, il en avertit Vulcain. A cette nouvelle le dieu vole dans son attelier; il redresse son enclume, et, pour se venger, il forge des filets qu'on ne pouvoit ni rompre ni relâcher. Sa fureur contre Mars lui fait imaginer cette espece de piege. Quand il l'eut mis en état de servir son ressentiment, il entre dans son appartement, il l'entoure de ces liens indissolubles : ils étoient comme des fils de toile d'araignée; nul homme, nul dieu même ne pouvoit les appercevoir, tant le travail en étoit fin et délicat. Vulcain, après avoir dressé le piege où devoient se prendre les deux amants, annonça qu'il partoit pour Lemnos, qu'il

préfere à toutes les autres contrées où on l'honore. Mars, qui l'épioit, crut légèrement qu'il s'absentoit, et court aussitôt chez la belle Cythérée..... Les mauvaises actions sont rarement impunies, s'écria un des dieux présents à cette honteuse scene. La lenteur a surpassé la vîtesse : le tardif Vulcain a attrapé Mars le plus léger de tous les dieux..... Démodocus chantoit toutes ces aventures. Ulysse et les Phéaciens étoient ravis de l'entendre. Alcinoüs commanda à ses deux fils, Halius et Laodamas, de danser seuls, car nul autre n'osoit se mesurer à ces deux princes. Pour montrer leur adresse, ils se saisissent d'abord d'un ballon couleur de pourpre, brodé par les mains habiles de Polybe. L'un d'eux, se pliant et se renversant en arriere, le pousse jusqu'aux nues ; l'autre le reprend en sautant, et le repousse avant qu'il tombe à leurs pieds. Après s'être ainsi essayés, ils se mirent à danser avec une grace et une justesse merveilleuses. Les jeunes gens qui étoient debout autour de l'enceinte battoient des mains, et tout retentissoit de leurs applaudissements. Alors Ulysse dit à Alcinoüs : Vous aviez grande raison de me promettre d'excellents danseurs : vous tenez bien votre parole. Je ne puis vous exprimer le plaisir qu'ils me font et l'admiration qu'ils me causent.

Alcinoüs parut touché de cet éloge ; et s'adressant

aux Phéaciens, il leur dit: Cet étranger me semble un homme sage et d'une rare prudence; faisons-lui, selon l'usage pratiqué pour les hôtes d'un grand mérite, faisons-lui des présents convenables. Vous êtes ici douze princes de la nation, qui la gouvernez sous moi qui suis le treizieme. Que chacun de nous lui offre un manteau, une tunique bien lavée, et un talent d'or. Apportons-les au plus vîte, afin que, touché de notre générosité, ce soir il se mette à table avec plus de joie. J'exhorte aussi Euryale à l'appaiser par des excuses et par des présents, car il a manqué à la justice et aux égards qu'il lui devoit.

Il dit : tous les princes approuvent Alcinoüs, et chacun d'eux commande aussitôt à son héraut d'aller prendre les présents. Euryale lui-même, s'adressant à Alcinoüs, promet de donner à Ulysse la satisfaction qu'on exige. Il lui présente une épée d'un acier très fin, dont la poignée est d'argent et le fourreau couvert d'un ivoire merveilleusement travaillé. J'espere, dit-il à Ulysse, que vous ne trouverez pas cette arme indigne de vous : acceptez-la, ô mon pere; et s'il m'est échappé quelques reproches que vous ne méritez pas, que les vents les emportent, et qu'ils sortent pour toujours de votre mémoire. Fassent les dieux que vous ayez bientôt la consolation de revoir votre femme et votre patrie! N'y a-t-il pas assez long-

temps que le malheur vous persécute et vous tient éloigné de tout ce qui vous aime? Cher Euryale, repartit Ulysse, je prie les dieux de vous combler de joie et de prospérité. Puissiez-vous ne sentir jamais le besoin de cette épée! Tout ce que vous m'avez dit est réparé par le don magnifique que vous me faites, et par les douces paroles qui l'accompagnent. En achevant ces mots, le roi d'Ithaque met à son côté cette riche épée. Le soleil alloit se coucher: les autres présents arrivent, portés par des hérauts. On les dépose aux pieds d'Alcinoüs; ses enfants les prennent et les portent eux-mêmes chez la reine. Le roi marchoit à leur tête. Lorsqu'ils furent arrivés dans l'appartement d'Areté, et qu'on eut placé et fait asseoir les chefs des Phéaciens, Alcinoüs dit à la reine: Ma femme, faites apporter ici la plus belle de mes cassettes, mettez-y un beau manteau et une tunique neuve. Ordonnez à vos esclaves de faire chauffer de l'eau; il faut faire baigner notre hôte, étaler ensuite et ranger proprement nos présents. J'espere que ce beau coup d'œil lui donnera une joie secrete et le préparera à goûter mieux le plaisir de la table et de la musique. Pour moi, je le prie d'accepter une belle coupe d'or, afin qu'il se souvienne de moi, et qu'il fasse tous les jours des libations à Jupiter et aux autres dieux.

La reine commande aussitôt à ses femmes de mettre un trépied sur le feu : elles obéissent, portent un grand vaisseau d'airain, le remplissent d'eau, mettent dessous beaucoup de bois. Dans un moment la flamme s'éleve et l'eau commence à frémir.

Cependant Areté se fait apporter une belle cassette pour Ulysse : elle y dépose les habits, l'or, tous les présents des Phéaciens ; elle y ajoute pour elle-même une tunique et un manteau magnifique. Quand tout fut rangé avec beaucoup d'ordre, la reine lui dit : Considérez tout ce que cette cassette renferme, mettez-y votre sceau, afin que dans le voyage on n'en dérobe rien pendant que vous dormirez dans votre vaisseau.

Le fils de Laërte, après avoir admiré tous ces riches présents, après en avoir marqué sa reconnoissance, baisse le couvercle de la cassette, et la scelle d'un nœud merveilleux dont Circé lui avoit donné le secret. On l'avertit ensuite d'entrer dans le bain ; il le trouve chaud : il en paroît ravi, car il n'en avoit point usé depuis qu'il étoit sorti de la grotte de Calypso. Alcinoüs ne lui laisse rien à desirer ; et après que les femmes d'Areté l'ont fait baigner, après qu'elles lui ont prodigué les parfums les plus exquis, elles lui jettent de magnifiques habits. Ulysse quitte la salle des bains et se rend dans celle des festins. Nausicaa,

dont la beauté égaloit celle des déesses mêmes, étoit à l'entrée de la salle. Dès qu'elle apperçut Ulysse, elle fut frappée d'étonnement, et lui dit : Étranger, je vous salue. Quand vous serez arrivé dans votre patrie, ne m'oubliez pas; car je suis la premiere qui vous ai secouru, et c'est à moi que vous devez la vie.

Ulysse lui répondit : Belle Nausicaa, fille du grand Alcinoüs, que Jupiter me conduise auprès de ma femme et de mes amis, et je vous promets de me souvenir sans cesse de vous, et de vous adresser tous les jours des vœux comme à une déesse tutélaire à qui je dois la vie et mon bonheur.

Après ce remerciement fait à Nausicaa, Ulysse s'asseoit auprès d'Alcinoüs. On sert les viandes découpées, on mêle le vin dans les urnes : un héraut amene par la main Démodocus; il le place au milieu des convives et contre une colonne qui lui servoit d'appui. Alors le fils de Laërte, s'adressant au héraut, prend la meilleure partie du morceau qu'on lui avoit servi par honneur, et le charge de le porter de sa part à Démodocus, et de lui dire que la tristesse qui flétrit son ame ne le rend pas insensible à ses chants divins. Les chantres comme lui, ajoute Ulysse, doivent être chéris et honorés de tous les hommes. Ce sont les muses qui les inspirent, et ils en sont les principaux favoris.

Il dit, et le héraut s'acquitte de sa commission. Démodocus est touché de cette attention. Les convives se livrent au plaisir de la bonne chere; et quand l'abondance eut chassé la faim, Ulysse adresse la parole à Démodocus. Il n'y a point d'hommes, lui dit-il, qui méritent plus de louanges que vous. Vous êtes instruit par les muses, ou plutôt par Apollon lui-même. Quand vous auriez été au siege de Troie, quand du moins quelques uns de ceux qui s'y sont le plus distingués vous en auroient parlé, vous ne pourriez pas chanter d'une maniere plus touchante les travaux des Grecs et tout ce qu'ils y ont fait et souffert. Mais continuez, et racontez-nous, je vous prie, l'aventure du cheval de bois que construisit Épéus avec le secours de Minerve; de quelle maniere Ulysse le fit conduire dans la citadelle, après l'avoir rempli des guerriers qui devoient saccager Ilion. Si vous réussissez à nous dépeindre ce merveilleux stratagême, je publierai par-tout que c'est Apollon qui vous a inspiré de si beaux chants.

Aussitôt Démodocus, saisi d'un divin enthousiasme, se met à chanter. Il commence au moment que les Grecs mirent le feu à leurs tentes, et firent semblant de se retirer sur leurs vaisseaux. Ulysse, avec plusieurs des principaux capitaines, étoit au milieu de la ville, caché dans les flancs du cheval de

bois, et les Troyens ont l'imprudence de le traîner jusques dans la citadelle. Après l'y avoir placé, ils délibérerent autour de cette énorme machine, et il y eut trois avis : les uns vouloient qu'on la mît en pieces, les autres conseilloient de la précipiter du haut des remparts dans les fossés, et les troisiemes persuaderent de la conserver et de la consacrer aux dieux pour les appaiser. Cet avis devoit prévaloir. Le destin avoit résolu la ruine de Troie, puisqu'il avoit permis qu'on fît entrer dans son enceinte ce colosse immense avec les guerriers qui alloient y porter la désolation et la mort. Il chante ensuite comment les Grecs, sortis des flancs de ce cheval comme d'une vaste caverne, saccagerent la ville ; il représente leurs plus braves héros portant par-tout le fer et la flamme. Il dépeint Ulysse semblable au dieu Mars, et courant avec Ménélas au palais de Déiphobus; le combat furieux et long-temps incertain qu'ils y soutinrent, et la victoire qu'ils remporterent par le secours de Minerve. Ainsi chantoit Démodocus. Ulysse fondoit en larmes, et son visage en étoit couvert. L'attendrissement qu'il éprouvoit n'étoit pas moins touchant que celui d'une femme qui, voyant tomber son mari combattant pour sa patrie et pour ses concitoyens, sort éperdue, et se jette en gémissant sur son corps expirant, le serre entre ses bras, et semble braver les en-

nemis cruels qui redoublent leurs coups et préparent à cette infortunée une dure servitude, une longue suite de miseres et de travaux. Uniquement occupée de sa perte présente, elle ne déplore qu'elle, elle se lamente, elle ne songe qu'à sa douleur actuelle. Ainsi pleuroit Ulysse. Les Phéaciens ne s'en apperçurent point: Alcinoüs, auprès de qui il étoit, fut le seul qui vit couler ses pleurs et qui entendit ses sanglots. Sensible à l'état où il lui paroissoit, il pria les convives de trouver bon qu'il fît cesser Démodocus. Ce qu'il chante, dit-il, ne fait pas la même impression de plaisir sur tous les assistants. Depuis que nous sommes à table et que ce divin musicien s'accompagne de la lyre, mon nouvel hôte n'a cessé de pleurer et de gémir. Une profonde tristesse s'est emparée de lui; écartons ce qui peut la causer: que Démodocus suspende ses chants, et que cet étranger partage gaiement avec nous le plaisir que nous trouvons à le traiter. Cette fête n'est que pour lui; c'est pour lui que nous équipons un vaisseau; c'est à lui que nous adressons des présents: un étranger, un suppliant, doivent être regardés comme freres par tout homme qui a l'ame honnête et sensible. Mais, étranger, ne refusez pas de répondre exactement à ce que je vais vous demander. Apprenez-moi le nom que votre pere et votre mere vous ont donné, et sous lequel vous êtes

connu de vos voisins; car tout homme, quel qu'il soit, en reçoit un en naissant. Dites-nous quelle est votre patrie, quelle est la ville que vous habitez, afin que nous vous y remenions sur nos vaisseaux qui sont doués d'intelligence. Car il faut que vous sachiez que les vaisseaux des Phéaciens n'ont besoin ni de pilotes ni de gouvernail pour les conduire: ils ont de la connoissance comme les hommes, et savent les chemins des villes et de tous les pays; ils parcourent les plus longs espaces, toujours enveloppés d'épais nuages qui les empêchent d'être découverts par les pirates ou nos ennemis, et jamais ils n'ont à craindre ni les orages ni les écueils.

Je me souviens seulement d'avoir entendu dire à mon pere Nausithoüs, que Neptune entreroit en colere contre nous, parceque nous devions nous charger trop facilement de reconduire tous les hommes, sans distinction, qui réclameroient notre secours, et qu'il nous menaçoit qu'un jour, pour nous punir d'avoir remené dans sa patrie un étranger qu'il n'aimoit pas, il feroit périr notre vaisseau, et que notre ville seroit écrasée par la chûte d'une montagne voisine. Voilà la prédiction de ce vénérable vieillard. Les dieux peuvent l'accomplir ou la laisser sans effet, selon leur volonté: racontez-nous à présent, sans déguisement et sans crainte, quelle tem-

pête vous à fait perdre votre route; dans quelles contrées, dans quelles villes vous avez été ; quels sont les peuples que vous avez trouvés cruels, sauvages, injustes ; quels sont ceux qui vous ont paru humains et hospitaliers. Apprenez-nous pourquoi vous pleurez et vous soupirez quand vous entendez parler des Troyens et des Grecs. Les dieux, qui permirent la chûte de cette fameuse ville, nous font trouver dans cette catastrophe de quoi célébrer et nous instruire. Avez-vous perdu devant cette place un beaupere, un gendre, quelques autres parents encore plus proches? y auriez-vous vu périr un ami, compagnon d'armes, sage et fidele? car un tel ami n'est pas moins digne qu'un frere de nos tendres et éternels regrets.

LIVRE IX.

COMMENT se refuser aux prieres du plus juste et du plus humain des rois? répondit Ulysse à Alcinoüs. Ne vaudroit-il pas mieux cependant entendre Démodocus, dont les chants égalent par leur douceur celui des immortels ? Non, je ne connois rien de plus agréable que de voir régner l'aisance et la joie dans tout un peuple, que de le voir goûter paisiblement les plaisirs de la table et de la musique : c'est l'image ravissante du bonheur.

Ne seroit-ce pas le troubler, ce bonheur, ne seroit-ce pas réveiller tous mes chagrins, que de vous raconter l'histoire de mes malheurs? Par où commencer ce triste récit, et par où dois-je le finir? Car il est peu de traverses que les dieux ne m'aient fait éprouver.

Je vous dirai d'abord mon nom : daignez le retenir. Si les dieux me protegent contre les malheurs qui me menacent encore, malgré la longue distance qui sépare ma patrie de la vôtre, accordez-moi de vous demeurer toujours uni par les liens de l'hospitalité.

Je suis Ulysse, Ulysse fils de Laërte. J'ai acquis quelque réputation par mon adresse et ma prudence;

les dieux mêmes ont applaudi à mon courage et à mes succès dans la guerre. Ma patrie est l'isle d'Ithaque, dont l'air est très sain, et qui est célebre par le mont Nérite tout couvert de bois; elle est environnée de plusieurs autres isles toutes habitées et qui en dépendent, de Dulichium, de Samé, de Zacynthe qui n'est presque qu'une forêt. Ithaque touche pour ainsi dire au continent: elle est plus septentrionale que les autres isles; car celles-ci sont, les unes au midi, et les autres au levant. Le sol en est pierreux et peu fertile, mais on y éleve des hommes braves et robustes. Tel est le lieu de ma naissance; il y en a de plus beaux, mais il n'y en a pas de plus cher à mon cœur.

J'en ai été très long-temps éloigné. Calypso a voulu me retenir dans ses états et m'a offert sa main immortelle. Circé, si célebre par ses secrets merveilleux, a tout tenté inutilement pour me fixer dans son palais enchanté. J'ai résisté à leurs promesses et à leurs charmes. Rien n'a pu me faire oublier ma patrie, mes parents et mes amis. J'ai cédé à ce sentiment si profond et si légitime : je lui ai sacrifié les honneurs, les richesses, les plaisirs et l'immortalité même.

Mais il est temps de vous raconter mon histoire et les malheurs qui, par l'ordre des dieux, ont traversé mon retour depuis la trop fameuse expédition de

Troie. Dès que je quittai cette ville infortunée, dès que je mis à la voile, un vent furieux et contraire me poussa sur les côtes des Ciconiens, vers le mont Ismare. J'y fis une descente, je pillai et saccageai leur principale ville. Les richesses et les captifs furent partagés avec égalité, après quoi je pressai mes compagnons de partir et de se rembarquer au plus vîte. Les insensés refuserent de m'obéir et s'amuserent à faire bonne chere sur le rivage. Le vin ne fut point épargné, ils égorgerent quantité de bœufs et de moutons. Pendant ce temps-là ce qui restoit des Ciconiens implora le secours de ses voisins. Ils étoient plus éloignés de la mer. De ces endroits bien peuplés il s'assemble une armée d'hommes plus aguerris que les premiers, beaucoup mieux disciplinés, et très accoutumés à combattre à pied et à cheval. Ils parurent dès le lendemain en aussi grand nombre que les feuilles et les fleurs que font naître le printemps et les larmes de l'aurore. Alors tout change, les dieux se déclarent contre nous; et ce furent là nos premiers, mais non pas nos derniers malheurs.

Nos ennemis s'avancent, nous attaquent devant nos vaisseaux à coups d'épées et de javelots armés de pointes d'acier. Nous résistâmes long-temps et courageusement. Pendant tout le matin, les efforts de cette multitude ne nous ébranlerent point; mais

quand le soleil pencha vers son déclin, nous fûmes enfoncés, et les Ciconiens eurent l'avantage sur les Grecs. Chacun de nos vaisseaux perdit six hommes, le reste se sauva, et nous nous éloignâmes précipitamment d'une plage qui nous avoit coûté tant de sang. Quand nous fûmes en pleine mer, nous nous arrêtâmes, et nous ne partîmes qu'après avoir prononcé tristement et à haute voix le nom de ceux de nos compagnons qui étoient tombés sous le fer des Ciconiens. Cette funebre cérémonie finie, nous dirigeâmes notre marche vers Ithaque. Jupiter alors fit souffler un vent de Borée très violent : la tempête devient furieuse, d'épais nuages nous cachent la terre et la mer, la nuit tombe en quelque sorte du ciel sur nos navires; ils sont poussés dans mille sens contraires, et ne peuvent tenir de route certaine. Les vents déchaînés déchirent nos voiles: nous nous pressons de les baisser, de les plier pour éviter la mort, et à forces de rames nous gagnons une rade sûre et bien abritée. Nous y demeurâmes deux jours et deux nuits, accablés de travail et d'affliction; mais le troisieme, dès l'aurore, nous élevâmes les mâts, nous étendîmes nos voiles bien réparées, et nous nous remîmes en mer. Les pilotes, à l'aide d'un vent favorable, prirent la route la plus certaine et la plus courte. Je me flattois d'arriver

bientôt, quand je me vis encore contrarié par les courants et par le souffle impétueux de Borée. En doublant le cap de Malée, je fus jeté loin de l'isle de Cythere, et durant neuf jours je me vis le jouet de cette seconde tempête. Le dixieme nous abordâmes au pays des Lotophages, ainsi appellés parcequ'ils se nourrissent du fruit d'une plante connue dans leur pays. Nous y mîmes pied à terre, et y puisâmes de l'eau. Mes compagnons dînerent sur le rivage proche de nos vaisseaux. Quand ils eurent satisfait à ce besoin, j'en choisis deux avec un héraut, que je chargeai d'aller reconnoître le terrain et les hommes qui l'habitoient. Ils nous quittent et se mêlent avec les Lotophages. Ce peuple ne leur fit aucun mal, mais il leur donna à goûter du fruit du lotos. Ceux qui en mangerent ne songeoient plus à venir nous joindre; ils oublioient jusqu'à leur patrie, et vouloient rester avec ces nouveaux hôtes, afin d'y vivre d'un fruit qui leur paroissoit si délicieux. Je les contraignis de revenir: malgré leurs larmes je les fis monter sur les vaisseaux; et pour prévenir leur désertion, on les attacha aux bancs des rameurs. Je commandai à mes autres compagnons de se rembarquer promptement, de peur que quelqu'un d'entre eux, venant à goûter de ce lotos, ne voulût nous abandonner.

Ils montent sans différer, s'asseoient, et, rangés

avec ordre, frappent les flots de leurs rames. Le port s'éloigne, la hauteur du rivage décroît, nous approchons de la terre des Cyclopes, hommes arrogants, injustes, et qui, se fiant au hasard, ne plantent ni ne sement, et se nourrissent des fruits que la terre produit d'elle-même. Tout y vient sans culture, le froment, l'orge, les vignes : les pluies et la chaleur les font croître et mûrir. Ils ne tiennent point d'assemblée nationale, ne connoissent point de loix; ils n'observent aucune regle de police. Ils habitent sur le haut des montagnes ou dans des cavernes profondes; chacun y gouverne sa famille et regne souverainement sur sa femme et sur ses enfants, sans se mettre en peine des autres.

Proche du port, et à quelque distance du continent, on trouve une isle couverte de grands arbres et pleine de chevres sauvages. Elles n'y sont point épouvantées par les chasseurs, qui, s'exerçant ailleurs à poursuivre des bêtes fauves dans les bois et sur les montagnes, ne vont jamais dans cette isle inhabitée. On n'y voit donc ni bergers ni laboureurs. Tout y est inculte et sans autres habitants que ces troupeaux bêlants. Les Cyclopes ne peuvent point s'y transporter, parcequ'ils n'ont ni vaisseaux ni constructeurs qui sachent en bâtir pour aller dans d'autres pays, comme tant de peuples qui traversent les mers et vont et

viennent pour leurs affaires. S'ils avoient eu des vaisseaux, ils se seroient emparés de cette isle, car le sol n'en est pas mauvais, et, dans la saison, il peut porter toutes sortes de fruits. Il y a des prairies grasses et fraîches qui s'étendent le long du rivage; les vignes y seroient excellentes, on recueilleroit dans son temps de gros épis de blé: tout y annonce la fertilité. Elle a de plus un port sûr et commode; les câbles y sont inutiles: il n'y faut point jeter l'ancre ni y retenir les vaisseaux par de longues cordes. Ils y demeurent jusqu'à ce que les pilotes veuillent les en faire sortir, ou que l'haleine des vents les en chasse.

A l'extrémité du port coule une eau très pure: sa source est dans un antre que des peupliers environnent. Nous abordâmes dans cet endroit sans l'avoir découvert. Un dieu nous y conduisit à travers les ténebres de la nuit, nos vaisseaux étoient entourés d'une épaisse obscurité: la lune, enveloppée de nuages, ne jetoit point de lumiere. Aucun de nous n'avoit apperçu cette isle, et ce fut dans le port même que nous entendîmes le bruit des flots qui, après avoir frappé le rivage, revenoient sur eux-mêmes en mugissant. Dès que nous nous sentons en lieu de sûreté, nous plions les voiles, nous descendons sur la rive, nous y dormons jusqu'au jour. Le lendemain, l'aurore à peine levée, nous regardons l'isle, et nous

la parcourons tout étonnés de sa beauté. Les nymphes, filles de Jupiter, firent partir devant nous des chevres sauvages par troupeaux. Ce fut une ressource dont mes compagnons ne tardent pas à profiter. Ils volent chercher leurs arcs et leurs fleches suspendus dans les vaisseaux; et nous étant partagés en trois bandes, nous nous mettons à les poursuivre. Les dieux rendirent notre chasse heureuse. Douze vaisseaux me suivoient: je pris neuf chevres pour chacun d'eux; mes compagnons en choisirent dix pour le mien. Nous passâmes toute la journée à boire et à manger. Le vin ne nous manquoit pas encore : nous en avions rempli de grandes cruches quand nous pillâmes la ville des Ciconiens.

Nous découvrions aisément la terre des Cyclopes, qui n'étoit séparée de nous que par un petit trajet; nous voyions la fumée qui sortoit de leurs cavernes, et nous entendions le bêlement de leurs troupeaux de brebis et de chevres.

Cependant le soleil se couche: nous passons la nuit à terre, sur le bord de la mer. Quand l'aurore parut, j'assemblai mes compagnons et je leur dis: Mes amis, attendez-moi ici; avec un seul de mes vaisseaux je vais reconnoître la terre qui est si près de nous, et les hommes qui habitent cette contrée. Je vais m'assurer s'ils sont inhumains et injustes, ou

s'ils craignent les dieux et s'ils exercent l'hospitalité.

Aussitôt je monte sur mon vaisseau: mes compagnons me suivent; ils délient les cables, s'asseoient sur leurs bancs et font force de rames. Lorsque nous fûmes arrivés près d'une campagne peu éloignée, nous apperçûmes dans l'endroit le plus reculé, assez près de la mer, une caverne profonde et entourée de lauriers épais. Il en sortoit le cri de plusieurs troupeaux de moutons et de chevres, et l'on entrevoyoit tout autour une basse-cour spacieuse et creusée dans le roc. Elle étoit fermée par de grosses pierres et ombragée de grands pins et de hauts chênes. C'étoit l'habitation d'un énorme géant qui paissoit seul ses troupeaux loin des autres Cyclopes, avec qui il n'avoit nul commerce. Toujours à l'écart, il mene une vie brutale et sauvage.

Ce monstre est étonnant: il ne ressemble à aucun mortel, mais à une montagne couverte de bois qui s'éleve au-dessus des autres montagnes ses voisines. Alors j'ordonnai à mes compagnons de m'attendre et de bien garder mon vaisseau. J'en choisis douze d'entre eux des plus courageux, et je m'avançai, portant avec moi une outre remplie d'un vin délicieux. Il m'avoit été donné par Maron, fils d'Évanthes et prêtre d'Apollon qu'on révere dans Ismare. Par respect et par esprit de religion, j'avois épargné

ce pontife, sa femme, ses enfants, et empêché qu'on ne profanât le bois consacré à Apollon, et qu'on ne pillât la demeure du ministre de ses autels. Il me fit présent de cet excellent vin par reconnoissance, et il y ajouta sept talents d'or, une belle coupe d'argent, remplit douze grandes urnes de ce breuvage délicieux, et en fit boire abondamment à mes compagnons. Aucun de ses esclaves, aucun même de ses enfants ne connoissoit l'endroit où il étoit renfermé: lui seul, avec sa femme et la maîtresse de l'office, en avoit la clef. Quand on en buvoit chez lui, il y mettoit vingt mesures d'eau, et la coupe exhaloit encore une odeur céleste qui parfumoit toute la maison. Aussi ne pouvoit-on résister au plaisir et au desir de boire de cette liqueur, quand on l'avoit goûtée.

J'en pris une outre bien pleine, et je l'emportai avec quelques autres provisions, car j'avois une sorte de pressentiment que l'homme que j'allois chercher étoit d'une force prodigieuse et qu'il méconnoissoit également toutes les loix de l'humanité, de la justice et de la raison. En peu de temps nous arrivons dans sa caverne. Il n'y étoit pas, il avoit mené ses troupeaux aux pâturages. Nous entrons dans son antre, nous le visitons, et nous y trouvons tout dans un ordre admirable. Des corbeilles pleines de fromages, des bergeries remplies d'agneaux et de chevres, mais

séparées et différentes pour les différents âges et les différents animaux : d'un côté étoient les petits, de l'autre les plus grands, d'un autre ceux qui ne faisoient que de naître. De grands vases étoient pleins de lait caillé. Tout étoit rangé, les bassins, les terrines déja disposés pour traire les troupeaux quand il les rameneroit du pâturage.

Alors mes compagnons me conjurerent de prendre quelques fromages, d'enlever quelques moutons, de regagner promptement nos vaisseaux et de nous remettre en mer. J'eus l'imprudence de dédaigner leur conseil : les dieux m'en ont puni. Mais j'avois la curiosité, ou plutôt la témérité de voir ce Cyclope. Je me flattois qu'il ne violeroit pas les droits de l'hospitalité, et que j'en recevrois quelque présent. Quelle erreur! et que sa rencontre devint funeste à quelques uns de mes compagnons!

Nous demeurâmes donc dans la caverne; nous y allumâmes du feu pour offrir aux dieux des sacrifices, et, en attendant notre hôte, nous mangeâmes quelques fromages. Il arrive enfin : il portoit une énorme charge de bois sec, pour préparer son souper; il la jette à terre en entrant, et cette charge tombe avec un si grand fracas, que la peur nous saisit tous, et que nous allons nous cacher dans un coin de la caverne. Polyphême y introduit ses troupeaux; et,

après avoir bouché sa demeure avec un rocher que vingt charrettes attelées des bœufs les plus forts auroient à peine ébranlé, il s'asseoit, sépare les boucs et les beliers des brebis qu'il se mit à traire lui-même. Il fait ensuite approcher les agneaux de leurs meres, partage son lait, dont il verse une partie dans des corbeilles pour en faire des fromages, et se réserve l'autre pour le boire à son souper. Tout ce ménage étant fini, il allume du feu, nous apperçoit et nous crie : Etrangers, qui êtes-vous? d'où venez-vous? Est-ce pour le négoce que vous voguez sur la mer? Errez-vous sur les flots à l'aventure pour piller inhumainement comme des pirates et au péril de votre honneur et de votre vie? Il dit: la crainte glaça notre cœur; son épouvantable voix, sa taille prodigieuse, nous firent trembler. Cependant je me déterminai à lui répondre en ces termes : Nous sommes Grecs, nous revenons de Troie; des vents contraires nous ont fait perdre la route de notre patrie, après laquelle nous soupirons : ainsi l'a voulu Jupiter, le maître de la destinée des hommes. Compagnons d'Agamemnon, dont la gloire remplit la terre entiere, nous l'avons aidé à ruiner cette ville superbe, et à détruire cet empire florissant. Traitez-nous comme vos hôtes; faites-nous les présents d'usage : nous nous jetons à vos genoux. Respectez les dieux, nous sommes vos

suppliants : souvenez-vous qu'il y a dans l'Olympe des vengeurs de ceux qui violent les droits de l'hospitalité : souvenez-vous que le maître des dieux protege les étrangers et punit ceux qui les outragent.

Malheureux, répondit cet impie, il faut que tu viennes d'un pays bien éloigné, et où l'on n'ait jamais entendu parler de nous, puisque tu m'exhortes à craindre les dieux et à traiter les hommes avec humanité. Les Cyclopes se mettent peu en peine de Jupiter et des autres immortels. Nous sommes plus forts et plus puissants qu'eux. La crainte de les irriter ne te mettra point à l'abri de ma colere non plus que tes compagnons, si mon cœur de lui-même ne se tourne à la pitié. Mais dis-moi où tu as laissé ton vaisseau : est-il près d'ici? est-il à l'extrémité de l'isle? Je veux le savoir.

Ces paroles étoient un piege qu'il me tendoit. J'opposai la ruse à la ruse, et je ne balançai pas à répondre que Neptune, qui, de son trident, souleve et bouleverse les flots, avoit brisé mon vaisseau en le poussant contre des rochers qui sont à la pointe de l'isle. Les vents, lui dis-je, et les flots en ont dispersé les débris, et ce n'est que par les plus grands efforts que moi et mes compagnons nous avons conservé la vie.

Le barbare ne me répond rien, mais il étend ses bras monstrueux et se saisit de deux de mes compagnons,

les écrase contre une roche comme de jeunes faons. Leur cervelle rejaillit de tout côté, leur sang inonde la terre. Il les déchire en plusieurs morceaux, en prépare son souper, les dévore comme un lion qui a couru les montagnes sans trouver de proie. Il mange non seulement les chairs, mais les entrailles et les os. A cette vue nous élevons les mains au ciel, nous tombons dans un affreux désespoir. Pour le Cyclope, content de ce repas détestable et de plusieurs cruches de lait qu'il avale, il se couche dans son antre et s'endort paisiblement au milieu de ses troupeaux.

Cent fois je fus tenté de me jeter sur ce monstre et de lui percer le cœur de mon épée. Ce qui me retint, ce fut la crainte de périr dans cette caverne. En effet il nous eût été impossible de repousser l'énorme rocher qui en fermoit l'ouverture. Nous attendîmes donc dans l'inquiétude et dans la douleur le retour de l'aurore. Dès qu'elle parut, dès qu'elle commença à dorer la cime des montagnes, le Cyclope allume du feu, se met à traire ses brebis, approche d'elles leurs agneaux, fait son ouvrage ordinaire, et massacre deux autres de mes compagnons, dont il fait son dîner. Il ouvre ensuite sa caverne, fait sortir ses troupeaux, sort avec eux, referme la porte sur nous avec cet horrible rocher qu'il remue avec la même aisance que si c'eût été le couvercle d'un carquois. Ce géant

s'éloigne et mene ses brebis paître sur des montagnes qu'il fait retentir de l'horrible son de son chalumeau.

Renfermé dans cet antre, je méditai, avec ce qui me restoit de compagnons, les moyens de nous venger, si Minerve vouloit m'aider et m'accorder la gloire de purger la terre de ce monstre. De tous les partis qui se présenterent à mon esprit, voici celui qui me parut le meilleur. J'apperçus une longue massue d'olivier encore verd, que le Cyclope avoit coupée pour la porter quand elle seroit seche. Elle nous parut semblable au mât d'un vaisseau de vingt rames. Elle en avoit l'épaisseur et la hauteur. J'en coupai moi-même environ la longueur de quatre coudées, et je chargeai mes compagnons de la dégrossir et de l'aiguiser par le bout. Ils m'obéissent. Quand elle fut dans l'état où je la voulois, je la leur retirai, j'y mis la derniere main, et après en avoir fait durcir la pointe au feu, je la cachai dans un des grands tas de fumier dont nous étions environnés. Ensuite je fis tirer au sort, afin que la fortune choisît ceux de mes compagnons qui auroient la hardiesse de m'aider à enfoncer le pieu dans l'œil du Cyclope quand il dormiroit. Le sort tomba sur les quatre plus intrépides. Je fus le cinquieme et le chef de cette entreprise dangereuse.

Cependant, vers le coucher du soleil, Polyphême

revint. Il fait entrer tous ses troupeaux dans son antre. Il n'en laisse aucun à la porte, soit qu'il appréhendât quelque surprise, soit qu'un dieu le permît ainsi pour nous sauver du plus grand des dangers. Après qu'il eut fermé la caverne, il s'asseoit, trait ses brebis à son ordinaire, et quand tout fut fait, se saisit encore de deux de mes compagnons dont il fait son souper.

Dans ce moment je m'approche de lui et lui présente une coupe, en lui disant: Prenez, Cyclope, et buvez de ce vin; vous devez en avoir besoin pour digérer la chair humaine que vous venez de manger. J'en avois sur mon vaisseau une grande provision, et je destinois le peu que j'en ai sauvé à vous faire des libations comme à un dieu, si, touché de compassion pour moi, vous daigniez m'épargner et me fournir les moyens de retourner dans ma patrie. Quelle cruauté vous venez d'exercer! Et qui osera désormais aborder dans votre isle, puisque vous traitez les étrangers avec tant de barbarie?

Le monstre prend la coupe, la vuide sans daigner me répondre, et m'en demande un second coup. Verse, ajoute-t-il, sans l'épargner, et dis-moi ton nom, pour que je te fasse un présent d'hospitalité en reconnoissance de ta délicieuse boisson. Notre terre porte de bon vin, mais il n'est pas comparable à celui que

je viens de boire. C'est ce qu'il y a de plus exquis dans le nectar et dans l'ambrosie. Ainsi parla le Cyclope. Je lui versai de cette liqueur jusqu'à trois fois, et trois fois il eut l'imprudence de vuider son énorme coupe. Elle fit son effet, ses idées se brouillerent. Je m'en apperçus; et m'approchant alors, je lui dis d'une voix douce: Vous m'avez demandé mon nom, il est assez connu dans le monde. Je vais vous l'apprendre, et vous me ferez le présent que vous m'avez promis. Je m'appelle *Personne;* c'est ainsi que me nomment mon pere, ma mere et tous mes amis. Oh bien, répliqua-t-il avec brutalité, tous tes compagnons seront dévorés avant toi, et Personne sera le dernier que je mangerai. Voilà le présent d'hospitalité que je lui destine. Il dit et tombe à la renverse; le sommeil, qui domte tout, s'empare de lui; il vomit le vin et les morceaux de chair humaine qu'il avoit avalés. Je tire aussitôt du fumier le pieu que j'y avois caché, je le fais chauffer et durçir dans le feu, je parle à mes compagnons pour les soutenir et les encourager. Le pieu s'échauffe: tout verd qu'il est, il alloit s'enflammer. Je le saisis et me fais suivre et escorter des quatre que le sort m'avoit associés. Un dieu nous inspire une intrépidité sur-humaine. Nous prenons le pieu, nous l'appuyons par la pointe sur l'œil du Cyclope, je pese dessus, je l'enfonce et le fais tourner. Comme

quand un charpentier perce une planche avec un vilebrequin, pour l'employer à la construction d'un vaisseau; il pese sur l'instrument par-dessus, et ses compagnons au-dessous le font tourner en tous les sens avec sa courroie: de même nous agitons la pointe embrasée de cet énorme pieu, en la faisant pénétrer jusqu'au fond de l'œil du Cyclope. Le sang sort en abondance; les sourcils, les paupieres, la prunelle, deviennent la proie du feu; on entend un sifflement horrible et semblable à celui dont retentit une forge lorsque l'ouvrier plonge dans l'eau froide une hache ou une scie ardente, pour les tremper et les endurcir. Le tison siffle de même dans l'œil de Polyphême. Le monstre en est réveillé et pousse un cri horrible qui fait mugir les voûtes de l'antre. Nous nous retirons épouvantés. Il arrache ce bois tout dégouttant de sang, il le jette loin de lui, et appelle à son secours les Cyclopes qui habitoient sur les montagnes voisines. Ils accourent en foule à l'épouvantable son de sa voix, ils s'approchent de sa caverne et lui demandent quelle est la cause de sa douleur. Que vous est-il arrivé, Polyphême? pourquoi ces cris affreux? qui vous oblige à nous réveiller au milieu de la nuit, et à nous appeller à votre secours? a-t-on attenté à votre vie? quelque téméraire a-t-il essayé d'enlever vos troupeaux? Hélas! mes amis, *Personne*, répondit Po-

yphême du fond de son antre. Plus il leur dit *Personne*, plus ils sont trompés par cette équivoque. Si ce n'est personne, lui répetent-ils, qui vous a mis dans cet état, vos maux viennent sans doute de Jupiter; et que pouvons-nous faire pour vous en délivrer? Adressez-vous à Neptune; c'est de lui, non de nous, qu'il faut attendre du secours: ainsi nous nous retirons. Je ne pus m'empêcher de rire en moi-même de l'erreur où les avoit jetés le nom que je m'étois donné. Le Cyclope en gémit, et, rugissant de rage et de douleur, il s'approche en tâtonnant de la porte de sa caverne; il repousse le rocher qui la bouchoit, s'asseoit au milieu de l'entrée, et tient les bras étendus, dans l'espérance de nous saisir tous quand nous voudrions sortir avec ses troupeaux. Mais c'eût été s'exposer à une mort inévitable. Je me mis donc à penser au moyen d'échapper à ce danger. La crise étoit violente, il s'agissoit de la vie; aussi y a-t-il peu de ruses et de stratagemes qui ne me vinssent à l'esprit. Voici enfin le parti que je crus devoir prendre.

Il y avoit dans les troupeaux du Cyclope des beliers très grands, bien nourris, couverts d'une laine violette fort longue et fort épaisse. Je choisis les plus grands, je les liai trois à trois avec les branches d'osier qui servoient de lit à ce monstre. Le belier du milieu portoit un homme, les deux autres l'escor-

toient et servoient à mes compagnons de rempart contre Polyphême. Il y en avoit un d'une grandeur et d'une force extraordinaires, il marchoit toujours à la tête du troupeau; je le réservai pour moi. Je me glissai sous son ventre, et m'y tins collé comme mes autres compagnons, en empoignant avec les deux mains son épaisse toison. Nous passâmes ainsi le reste de la nuit, non sans crainte et sans inquiétude. Enfin quand le jour parut, le Cyclope fit sortir ses troupeaux pour les envoyer dans leurs pâturages accoutumés. Les brebis qu'on n'avoit pas eu le soin de traire, se sentant trop chargées de lait, remplissoient l'air de leurs bêlements, et leur berger, malgré la douleur qu'il éprouvoit, passoit la main sur le dos de ses moutons à mesure qu'ils sortoient; mais jamais il ne lui vint dans la pensée de la passer sous le ventre, jamais il ne soupçonna la ruse que j'avois imaginée pour me sauver avec mes compagnons. Le belier sous lequel j'étois sortit le dernier, et vous pouvez croire que je n'étois pas sans alarme. Il le tâta comme les autres, et surpris de sa lenteur, il la lui reproche en ces termes : D'où vient tant de paresse, mon cher belier? pourquoi sors-tu le dernier de mon antre? n'est-ce point à toi à guider les autres? n'avois-tu pas coutume de marcher à leur tête? ne les précédois-tu pas dans les vastes prairies et dans les eaux du fleuve?

et le soir ne revenois-tu pas le premier dans ton étable? Aujourd'hui tous les autres t'ont devancé. Quelle est la cause de ce changement? Serois-tu sensible à la perte de mon œil? un méchant nommé *Personne* me l'a crevé avec le secours de ses détestables compagnons. Le perfide avoit pris, avant, la précaution de m'enivrer. Ah! qu'ils en seroient tous bientôt punis si tu pouvois parler et me dire où ils se cachent pour se dérober à ma fureur! Je les écraserois contre ces rochers. Ah! quel soulagement pour moi si leur sang étoit répandu, si leur cervelle étoit dispersée dans mon antre, si je pouvois me venger des maux que m'a faits ce scélérat de Personne!

Après ce discours qui me parut bien long, il laissa passer le belier. Dès que nous fûmes assez éloignés de la caverne pour ne rien craindre, je me détachai le premier de dessous le belier, j'allai délier ensuite mes compagnons, et, sans perdre de temps, nous choisîmes ce qu'il y avoit de meilleur dans les troupeaux, que nous conduisîmes avec nous jusqu'à notre vaisseau. On nous vit reparoître avec joie, on y avoit presque perdu l'espérance de nous revoir; et quand on s'apperçut de ceux qui nous manquoient et qui avoient péri dans l'antre du Cyclope, on leur donna des larmes, on poussa des cris de regret et de douleur. Je leur fis signe de les suspendre, de s'embar-

quer sans délai avec notre proie, et de s'éloigner promptement de ces tristes bords. Ils obéissent. Quand nous en fûmes à une certaine distance, mais cependant à la portée de la voix, j'élevai la mienne, et m'adressant à Polyphême, je lui criai de toute ma force : As-tu raison de te plaindre, malheureux Cyclope ? n'as-tu point abusé de tes avantages contre nous ? Nous étions foibles, sans défense ; nous réclamions les droits de l'hospitalité. Tu n'as écouté ni ce que les dieux, ni ce que l'humanité devoit t'inspirer ; tu as dévoré six de mes compagnons. Jupiter s'est vengé par ma main : et cela n'étoit-il pas juste ?

Ces reproches, qu'il entendit, l'enflammerent de colere. Il détache de la montagne une roche énorme et la lance avec fureur jusqu'au devant de notre vaisseau : il en fut repoussé vers le rivage par le mouvement violent que causa cette masse prodigieuse en tombant dans la mer. Nous allions nous briser contre ces bords escarpés si je n'avois paré ce malheur en me saisissant d'un aviron pour éviter ce choc furieux et pour gagner la haute mer : mes matelots me secondent ; dociles à mes ordres, ils font force de rames. Mais quand nous fûmes un peu avancés, je me mis à vomir encore des injures contre le Cyclope. Mes compagnons effrayés tâchent en vain de m'imposer silence. Cruel que vous êtes, me disent-ils,

vous venez de nous exposer à périr; quelle peine n'avons-nous pas eüe à éviter le naufrage? et vous provoquez encore la fureur de ce monstre! S'il entend votre voix et vos insultes, n'est-il pas à craindre qu'il ne nous écrase, nous et nos vaisseaux, en lançant de nouveau quelque énorme quartier de roche contre nous? Leurs remontrances ne m'arrêterent point. J'étois moi-même trop irrité; je lui criai donc encore: Cyclope Polyphême, si un jour quelqu'un te demande quel est le brave qui a osé t'arracher l'œil, tu peux répondre que c'est Ulysse, roi d'Ithaque, fils de Laërte, et le destructeur des villes.

Quand il entendit mon nom, il redoubla ses cris. Les voilà donc accomplis, ces anciens oracles! dit en gémissant le barbare Polyphême: il y avoit autrefois parmi nous un nommé Télémus, fils d'Eurymus; il excelloit dans l'art de deviner, et il a passé sa longue vie à prédire ce qui devoit nous arriver. Il m'avoit annoncé que je serois douloureusement privé de la vue par les mains d'Ulysse. Sur cette prédiction je m'attendois à voir arriver un jour dans mon antre un champion digne, par sa taille et par sa vigueur, de se mesurer à moi; et c'est un homme petit, foible, de peu d'apparence, qui, à l'aide d'un breuvage séducteur, m'endort et me prive de la lumiere. Ah! viens, Ulysse, viens; que je te fasse les présents de l'hospi-

talité, et que je supplie Neptune avec toi de t'accorder un prompt retour dans ta patrie. Ce dieu est mon pere, il ne m'a jamais désavoué pour son fils, il peut me guérir s'il le veut, et je n'attends ce bienfait d'aucun autre dieu ni d'aucun homme.

Non, lui répondis-je, non, Neptune ne te guérira pas; ne t'en flatte point, j'en suis sûr: et que ne le suis-je autant de t'arracher la vie et de te précipiter dans le sombre royaume de Pluton! Polyphême, piqué de cette nouvelle insulte, leve les mains au ciel; et s'adressant à Neptune, il lui dit:

Grand dieu, qui ébranlez la mer jusques dans ses fondements, écoutez-moi favorablement; si je suis votre fils, si vous êtes mon pere, vengez-moi d'Ulysse, empêchez-le de retourner dans son palais; et si les destins s'opposent au succès de ma priere, faites du moins qu'il n'y arrive de long-temps, qu'il y parvienne alors en triste équipage, sur un vaisseau d'emprunt, seul, et après avoir vu périr tous ses compagnons, et qu'il trouve enfin sa maison remplie de troubles et de désordres.

Il dit. Je n'ai que trop éprouvé par la suite que Neptune l'avoit exaucé. Le barbare aussitôt prend une roche plus grande que la premiere, la souleve et la lance contre nous à tour de bras. Elle tombe auprès de nous. Peu s'en fallut qu'elle ne fracassât le

gouvernail; les flots, soulevés par la chûte de cette masse énorme, nous pousserent vers l'isle où nous avions laissé notre flotte très inquiete de notre longue absence. Nous abordons enfin, nous tirons notre vaisseau sur le sable, et descendons sur le rivage. Mon premier soin fut de partager les moutons que nous avions enlevés au Cyclope. Tous mes compagnons en eurent leur part, et voulurent, d'un commun accord, me réserver et me donner à moi seul le belier qui m'avoit sauvé. Je l'immolai, sur le bord de la mer, au maître souverain des dieux et des hommes. Il n'agréa pas sans doute ce sacrifice, car j'éprouvai bientôt de nouveaux malheurs; je perdis mes vaisseaux et mes compagnons.

Nous passâmes le reste du jour à faire bonne chere et à boire de mon excellent vin. Quand le soleil fut couché, et que la nuit eut répandu ses sombres voiles sur la terre, nous nous endormîmes sur le rivage même: et le lendemain, au premier lever de l'aurore, je fais embarquer tout mon monde; on délie les cables, on se range sur les bancs, et, de nos avirons, nous fendons les flots écumeux. Nous voyons avec joie s'éloigner cette malheureuse contrée, et le souvenir des compagnons victimes de la fureur de Polyphême nous arrache encore des larmes et des regrets.

LIVRE X.

Nous abordâmes bientôt et sans accident à l'isle d'Éolie, où régnoit le fils d'Hippotas, Éole, le favori des dieux; son isle est flottante, bordée de rochers escarpés, et environnée d'une mer d'airain. Ce roi a douze enfants, six garçons et six filles. Il a marié les freres avec les sœurs, et tous passent leur vie auprès de leur pere et de leur mère, dans des plaisirs et des festins continuels. Le jour on ne respire que parfums exquis, on n'entend que le son harmonieux des instruments et que des cris de joie. La nuit, on se repose sur des tapis et dans des lits magnifiques. C'est dans ce superbe palais que nous arrivâmes. J'y fus bien accueilli: Éole me retint et me régala pendant un mois. Il me fit plusieurs questions sur le siege de Troie, sur la flotte des Grecs et sur leur retour. Je répondis à tout, et lui racontai, pour le satisfaire, et dans le plus grand détail, nos trop célebres aventures. Je me recommandai ensuite à lui pour mon retour, et le suppliai de m'en fournir les moyens et les facilités. Il ne me refusa point, et donna ses ordres pour me fournir tout ce qui me seroit nécessaire. Mais la grande faveur qu'il me fit, fut de me

donner une outre de peau de bœuf, dans laquelle il renferma les vents qui excitent les tempêtes. Jupiter l'en a rendu le maître et le dispensateur; il les fait souffler, il retient leur haleine, comme il lui plaît. Éole attacha lui-même cette outre au mât de mon vaisseau, et l'y assujettit avec un cordon d'argent, afin qu'il n'en échappât aucun qui me contrariât dans ma route. Il laissa seulement en liberté le zéphyr, avec le secours duquel je pouvois voguer heureusement. Mais nous ne sûmes pas profiter de cette faveur, et l'imprudence, l'infidélité de mes gens, nous mirent tous à deux doigts de notre perte. Notre navigation fut très fortunée pendant neuf jours entiers: le dixieme, nous commencions à découvrir notre chere Ithaque, nous appercevions le rivage et les feux allumés pour éclairer et guider les vaisseaux. Soit sécurité, soit fatigue, je me laissai surprendre par le sommeil. Jusqu'alors je n'avois point fermé les yeux, tenant toujours le gouvernail, et n'ayant voulu le confier à personne, tant je desirois d'arriver sûrement et promptement. Pendant que je dormois, mes compagnons se communiquent leurs réflexions, considerent l'outre que j'avois dans mon vaisseau, et s'imaginent qu'Éole l'a remplie d'or et d'argent. Qu'Ulysse est heureux! disent-ils; comme il gagne tous ceux chez qui il arrive! comme il en est honoré! que de riches présents

il emporte chez lui! Pour nous, qui avons partagé cependant ses travaux et ses dangers, nous nous en retournons les mains vuides. Voilà encore une outre dont Éole lui a fait don; elle renferme sûrement de grandes richesses; ouvrons-la, et donnons-nous au moins le plaisir de les contempler.

Ainsi parlerent quelques uns de mes compagnons, ils entraînerent les autres: tous de concert ouvrent cette outre fatale; les vents en sortent en foule, ils excitent une tempête furieuse qui emporte mes vaisseaux et les jette loin de ma patrie. Les cris de mes compagnons, le fracas de l'orage, me réveillent. A ce triste spectacle le désespoir s'empare de moi; je délibere si je ne me précipiterois pas dans les flots, ou si je ne supporterois pas ce revers inattendu sans recourir à la mort. Je pris le parti de la patience, comme le plus digne de l'homme, et sur-tout d'un héros. Je m'enveloppe donc de mon manteau et me tiens caché au fond de mon vaisseau. Les vents nous repousserent sur les côtes de l'Éolie dont nous étions partis. Nous descendîmes sur le rivage, nous puisâmes de l'eau, fîmes un léger repas auprès de nos vaisseaux. Après avoir satisfait à ce besoin, suivi d'un héraut et de deux de mes compagnons, je prends la route du palais d'Éole. Il étoit à table avec sa femme et ses enfants. Nous nous arrêtons à la porte de la

salle : étonnés de me revoir, ils me demandent la cause de mon retour subit. Quelque dieu, nous dirent-ils, a-t-il contrarié votre navigation? Nous vous avions donné tous les moyens d'assurer votre voyage et d'aborder heureusement dans votre isle d'Ithaque.

Hélas! leur répondis-je dans l'amertume de mon cœur, j'ai cédé malgré moi aux charmes invincibles du sommeil; mes compagnons en ont profité, ils m'ont trahi. Mais vous avez le pouvoir de réparer tout le mal qu'ils m'ont fait : ne me refusez pas cette grace, je vous en conjure. Je tâchai ainsi de les attendrir par mes suppliantes paroles. Tous garderent le silence, à l'exception d'Éole. Sors, malheureux, me dit-il avec indignation, sors au plus vîte de mes domaines. Non, je ne puis plus ni recevoir, ni assister un homme à qui les dieux ont voué sans doute une haine éternelle. Retire-toi, encore une fois, puisque tu es chargé de leur colere redoutable et immortelle.

Il me renvoya ainsi de son palais, sans que mon état et mes plaintes pussent l'attendrir. Je vas rejoindre, en gémissant, les compagnons que j'avois laissés sur le rivage : je les trouve eux-mêmes abattus de fatigue et de tristesse. Nous nous remettons en mer. Hélas! l'espérance ne nous soutenoit presque plus; le souvenir de leur imprudence les désoloit, et nous voguons sans savoir ce que nous allons devenir. Nous

marchons cependant six jours entiers; le septieme, nous arrivons à la hauteur de Lamus, capitale de la vaste Lestrigonie......... Nous nous présentons pour entrer dans le port: il est environné de rochers; des deux côtés le rivage s'avance et forme deux pointes qui en rendent l'entrée fort étroite et peu facile; ma flotte y pénetre cependant, et y trouve une mer tranquille. Je ne les suivis point, je m'arrêtai à l'extrémité de l'isle, et j'y amarrai mon vaisseau à une grosse roche. Descendu à terre, je monte sur un lieu fort élevé, je parcours des yeux la campagne, je n'y vois aucune trace de labourage, et la fumée qui s'éleve en quelques endroits me fait seulement conclure que cette terre est habitée. Pour m'en assurer davantage, je choisis deux de mes compagnons que j'envoie à la découverte, avec un héraut. Ils partent, prennent un chemin battu et par lequel les chariots portoient à la ville le bois des montagnes voisines. Près des murs, ils rencontrent une jeune fille qui alloit puiser de l'eau à la fontaine d'Artacie. C'étoit la fille d'Antiphate, roi des Lestrigons. Ils l'abordent et lui demandent quels étoient les peuples qui habitoient cette contrée, et quel étoit le nom du roi qui les gouvernoit. Elle leur montre le palais de son pere. Ils y vont avec confiance, et trouvent à la porte la femme d'Antiphate: elle étoit d'une taille énorme,

et ils en furent effrayés. Elle appelle Antiphate son mari, qui étoit à la place publique, et qui s'avance, ne respirant que leur mort. Il saisit un de ces malheureux, et le dévore pour son dîner: les deux autres prennent la fuite et regagnent notre flotte. Mais ce monstre appelle les Lestrigons: ses cris épouvantables en font accourir un grand nombre, ils marchent vers le port. Ce n'étoient pas des hommes ordinaires, mais de véritables géants. Ils lancent contre nous de grosses pierres; un bruit confus d'hommes mourants et de vaisseaux brisés s'éleve de ma flotte. Les Lestrigons percent mes malheureux compagnons, les enfilent comme des poissons, et les emportent pour les dévorer. J'entends ce tumulte, je vois le danger dont je vas être menacé; je prends mon épée, je coupe le cable qui attachoit mon vaisseau, j'ordonne à mes gens de faire force de rames pour éviter la mort cruelle qu'on venoit de faire subir à nos compagnons; la mer blanchit sous nos efforts. Nous gagnons le large, et nous nous mettons hors de la portée des quartiers de rocher qu'on lançoit contre nous : mais les autres périrent tous dans le port; nous nous en éloignâmes très affligés de leur perte, et nous arrivâmes à l'isle d'Æa. Circé, aussi recommandable par la beauté de sa voix que par celle de sa figure, en est la souveraine; c'est la sœur du sévere Æétès, et tous

deux sont enfants du Soleil et de la nymphe Persa, fille de l'Océan. Un dieu sans doute nous conduisit dans le port; nous y entrâmes sans faire de bruit; nous mettons pied à terre, et nous y passons deux jours à nous reposer, car nous étions accablés de douleur et de fatigue.

Dès l'aube du troisieme jour, je prends ma lance et mon épée, et je m'avance dans la campagne pour aller à la découverte du pays, et m'assurer s'il étoit habité et cultivé. Je monte sur une éminence, je promene mes yeux de tous côtés, et j'apperçois de loin, à travers les bocages et de grands arbres, la fumée qui sortoit du palais de Circé. Mon premier mouvement fut d'y aller moi-même; mais à la réflexion je me déterminai à retourner vers mes compagnons, afin de me faire précéder par quelques uns d'entre eux. Un dieu, touché sans doute de la disette de vivres où nous étions, eut pitié de moi, et me fit rencontrer sur la route un cerf d'une prodigieuse grandeur, qui sortoit de la forêt voisine pour aller se désaltérer dans le fleuve: comme il passoit devant moi, je le perçai de ma lance; il tombe en jetant un grand cri, il expire. J'accours sur lui, je lui mets le pied sur la gorge, j'arrache ma lance, je la laisse à terre, et de plusieurs branches d'osier je fais une corde de quatre coudées, dont je me sers pour lier les pieds

de ce monstrueux animal; je le charge ensuite sur mes épaules, et, à l'appui de ma lance, je marche, non sans peine, et vais rejoindre mon vaisseau. En arrivant, je jetai ma proie sur le rivage, et je dis à mes compagnons : Mes amis, nous ne sommes pas encore descendus dans le royaume de Pluton; le jour marqué par les destins n'est point arrivé pour nous. Où est donc votre courage? levez-vous; je vous apporte des provisions, profitons-en, et chassons ensemble la faim qui commençoit à nous déclarer une guerre cruelle.

Mon discours les console et les ranime; ils jettent leurs manteaux, dont ils s'étoient enveloppé la tête par désespoir; ils accourent, regardent avec admiration cette bête énorme, et, après s'être donné le plaisir de la contempler, ils se lavent les mains et en préparent leur souper. Nous passâmes le reste du jour à boire et à manger; et quand la nuit eut répandu ses ombres sur les campagnes, nous nous livrâmes aux douceurs du sommeil sur le rivage même, et non loin de notre vaisseau.

Le lendemain, au lever de l'aurore, j'éveillai mes compagnons: Mes chers amis, leur dis-je alors, je ne connois ni ce pays où nous avons abordé, ni sa situation; est-il au nord, au midi, au couchant ou au levant d'Ithaque? c'est ce que j'ignore absolument.

Voyons donc ce que nous avons à faire, prenons un parti : et plaise aux dieux que nous en prenions un bon et avantageux ! J'ai déja parcouru des yeux, de dessus une éminence, la terre qui est devant nous ; c'est une isle fort basse, environnée d'une vaste mer : mais elle n'est point inhabitée ; car, à travers les arbres, j'ai entrevu un palais d'où il sortoit de la fumée.

A ces mots, qui leur firent soupçonner que je voulois les envoyer à la découverte, ils se rappellerent, en se lamentant, les funestes aventures de Polyphême et du roi des Lestrigons ; ils ne purent retenir leurs larmes et leurs gémissements, ressources inutiles dans la détresse où nous nous trouvions : c'est ce que je représentai ; après quoi je les partageai en deux bandes ; je donnai pour chef Euryloque à l'une de ces bandes, et je me réservai le commandement de l'autre ; je jetai ensuite des billets dans un casque, afin que le sort décidât lequel d'Euryloque ou de moi iroit avec sa troupe reconnoître le pays ; le sort se déclara pour Euryloque. Il part aussitôt avec ses vingt-deux compagnons, et cette séparation nous coûta à tous bien des larmes.

Ils trouvent, dans le fond d'un agréable vallon, le palais de Circé : il étoit bâti de très belles pierres, et environné de bois. Autour de cette magnifique demeure, on voyoit errer des loups et des lions, aux-

quels ses enchantements avoient fait perdre leur férocité. Ils ne se jettent donc point sur mes gens, et n'en approchent que pour les caresser : on les auroit pris pour des chiens qui attendent, en flattant leur maître, qu'il leur donne quelque douceur lorsqu'il sort de table : ces loups et ces lions en avoient la douceur et l'empressement. Cette rencontre ne laissa pas d'abord d'effrayer mes compagnons; ils avancent cependant. Arrivés à la porte, ils entendent Circé qui chantoit admirablement bien, en travaillant à un ouvrage de tapisserie avec presque autant d'adresse et de succès que Minerve ou les autres immortelles.

Politès, le plus prudent de la troupe, et celui aussi que j'estimois et que je chérissois le plus, dit aux autres pour les rassurer : N'entendez-vous pas cette voix mélodieuse ? c'est une femme ou une déesse qui, par ces doux accents, charme l'ennui et la fatigue du travail; allons à elle, parlons-lui avec confiance. Il dit : aussitôt ils élevent la voix pour appeller. Circé quitte son ouvrage, et vient elle-même leur ouvrir la porte; elle les fait entrer : ils ont l'imprudence de se rendre à ses invitations; Euryloque seul soupçonne quelque piege et refuse d'entrer.

La déesse fait asseoir mes compagnons sur des sieges magnifiques, et leur sert ensuite un breuvage et des mets composés de fromages, de farine et de

miel, détrempés dans du vin de Pramne; elle y avoit mêlé des drogues enchantées pour leur faire oublier leur patrie. Dès qu'ils eurent goûté de ces mets empoisonnés, elle les frappe de sa baguette magique, et les enferme dans des étables. Ils sont tout-à-coup métamorphosés en pourceaux; ils en ont la tête, la voix et les soies: mais leur esprit n'éprouve aucun changement. Ils se lamentent; et Circé, pour les consoler, remplit une auge de gland et de tout ce qui sert de nourriture à ces vils animaux.

Euryloque, effrayé et consterné, revient en courant vers notre vaisseau, et nous apprend, les larmes aux yeux et le cœur pénétré de douleur, le sort déplorable de nos compagnons. Quel fut notre étonnement quand nous le vîmes triste et abattu! il vouloit parler, il ne le pouvoit pas; nous l'interrogeons, nous le pressons de répondre; enfin, d'une voix sanglottante et entrecoupée, il me dit: Divin Ulysse, nous avons traversé ce bois selon vos ordres: dans une riante vallée nous avons trouvé un beau palais; le son d'une voix charmante s'est fait entendre à nous; c'étoit celle de Circé. Mes compagnons l'ont appellée; elle a laissé son ouvrage pour venir leur faire ouvrir les portes; ils se sont rendus malheureusement à ses perfides invitations. Plus défiant qu'eux, j'y ai résisté, et je les ai attendus en dehors. Attente vaine! ils n'ont

point reparu, et sans doute qu'ils ne sont plus.

A peine Euryloque eut-il fini de parler, que je pris mon épée et mes autres armes, et que je lui ordonnai de me conduire par le chemin qu'il avoit tenu. Ah ! me dit-il en gémissant, je me jette à vos genoux, généreux fils de Laërte, et je vous conjure de renoncer à ce funeste dessein. N'allez point chercher la mort, et ne me forcez pas du moins de vous accompagner. Hélas ! quoi que ce soit, vous ne les ramenerez sûrement pas ici. Laissez-moi donc, ou plutôt fuyons tous au plus vîte avec ce qui nous reste de nos malheureux compagnons; fuyons ce séjour redoutable, fuyons, il y va sûrement de notre vie.

Euryloque, lui répondis-je, demeurez auprès de nos vaisseaux, puisque vous le voulez; reposez-vous, profitez des provisions que nous avons : je pars, c'est un devoir pour moi de m'informer du sort de ceux qui vous ont suivi; je ne saurois y manquer.

Je quitte donc le rivage, je parcours le bois voisin; et lorsque je traversois le vallon, et que je m'approchois du palais de Circé, Mercure se présente à moi sous la forme d'un homme qui est à la fleur de la jeunesse et qui a toutes les graces de cet âge ; il me prend la main, et me dit : Où allez-vous, malheureux ? quelle témérité de vous engager seul et sans connoissance dans ces routes dangereuses ! ceux que vous cherchez

sont dans le palais que vous voyez; l'enchanteresse Circé les y retient métamorphosés en vils pourceaux. Prétendez-vous les délivrer? Folle prétention! vous n'y réussirez jamais, et vous en augmenterez vraisemblablement le nombre. Mais non, je veux vous garantir de leur sort déplorable, j'ai pitié de vous. Voilà un antidote contre ses charmes; avec lui vous pouvez entrer avec confiance chez la déesse, il rendra tous ses enchantements inutiles. Apprenez de moi que rien n'égale ses artifices et sa perfidie. Dès qu'elle vous aura introduit dans son palais, elle vous préparera un breuvage dans lequel elle aura jeté des drogues plus dangereuses que les poisons les plus mortels; mais cette boisson ne vous fera aucun mal, parceque je vous donne de quoi vous en préserver, et voici comme il faudra vous conduire: dès que vous aurez avalé le breuvage qu'elle vous aura présenté, elle vous frappera de sa baguette; mettez alors l'épée à la main, jetez-vous sur elle comme si vous vouliez lui ôter la vie; la peur la saisira; elle cherchera à vous calmer: ne rebutez pas ses offres, écoutez-les même afin d'obtenir la délivrance de vos compagnons, et pour vous et pour eux les secours qui vous sont nécessaires; faites-la jurer ensuite, par les eaux du Styx, qu'elle n'abusera pas de votre confiance, et qu'elle ne vous rendra pas la victime de ses charmes et de ses artifices.

Après cette instruction, Mercure me mit dans la main cet antidote admirable : c'étoit une plante dont il m'enseigna les vertus; les racines en sont noires, et sa fleur a la blancheur du lait. Les dieux l'appellent moly. Les mortels ne peuvent que difficilement l'arracher de terre: mais les immortels font tout aisément.

En finissant ces mots, Mercure me quitte, s'éleve dans les airs, s'envole dans l'Olympe. Je continuai à marcher vers le palais de Circé, l'esprit inquiet et agité : je m'arrête à la porte; j'appelle l'enchanteresse; elle m'entend, accourt et me fait entrer. Je la suis d'un air triste et rêveur. Arrivé dans une salle magnifique, elle me fait asseoir sur un siege merveilleusement travaillé, et me présente cette boisson mixtionnée dont mes compagnons avoient éprouvé les terribles effets. Je pris de ses mains la coupe d'or qui la renfermoit; je la vuidai, sans aucune des suites qu'elle espéroit. Elle me frappe de sa baguette magique, en me disant d'aller rejoindre dans leur étable les malheureux qu'elle avoit transformés: je tire aussitôt mon épée, je cours sur elle comme pour l'immoler à ma vengeance. Étonnée de mon audace, Circé crie, se prosterne à mes genoux, me demande, le visage inondé de ses larmes, qui je suis, d'où je viens. Comment arrive-t-il que mes charmes ne pro-

duisent dans vous aucun changement? jamais aucun mortel n'a pu y résister : dès qu'on les touche du bout des levres, il faut céder à leur force. Il faut que vous ayez dans vous quelque chose de plus puissant que mon art enchanteur, ou que vous soyez le prudent Ulysse. En effet, je me rappelle que Mercure m'a prédit la visite de ce héros à son retour de Troie. Mais remettez votre épée dans le fourreau, faisons la paix, et vivons dans l'union et la confiance.

Elle me parla ainsi ; mais j'étois en garde contre des avances si suspectes, et je lui répondis : Comment, Circé, puis-je compter sur vos promesses? vous avez traité mes amis très inhumainement; si j'accepte vos offres, si je me laisse désarmer, dois-je m'attendre à un meilleur traitement? non, je ne consentirai à rien, à moins que vous ne me juriez, par le serment redoutable aux immortels, que vous ne me tendrez aucun piege. Je le jure, répliqua-t-elle sans balancer. Je m'appaisai alors, et les armes me tomberent des mains.

Circé avoit près d'elle, et à son service, quatre nymphes, filles des fontaines, des bois et des fleuves qui portent le tribut de leurs eaux dans la vaste mer; elles étoient d'une beauté ravissante et dignes des vœux des immortels : l'une couvre les sieges et le parquet de tapis de pourpre d'une finesse et d'un travail

merveilleux; l'autre dresse une table d'argent et la couvre de corbeilles d'or; la troisieme verse le vin dans des urnes et prépare des coupes; la quatrieme apporte de l'eau, allume du feu, et dispose tout pour le bain. J'y entrai quand tout fut prêt; l'on versa l'eau chaude sur ma tête, sur mes épaules; on me parfuma d'essences exquises; et lorsque je ne me ressentis plus de la lassitude de tant de peines et de maux que j'avois soufferts, et que je voulus sortir de ce bain, on me couvrit d'une belle tunique et d'un manteau magnifique; après quoi j'allai dans la salle pour y rejoindre Circé. Asseyez-vous, me dit-elle; mangez, choisissez de tous ces mets ceux qui vous plaisent le plus. Je n'étois guere en état de lui obéir : mon cœur, mon esprit, ne présageoient rien que de funeste. Circé s'en apperçoit; elle s'approche de moi, elle me reproche ma tristesse : Mangez, me dit-elle : que craignez-vous? que pouvez-vous craindre après le serment que je vous ai fait? votre silence, votre réserve, me sont injurieux. Hélas! grande déesse, m'est-il possible de me livrer au plaisir de manger et de boire avant que mes compagnons soient délivrés, avant que j'aie eu la consolation de les voir de mes propres yeux? Quelle idée auriez-vous de moi? que penseriez-vous d'Ulysse? Ne le croiriez-vous pas sans honneur et sans sentiment, s'il pensoit à ce vil besoin, et qu'il oubliât ces malheureux?

Aussitôt Circé s'arme de sa baguette, quitte la salle, ouvre elle-même la porte de ses vastes étables, et m'amene mes compagnons sous la figure de pourceaux; elle fait sur eux ses tours magiques, et les frotte d'une drogue de sa façon; ils changent de figure, leurs longues soies tombent, ils redeviennent hommes, et paroissent plus beaux, plus jeunes et plus grands qu'auparavant. Ils me reconnoissent; nous nous embrassons tendrement; notre joie éclate. Circé elle-même en paroît touchée, et me dit: Allez, Ulysse, allez à votre vaisseau, retirez-le à sec sur le rivage; cachez dans les grottes voisines vos provisions, vos richesses, vos armes, et revenez au plus vîte me trouver avec tous vos compagnons.

J'obéis, je pars à l'instant, je regagne la rive, j'y trouve tout ce que j'y avois laissé de monde, plongé dans la tristesse et dans les inquiétudes. Comme de jeunes génisses s'attroupent en bondissant autour de leur mere, lorsqu'elles la voient revenir le soir des pâturages, comme rien alors ne les retient et qu'elles franchissent toutes les barrieres pour courir au-devant d'elle, et l'appeller par leurs mugissements; de même mes compagnons volent à ma rencontre, et me pressent avec tendresse et avec larmes: Vous voilà! me dirent-ils: que nous sommes contents! non, nous ne le serions pas davantage si nous revoyions

notre chere patrie, si nous débarquions sur la terre qui nous a vus naître, et où nous avons été élevés. Mais que sont devenus nos camarades? racontez-nous leur sort déplorable.

Cessez, leur répondis-je, de vous désoler; prenez courage, ils ne sont point à plaindre. Mettons notre vaisseau à l'abri des flots; cachons dans ces grottes nos agrès, nos armes, nos provisions; suivez-moi ensuite, et allons ensemble rejoindre nos amis : ils sont dans le palais de Circé parfaitement bien traités, et jouissent de la plus grande abondance.

A cette nouvelle, ils s'empressent d'exécuter mes ordres, et se disposent à m'accompagner : Euryloque cependant veut s'y opposer. Malheureux! s'écrie-t-il, vous courez à votre perte. Que pouvez-vous attendre de la perfide Circé? N'en doutez pas, elle vous transformera en pourceaux, en loups, en lions, pour garder les avenues de son palais. Pourquoi tenter cette aventure? ne vous souvenez-vous plus du Cyclope Polyphême? six de ceux qui entrerent avec Ulysse n'ont plus reparu; leur mort cruelle ne peut-elle pas être imputée à la témérité de leur chef?

Irrité de ce reproche, j'allois m'en venger et lui abattre la tête de mon épée, malgré son alliance avec ma maison; on se mit heureusement au-devant de moi; on me pria, on me fléchit. Laissez-le ici, me

dit-on, il gardera notre vaisseau, il veillera sur tout ce que nous laissons. Pour nous, nous voulons vous suivre; nous voulons voir Circé et son magnifique palais.

Nous partons aussitôt: Euryloque même nous accompagna; il craignit ma colere. Circé, pendant mon absence, avoit eu grand soin de mon monde; nous les trouvâmes baignés, parfumés, vêtus magnifiquement, et assis devant des tables abondamment servies. Cette entrevue fut des plus touchantes; tous s'embrasserent, se parlerent, se raconterent leurs aventures: ce récit provoqua leurs larmes et leurs gémissements, le palais en retentissoit; j'en étois saisi moi-même.

Circé me pria de faire cesser tous ces sanglots: Je n'ignore pas, dit-elle, tout ce que vous avez enduré de fatigues sur la mer; je sais tout ce que des hommes inhumains et barbares vous ont fait souffrir: mais présentement profitez du repos que vous avez, prenez de la nourriture, réparez vos forces, souvenez-vous de ce que vous étiez en partant d'Ithaque, et reprenez la vigueur et le courage que vous aviez alors. Le souvenir de vos malheurs ne sert qu'à vous abattre et à vous empêcher de goûter les plaisirs qui se présentent.

La déesse me persuada; nous nous remîmes à

table, et nous y passâmes tout le jour. Notre séjour dans ce palais fut d'une année entiere. La bonne chere et les plaisirs ne firent point oublier leur patrie à mes compagnons; après quatre saisons révolues, ils me firent leurs remontrances : Ne vous souvenez-vous plus de votre chere Ithaque? me dirent-ils. N'est-il pas dans l'ordre des destinées que vous ne négligiez rien pour nous procurer le bonheur de revoir nos dieux pénates?

J'eus égard à de si justes desirs dès ce jour même presque tout consacré aux délices de la table. Quand le soleil se coucha, quand la nuit eut répandu ses sombres voiles sur la terre, quand mes compagnons se furent retirés et que je me trouvai seul avec Circé, j'embrassai ses genoux, et la trouvant disposée à m'écouter favorablement, je lui parlai en ces termes : Vous m'avez comblé de graces, grande déesse; j'ose cependant vous en demander une encore, et ce sera la derniere. Vous m'avez promis de favoriser mon retour, il est temps d'accomplir cette promesse : Ithaque est toujours l'objet de mes vœux. Mes compagnons ne soupirent aussi qu'après elle; ils se plaignent du long séjour que je fais ici, et me le reprochent dès qu'ils peuvent me parler sans que vous puissiez les entendre.

Non, cher Ulysse, non, je ne prétends pas vous

retenir : mais vous avez encore un royaume à visiter avant que d'arriver dans le vôtre ; c'est celui de Pluton et de Proserpine : il faut que vous y alliez consulter l'ame de Tirésias le Thébain. Ce devin est aveugle ; mais en revanche son esprit est plein de lumieres, et pénetre dans l'avenir le plus sombre. Il doit à Proserpine ce rare privilege, de conserver après la mort toute l'intelligence qui le rendoit si recommandable pendant la vie ; les autres ombres ne sont auprès de lui que de vains fantômes.

A ces paroles, frappé comme d'un coup de foudre, je tombai sur un lit de repos, je l'arrosai de mes larmes, je ne voulois plus vivre ni voir la lumiere du soleil. Enfin, revenu de mon étonnement, ou plutôt de mon désespoir, Quelle entreprise ! m'écriai-je ; qui me guidera dans ce voyage inoui ? quel est le vaisseau qui a jamais pu aborder sur cette triste rive ?

Ne vous mettez point en peine de conducteur, valeureux Ulysse ; élevez votre mât, déployez vos voiles, et tenez-vous en repos, le souffle de Borée vous fera marcher. Après avoir traversé l'océan, vous trouverez une plage commode, bordée par les bois de Proserpine ; ce sont des peupliers, des saules, tous arbres stériles : arrêtez-vous là, c'est justement l'endroit où l'Achéron reçoit dans son lit le Phlégéthon et le Cocyte qui est un écoulement du Styx. Avancez

jusqu'à la roche où est le confluent de ces deux fleuves, dont les eaux roulent et se précipitent avec fracas; vous ne serez pas loin alors du palais ténébreux de Pluton. Creusez une fosse sur ces bords; qu'elle soit d'une coudée en quarré.

Faites-y pour les morts trois sortes de libations: la premiere, de lait et de miel; la seconde, de vin pur; la troisieme, d'eau où vous aurez détrempé de la farine. En faisant ces effusions, adressez des prieres aux ombres des morts; engagez-vous à leur sacrifier, à votre retour à Ithaque, une génisse qui n'aura jamais porté, et qui soit la plus belle de vos troupeaux; promettez de leur élever un bûcher, d'y jeter ce que vous avez de plus précieux, et d'immoler, en l'honneur de Tirésias en particulier, un belier tout noir et qui soit la fleur de vos bergeries. Vos prieres et vos vœux achevés, égorgez un belier noir et une brebis noire; vous tiendrez leurs têtes tournées du côté de l'Érebe, et vous tournerez vos regards vers l'Océan; vous verrez arriver en foule les ombres des morts. Pressez dans ce moment vos compagnons de dépouiller les victimes immolées, de les brûler, et d'adresser encore des prieres et des vœux aux dieux infernaux, et sur-tout au redoutable Pluton et à la sévere Proserpine. Pour vous, tenez-vous tout auprès l'épée à la main, pour écarter les om-

bres et empêcher qu'elles n'approchent du sang des victimes avant que vous ayez consulté le devin Tirésias : il ne tardera point à paroître, et c'est de lui que vous devez apprendre la route que vous devez tenir pour arriver heureusement à Ithaque.

A peine Circé eut-elle fini de parler, que l'aurore parut sur son trône d'or : je prends mes habits ; c'étoient des présents de la déesse, et ils étoient magnifiques ; elle-même se para, prit une robe de toile d'argent et d'un travail exquis, l'arrêta avec une ceinture d'or, et se couvrit la tête d'un voile fait par les Graces.

Je cours réveiller mes compagnons. Mes amis, vous voulez partir ; réveillez-vous donc ; le temps presse, profitons de la permission que nous en donne la déesse. Cette nouvelle les comble de joie, et ils font la plus grande diligence.

Mais, au moment du départ, j'éprouvai encore un grand malheur. Elpénor, le plus jeune de tous, et le moins sage, le moins valeureux, chaud du vin qu'il avoit bu la veille avec excès, étoit monté sur une des plates-formes du palais, pour y prendre le frais et s'y reposer à l'aise : le bruit que nous fîmes et les préparatifs de notre départ le réveillent en sursaut ; il se leve précipitamment, et, au lieu de prendre le chemin de l'escalier, il marche à demi endormi devant

lui, tombé du haut du toit, se tue, et va nous précéder sur les bords du Cocyte.

Mes compagnons s'assemblent autour de moi pour prendre mes ordres: je leur déclarai alors que leur attente alloit être trompée, qu'ils se flattoient sans doute que nous allions prendre la route d'Ithaque, mais que Circé exigeoit de moi que je fisse auparavant un autre voyage, et qu'il falloit que j'allasse tout de suite et que je tentasse de descendre dans le royaume de Pluton et de Proserpine, pour y consulter l'ombre du devin Tirésias.

Ils en furent consternés, s'arracherent les cheveux de douleur, et jeterent des cris lamentables : mais tout cela étoit inutile, et il n'y avoit aucun moyen de contredire ou d'éluder les ordres de la déesse. Elle vint nous trouver au moment que nous allions nous embarquer; elle fut témoin de leurs larmes ameres, attacha dans notre vaisseau deux moutons noirs, un mâle et une femelle, et disparut sans être apperçue: car qui peut suivre et découvrir les traces d'une divinité, lorsqu'elle veut dérober sa marche aux yeux des mortels?

Ici finit la traduction de M. de Fénélon.

LIVRE XI.

Avec le vent favorable que nous donna Circé, et les efforts de nos rameurs, nous voguâmes heureusement, et arrivâmes, vers le coucher du soleil, à l'extrémité de l'océan : c'est là qu'habitent les Cimmériens; une éternelle nuit étend ses sombres voiles sur ces malheureux. Nous abordâmes sur ces tristes rivages; nous y mîmes notre vaisseau à sec, débarquâmes nos victimes, et courûmes chercher l'endroit que Circé nous avoit marqué. Nous y creusâmes une fosse, fimes les libations ordonnées et les vœux prescrits pour les ombres : j'égorgeai ensuite les victimes sur la fosse. Nous sommes bientôt environnés de vains fantômes, qui accourent du fond de l'Erebe : je les écarte avec mon épée, et j'empêche qu'ils n'approchent du sang des victimes avant que j'aie entendu la voix de Tirésias.

L'ombre d'Elpénor fut la premiere qui se présenta à moi; nous avions laissé son corps sans sépulture. L'empressement que nous avions de partir nous avoit fait négliger ce devoir : il s'en plaignit, et me conjura, par mon pere, par Pénélope, et par mon

fils, de nous souvenir de lui quand nous serions arrivés dans l'isle de Circé : Je sais, me dit-il, que vous y aborderez encore en vous en retournant; brûlez mon corps avec toutes mes armes, et élevez-moi un tombeau sur le bord de la mer, afin que tous ceux qui passeront sur cette rive apprennent mon malheureux sort.

Tout-à-coup je vis paroître l'ombre de ma mere Anticlée; elle étoit fille du magnanime Autolicus, et je l'avois laissée pleine de vie à mon départ pour Troie. Je m'attendris en la voyant; mais quelque touché que je fusse, je ne la laissai point approcher avant l'arrivée de Tirésias. Je l'apperçois enfin, portant un sceptre à la main; il me reconnut et me parla le premier. Fils de Laërte, me dit-il, pourquoi avez-vous quitté la lumiere du soleil pour venir voir cette sombre demeure? Vous êtes bien malheureux! éloignez-vous, détournez votre épée, afin que je boive de ce sang, et que je vous annonce ce que vous voulez savoir de moi.

J'obéis: l'ombre s'approche, boit, et me prononce ces oracles : Ulysse, vous voulez retourner heureusement dans votre patrie, un dieu vous rendra ce retour difficile et laborieux; Neptune est encore irrité contre vous, et veut venger son fils Polyphême. Cependant, malgré sa colere, vous y arriverez après

bien des travaux et des peines : mais vous passerez par l'isle de Trinacrie; vous y verrez des bœufs et des moutons consacrés au soleil qui voit tout : n'y touchez pas, empêchez vos compagnons d'y toucher; car si vous manquez à ce que je vous recommande, je vous prédis que vous périrez, vous, votre vaisseau et vos compagnons. Si, par le secours des dieux, vous échappez à cette tentation dangereuse, vous aurez la consolation de revoir Ithaque, mais après de longues années, et après avoir perdu tout votre monde. Vous trouverez dans votre palais de grands désordres, des princes insolents qui poursuivent Pénélope : vous les punirez. Mais après que vous les aurez sacrifiés à votre vengeance, prenez une rame, mettez-vous en chemin, et marchez jusqu'à ce que vous arriviez chez des peuples qui n'ont aucune connoissance de la marine. Vous rencontrerez un passant qui vous dira que vous portez un van sur votre épaule; alors, sans lui faire aucune question, plantez à terre votre rame, offrez en sacrifice à Neptune un mouton, un taureau et un verrat, c'est-à-dire un pourceau mâle : offrez ensuite des hécatombes parfaites à tous les dieux qui habitent l'Olympe, sans en excepter un seul; après cela, du sein de la mer sortira le trait fatal qui vous donnera la mort, et vous fera descendre dans le tombeau à la fin d'une vieillesse exempte de toute infir-

mité, et vous laisserez vos peuples heureux. Voilà tout ce que j'ai à vous prédire.

Je remercie cette ombre vénérable, et voyant ma mere triste et en silence, je lui en demandai la raison. C'est, me répondit-il, qu'il n'y a que les ombres à qui vous permettez d'approcher de la fosse et de boire du sang qui puissent vous reconnoître et vous parler.

Je profitai de cet avis. En effet dès que ma mere eut bu, elle me reconnut et me parla en ces termes : Mon fils, comment êtes-vous venu plein encore de vie dans ce séjour de ténebres? Ma mere, lui répondis-je, la nécessité de consulter l'ombre de Tirésias m'a fait entreprendre ce terrible voyage. J'erre depuis long-temps, éloigné d'Ithaque, sans pouvoir y aborder. Mais vous, ma mere, comment êtes-vous tombée dans les liens de la mort? C'est, répondit cette tendre mere, c'est le regret de ne vous plus voir, c'est la douleur de vous croire exposé tous les jours à de nouveaux périls, c'est le souvenir si touchant de vos rares qualités, qui ont abrégé ma vie. A ces mots, je voulus embrasser cette chere ombre; trois fois je me jetai sur elle, et trois fois elle se déroba à mes embrassements.

Je vis ensuite arriver les femmes et les filles des plus grands capitaines. La premiere qui se présenta,

ce fut Tyro, fille du grand Salmonée, et femme de Créthée, fils d'Eolus: elle avoit eu de Neptune deux enfants, Pélias qui régna à Iolcos, où il fut riche en troupeaux, et Nélée, qui fut roi de Pylos sur le fleuve Amathus; et de Créthée son mari, Æson, Phérès et Amythaon, qui se plaisoient à dresser des chevaux.

Après Tyro, je vis approcher la fille d'Asopus, Antiope, qui eut de Jupiter deux fils, Zéthus et Amphion, les premiers qui jeterent les fondements de la ville de Thebes, et éleverent ses tours et ses murailles. Alcmene, femme d'Amphitryon et mere du fort, du patient et du courageux Hercule, parut après elle, ainsi que Mégare, épouse de ce héros. Je vis aussi Epicaste, mere d'Œdipe, qui, par son imprudence, commit un grand forfait en épousant son fils, son propre fils, qui venoit de tuer son pere.

Après Epicaste, j'apperçus Chloris, la plus jeune des filles d'Amphion, fils de Jasius. Nélée l'épousa à cause de sa parfaite beauté; elle régna avec lui à Pylos, et lui donna trois fils, Nestor, Chromius et le fier Périclymene, et une fille nommée Péro, qui par sa beauté et sa sagesse fut la merveille de son temps.

Chloris étoit suivie de Léda, qui fut femme de Tyndare, et mere de Castor, grand domteur de chevaux, et de Pollux, invincible dans les combats du ceste. Ils sont les seuls qui retrouvent la vie dans le sein même de la mort.

Après Léda vint Épimédée, femme d'Alœus : elle eut deux fils, dont la vie fut très courte, le divin Otus et le célebre Éphialtes, les deux plus grands et les deux plus beaux hommes que la terre ait jamais nourris ; car ils étoient d'une taille prodigieuse, et d'une beauté si grande, qu'elle ne cédoit qu'à la beauté d'Orion : ce sont eux qui entreprirent d'entasser le mont Ossa sur l'Olympe, et le Pélion sur l'Ossa, afin de pouvoir escalader les cieux. Jupiter les foudroya pour les punir de leur audace.

Je vis ensuite Phedre, Procris, et la belle Ariadne, fille de l'implacable Minos, que Thésée enleva autrefois de Crete. Après Ariadne, parurent Mœra, Clymene, et l'odieuse Ériphile, qui préféra un collier d'or à la vie de son mari. Mais je ne puis vous nommer toutes les femmes et toutes les filles des grands personnages qui passerent devant moi : les astres qui se levent m'avertissent qu'il est temps de se reposer, ou ici, dit Ulysse à Alcinoüs, dans votre magnifique palais, ou sur le vaisseau que vous m'avez fait équiper.

Areté, les Phéaciens et leur roi, parurent enchantés de tout ce que leur racontoit le fils de Laërte ; ils résolurent de lui faire de nouveaux présents, qui pussent le dédommager de ses pertes, et le presserent de rester encore quelques jours avec eux, et d'achever l'histoire de ses aventures et de ses malheurs.

N'auriez-vous pas vu, lui dit Alcinoüs, n'auriez-vous pas vu dans les enfers quelques uns de ces héros qui ont été avec vous au siege de Troie, et qui sont morts dans cette expédition ?

Après que Proserpine, répliqua Ulysse, eut fait retirer les ombres dont je viens de parler, je vis arriver celle d'Agamemnon, environnée des ames de tous ceux qui avoient été tués avec lui dans le palais d'Egisthe. A cette vue je fus saisi de compassion, et, les larmes aux yeux, je lui dis : Fils d'Atrée, le plus grand des rois, comment la parque cruelle vous a-t-elle fait éprouver son pouvoir ? Il me raconte sa fin déplorable. Vous n'avez rien à craindre de semblable de la fille d'Icarius, ajoute Agamemnon ; votre Pénélope est un modele de prudence et de sagesse : ne souffrez pas cependant que votre vaisseau entre en plein jour dans le port d'Ithaque. Avez-vous appris quelque nouvelle de mon fils Oreste ? Je ne sais, lui répondis-je, ce qu'il est devenu.

Nous vîmes alors les ombres d'Achille, de Patrocle, d'Antiloque et d'Ajax. Comment, me dit Achille, avez-vous eu l'audace de descendre dans le palais de Pluton ? Je lui en dis la raison. Mon fils, me répliqua alors Achille, suit-il mes exemples ? se distingue-t-il à la guerre, et promet-il d'être le premier des héros ? Savez-vous quelque chose de mon pere ?

Je n'ai appris, lui dis-je, aucune nouvelle du sage Pélée : mais pour Néoptoleme, il ne cede la gloire du courage à aucun de nos héros ; il a immolé à vos mânes une infinité de vaillants hommes. A ces mots, l'ame d'Achille, pleine de joie du témoignage que je venois de rendre à la valeur de son fils, s'en retourna à grands pas dans une prairie parsemée de fleurs.

Les autres ames s'arrêterent pour me conter leurs peines et leurs douleurs. Mais l'ombre d'Ajax, fils de Télamon, se tenoit un peu à l'écart, toujours possédée par la fureur où l'avoit jeté la victoire que je remportai sur lui lorsqu'on m'adjugea les armes d'Achille.

Je vis l'illustre fils de Jupiter, Minos, assis sur son trône, le sceptre à la main, et rendant la justice aux morts. Un peu plus loin j'apperçus le grand Orion, encore en équipage de chasseur. Au-delà c'étoit Titye; deux vautours lui déchirent le foie, pour le punir de son audace. Après Titye, je vis Tantale, plongé dans un étang, sans pouvoir se désaltérer. Le tourment si connu de Sisyphe ne me parut pas moins terrible.

Après Sisyphe, j'apperçus le grand Hercule, c'est-à-dire son image, car pour lui il est avec les dieux immortels, et assiste à leurs festins : son arc toujours tendu, et la fleche appuyée sur la corde, il jetoit des regards terribles comme prêt à tirer. Hercule

me reconnut, et s'écria : Ah ! malheureux Ulysse, es-tu aussi poursuivi par le même destin qui m'a persécuté pendant la vie ? Après avoir conté ses travaux, il s'enfonce dans le ténébreux séjour, sans attendre ma réponse.

Je demeurai quelque temps encore, dans l'espérance de voir quelque autre des héros les plus célebres, comme Thésée et Pirithoüs ; mais je craignis enfin que la sévere Proserpine n'envoyât du fond de l'Erebe la terrible tête de la Gorgone, pour l'exposer à mes yeux. Je regagnai donc promptement mon vaisseau, et, à l'aide des rames et du vent, je m'éloignai de ces funebres bords.

LIVRE XII.

Arrivés promptement à l'isle d'Æa, nous entrons dans le port; et dès que l'aurore eût annoncé le retour du soleil, j'envoie chercher le corps d'Elpénor qui étoit mort le jour de mon départ. Je lui rends les honneurs funebres, et lui éleve un tombeau au haut duquel je place sa rame. A peine avions-nous achevé que Circé arrive suivie de ses femmes et avec toutes sortes de rafraîchissements. Reposez-vous à présent, nous dit-elle, profitez de ces provisions, demain vous pourrez vous rembarquer pour continuer votre route. Je vous enseignerai moi-même ce que vous devez faire pour éviter les malheurs où vous précipiteroit votre imprudence.

La déesse me tira à l'écart et voulut savoir tout ce qui m'étoit arrivé dans mon voyage; je lui en fis le détail. Après quoi elle me dit: Vous avez encore d'autres dangers à courir. Vous trouverez dans votre chemin les Sirenes. Elles enchantent tous les hommes qui arrivent près d'elles. Passez sans vous arrêter, et ne manquez pas de boucher avec de la cire les oreilles de vos compagnons, de peur qu'ils ne les entendent.

Pour vous, si vous avez la curiosité d'entendre sans danger ces voix délicieuses, faites-vous bien lier auparavant à votre mât; et si, transporté de plaisir, vous ordonnez à vos gens de vous détacher, qu'ils vous lient au contraire plus fortement encore.

Sorti de ce péril, vous tomberez dans un autre; vous aurez à passer devant Charybde et Scylla. Si quelque vaisseau approche malheureusement de l'un de ces deux écueils, il n'y a plus d'espérance pour lui. Le seul qui se soit tiré de ces abymes, c'est le célebre navire Argo, qui, chargé de la fleur des héros de la Grece, passa par là en revenant de la Colchide; et c'est à Junon que le chef des Argonautes, Jason, dut alors son salut. De ces deux écueils l'un porte sa cime jusqu'aux cieux. Il n'y a point de mortel qui y pût monter ni en descendre. C'est une roche unie et lisse, comme si elle étoit taillée et polie. Au milieu il y a une caverne obscure dans laquelle demeure la pernicieuse Scylla. Sa voix est semblable aux rugissements d'un jeune lion. C'est un monstre affreux; elle a douze griffes qui font horreur, six cous d'une longueur énorme, et sur chacun une tête épouvantable avec une gueule béante garnie de trois rangs de dents. L'autre écueil n'est pas loin de là, il est moins élevé; on voit dessus un figuier sauvage dont les branches, chargées de feuilles, s'étendent fort loin. Sous ce

figuier est la demeure de Charybde, qui engloutit les flots et les rejette ensuite avec des mugissements horribles. Eloignez-vous-en, sur-tout quand elle absorbe les flots; passez plutôt du côté de Scylla, car il vaut encore mieux que vous perdiez quelques uns de vos compagnons que de les perdre tous et de périr vous-même.

Mais, lui dis-je alors, si Scylla m'enleve six de mes gens pour chacune de ses six gueules, ne pourrai-je pas m'en venger?

Ah! mon cher Ulysse, toujours tenter l'impossible, même dans l'état où vous êtes! Toute la valeur humaine ne sauroit résister à Scylla. Le plus sûr est de se dérober à sa fureur par la fuite. Passez vîte: invoquez Cratée, qui a mis au monde ce monstre horrible; elle arrêtera sa violence, et l'empêchera de se jeter sur vous. Vous arriverez à Trinacrie, où paissent des troupeaux de bœufs et de moutons. Ils appartiennent au Soleil, et il en a donné la garde à Phaétuse et à Lampétie, deux nymphes ses filles qu'il a eues de la déesse Néérée. Gardez-vous de toucher à ces troupeaux si vous voulez éviter la perte certaine de votre vaisseau et de vos compagnons.

Ainsi parla Circé: l'aurore vint annoncer le jour: la déesse reprit le chemin de son palais, et je retournai à mon vaisseau. Je donne aussitôt l'ordre pour

le départ; on leve l'ancre, et nous voguons avec un vent favorable. J'instruis alors mes compagnons des avis que Circé venoit de me donner: pendant que je les entretenois, nous arrivons à l'isle des Sirenes. Nous exécutons à la lettre ce qu'on nous avoit prescrit, et nous échappons à ce premier danger; mais nous n'eûmes pas plutôt quitté cette isle que j'apperçus une fumée affreuse, que je vis les flots s'amonceler, que j'entendis des mugissements horribles. Les bras tombent à mes compagnons, ils sont saisis de crainte, ils n'ont la force ni de ramer ni de faire aucune manœuvre. Je les presse, je les exhorte: Jupiter, leur dis-je, Jupiter veut peut-être que notre vie soit le prix de nos grands efforts; éloignons-nous de l'endroit où vous voyez cette fumée et ces flots amoncelés. On m'obéit, mais nous nous approchions de Scylla; et pendant que nous avions les yeux attachés sur cette monstrueuse Charybde pour éviter la mort dont elle nous menaçoit, Scylla alonge son cou et enleve avec ses six gueules six de mes compagnons. Je vis encore leurs pieds et leurs mains qui s'agitoient en l'air comme elle les enlevoit, et je les entendis qui m'appelloient à leur secours. Mais ce fut pour la derniere fois que je les vis et que je les entendis: non, jamais je n'éprouvai de douleur aussi vive et aussi désolante. Nous marchions toujours cependant, et

nous nous trouvâmes vis-à-vis de l'isle du Soleil. J'ordonnai à mes compagnons de s'en éloigner, en leur rappellant les menaces que m'avoient faites Circé et Tirésias.

Euryloque prit alors la parole et me dit d'un ton fort aigre : Il faut, Ulysse, que vous soyez le plus dur et le plus impitoyable des hommes. Nous sommes accablés de lassitude; nous trouvons un port commode, un pays abondant en rafraîchissements: et vous voulez que nous tenions la mer pendant la nuit, qui est le temps des orages et des tempêtes! Ne vaut-il pas mieux descendre à terre, manger et dormir sur le rivage, et attendre l'aurore pour gagner le large?

Tous mes gens furent de son avis: seul contre tous, je ne pus leur résister; mais je leur fis promettre avec serment qu'ils ne tueroient aucun des bœufs ou des moutons qu'ils trouveroient à terre. Ils le jurerent tous ensemble. Nous descendîmes à terre. La nuit fut effectivement très orageuse, la tempête dura un mois entier. Tant que durerent nos provisions, on s'abstint de toucher aux troupeaux du Soleil. Mais un jour que je m'étois enfoncé dans un bois voisin pour adresser paisiblement mes prieres aux dieux de l'Olympe, Euryloque profita de mon absence pour représenter à mes compagnons que la nécessité ne connoissoit point de loi, et que la faim qui les dévoroit les dispensoit du

serment qu'ils avoient fait d'épargner les troupeaux du Soleil. Choisissons-en quelques uns, leur dit-il, des meilleurs, pour en faire un sacrifice aux immortels. Arrivés à Ithaque, nous appaiserons le pere du jour par de riches présents. S'il a juré notre perte, ne vaut-il pas encore mieux périr au milieu des flots que de mourir lentement de faim dans cette isle déserte?

Ce pernicieux conseil fut loué et suivi. Le sacrifice étoit déja commencé quand je revins; je sentis en m'approchant une odeur de fumée, et je ne doutai pas de mon malheur. La belle Lampétie alla porter au Soleil la nouvelle de cet attentat. Ce dieu s'en plaignit au maître du tonnerre, et la perte de mes compagnons et de mon vaisseau fut résolue.

Quand j'eus regagné mon vaisseau, je fis à mes compagnons de séveres réprimandes; mais le mal étoit sans remede, et ils passerent six jours entiers à faire bonne chere. La tempête ayant cessé, pour ne point perdre de temps nous nous rembarquâmes. Dès que nous eûmes perdu l'isle de vue, à peine étions-nous en pleine mer, ne voyant presque plus que le ciel et les flots, que du flanc d'un nuage obscur sortit le violent zéphyr accompagné d'un déluge de pluie et d'affreux tourbillons. Notre navire en devient le jouet et la victime; il nous porte dans le gouffre de Charybde. Je me prends en y entrant à ce

figuier sauvage dont je vous ai parlé, je demeure suspendu à ses branches jusqu'à ce que je vois sortir de cet abyme les débris de mon vaisseau. Je me précipite sur le mât à demi brisé, et pendant neuf jours j'erre ainsi porté au gré des vents et des flots; et le dixieme jour j'aborde dans l'isle d'Ogygie: Calypso, qui en est souveraine, m'y reçut et m'y traita avec bonté.

LIVRE XIII.

Les Phéaciens écoutoient le récit des aventures d'Ulysse dans un silence d'admiration qui dura encore quand il eut cessé de parler. Enfin Alcinoüs, leur roi, prit la parole et lui dit : Je ne crois pas, prince d'Ithaque, que vous éprouviez, en sortant de mes états, les traverses qui vous ont tant fait souffrir. Oui, j'espere que vous reverrez bientôt votre patrie; mais je veux réparer vos pertes, et que vous y arriviez plus riche encore que si vous emportiez le butin que vous avez fait à Troie. Nous ajouterons donc à tous nos présents chacun un trépied et une cuvette d'or.

Tous les princes applaudirent au discours d'Alcinoüs, et se retirerent dans leurs palais pour aller prendre quelque repos. Le lendemain, dès que l'étoile du matin eut fait place à l'aurore, on offrit à Jupiter le sacrifice d'un taureau, et l'on prépara un grand festin; Démodocus le rendit délicieux par ses chants admirables. Mais Ulysse tournoit souvent la tête pour regarder le soleil dont la course lui paroissoit trop lente; quand il pencha vers son coucher, sans perdre un moment il adressa la parole aux

Phéaciens, et sur-tout à leur roi : Faites promptement vos libations, je vous en supplie, afin que vous me renvoyiez dans l'heureux état où vous m'avez mis, et que je vous dise mes derniers adieux. Vous m'avez comblé de présents : que les dieux vous en récompensent et vous donnent toutes les vertus! qu'ils répandent sur vous à pleines mains toutes sortes de prospérités, et qu'ils détournent tous les maux de dessus vos peuples!

Puis s'adressant à Areté et lui présentant sa coupe pleine d'un excellent vin, il lui parla en ces termes : Grande princesse, soyez toujours heureuse au milieu de vos états, et que ce ne soit qu'au bout d'une longue vieillesse que vous payiez le tribut que tous les hommes doivent à la nature! Je m'en retourne dans ma patrie comblé de vos bienfaits. Que la joie et les plaisirs n'abandonnent jamais cette demeure, et que, toujours aimée et estimée du roi votre époux et des princes vos enfants, vous receviez continuellement de vos sujets les marques d'amour et de respect qu'ils vous doivent!

En achevant ces mots, Ulysse sort de la salle, il arrive au port : on embarque les provisions, on part, et les rameurs font blanchir la mer sous leurs efforts.

Cependant le sommeil s'empare des paupieres d'Ulysse, et lui fait oublier toutes ses peines. Le vais-

seau qui le porte fend les flots avec rapidité; le vol de l'épervier, qui est le plus vîte des oiseaux, n'auroit pu égaler la célérité de sa course: et quand l'étoile brillante qui annonce l'arrivée de l'aurore se leva, il aborde aux terres d'Ithaque; il entre dans le port du vieillard Phorcys, un des dieux marins. Ce port est couronné d'un bois d'oliviers qui, par leur ombre, y entretiennent une fraîcheur agréable; et près de ce bois est un antre profond et délicieux, consacré aux naïades. Ce lieu charmant est arrosé par des fontaines dont l'eau ne tarit jamais.

Les rameurs d'Ulysse entrent dans ce port qu'ils connoissoient depuis long-temps. Ils descendent à terre, enlevent le roi d'Ithaque, l'exposent sur le rivage, sans qu'il s'éveille; mettent tous ses habits, tous ses présents, au pied d'un olivier, hors du chemin, de peur qu'ils ne fussent exposés au pillage, si quelqu'un venoit à passer. Ils se rembarquent ensuite, et reprennent la route de Schérie.

Neptune, irrité de voir Ulysse dans sa patrie malgré les menaces qu'il lui avoit faites et le desir qu'il avoit de l'en empêcher, s'en plaint à Jupiter. Le maître du tonnerre lui laisse toute la liberté de se venger sur les Phéaciens, et de les punir de l'accueil qu'ils avoient fait au roi d'Ithaque, et des moyens qu'ils lui avoient fournis pour revoir promptement ses états.

Neptune, satisfait, l'en remercie; et le fils de Saturne lui suggere la maniere dont il doit exercer sa vengeance. Quand tout le peuple, lui dit-il, sera sorti de la ville pour voir arriver le vaisseau qui a transporté Ulysse dans sa patrie, et qu'on le verra s'avancer à pleines voiles, changez-le tout-à-coup en un grand rocher près de la terre, et conservez-lui la figure de vaisseau, afin que tous les hommes qui le verront soient frappés de crainte et d'étonnement : ensuite couvrez leur ville d'une haute montagne qui ne cessera jamais de les effrayer.

Neptune se rendit promptement à l'isle de Schérie, et fit à la lettre ce que Jupiter venoit de lui permettre. Alcinoüs, à la vue de ce prodige, se rappella ce que lui avoit prédit son pere; il le raconta aux Phéaciens, et, après avoir solemnellement renoncé à conduire désormais les étrangers qui aborderoient dans leur isle, ils tâcherent d'appaiser Neptune, en lui immolant douze taureaux choisis.

Cependant Ulysse se réveille; il ne reconnoît pas la terre chérie après laquelle il avoit tant soupiré. Minerve avoit enveloppé ce héros d'un épais nuage qui l'empêchoit de rien distinguer; elle vouloit avoir le temps de l'avertir des précautions qu'il avoit à prendre : car il étoit important qu'il ne fût pas reconnu lui-même, ni de sa femme ni d'aucun de ses su-

jets, avant qu'il eût tiré vengeance des poursuivants de Pénélope. Ulysse s'écria donc en s'éveillant : Malheureux que je suis, dans quel pays me trouvé-je? Grands dieux! les Phéaciens n'étoient donc pas si sages ni si justes que je le pensois: ils m'avoient promis de me ramener à ma chere Ithaque, et ils m'ont exposé sur une terre étrangere.

Pendant qu'il est plongé dans ces tristes pensées, Minerve s'approche de lui sous la figure d'un jeune berger. Ulysse, ravi de cette rencontre, lui adresse ces paroles : Berger, je vous salue; ne formez pas contre moi de mauvais desseins; sauvez-moi toutes ces richesses (en lui montrant les présents qu'on avoit débarqués sur le rivage), et sauvez-moi moi-même. Je vous adresse mes prieres comme à un dieu tutélaire, et j'embrasse vos genoux comme votre suppliant. Quelle est cette terre? quel est son peuple? Est-ce une isle? ou n'est-ce ici que la plage de quelque continent?

Ce pays est célebre, lui répondit Minerve; c'est une isle qu'on appelle Ithaque. J'en ai fort entendu parler, dit Ulysse qui vouloit dissimuler son nom et sa joie. Il se donne même à la déesse pour un Crétois qu'une affaire malheureuse forçoit à chercher un asyle loin de sa patrie. La déesse sourit de sa feinte, et le prenant par la main, elle lui parla

en ces termes : Ô le plus dissimulé des mortels, homme inépuisable en détours et en finesse, dans le sein même de votre patrie vous ne pouvez vous empêcher de recourir à vos déguisements ordinaires ! Mais laissons là ces tromperies. Ne reconnoissez-vous point encore Minerve qui vous assiste, qui vous soutient, qui vous a tiré de tant de dangers, et procuré enfin un heureux retour dans votre patrie? Gardez-vous bien de vous faire connoître à personne : souffrez dans le silence tous les maux, tous les affronts et toutes les insolences que vous aurez à essuyer de la part des poursuivants et de vos sujets.

Ne m'abusez-vous pas, grande déesse? réplique Ulysse; est-il bien vrai que je sois à Ithaque?

Vous êtes toujours le même, repartit Minerve, toujours soupçonneux et défiant. En achevant ces mots, elle dissipe le nuage dont elle l'avoit environné, et il reconnut avec transport la terre qui l'avoit nourri. Après cela, il chercha avec la déesse à mettre ses trésors en sûreté dans l'antre des naïades, à la garde desquelles il se confia; puis il la pria de lui inspirer la même force et le même courage qu'elle lui avoit inspirés lorsqu'il saccagea la superbe ville de Priam. Je vous protégerai toujours, répondit Minerve : mais, avant toutes choses, je vais dessécher et rider votre peau, faire tomber ces beaux cheveux

blonds, et vous couvrir de haillons : ainsi changé, allez trouver votre fidele Eumée, à qui vous avez donné l'intendance d'une partie de vos troupeaux; c'est un homme plein de sagesse, et qui est entièrement dévoué à votre fils et à la sage Pénélope. Demeurez près de lui pendant que j'irai à Sparte chercher Télémaque, qui est allé chez Ménélas pour apprendre de vos nouvelles. En finissant ces mots, elle touche Ulysse de sa baguette, et le métamorphose en pauvre mendiant; et, après avoir pris les mesures les plus propres à faire réussir les projets de vengeance du fils de Laërte, la fille de Jupiter s'envole à Sparte pour ramener Télémaque.

LIVRE XIV.

Ulysse s'éloigne du port où il avoit entretenu Minerve, s'avance vers sa demeure, et trouve Eumée sous des portiques qui régnoient autour de la belle maison qu'il avoit bâtie de ses épargnes. Les chiens, appercevant Ulysse sous la figure d'un mendiant, se mirent à aboyer, et l'auroient dévoré si le maître des pasteurs ne fût accouru promptement. Quel danger vous venez de courir! s'écria-t-il. Vous m'avez exposé à des regrets éternels, les dieux m'ont envoyé assez d'autres déplaisirs sans celui-là. Je passe ma vie à pleurer l'absence et peut-être la mort de mon cher maître.

En achevant ces mots, il fait entrer Ulysse, et l'invite à s'asseoir. Celui-ci, ravi de ce bon accueil, lui en témoigne sa reconnoissance avec une sorte d'étonnement. Eumée lui réplique que quand il seroit dans un état plus vil, il ne lui seroit pas permis de le mépriser : Tous les étrangers, lui dit-il, tous les pauvres sont sous la protection spéciale de Jupiter, c'est lui qui nous les adresse. Je ne suis pas en état de faire beaucoup pour eux ; j'aurois plus de liberté si mon

cher maître étoit ici; mais les dieux lui ont fermé toute voie de retour. Je puis dire qu'il m'aimoit: et que d'avantages n'aurois-je pas retirés de son affection, s'il avoit vieilli dans son palais! mais il ne vit peut-être plus.

Ayant ainsi parlé, il se pressa de servir à manger à Ulysse, et lui raconta tout ce qu'il avoit à souffrir des poursuivants de Pénélope, et avec quelle douleur il les voyoit consumer les richesses immenses du roi d'Ithaque, dont il lui fait le détail. Le prétendu mendiant demande au bon Eumée le nom de son maître qu'il a peut-être vu dans quelques-unes des contrées qu'il a parcourues. Ah! mon ami, répondit l'intendant des bergers, ni ma maîtresse ni son fils n'ajouteront plus de foi à tous les voyageurs qui se vanteront d'avoir vu Ulysse; on sait que les étrangers qui ont besoin d'assistance, forgent des mensonges pour se rendre agréables, et ne disent presque jamais la vérité. Peut-être que vous-même, bon homme, vous inventeriez de pareilles fables si l'on vous donnoit de meilleurs habits à la place de ces haillons. Mais il est certain que l'ame d'Ulysse est à présent séparée de son corps.

Mon ami, répondit Ulysse, quoique vous persistiez dans vos défiances, je ne laisse pas de vous assurer, et même avec serment, que vous verrez bientôt

votre maître de retour. Que la récompense pour la bonne nouvelle que je vous annonce soit prête; je vous demande que vous changiez ces vêtements délabrés en magnifiques habits : mais quelque besoin que j'en aie, je ne les recevrai qu'après son arrivée; car je hais et je méprise ceux qui, cédant à la pauvreté, ont la bassesse de recourir à des fourberies.

Eumée, peu sensible à ces belles promesses, le pria de n'en plus parler, et de ne point réveiller inutilement son chagrin. Racontez-moi, lui dit-il, vos aventures; dites-moi, sans déguisement, qui vous êtes, votre nom, votre patrie, sur quel vaisseau vous êtes venu, car la mer est le seul chemin qui puisse mener dans cette isle.

Ulysse, à son ordinaire, lui bâtit une fable; il feignit d'être de l'isle de Crete, fils d'un homme riche, et ajouta que l'envie de voyager lui avoit fait faire beaucoup de courses sur mer, qu'il s'y étoit enrichi, mais que, dans une expédition sur le fleuve Égyptus, ses gens, contre son intention, pillerent les fertiles champs des Egyptiens: ils en furent punis; les habitants les massacrerent tous, ou les firent esclaves; lui-même se rendit au roi, qui lui sauva la vie, et, après l'avoir retenu dans son palais pendant sept ans, le renvoya comblé de richesses et de présents. Il se confia à un Phénicien, grand imposteur, qui le sé-

duisit par de belles paroles. Je partis sur son vaisseau, dit Ulysse : une affreuse tempête me jeta sur la terre des Thesprotes. Le héros Phidon, qui régnoit dans cette contrée, me traita avec bonté et avec magnificence ; pressé de m'en retourner, je m'embarquai sur un vaisseau qui partoit pour Dulichium. Le patron et ses compagnons, malgré les ordres et les recommandations de leur roi, me dépouillerent de mes beaux habits, m'enleverent mes richesses, me couvrirent de ces vieux haillons, et me lierent à leur mât. Je rompis mes liens pendant la nuit ; je me jetai à la mer, et j'abordai, à la nage, près d'un grand bois où je me suis caché. C'est ainsi que les dieux m'ont sauvé des mains de ces barbares, et qu'ils m'ont conduit dans la maison d'un homme sage et plein de vertu.

Que vous m'avez touché par le récit de vos aventures ! repartit Eumée : mais soit que ce soient des contes, soit que vous m'ayez dit la vérité, ce n'est point là ce qui m'oblige à vous bien traiter ; c'est Jupiter qui préside à l'hospitalité, et dont j'ai toujours la crainte devant les yeux ; c'est la compassion que j'ai naturellement pour les malheureux.

Que vous êtes défiant ! répondit Ulysse. Mais faisons un traité vous et moi : si votre roi revient dans ses états comme et dans le temps que je vous ai dit,

vous me donnerez des habits magnifiques et un vaisseau bien équipé pour me rendre à Dulichium; et, s'il ne revient pas, je consens que vous me fassiez précipiter du haut de ces grands rochers.

Non, non, dit le bon Eumée, vous ne périrez pas de ma main quoi qu'il arrive. Que deviendroit ma réputation de bonté que j'ai acquise parmi les hommes? que deviendroit ma vertu, qui m'est encore plus précieuse que ma réputation, si j'allois vous ôter la vie et violer ainsi toutes les loix de l'hospitalité?

Mais l'heure de souper approche, mes bergers vont rentrer, et je vais tout préparer et pour notre léger repas et pour le sacrifice qui doit le précéder.

Aussitôt il se met en mouvement, et, après avoir tout disposé, il demande à tous les dieux, par des vœux très ardents, qu'Ulysse revienne bientôt dans son palais, et immole ensuite les victimes; il en fait sept parts, et en présente la plus honorable à son hôte. Celui-ci, ravi de cette distinction, lui en témoigne sa reconnoissance en ces termes:

Eumée, daigne le grand Jupiter vous aimer autant que je vous aime pour le bon accueil que vous me faites, en me traitant avec tant d'honneur, malgré l'état misérable où je me trouve!

Le souper fini, on songea à aller se coucher: Ulysse, qui craignoit le froid de la nuit, dont ses hail-

lons l'auroient mal défendu, eut recours à un apologue pour se procurer un bon manteau. Eumée, qui l'entendit, lui en fit donner un par ses bergers, et lui prépara un bon lit auprès du feu.

LIVRE XV.

MINERVE, qui venoit de quitter Ulysse sur le rivage d'Ithaque, se transporte à Lacédémone pour presser Télémaque de quitter la cour de Ménélas. Hâtez-vous, lui dit la déesse en l'abordant, hâtez-vous de retourner dans vos états. Ne savez-vous pas que vos biens y sont la proie des poursuivants avides de Pénélope ? Cette reine abandonnée ne cédera-t-elle pas enfin aux sollicitations même de sa famille, qui semble décidée à accepter les offres d'Eurymaque ? Prévenez ce malheur, engagez Ménélas à vous renvoyer; ne tardez pas à aller mettre ordre à vos affaires. Je vous avertis encore que les plus déterminés des poursuivants en veulent à votre vie, et qu'ils se tiennent en embuscade entre l'isle de Samos et celle d'Ithaque pour vous y surprendre à votre passage. Eloignez-vous donc de ces isles, ne voguez que la nuit, mettez pied à terre au premier endroit d'Ithaque où vous aborderez; allez trouver le fidele Eumée, renvoyez votre vaisseau sans vous dans un de vos ports, et faites partir Eumée de son côté pour donner avis à Pénélope de votre retour.

La déesse disparoît aussitôt, et s'envole dans l'Olympe. Télémaque, empressé de lui obéir, réveille le fils de Nestor. Hâtons-nous, lui crie-t-il, hâtons-nous, mon cher Pisistrate, d'atteler notre char, et de nous mettre en chemin pour Pylos. Il est nuit encore, lui répondit le fils de Nestor; attendons le lever de l'aurore; attendons que nous puissions remercier Ménélas, et donnez-lui le temps de faire porter dans notre char les présents qu'il vous destine.

Dès que le jour paroît, le fils d'Ulysse se leve; Ménélas l'avoit prévenu, et il entre au même instant sous le beau portique où ses hôtes avoient couché. Télémaque lui témoigne l'impatience qu'il a d'aller retrouver sa mere. Ménélas se rend après avoir exigé qu'il lui étalât les présents qu'il vouloit lui faire. Que ne consentez-vous, ajouta-t-il, à traverser la Grece et le pays d'Argos? je vous accompagnerois avec plaisir, et il n'y a aucune de nos villes qui ne vous fît l'accueil que mérite le fils du grand Ulysse.

Grand roi, dit Télémaque, vous n'ignorez pas combien je suis nécessaire à Pénélope; vous savez le désordre que mon absence peut causer dans mon palais; souffrez donc que je vous quitte promptement. Partez donc, puisque c'est un devoir, lui répondit Ménélas; Hélene va donner ses ordres pour qu'on vous serve à manger, et, pendant ce temps-là, je vais

chercher avec elle et avec mon fils Mégapenthe ce que je pourrai vous offrir de plus précieux et de plus propre à me rappeller à votre souvenir.

Ils reviennent bientôt tous trois, et Ménélas offre à Télémaque une coupe d'argent, et dont les bords sont de l'or le plus fin : c'étoit un chef-d'œuvre de l'art, et l'ouvrage de Vulcain même. Mégapenthe met ensuite à ses pieds une urne d'argent, et la belle Hélene lui présente un voile merveilleux qu'elle avoit fait elle-même. Il vous servira, lui dit-elle, cher Télémaque, à orner la princesse que vous épouserez. Le jeune prince le reçoit avec reconnoissance, et ne peut se lasser d'en admirer l'élégance et la richesse. Il monte sur son char, et dit à ses illustres hôtes en les quittant : Plaise aux dieux qu'à mon arrivée je puisse trouver mon pere et lui conter toutes les marques de bonté et de générosité dont vous m'avez comblé !

En finissant ces mots, il pousse ses coursiers, et, après avoir passé chez Dioclès, ils arrivent aux portes de Pylos. Alors Télémaque dit au fils de Nestor : Vous m'aimez, cher Pisistrate; vous savez combien il est important pour moi d'arriver à Ithaque : souffrez donc que je me rende tout de suite à mon vaisseau. Je connois Nestor et toute sa générosité : je suis incapable de lui résister; il voudra me retenir, et le moindre délai pourroit me devenir funeste.

Pisistrate cede à la priere de son ami; il le mene sur le rivage : Transportons vos présents, lui dit-il, sur votre vaisseau; montez-y vous-même; partez sans différer; éloignez-vous avant que mon pere sache notre retour, car il viendroit lui-même s'il vous savoit ici, et vous forceroit à prolonger votre séjour.

Au moment que Télémaque finissoit le sacrifice qu'il offroit à Minerve sur la pouppe, pour implorer son secours, il se présente à lui un étranger obligé de quitter Argos pour un meurtre qu'il avoit commis : c'étoit un devin, descendu en droite ligne du célebre Mélampus, qui demeuroit anciennement dans la ville de Pylos. Il y possédoit de grandes richesses et un superbe palais, que l'injustice et la violence de Nélée, son oncle, l'avoit obligé d'abandonner. Ce premier malheur le précipita dans beaucoup d'autres; il en fait à Télémaque le triste récit : ce jeune prince en est touché, se découvre à lui, lui déclare son nom, sa patrie, consent à le recevoir sur son vaisseau, et le fait asseoir auprès de lui. On dresse le mât; on déploie les voiles; on se couche sur les rames; et, à l'aide d'un vent favorable envoyé par Minerve, on fend rapidement les flots de la mer : on passe les courants de Crunes et de Chalcis; on arrive à la hauteur de Phée; on côtoie l'Elide près de l'em-

bouchure du Pénée; et alors, au lieu de prendre le droit chemin à gauche entre Samos et Ithaque, Télémaque fait pousser vers les isles appellées Pointues, qui font partie des Échinades, pour arriver à Ithaque par le côté du septentrion, et éviter par ce moyen l'embuscade qu'on lui dressoit du côté du midi, dans le détroit de Samos.

Pendant ce temps-là, Ulysse et Eumée étoient à table avec les bergers. Ulysse, pour éprouver le chef de ses pasteurs, parut craindre de lui être à charge, et lui demanda le chemin de la ville pour y aller chercher de quoi vivre. Eh! bon homme, lui dit Eumée en colere, avez-vous donc envie de périr à la ville sans aucun secours? quelle idée de vouloir vous présenter aux poursuivants, et de compter sur votre dextérité et votre adresse! Vraiment les esclaves qui les servent ne sont pas faits comme vous; ils sont tous jeunes, beaux et très magnifiquement vêtus. Demeurez ici, vous n'y êtes point à charge; quand le fils d'Ulysse sera de retour, il vous donnera des habits tels que vous devez les avoir, et vous fournira les moyens d'aller par-tout où vous voudrez.

Ulysse, charmé de ces marques d'affection, en remercie le bon Eumée. Il lui demande ensuite des nouvelles de sa mere, de Laërte son pere, et lui fait raconter son origine à lui-même, et par quel

malheur il avoit été réduit à l'esclavage. Eumée satisfit avec plaisir à toutes les demandes d'Ulysse; et celui-ci, après l'en avoir remercié, le félicita d'être tombé entre les mains d'un maître qui l'aimoit et qui fournissoit abondamment à ses besoins.

Cependant Télémaque et ses compagnons abordent au rivage d'Ithaque. Le jeune prince descend à terre, et leur recommande de ramener le vaisseau dans le port de la capitale : Je vais seul, leur dit-il, visiter une terre que j'ai près d'ici, et voir mes bergers; je vous rejoindrai après avoir vu comment tout s'y passe. Alors le divin Théoclymene lui demanda où il iroit, et s'il pourroit prendre la liberté d'aller tout droit au palais de la reine. Dans un autre temps, lui répondit Télémaque, je ne souffrirois pas que vous allassiez ailleurs; mais aujourd'hui ce seroit un parti trop dangereux. Comme il disoit ces mots, on vit voler un vautour, qui est le plus vîte des messagers d'Apollon; il tenoit dans ses serres une colombe. Théoclymene tirant alors le jeune prince à l'écart, lui déclare que c'est un oiseau des augures, et qu'il lui prédit qu'il aura toujours l'avantage sur ses ennemis.

Que votre prédiction s'accomplisse, Théoclymene, lui répondit Télémaque, vous recevrez de moi des présents considérables; en attendant je charge Pirée,

fils de Clytius, de prendre soin de vous et de ne vous laisser manquer d'aucune des choses que demande l'hospitalité.

Après ces mots le fils d'Ulysse se met en chemin pour aller visiter ses nombreux troupeaux, sur lesquels le bon Eumée veilloit avec beaucoup d'attention et de fidélité.

LIVRE XVI.

A PEINE Eumée apperçoit-il Télémaque, qu'il se leve avec précipitation; les vases qu'il tenoit lui tombent des mains; il court au-devant de son maître, il lui saute au cou, il l'embrasse en pleurant: Vous voilà donc revenu, mon cher prince! hélas! j'avois presque perdu l'espérance de vous revoir. Qu'alliez-vous faire à Pylos? que j'ai craint pour vous les périls de ce voyage! Entrez, prince: vous trouverez tout dans l'ordre. Que ne venez-vous plus souvent nous visiter et nous surveiller!

Il est important, comme vous savez, répondit Télémaque, que je me tienne à la ville, et que j'observe de près les menées des poursuivants; mais avant que de m'y rendre, j'ai voulu vous voir et savoir de vous si ma mere est encore dans le palais, et si elle n'a pas cédé enfin à l'importunité des princes qui l'obsedent.

Son courage et sa fidélité ne se sont point encore démentis, mon cher fils; Pénélope est toujours digne de vous et du divin fils de Laërte.

Télémaque entre, il apperçoit Ulysse qui veut lui

céder sa place; son fils, qui ne peut le reconnoître, refuse de la prendre par respect pour les loix de l'hospitalité. Ils se mettent à table, et, après le repas, Télémaque demande quel est ce pauvre étranger. Eumée lui répete en peu de mots le roman que lui a fait Ulysse. Son fils en paroît touché, et voudroit le secourir. Mais comment, lui dit-il, vous introduire dans mon palais dans l'état où vous êtes? il est rempli d'insolents; je suis jeune, je suis seul contre eux tous, et il me seroit impossible de vous garantir des insultes qu'ils ne manqueroient pas de vous faire.

Ulysse, prenant la parole, lui dit: Oh! mon cher prince, puisque vous me permettez de vous répondre, j'avoue que je souffre du récit que vous me faites des désordres que commettent sous vos yeux les poursuivants de Pénélope. N'êtes-vous pas d'âge à les contenir et à vous en venger? Que ne suis-je le fils d'Ulysse, ou Ulysse lui-même! ou je périrois les armes à la main dans mon palais, ou j'en chasserois tous ces fiers ennemis.

Les plus grands princes des isles voisines, de Dulichium, de Samos et de Zacynthe, les principaux d'Ithaque, voilà ceux qui aspirent à la main de ma mere; voilà ceux qui remplissent mon palais, et qui consument tout mon bien. Ulysse lui-même, tout grand guerrier qu'il est, pourroit-il, s'il étoit seul, nous en délivrer?

Cependant, cher Eumée, courez à la ville, apprenez à ma mere mon arrivée; dites-lui que je me porte bien : mais ne parlez qu'à elle, qu'aucun de ses amants ne le sache; ils semeroient ma route de pieges, car ils ne cherchent qu'à me faire périr.

Eumée, pressé de partir, se met en chemin. Minerve apparoît dans ce moment à Ulysse, sans se laisser voir à son fils. Fils de Laërte, lui dit-elle, il n'est plus à propos de vous cacher à Télémaque, découvrez-vous à lui; prenez ensemble des mesures pour faire périr ces fiers poursuivants; comptez sur ma protection, je combattrai à vos côtés. En finissant ces mots, elle le touche de sa verge d'or, lui rend sa taille, sa bonne mine, sa premiere beauté, et disparoît après ce nouveau changement. Télémaque, étonné de cette métamorphose, le prend pour un dieu, et lui promet des sacrifices. Vous vous trompez, cher Télémaque, lui dit alors Ulysse; ne me regardez pas comme un des immortels; je suis Ulysse, je suis votre pere, dont la longue absence vous a coûté tant de larmes et de soupirs. En achevant ces mots, il l'embrasse avec tendresse.

Mais Télémaque ne peut encore se persuader que c'est son pere. Non, vous n'êtes point Ulysse: c'est quelque dieu qui veut m'abuser par un faux espoir. Mon cher Télémaque, réplique Ulysse, que votre

surprise et votre admiration cessent; le prodige qui vous étonne est l'ouvrage de Minerve : tantôt elle m'a rendu semblable à un mendiant, et tantôt elle m'a donné la figure d'un jeune homme de bonne mine, et vêtu magnifiquement. Télémaque alors se jette au cou de son pere, et l'arrose de ses larmes; Ulysse pleure de même. Enfin, après avoir satisfait à ce premier besoin de leur tendresse mutuelle, ils s'asseoient, et Ulysse demande à son fils le nombre et la qualité des poursuivants de Pénélope, et paroît décidé à les attaquer tous. Télémaque, surpris de cette résolution, le témoigne à son pere, qui lui répond qu'ils auront pour eux deux Jupiter et Minerve, et qu'avec leur secours ils seront invincibles. Ayez soin seulement, dès que je vous en donnerai le signal, de faire porter au haut du palais toutes les armes qui sont dans l'appartement bas; si les princes en paroissent surpris, dites-leur que c'est pour leur sûreté, et que vous craignez que dans le vin ils n'en abusent pour se venger des querelles si ordinaires quand on se livre aux excès de la table. Vous ne laisserez que deux épées, deux javelots, et deux boucliers, dont nous nous saisirons quand nous voudrons les immoler à notre vengeance. J'ai encore une chose à vous recommander, c'est de contenir la joie que vous avez de me revoir, et de ne dire encore notre secret à

personne, pas même à Laërte, pas même à Pénélope.

Mon pere, répondit Télémaque, je vous obéirai, et j'espere vous faire connoître que je ne déshonore pas votre sang, et que je ne suis ni foible ni imprudent.

Pendant que le pere et le fils s'entretiennent de leurs projets, Eumée arrive au palais. Pénélope en est ravie; et la nouvelle du retour de Télémaque s'y répand avec rapidité. Les poursuivants, tristes et confus, s'assemblent, forment la résolution atroce de se défaire, par violence, de Télémaque. Pénélope, instruite par le héraut Médon de ce détestable complot, s'en plaint à ces princes, et plus particulièrement à Antinoüs, le plus violent de ses persécuteurs. Eurymaque, fils de Polybe, la rassure et lui promet sur sa tête qu'on n'attentera pas à la vie de son fils. Sur cette promesse trompeuse, la princesse, un peu calmée, se retire dans son appartement pour y pleurer son cher Ulysse.

Sur le soir, Eumée revient de son ambassade; mais avant qu'il entre dans la maison, Minerve fait reprendre à Ulysse sa figure de vieillard et de mendiant. Télémaque, après avoir demandé des nouvelles de Pénélope, l'interroge sur tout ce qui se passoit à Ithaque, et sur le retour des princes qui

l'attendoient à la hauteur de Samos. Je n'ai point eu la curiosité, répondit le chef des bergers, de m'informer de ce qui se passoit à la ville; mais j'ai apperçu, en revenant, un vaisseau qui entroit dans le port, et qui étoit plein d'hommes armés de lances et de boucliers. Télémaque sourit; et après avoir soupé avec son pere, ils allerent goûter les douceurs d'un paisible sommeil.

LIVRE XVII.

Dès que la belle aurore eut annoncé le jour, le fils d'Ulysse mit ses brodequins, et, prenant une pique, il se disposa à partir pour la ville. Il recommanda, en partant, à Eumée d'y mener aussi son hôte; car, ajouta-t-il, le malheureux état où je me trouve ne me permet pas de me charger de tous les étrangers. Prince, lui dit alors Ulysse, je ne souhaite nullement d'être retenu ici; un mendiant trouve beaucoup mieux de quoi se nourrir à la ville qu'à la campagne.

Télémaque sort, et marche à grands pas, méditant la ruine des poursuivants. En arrivant dans son palais, il pose sa pique près d'une colonne, et entre dans la salle. Pénélope, instruite de son retour, descend de son appartement; elle ressembloit à Diane et à la belle Vénus: elle embrasse son fils, elle lui demande des nouvelles d'un voyage qui lui a causé bien des alarmes; elle gémit, elle soupire, elle pleure. Ma mere, lui dit Télémaque, ne m'affligez pas par vos larmes; n'excitez pas dans mon cœur de tristes souvenirs: prions les dieux de nous secourir et de nous consoler; espérons tout de leur bonté.

Après cette tendre entrevue, Télémaque sort pour aller chercher son hôte Théoclymene, et le mener dans son palais : il le fait baigner, parfumer, et lui donne des habits magnifiques : on leur dresse ensuite une table couverte de toutes sortes de mets. Pénélope revient dans la salle ; et s'asseyant auprès d'eux avec sa quenouille et ses fuseaux, elle demande à son fils ce qu'il a appris dans son voyage. J'ai été, lui raconte-t-il, parfaitement reçu de Nestor, qui ne sait ce qu'est devenu mon pere. Pour Ménélas, il assure qu'il vit encore, et qu'il a appris d'un dieu marin que Calypso le retenoit malgré lui dans son isle. Puisqu'il vit encore, s'écrie Pénélope, espérons que nous le verrons. Oui, grande reine, lui dit Théoclymene, vous le verrez bientôt ; il est déja dans sa patrie, il s'y tient caché, et il se prépare à se venger avec éclat de tous les poursuivants : je prends à témoin de ce que je vous dis le grand Jupiter, cette table hospitaliere, et ce foyer sacré où j'ai trouvé un asyle.

Cependant Ulysse et Eumée partent pour la ville ; ils rencontrent sur la route Mélanthius, fils de Dolius, qui, suivi de deux bergers, menoit les chevres les plus grasses de tout le troupeau pour la table des poursuivants : c'étoit l'ennemi d'Eumée ; et dès qu'il l'apperçut, il l'accabla d'injures ainsi que son compagnon qui eut bien de la peine à se retenir. Non con-

tent des injures qu'il vomit contre eux, il s'approche d'Ulysse, et, en passant, lui donne un coup de pied de toute sa force. Ce coup, quoique rude, ne l'ébranla point : il retint même les mouvements de colere qu'excitoit la brutalité de Mélanthius, et prit le parti de souffrir en silence. Pour le bon Eumée, il en fut indigné, et pria les dieux de faire revenir Ulysse pour rabaisser l'orgueil et punir l'insolence de ce domestique.

Arrivés au palais, ils s'arrêterent à la porte. Comment nous conduirons-nous? dit le fidele Eumée: voulez-vous entrer le premier, et vous présenter aux poursuivants? Passez d'abord, lui dit Ulysse, je vous attendrai ici : ne vous mettez point en peine de ce qui pourra m'arriver, je suis accoutumé aux insultes; mon courage et ma patience ont été mis à bien des épreuves. Pendant qu'ils parloient ainsi, un chien qu'Ulysse avoit élevé, le reconnut et mourut de joie en le voyant.

Dès que Télémaque apperçut Eumée, il lui fit signe de s'approcher; Ulysse entre bientôt après lui, sous la figure d'un mendiant et d'un vieillard fort cassé, appuyé sur son bâton. Il s'assit sur le seuil de la porte. Minerve le poussa à aller demander l'aumône aux poursuivants, afin qu'il pût juger par là de leur caractere, et connoître ceux qui avoient de l'huma-

nité et de la justice. Il alla donc aux uns et aux autres avec un air si naturel, qu'on eût dit qu'il n'avoit fait d'autre métier toute sa vie. Les poursuivants ne purent, en le voyant, se défendre d'un mouvement de pitié; ils lui donnerent tous: mais Antinoüs, choqué de ce qu'on l'avoit introduit dans la salle, le reprocha durement à Eumée; et quand Ulysse s'approcha de lui, il le repoussa avec dédain. Ulysse, en s'éloignant, lui dit: Antinoüs, vous êtes beau et bien fait; mais le bon sens et l'humanité n'accompagnent pas cette bonne mine. Antinoüs, irrité de ces paroles, prend son marche-pied, le lance de toute sa force. Tous les poursuivants furent irrités des violences et des emportements d'Antinoüs. Ulysse seul, quoique rudement frappé à l'épaule, n'en parut point ébranlé; il conjura seulement les dieux protecteurs des pauvres de punir ce jeune emporté.

Télémaque sentit dans son cœur une douleur extrême de voir son pere si maltraité; il retient cependant ses larmes de peur de trahir son secret. Pénélope, instruite de ce qui s'étoit passé, pria Apollon de punir cette impiété; car c'en étoit une à ses yeux que de maltraiter un pauvre: elle fit monter Eumée, et lui dit qu'elle vouloit voir cet étranger. Il a beaucoup voyagé, lui dit-elle, et peut-être a-t-il rencontré mon cher Ulysse. Attendez l'en-

trée de la nuit, réplique Eumée, pour ne pas donner d'inquiétude aux poursuivants; vous le verrez alors à votre aise : il sait beaucoup de choses; il les raconte bien, et vous ne pourrez pas l'entendre sans y prendre beaucoup d'intérêt.

LIVRE XVIII.

EUMÉE étoit à peine parti, qu'on vit paroître à la porte du palais un mendiant célebre dans Ithaque par sa gloutonnerie; car il mangeoit toujours et étoit toujours affamé. Quoiqu'il fût d'une taille prodigieuse, il n'avoit ni force ni courage : on l'appelloit Irus. En arrivant, il voulut chasser Ulysse de son poste. Retire-toi, lui dit-il, vieillard décrépit; retire-toi, ou je t'y forcerai en te traînant par les pieds.

Ulysse, le regardant d'un œil farouche, lui répondit: Mon ami, je ne te dis point d'injures, je ne te fais aucun mal, je n'empêche pas qu'on ne te donne; cette porte peut suffire pour nous deux.

Grands dieux! s'écria Irus en colere, voilà un gueux qui a la langue bien pendue; si je le prends, je l'accommoderai mal.

Les princes, pour se divertir, les exciterent, les mirent aux mains, et promirent au vainqueur une bonne récompense. Princes, leur dit Ulysse, un vieillard comme moi, accablé de calamités et de miseres, ne devroit pas entrer en lice avec un adversaire jeune et vigoureux; je ne m'y refuse cependant

pas, pourvu que vous me promettiez de ne mettre pas la main sur moi pour favoriser Irus.

Aussitôt il se dépouille; on vit avec étonnement ses cuisses fortes et nerveuses, ses épaules quarrées, sa poitrine large, ses bras forts comme l'airain: Irus, en les voyant, en fut tout découragé; il fallut le traîner dans l'arene. Les voilà donc tous deux aux prises. Irus décharge un grand coup de poing sur l'épaule d'Ulysse. Celui-ci le frappe au haut du cou avec tant de force, qu'il lui brise la mâchoire et l'étend à terre: il le traîne ensuite hors des portiques; il lui met un bâton à la main, en le faisant asseoir et lui disant: Demeure là, mon ami, et ne t'avise plus, toi qui es le dernier des hommes, de traiter les étrangers et les mendiants comme si tu étois leur roi. Les princes féliciterent Ulysse, et lui envoyerent amplement de la nourriture.

Dans ce même moment, Minerve inspire à la fille d'Icarius, à la sage Pénélope, le dessein de se montrer aux poursuivants, afin qu'elle les repaisse de vaines espérances, et qu'elle soit plus honorée de son fils et de son mari. En arrivant dans la salle où tout le monde étoit rassemblé, elle adresse d'abord la parole à son fils, touché du traitement qu'Antinoüs avoit fait à Ulysse, qu'elle n'avoit pas encore recon-

nu : elle reproche à Télémaque d'avoir souffert qu'on maltraitât, en sa présence, un étranger qui étoit venu chercher un asyle dans le palais. J'en suis affligé, répondit son fils ; mais que vouliez-vous, ma mere, que je fisse seul contre tous ?

Eurymaque, s'approchant alors de Pénélope, lui parla de sa beauté, de sa taille, de sa sagesse, de toutes ses admirables qualités. Hélas ! dit-elle, je ne songe plus à ces avantages depuis le jour que les Grecs se sont embarqués pour Ilion, et que mon cher Ulysse les a suivis. S'il revenoit dans sa patrie, ma gloire en seroit plus grande, et ce seroit là toute ma beauté.

Ulysse fut ravi d'entendre le discours de Pénélope. Les poursuivants ne renoncerent cependant pas de leur côté à leurs espérances, et firent de beaux présents à la reine d'Ithaque. La reine les fit porter dans son appartement par ses femmes, et on passa le reste de la journée dans les plaisirs de la danse et de la musique.

Eurymaque prend querelle avec Ulysse, et lui jette à la tête un marche-pied, que celui-ci évita heureusement. Télémaque, pour en prévenir les suites, les congédie tous, et les exhorte à se retirer. Étonnés de l'air d'autorité que prend ce jeune prince, ils

n'osent cependant lui résister; et le sage Amphinome, fils de Nisus, leur dit: Pourquoi maltraitez-vous cet étranger? Laissons-le dans le palais de Télémaque, puisqu'il est son hôte; faisons des libations, et allons goûter les douceurs du repos.

LIVRE XIX.

ULYSSE, étant demeuré seul dans le palais, prend avec Minerve des mesures pour donner la mort aux poursuivants de Pénélope. Tout plein de cette pensée, il appelle Télémaque : Ne perdons pas un moment, lui dit-il ; portons au haut du palais toutes les armes. Télémaque obéit à son pere, et charge la prudente Euryclée d'empêcher les femmes de sa mere de sortir de leur appartement, tandis qu'il les transporteroit. Son ordre fut exécuté. Le pere et le fils se mettent à porter les casques, les boucliers, les épées, les lances, et Minerve marche devant eux avec une lampe d'or qui répand une lumiere extraordinaire. Télémaque, surpris de ce prodige, en parle à son pere, qui lui répond : Gardez le silence, mon fils, retenez votre curiosité : ne sondez pas les secrets du ciel ; contentez-vous de profiter de ses faveurs avec reconnoissance. Mais il est temps que vous alliez vous reposer : votre mere va descendre, et m'a demandé un entretien.

Pénélope paroît en effet, suivie de ses femmes. Mélantho, la plus insolente de celles qui l'accompa-

gnoient, fâchée de trouver Ulysse dans la salle, veut l'en faire sortir, et l'accable d'injures. Pourquoi m'attaquez-vous avec tant d'aigreur? lui répond Ulysse en la regardant avec colere. Est-ce parceque je ne suis plus jeune et que je n'ai que de méchants habits? J'ai été autrefois environné de toute la magnificence qui attire les regards; Jupiter a renversé cette grande fortune: que cet exemple vous rende plus sage; craignez de perdre cette faveur qui vous releve au-dessus de vos compagnes.

Pénélope la reprend aussi, et lui impose silence. Elle fait asseoir Ulysse auprès d'elle, et lui demande quel est son nom, où il a pris naissance, et ce que font ses parents. Ulysse feint qu'il est de l'isle de Crete; qu'il y tenoit un rang distingué lorsque le roi d'Ithaque y a passé pour aller à Ilion: il le dépeint avec la plus grande exactitude, lui parle de l'habit qu'il portoit, et de ceux qui l'accompagnoient: Il les a tous perdus, ajoute-t-il, à son retour; et je saïs qu'il a été le seul à se sauver d'une tempête excitée par la colere des dieux. Pénélope lui dépeint à son tour ses inquiétudes et le chagrin que lui cause l'absence d'Ulysse. Je suis, dit-elle, persécutée par les princes que vous voyez: mon cœur se refuse aux engagements qu'ils me sollicitent de prendre; de peur de les irriter, je les amuse par des espérances que je ne vou-

drois pas réaliser. Je leur avois promis de me décider quand j'aurois achevé de broder un grand voile; j'y travaillois le jour, et la nuit je défaisois l'ouvrage que j'avois fait: quelques unes de mes femmes m'ont trahie, et leur ont découvert cette innocente ruse. Je ne trouve plus d'expédient pour reculer, et je suis la plus malheureuse des femmes.

Temporisez encore, lui dit Ulysse, et ne pleurez plus; le roi d'Ithaque est vivant: vous le verrez bientôt. Je jure, par ce foyer où je me suis réfugié, qu'il reviendra dans cette année.

Dieu veuille que ce bonheur m'arrive, comme vous me le promettez! répondit la sage Pénélope; mais, si j'en crois mes pressentiments, il ne reviendra pas, et personne ne pourra vous fournir les moyens de retourner dans votre patrie.

Cependant la reine, touchée de ce que cet étranger venoit de lui raconter, ordonne à ses femmes d'en prendre soin, de lui dresser un bon lit, de lui laver les pieds et de le parfumer d'essences. Celle, dit-elle, qui le maltraiteroit, ou qui lui feroit la moindre peine, encourroit mon indignation: les hommes n'ont sur la terre qu'une vie fort courte; c'est pourquoi il faut l'employer à faire du bien.

Princesse, répondit Ulysse, modérez votre générosité; je ne suis point accoutumé à tant d'égards; je

ne souffrirai pas que ces jeunes femmes me rendent les services que vous exigez d'elles.

Recevez-les du moins, lui dit Pénélope, d'Euryclée, la nourrice de mon cher et infortuné Ulysse : vous m'avez inspiré un véritable intérêt, et de tous les étrangers qui sont venus dans mon palais, il n'y en a point qui aient marqué dans leurs discours et dans leurs actions tant de vertu et tant de sagesse. Allez donc, dit-elle à Euryclée, allez laver les pieds de cet hôte qui paroît de même âge que mon cher prince : je m'imagine qu'Ulysse est fait comme lui, et dans un état aussi pitoyable ; car les hommes dans la misere vieillissent promptement.

Ah ! s'écrie alors Euryclée, c'est son absence qui cause tous mes chagrins. Seroit-il l'objet de la haine de Jupiter, malgré sa piété? car jamais prince n'a offert à ce dieu tant de sacrifices, ni des hécatombes si parfaites. Je vous l'avoue, pauvre étranger, malgré votre misere vous me causez de grandes agitations : je n'ai vu personne qui ressemblât à Ulysse autant que vous ; c'est sa taille, sa voix, toute sa démarche. Vous n'êtes pas la seule, lui dit Ulysse, qui ayez été frappée de cette ressemblance.

Euryclée prit alors un vaisseau ; et lorsqu'elle lui lava les pieds, elle le reconnut à une cicatrice qui lui restoit d'une blessure que lui avoit faite un sanglier

sur le mont Parnasse, où il étoit allé chasser autrefois avec le fils d'Autolycus, son aïeul maternel, pere d'Anticlée sa mere. Ulysse, se jetant sur elle, lui mit la main sur la bouche, et de l'autre il la tira à lui, et lui dit : Ma chere nourrice, gardez-vous de parler; vous me perdriez, et je m'en vengerois. Ah! mon cher fils, répondit-elle, ne connoissez-vous pas ma fidélité et ma constance? Je garderai votre secret, et je serai aussi impénétrable que la pierre la plus dure, que le fer même.

Après qu'elle eut achevé de laver les pieds d'Ulysse, et qu'elle les eut frottés et parfumés, il s'approcha du feu pour se chauffer. Alors Pénélope lui dit : Je ne vous demande plus qu'un moment d'entretien, car voilà bientôt l'heure du repos pour ceux que le chagrin n'empêche pas de goûter les douceurs du sommeil : pour moi je ne puis presque plus fermer la paupiere. Comme la plaintive Philomele pleure sans cesse son cher Ityle, qu'elle a tué par une cruelle méprise, moi de même je pleure sans cesse, et mon esprit est agité de pensées tristes et diverses : des songes cruels me tourmentent, et il faut que je vous raconte le dernier que j'ai eu. J'ai dans ma basse-cour vingt oisons domestiques que je nourris, et que j'aime à voir : il m'a semblé qu'un aigle est venu du sommet de la montagne voisine fondre sur ces oi-

sons, et leur a rompu le cou; puis, avec une voix articulée comme celle d'un homme, il m'a crié de dessus les creneaux de la muraille où il étoit allé se poser: Fille d'Icarius, prenez courage, ce n'est pas ici un vain songe; ces oisons, ce sont les poursuivants, et moi je suis votre mari qui viens vous délivrer et les punir.

Grande reine, reprit Ulysse, n'en doutez pas, la mort va fondre sur la tête des poursuivants; aucun d'eux ne pourra se dérober à sa cruelle destinée.

Hélas! dit alors Pénélope, rien de plus incertain que les songes, et je n'ose me flatter que le mien s'accomplisse. Le jour de demain est le malheureux jour qui va m'arracher de cette demeure: je vais proposer un combat dont je serai le prix; celui qui se servira le mieux de l'arc d'Ulysse, et fera passer ses fleches dans des bagues suspendues à douze piliers, m'emmenera avec lui, et pour le suivre je quitterai ce palais si riche, où je suis venue dès ma premiere jeunesse, et dont je ne perdrai jamais le souvenir, même dans mes songes.

Ulysse, plein d'admiration pour la prudence de Pénélope, l'exhorte à ne pas différer de proposer ce combat; car, lui dit-il, vous verrez plutôt votre mari de retour que vous ne verrez les poursuivants se ser-

vir de son arc, et faire passer les fleches au travers de tous ces anneaux.

Que je trouve de charmes dans cette conversation! s'écria la reine en soupirant; que je serois aise de la prolonger! mais il n'est pas juste de vous empêcher de dormir : les dieux ont réglé la vie des hommes; ils ont fait le jour pour le travail, et la nuit pour le repos. Je vais donc me coucher sur ce triste lit, témoin de mes douleurs, et si souvent arrosé de mes larmes.

En disant ces mots, elle le quitte et monte dans son magnifique appartement.

LIVRE XX.

ULYSSE se retire dans le vestibule, et se couche sur une peau de bœuf qui n'avoit point été préparée : le sommeil ne ferma pas ses paupieres ; il étoit trop occupé de trouver des moyens de se venger de ses ennemis. Cependant les femmes de Pénélope sortent secrètement de l'appartement de la reine pour aller aux rendez-vous ordinaires qu'elles avoient avec les poursuivants. La vue de ce désordre excita la colere d'Ulysse : il délibéra s'il ne les en puniroit pas sur l'heure ; mais, à la réflexion, il s'appaisa. Supportons encore cet affront, se dit-il à lui-même ; attendons que nous ayons puni les insolents qui veulent me ravir Pénélope.

Comme il étoit dans ces agitations, Minerve descendit des cieux, et vint se placer auprès de lui. Malheureux Ulysse, pourquoi ne dormez-vous pas ? lui dit la déesse : vous vous retrouvez dans votre maison, votre femme est fidele, et vous avez un fils tel qu'il n'y a point de pere qui ne voulût que son fils lui ressemblât.

Je mérite vos reproches, grande déesse, lui répondit Ulysse : mais je roule dans la tête de grands projets, je veux les exécuter, et j'en redoute les suites.

Vous ne comptez donc, reprit Minerve, que sur vos forces et sur votre prudence : ignorez-vous que je vous protege? et douterez-vous toujours de mon pouvoir? Dormez tranquillement, et attendez tout de mon secours : bientôt vous verrez finir les malheurs qui vous accablent.

En finissant ces mots, Minerve versa sur ses yeux un doux sommeil qui calma ses chagrins, et reprit son vol vers l'Olympe. Mais la sage Pénélope, succombant à ses peines, s'écria en gémissant : Que les dieux, témoins de mon désespoir, m'ôtent la vie, qui m'est odieuse! qu'ils me permettent d'aller rejoindre mon cher Ulysse dans le séjour même des ténebres et de l'horreur! que je ne sois pas réduite à faire la joie d'un second mari!

Ulysse entendit les gémissements de Pénélope; il craignit d'en avoir été reconnu. Il délibéra s'il n'iroit pas se présenter à elle; mais auparavant il leve les mains au ciel, et fait aux dieux cette priere : Pere des dieux et des hommes, grand Jupiter, dirigez mes pas; que je puisse tirer quelque bon augure des premiers

mots que j'entendrai prononcer! que je sois rassuré par quelque prodige de votre puissance!

Le dieu du ciel exauça sa priere; il fit gronder la foudre. Une femme occupée à moudre de l'orge et du froment, étonnée d'entendre le tonnerre, quoique le ciel fût sans nuages, s'écria : Sans doute, pere des dieux, que vous envoyez à quelqu'un ce merveilleux prodige ! Hélas ! daignez accomplir le desir d'une malheureuse ; faites qu'aujourd'hui les poursuivants prennent leur dernier repas dans ce palais!

Ulysse eut une joie extrême d'avoir eu un prodige dans le ciel, et un bon augure sur la terre ; et il ne douta plus qu'il n'exterminât bientôt ses ennemis.

Le jour commençoit à paroître ; les femmes allument du feu, et se distribuent dans les différents offices dont elles étoient chargées. Les cuisiniers arrivent, les pourvoyeurs leur portent des provisions. Philétius, qui avoit l'intendance des troupeaux d'Ulysse dans l'isle des Céphaliens, leur mene une génisse grasse et des chevres ; c'étoit malgré lui : il étoit attaché à son ancien maître; il aimoit Télémaque, et voyoit avec douleur tout ce qui se passoit dans le palais.

A la vue d'un étranger couvert de haillons, il est

attendri. Hélas! dit-il, peut-être qu'Ulysse, s'il n'est pas mort, n'est pas mieux traité de la fortune. Que ne vient-il mettre fin aux désordres insupportables dont nous sommes témoins!

Rassurez-vous, lui dit alors Ulysse; je vous jure que votre maître arrivera ici avant que vous en sortiez.

Ah! répondit le pasteur, daigne le grand Jupiter accomplir cette grande promesse!

Les poursuivants se mettent à table. Télémaque entre dans la salle; il y introduit Ulysse, et recommande avec autorité à tous les convives de respecter son hôte. Ils en furent étonnés; et Ctésippe, pour braver les menaces de Télémaque, se saisit d'un pied de bœuf et le lance avec violence à la tête d'Ulysse, qui évite le coup. Son fils, en colere, lui dit qu'il est bien heureux de n'avoir pas blessé ce pauvre étranger, qu'il l'en auroit puni sur le champ en le perçant de sa pique. Que personne, ajouta-t-il, ne s'avise de suivre cet exemple; je ne suis plus d'âge à souffrir de pareils excès chez moi.

Télémaque a raison, dit Agélaüs, fils de Damastor: mais pour mettre fin à tout ce qu'il peut souffrir de nos poursuites, que ne conseille-t-il à la reine de choisir un mari? il n'y a plus d'espoir de retour pour

Ulysse, et tous les délais de Pénélope tournent à la ruine de son fils.

Quoi qu'il m'en puisse coûter, lui répondit Télémaque, je ne contraindrai jamais ma mere à sortir de mon palais, ni à faire un choix qui peut lui déplaire.

Cependant Minerve aliene les esprits des poursuivants, et leur inspire une envie démesurée de rire. Ils avaloient des morceaux de viande tout sanglants; leurs yeux étoient noyés de larmes, et ils poussoient de profonds soupirs avant-coureurs des maux qui les attendoient.

Le devin Théoclymene, effrayé de ce qu'il voyoit, s'écria : Ah! malheureux! qu'est-ce que je vois? Que vous est-il arrivé de funeste?

Eurymaque, s'adressant aux convives, leur dit : Cet étranger extravague, il vient sans doute tout fraîchement de l'autre monde: qu'on fasse sortir ce fou de la salle; qu'on le conduise à la place publique.

Je sortirai très bien tout seul, répondit Théoclymene; j'en sortirai avec grand plaisir, car je vois ce que vous ne voyez pas; je vois les maux qui vont fondre sur vos têtes.

Tous s'écrierent que Télémaque étoit bien mal

en hôtes : l'un, dirent-ils, est un misérable mendiant, et l'autre nous donne des extravagances pour des prophéties.

Voilà les beaux propos que tenoient les poursuivants. Télémaque ne daigne pas y répondre. Mais si le dîner leur fut agréable, le souper qui le suivit ne lui ressembla pas.

LIVRE XXI.

Minerve inspira à Pénélope de proposer dès ce jour aux poursuivants l'exercice de tirer la bague avec l'arc d'Ulysse : il étoit suspendu, avec un carquois rempli de fleches, dans un appartement qui étoit au haut du palais, et où elle avoit renfermé les richesses et les armes de son mari. Cet arc étoit un présent qu'Iphitus, fils d'Eurytus, égal aux immortels, avoit fait autrefois à Ulysse dans le pays de Lacédémone, où ils s'étoient rencontrés dans le palais d'Orsiloque. La reine fait porter, par ses femmes, à l'entrée de la salle, l'arc, le carquois et le coffre où étoient les bagues qui devoient servir à l'exercice qu'elle alloit proposer. Princes, leur dit-elle, puisque vous vous obstinez à demander ma main; je la donnerai à celui qui tendra cet arc merveilleux le plus facilement, et qui fera passer sa fleche dans les bagues suspendues à ces douze piliers.

Alors Télémaque, prenant la parole, dit : Je ne puis pas être simple spectateur d'un combat qui doit me coûter si cher. Non, non; comme vous allez

faire vos efforts pour m'enlever Pénélope, il faut que je fasse aussi les miens pour la retenir : si je suis assez heureux pour réussir, je n'aurai pas la douleur de voir ma mere me quitter et suivre un second mari; car elle n'abandonnera pas un fils qu'elle verra en état de suivre les grands exemples de son pere.

Aussitôt il se leve, quitte son manteau et son épée, et se met lui-même à dresser les piliers et à suspendre les bagues. Il prend l'arc ensuite, il essaie trois fois de le bander : mais ses efforts sont inutiles. Il ne désespéroit cependant pas encore, lorsqu'Ulysse, qui vit que cela pourroit être contraire à ses desseins, lui fit signe d'y renoncer.

Léodès, fils d'Énops, prit l'arc qu'avoit abandonné Télémaque, et s'efforça vainement de le bander, et prophétisa que les autres n'y réussiroient pas mieux, et trouveroient la mort dans ce prétendu jeu. Antinoüs, offensé de cette prédiction, lui reprocha sa foiblesse avec aigreur, et chargea le berger Mélanthius de faire fondre de la graisse pour en frotter l'arc, et le rendre plus souple et plus maniable.

Dans ce moment, Eumée et Philétius, tous deux très attachés à Ulysse, sortent de la salle; le roi d'Ithaque les suit, se déclare à eux, leur demande s'il peut compter sur leur courage et sur leur fidélité,

leur donne ses ordres, et leur assigne les postes qu'ils doivent occuper; ils rentrent ensuite l'un après l'autre, et trouvent Eurymaque désespéré de ne pouvoir tendre l'arc qu'il tenoit à la main. Quelle honte pour nous, s'écrioit-il, de ne pouvoir faire aucun usage de cette arme dont Ulysse se servoit si facilement!

Antinoüs, toujours confiant, lui dit: Ce n'est pas la force qui nous manque, mais nous avons mal pris notre temps; c'est aujourd'hui une des grandes fêtes d'Apollon: est-il permis de tendre l'arc? Tenons-nous aujourd'hui en repos; faisons un sacrifice à ce dieu, qui préside à l'art de tirer des fleches, et, favorisés de son secours, nous acheverons heureusement cet exercice.

Ulysse se leve alors; il applaudit au discours d'Antinoüs, et demande cependant la permission de manier un moment cet arc, pour éprouver ses forces et voir si elles sont encore entieres, et comme elles étoient avant ses fatigues et ses malheurs.

Malheureux vagabond, lui dit Antinoüs irrité, ainsi que tous les poursuivants, de tant d'audace, le vin te trouble la raison: demeure en repos, ne cherche point à entrer en lice avec des hommes si fort au-dessus de toi.

Pourquoi non? dit Pénélope: cet étranger n'aspire

pas sans doute à m'épouser; je me flatte qu'il n'est pas assez insensé pour se bercer d'une telle espérance.

Mais, dit Eurymaque, quelle humiliation pour nous, grande princesse, si un vil mendiant nous surpassoit en force et en adresse!

C'est votre conduite, lui répliqua la reine, qui doit vous couvrir de confusion. Donnez-lui donc cet arc, afin que nous voyions ce qu'il sait faire; s'il vient à bout de le tendre, je lui donnerai une belle tunique, un beau manteau, des brodequins, une épée, un long javelot, et je le ferai conduire où il voudra.

Eumée remet l'arc entre les mains d'Ulysse; Pénélope se retire dans son appartement par le conseil de Télémaque, et ce jeune prince ordonne à Euryclée d'en fermer les portes, afin qu'aucune des femmes de sa mere ne puisse en sortir. Ulysse alors examine son arc, s'assure qu'il est en bon état, et soutient, sans s'émouvoir, toutes les mauvaises plaisanteries des poursuivants; il le tend ensuite, sans aucun effort, et aussi facilement qu'un maître de lyre tend une corde à boyau en tournant une cheville. Pour éprouver la corde, il la lâcha; la corde lâchée résonna, et fit un bruit semblable à la voix de l'hirondelle. Après cette épreuve, il prend la fleche, il l'ajuste sans se lever de son siege, et tire avec tant de

justesse qu'il enfile les anneaux de tous les piliers. Jeune prince, dit-il ensuite à son fils, votre hôte ne vous fait point de honte, il n'a point manqué le but; je ne méritois point le mépris et les reproches des poursuivants.

En même temps il fait signe à Télémaque, qui l'entend, prend son épée, s'arme d'une bonne pique, et se tient debout près du siege de son pere.

LIVRE XXII.

ULYSSE jette ses haillons, saute sur le seuil de la porte avec son arc et son carquois, verse à ses pieds toutes ses fleches; et s'adressant aux poursuivants: Il est temps que tout ceci change de face, et que je me propose un but plus sérieux; nous verrons si j'y atteindrai, et si Apollon m'accordera cette gloire.

Il dit, et tire en même temps sur Antinoüs: il portoit à la bouche une coupe pleine de vin; la pensée de la mort étoit alors bien éloignée de lui; il tombe percé à la gorge, et inonde la table de son sang. Les convives jettent un grand cri; ils se levent, courent aux armes: mais ils ne trouvent ni bouclier, ni pique; Ulysse avoit eu la précaution de les faire enlever. Ne pouvant donc pas lui résister par la force, ils tâchent de l'intimider par des injures. Ulysse, les regardant avec des yeux terribles, se fit alors connoître. Lâches, leur dit-il, vous ne vous attendiez pas que je reviendrois des rivages de Troie, et, dans cette confiance, vous consumiez ici tous mes biens; vous déshonoriez ma maison par vos infâmes débauches, et vous poursuiviez ma femme sans vous remettre devant les yeux

ni la crainte des dieux ni la vengeance des hommes.

Il dit, et une pâle frayeur glace leurs esprits. Le seul Eurymaque eut l'assurance de lui répondre que, s'il étoit véritablement Ulysse, il avoit raison de se plaindre, mais qu'Antinoüs étoit le plus coupable, qu'il s'en étoit vengé, et que pour eux ils étoient prêts à réparer tous les dommages qu'ils lui avoient faits.

Non, non, répliqua le roi d'Ithaque; ce ne sont pas vos biens qui pourront me satisfaire, j'en veux à votre vie; vous n'avez qu'à vous défendre ou à prendre la fuite.

Eurymaque alors tire son épée, se lance sur Ulysse; celui-ci le prévient, et lui perce le cœur d'une fleche. Amphinome tombe sous les coups de Télémaque, qui lui laisse la pique dans le corps, et avertit son pere qu'il va chercher des javelots et des boucliers, et armer les deux fideles pasteurs qu'il avoit chargés de garder les portes. Allez, mon fils, répondit Ulysse; apportez-moi ces armes, j'ai encore assez de fleches pour me défendre quelque temps: mais ne tardez pas; car on forceroit enfin ce poste que je défends tout seul.

Télémaque, sans perdre un moment, monte à l'appartement où étoient les armes; il en apporte pour son pere, pour lui-même, pour le fidele Eu-

mée, et pour Philétius. Mélanthius, voyant que le fils d'Ulysse avoit négligé de fermer la porte de l'arsenal, y monte par un escalier dérobé, et en rapporte aux poursuivants des boucliers, des casques et des javelots. Ulysse s'appercevant de la trahison de Mélanthius, et le voyant enfiler encore l'escalier dérobé, ordonne à Eumée et à Philétius de le suivre, de le saisir, de le lier, de le suspendre à une colonne de l'appartement, et de le laisser là tout en vie souffrir long-temps les peines qu'il a méritées. L'ordre est ponctuellement exécuté.

Mais les amants de Pénélope, bien armés, se préparent au combat, semblent ne respirer que le sang et le carnage. Minerve alors, sous la figure de Mentor, se joint à Ulysse, qui la reconnoît, et l'exhorte à l'aider à se défendre. Les poursuivants, qui la prennent pour le véritable Mentor, cherchent à l'intimider par les plus terribles menaces. Minerve en fut indignée, et disparut après avoir encouragé Ulysse et Télémaque : mais elle rendit inutiles les efforts de leurs ennemis, et détourna tous les coups qu'ils vouloient porter au roi d'Ithaque. Il n'en fut pas de même de ceux d'Ulysse; les quatre plus braves tomberent sous ses traits, et le reste ne tarda pas à périr victime de sa vengeance.

Le chantre Phémius, cherchant à éviter la mort, et

ne pouvant l'éviter par la fuite, vint alors se jeter aux pieds d'Ulysse. Fils de Laërte, lui dit-il, vous me voyez à vos genoux, ayez pitié de moi, donnez-moi la vie. Vous auriez une douleur amere d'avoir fait périr un chantre qui fait les délices des hommes et des dieux; je n'ai eu dans mon art d'autre maître que mon génie. C'est malgré moi que je suis venu dans votre palais pendant votre absence. Pouvois-je résister à des princes si fiers, et qui avoient en main l'autorité et la force?

Télémaque intercéda pour Phémius, et pria aussi son pere d'épargner le héraut Médon, qui a pris tant de soin de son enfance. Médon, encouragé par la supplique de Télémaque, se montra alors, et sortit de dessous un siege où il s'étoit couvert d'une peau de bœuf nouvellement dépouillé. Ulysse leur accorda la vie à tous les deux, et les fit sortir de ce lieu de carnage.

Après avoir fait mordre la poussiere à tous les poursuivants, il appelle Euryclée, et lui demande le nom des femmes de Pénélope qui ont participé à leurs crimes; elles paroissent tremblantes et le visage couvert de larmes. Ulysse leur ordonne d'emporter les morts, de nettoyer la salle, et de laver les sieges et la table; après quoi, pour les punir de leur trahi-

son et de leurs désordres, il les condamne toutes à perdre la vie.

Cette horrible exécution faite, Ulysse, pour purifier son palais, demande du feu et du soufre, et fait descendre ensuite dans la salle les autres femmes de Pénélope; elles se jeterent à l'envi au cou de ce prince : il les reconnut toutes, et répondit à leurs caresses par des larmes et des sanglots.

LIVRE XXIII.

Euryclée, transportée de joie, monte à l'appartement de la reine. Le zele lui redonne les forces de la jeunesse; elle marche d'un pas ferme et assuré, et dans un moment elle arrive près du lit de la princesse, et lui crie : Éveillez-vous, ma chere Pénélope; Ulysse est enfin revenu, il est dans ce palais, il s'est vengé des princes qui aspiroient à votre main.

La sage Pénélope, éveillée, lui répond dans sa surprise : Pourquoi venez-vous me tromper? pourquoi troubler un sommeil qui suspendoit toutes mes douleurs?

Je ne vous trompe pas, réplique Euryclée; Ulysse est de retour : c'est l'étranger même à qui vous avez parlé, et qu'on a si maltraité dans votre maison.

Pénélope alors ouvre son cœur à la joie, saute de son lit, embrasse sa chere nourrice, et la conjure de lui dire la vérité, et de lui raconter comment on a pu se défaire en si peu de temps de tant de concurrents. Puis retombant dans ses inquiétudes, elle lui dit : Ce sont des contes que tout ce que vous me rap-

portez. N'est-ce pas quelqu'un des immortels qui, ne pouvant souffrir les mauvaises actions de ces princes, leur a donné la mort? Pour mon cher Ulysse, il a perdu toute espérance de retour; il a perdu la vie! Descendons néanmoins; allons trouver mon fils, et voir l'auteur de ce grand exploit.

En finissant ces mots, elle s'avance en délibérant sur la conduite qu'elle devoit tenir. La crainte de donner dans quelque piege funeste à son honneur la rendit très réservée. Télémaque, surpris de son embarras, lui reproche sa froideur; elle s'excuse sur le saisissement que lui cause toute cette aventure. Je n'ai, dit-elle, la force ni de parler à cet étranger, ni de le regarder: mais s'il est véritablement mon cher Ulysse, il lui est fort aisé de se faire connoître sûrement.

Ulysse dit alors, en souriant, à Télémaque: Mon fils, donnez le temps à votre mere de m'examiner; laissez-la me faire des questions: elle me méconnoît, parcequ'elle me voit mal-propre et couvert de haillons; elle ne peut s'imaginer que je sois Ulysse: cela changera. Pensons à nous mettre à couvert des suites que nous devons craindre de tant de princes immolés à notre vengeance; tâchons de donner le change au public, avant que le bruit de cette expé-

dition éclate; mettons tout en ordre dans la maison; prenons le bain; parons-nous de nos plus beaux habits; que tout le palais retentisse de cris de joie et d'alégresse, et que le peuple trompé s'imagine que Pénélope a fait son choix, et vient de donner la main à un de ses prétendants.

On exécute les ordres d'Ulysse. Lui-même, après s'être baigné et parfumé, se couvre d'habits magnifiques: Minerve lui donne un éclat extraordinaire de beauté et de bonne mine. Il va se présenter à la reine; il s'asseoit auprès d'elle; il lui reproche son air d'indifférence.

Prince, lui répond Pénélope, mon embarras ne vient ni de fierté, ni de mépris. Vous me paroissez Ulysse: mais je ne me fie pas encore assez à mes yeux; et la fidélité que je dois à mon mari, et ce que je me dois à moi-même, demandent les plus exactes précautions et les sûretés les plus grandes. Mais, Euryclée, allez, faites porter hors de la chambre de mon mari le lit qu'il s'est fait lui-même: garnissez-le de tout ce que nous avons de meilleur et de plus beau, afin qu'il aille prendre du repos.

Cela est impossible, répondit Ulysse, à moins qu'on n'ait scié les pieds de ce lit qui étoient attachés au plancher.

A ces mots la reine tombe presque évanouie; elle ne doute plus que ce ne soit son cher Ulysse. Enfin, revenue de sa foiblesse, elle court à lui, le visage baigné de pleurs; et en l'embrassant avec toutes les marques d'une véritable tendresse, elle lui dit: Mon cher Ulysse, ne soyez point irrité contre moi, ne me faites plus de reproches. Depuis votre départ j'ai été dans une appréhension continuelle que quelqu'un ne vînt me surprendre par des apparences trompeuses. Combien d'exemples de ces surprises! Hélene même, quoique fille de Jupiter, ne fut-elle pas trompée? Présentement que vous m'en donnez des preuves si fortes, je vous reconnois pour mon cher Ulysse, que je pleure depuis si long-temps.

Ces paroles attendrirent Ulysse, et le remplirent d'admiration pour la vertu et la prudence de Pénélope. Hélas! lui dit-il alors en soupirant, nous ne sommes pas encore à la fin de tous nos travaux; il m'en reste un à entreprendre, et c'est le plus long et le plus difficile, comme Tirésias me le déclara le jour que je descendis dans le ténébreux palais de Pluton pour consulter ce devin sur les moyens de retourner dans ma patrie.

Quel est-il? répliqua Pénélope: comment se terminera-t-il?

Heureusement, lui répondit Ulysse; et le devin m'a assuré que la mort ne trancheroit le fil de mes jours qu'au bout d'une longue et paisible vieillesse, qu'après que j'aurois rendu mon peuple heureux et florissant.

Ulysse lui raconta ensuite tout ce qu'il avoit éprouvé de malheurs, tout ce qu'il avoit couru de dangers depuis son départ de Troie : il commença par la défaite des Ciconiens; il lui fit le détail des cruautés du cyclope Polyphême, et de la vengeance qu'il avoit tirée du meurtre de ses compagnons, que ce monstre avoit dévorés; il lui raconta son arrivée chez Eole, les caresses insidieuses de Circé, sa descente aux enfers pour y consulter l'ame de Tirésias; il lui peignit les rivages des Sirenes, les merveilles de leurs chants et le péril qu'il y avoit à les entendre; il lui parla des écueils effroyables de Charybde et de Scylla, de son arrivée dans l'isle de Trinacrie, de l'imprudence de ses compagnons qui tuerent les bœufs du Soleil, du naufrage et de la mort de ses compagnons en punition de ce crime, et de la pitié que les dieux eurent de lui en le faisant aborder seul dans l'isle de Calypso; il n'oublia pas les efforts de la déesse pour le retenir, ni les offres qu'elle lui fit de l'immortalité. Enfin il lui raconta comment, après tant

de travaux, il étoit arrivé chez les Phéaciens, et de là à Ithaque.

Il finit là son histoire : le sommeil vint le délasser de ses fatigues; et, quand l'aurore parut, il partit pour aller embrasser son pere, en ordonnant à Pénélope de se tenir dans son appartement, et de ne se laisser voir à personne.

LIVRE XXIV.

Cependant Mercure avoit assemblé les ames des poursuivants de Pénélope. Il tenoit à la main sa verge d'or, et ces ames le suivoient avec une espece de frémissement. Arrivées dans la prairie d'asphodele, où habitent les ombres, elles trouverent l'ame d'Achille, celle de Patrocle, celle d'Antiloque, celle d'Ajax, le plus beau et le plus vaillant des Grecs après le fils de Pélée. L'ame d'Agamemnon étoit venue les joindre. Achille, lui adressant la parole, lui dit : Fils d'Atrée, nous pensions que de tous les héros vous étiez le plus chéri du maître du tonnerre ; la parque inexorable a donc tranché le fil de vos jours avant le temps ?

Fils de Pélée, lui répondit Agamemnon, que vous êtes heureux d'avoir terminé votre vie sur le rivage d'Ilion ! les plus braves des Grecs et des Troyens furent tués autour de vous, et jamais guerrier ne fut pleuré plus amèrement, jamais monarque ne reçut tant d'honneurs au moment de ses funérailles. La déesse votre mere, avertie par nos cris de votre mort funeste, sortit de la mer avec ses nymphes ;

elles environnerent votre bûcher; et quand les flammes de Vulcain eurent achevé de vous consumer, elle nous donna une urne d'or, présent de Bacchus et chef-d'œuvre de Vulcain, pour renfermer vos cendres précieuses avec celles de votre ami Pätrocle. Toute l'armée travailla ensuite à vous élever un magnifique tombeau sur le rivage de l'Hellespont. Oui, divin Achille, la mort même n'a eu aucun pouvoir sur votre nom; il passera d'âge en âge, avec votre gloire, jusqu'à la derniere postérité. Et moi, quel avantage ai-je retiré de mes travaux? J'ai péri honteusement, victime du traître Égisthe et de ma détestable femme.

Ils s'entretenoient encore, lorsque Mercure leur présenta les ames des poursuivants. Achille et Agamemnon ne les virent pas plutôt, qu'ils s'avancerent au-devant d'elles : ils reconnurent le fils de Mélanthée, le vaillant Amphimédon. Quel accident, lui dirent-ils, a fait descendre dans ce séjour ténébreux une si nombreuse et si vaillante jeunesse?

C'est, répondit Amphimédon, la colere d'Ulysse: nous le croyions enseveli sous les eaux; nous poursuivions la main de Pénélope : elle ne rejetoit ni n'acceptoit aucun de nous; mais elle nous faisoit de vaines et inutiles promesses, dans l'espérance que son cher et vaillant Ulysse viendroit tôt ou tard la déli-

vrer de nos poursuites. Il est arrivé après vingt ans de courses et de travaux; et aidé de son seul Télémaque, il s'est, comme vous voyez, cruellement vengé de notre témérité et de notre insolence.

Ah ! s'écria aussitôt Agamemnon, que vous êtes heureux, fils de Laërte, d'avoir trouvé une femme si sage et si vertueuse ! Quelle prudence dans cette fille d'Icarius ! quelle fidélité pour son mari ! La mémoire de sa vertu ne mourra jamais, et pour l'instruction des mortels elle recevra l'hommage de tous les siecles. Pour la fille de Tyndare, elle sera le sujet de chants odieux et tragiques, et son nom sera à jamais couvert de honte et d'opprobre.

Ainsi s'entretenoient ces ombres dans le royaume de Pluton. Cependant Ulysse et Télémaque arrivent à la campagne du vieux Laërte: elle consistoit en quelques pieces de terre qu'il avoit augmentées par ses soins et par son travail, et dans une petite maison qu'il avoit bâtie; tout auprès l'on voyoit une espece de ferme où logeoient les domestiques peu nombreux qu'il avoit conservés: il avoit auprès de lui une vieille femme de Sicile, qui gouvernoit sa maison et prenoit un grand soin de sa vieillesse dans ce désert où il s'étoit confiné. Ulysse ordonna à son fils et aux bergers qui l'accompagnoient, de se retirer dans la maison, d'y porter ses armes et d'y préparer le dîner,

Pour lui, il s'avança vers un grand verger, où il trouva son pere seul, occupé à arracher les mauvaises herbes qui croissoient autour d'un jeune arbre : il étoit vêtu d'une tunique fort usée, portoit de vieilles bottines de cuir, avoit aux mains des gants fort épais, et sur la tête un casque de peau de chevre.

Quand Ulysse apperçut son pere dans cet équipage pauvre et lugubre, il ne put retenir ses larmes : puis se déterminant à l'aborder, et craignant de se faire connoître trop promptement, il feignit d'être un étranger qui doutoit s'il étoit dans l'isle d'Ithaque. Il lui demande donc quelle est la région où il se trouve, le félicite sur le succès de ses travaux, la propreté de son jardin, et l'abondance de légumes et de fruits qu'il lui procuroit. Vous êtes, ajouta-t-il, vêtu comme un pauvre esclave, et cependant vous avez la mine d'un roi; que ne jouissez-vous donc du repos et des avantages que vous pourriez avoir?

Il lui parla ensuite d'Ulysse, de l'hospitalité qu'il lui avoit donnée, des présents qu'il lui avoit faits. Hélas! s'écria Laërte au nom d'Ulysse, mon cher fils n'est plus! s'il étoit vivant, il répondroit à votre générosité.

Après ces mots, le vieillard tombe presque de foiblesse. Ulysse se jette alors tendrement à son cou, et lui dit : Mon pere, je suis celui que vous pleurez.

Si vous êtes Ulysse, ce fils si cher, répondit Laërte, donnez-moi un signe certain qui me force à vous croire.

Ulysse alors lui montre la cicatrice de l'énorme plaie que lui fit autrefois un sanglier sur le mont Parnasse, lorsqu'il alla voir son grand-pere Autolycus. Si ce signe ne suffit pas, je vais vous montrer dans ce jardin les arbres que vous me donnâtes autrefois, lorsque dans mon enfance je vous les demandai. Je vous en dirai le nombre et l'espece.

A ces mots, le cœur et les genoux manquent à Laërte; mais revenu bientôt à lui, il s'écrie : Grand Jupiter! il y a donc encore des dieux dans l'Olympe, puisque ces impies poursuivants ont été punis de leurs violences et de leurs injustices! Mais ne voudroit-on pas venger leur mort?

Ne craignez rien, répond Ulysse : allons dans votre maison, où j'ai envoyé Télémaque avec Eumée et Philétius, pour nous préparer à manger.

Ils entrent : la vieille Sicilienne baigne son maître Laërte, le parfume d'essences, et lui donne un habit magnifique pour honorer ce grand jour. Dolius arrive aussi avec ses enfants : nouvelle reconnoissance très attendrissante. On se met à table; et à peine a-t-on dîné, qu'on apprend qu'Eupithès, à la tête des habitants d'Ithaque, qu'il avoit soulevés pour venger

la mort de son fils Antinoüs, arrivoit pour attaquer Ulysse.

On prend les armes. Laërte et Dolius s'en couvrent comme les autres, quoiqu'ils soient accablés sous le poids des ans. Ulysse fait ouvrir les portes; il sort fièrement à la tête de sa petite troupe, et dit à Télémaque : Mon fils, voici une occasion de vous distinguer et de montrer ce que vous êtes; ne déshonorez pas vos ancêtres, dont la valeur est célebre dans tout l'univers.

Mon pere, répondit Télémaque, j'espere que ni vous, ni Laërte, vous n'aurez point à rougir de moi, et que vous reconnoîtrez votre sang.

Laërte, ravi d'entendre ces paroles pleines d'une si noble fierté, s'écrie : Quel jour pour moi ! quelle joie ! Je vois de mes yeux mon fils et mon petit-fils disputer de valeur, et se montrer à l'envi dignes de leur naissance.

Il s'avance, et, fortifié par Minerve qu'il invoque, il lance sa pique avec roideur; elle va donner dans le casque d'Eupithès, dont elle perce et brise le crâne. Ulysse alors, et son généreux fils, se jettent sur la troupe, déconcertée de la mort de leur chef; ils portent la mort dans tous les rangs, et il ne s'en seroit pas échappé un seul si Minerve, en inspirant aux en-

nemis une telle frayeur que les armes leur tomboient des mains, n'eût aussi inspiré à Ulysse des sentiments de compassion et de paix. Cette déesse, sous la figure du sage Mentor, en dicta les conditions, et l'on ne songea plus qu'à les cimenter par les sacrifices et les serments accoutumés.

FIN DE L'ODYSSÉE.

LETTRES
DIVERSES.

LETTRES
A MONSEIGNEUR
LE DUC DE BOURGOGNE,
DEPUIS DAUPHIN,
PERE DU ROI LOUIS XV.

LETTRE PREMIERE.

Exhortation à la piété solide et à l'humble connoissance de soi-même.

JAMAIS rien ne m'a tant consolé que la lettre que j'ai reçue. J'en rends graces à celui qui peut seul faire dans les cœurs tout ce qu'il lui plaît pour sa gloire. Il faut qu'il vous aime beaucoup, puisqu'il vous donne son amour, au milieu de tout ce qui est capable de l'éteindre dans votre cœur. Aimez-le donc au-dessus de tout, et ne craignez que de ne l'aimer pas. Il sera lui seul votre lumiere, votre force, votre vie, votre tout. Oh! qu'un cœur est riche et puissant au milieu des croix, lorsqu'il porte ce trésor au-dedans

de soi ! C'est là que vous devez vous accoutumer à le chercher avec une simplicité d'enfant, avec une familiarité tendre, avec une confiance qui charme un si bon pere.

Ne vous découragez point de vos foiblesses. Il y a une maniere de les supporter sans les flatter, et de les corriger sans impatience. Dieu vous la fera trouver, cette maniere paisible et efficace, si vous la cherchez avec une entiere défiance de vous-même, et marchant toujours en sa présence, comme Abraham.

Au nom de Dieu, que l'oraison nourrisse votre cœur, comme les repas nourrissent votre corps. Que l'oraison de certains temps réglés soit une source de présence de Dieu dans la journée ; et que la présence de Dieu, devenant fréquente dans la journée, soit un renouvellement d'oraison. Cette vue courte et amoureuse de Dieu ranime tout l'homme, calme ses passions, porte avec soi la lumiere et le conseil dans les occasions importantes, subjugue peu-à-peu l'humeur, fait qu'on possede son ame en patience, ou plutôt qu'on la laisse posséder à Dieu : *Renovamini spiritu mentis vestrae* [1]. Ne faites point de longue oraison ; mais faites-en un peu, au nom de Dieu, tous

(1) Ephes. 4, v. 23.

les matins, en quelque temps dérobé. Ce moment de provision vous nourrira toute la journée. Faites cette oraison plus du cœur que de l'esprit, moins par raisonnement que par simple affection; peu de considérations arrangées, beaucoup de foi et d'amour.

Il faut lire aussi, mais des choses qui vous puissent recueillir, fortifier et familiariser avec Dieu. Ne craignez point de fréquenter les sacrements selon votre besoin et votre attrait : il ne faut pas que de vains égards vous privent du pain descendu du ciel, qui veut se donner à vous. Ne donnez jamais aucune démonstration inutile; mais aussi ne rougissez jamais de celui qui fera lui seul toute votre gloire.

Ce qui me donne de merveilleuses espérances, c'est que je vois par votre lettre que vous sentez vos foiblesses, et que vous les reconnoissez humblement. Oh! qu'on est fort en Dieu, quand on se trouve bien foible en soi-même! *Cùm infirmor, tunc potens sum* (1). Craignez, mille fois plus que la mort, de tomber. Mais si vous tombiez malheureusement, hâtez-vous de retourner au pere des miséricordes et au Dieu de toute consolation, qui vous tendra les bras; et ouvrez votre cœur blessé à celui qui peut vous guérir. Sur-tout, soyez humble et petit : *Et vilior fiam plus quàm factus sum,* disoit David (2), *et ero*

(1) II Cor. 12, v. 10.

(2) II Reg. 6, v. 22.

humilis in oculis meis. Appliquez-vous à vos devoirs: ménagez votre santé, et modérez vos goûts. Je ne vous parle que de Dieu et de vous; il n'est pas question de moi. Dieu merci, j'ai le cœur en paix: ma plus rude croix est de ne vous point voir; mais je vous porte sans cesse devant Dieu, dans une présence plus intime que celle des sens. Je donnerois mille vies comme une goutte d'eau, pour vous voir tel que Dieu vous veut. *Amen! Amen!*

LETTRE II.

Que l'amour de Dieu doit être notre principe, notre fin, notre regle et notre tout en toutes choses.

Je crois, monseigneur, que la vraie maniere d'aimer vos proches, c'est de les aimer en Dieu et pour Dieu. Les hommes ne connoissent point l'amour de Dieu: faute de le connoître, ils en ont peur, et s'en éloignent. Cette crainte fait qu'ils ne peuvent comprendre la douce familiarité des enfants, dans le sein du plus tendre de tous les peres. Ils ne connoissent qu'un maître tout-puissant et rigoureux. Ils sont toujours contraints avec lui, toujours gênés dans tout ce qu'ils font. Il font à regret le bien, pour éviter le châti-

ment : ils feroient le mal, s'ils osoient le faire, et s'ils pouvoient espérer l'impunité. L'amour de Dieu leur paroît une dette onéreuse : ils cherchent à l'éluder par des formalités et par un culte extérieur, qu'ils veulent toujours mettre à la place de cet amour sincere et effectif. Ils chicanent avec Dieu même, pour lui donner le moins qu'ils peuvent. Ô mon Dieu, si les hommes savoient ce que c'est que vous aimer, ils ne voudroient plus d'autre vie et d'autre joie que votre amour !

Cet amour ne demande de nous que des mœurs innocentes et réglées. Il veut seulement que nous fassions pour Dieu tout ce que la raison nous doit faire pratiquer. Il n'est pas question d'ajouter aux bonnes actions qu'on fait déja ; il n'est question que de faire par amour pour Dieu ce que les honnêtes gens qui vivent bien font par honneur et par amour pour eux-mêmes. Il n'y a à retrancher que le mal, qu'il faudroit retrancher quand même nous n'aurions d'autre principe que la vraie raison. Pour tout le reste, laissons-le dans l'ordre que Dieu a établi dans le monde : faisons les mêmes choses honnêtes et vertueuses ; mais faisons-les pour celui qui nous a faits, et à qui nous devons tout.

Cet amour de Dieu ne demande point de tous les chrétiens des austérités semblables à celles des an-

ciens solitaires, ni leur solitude profonde, ni leur contemplation: il ne demande d'ordinaire, ni les actions éclatantes et héroïques, ni le renoncement aux biens légitimement acquis, ni le dépouillement des avantages de chaque condition. Il veut seulement qu'on soit juste, sobre, modéré dans l'usage convenable de toutes ces choses: il veut seulement qu'on n'en fasse pas son dieu et sa béatitude, mais qu'on en use suivant son ordre, et pour tendre vers lui.

Cet amour n'augmente point les croix; il les trouve déja toutes semées dans toutes les conditions des hommes. Nos croix nous viennent de l'infirmité de nos corps, et des passions de nos ames: elles viennent de nos imperfections, et de celles des autres hommes, avec qui nous sommes obligés de vivre. Ce n'est pas l'amour de Dieu qui nous cause ces peines; au contraire, c'est lui qui nous les adoucit par la consolation dont il assaisonne nos souffrances. Il diminue même nos croix, à mesure qu'il modere nos passions ardentes et notre sensibilité, qui sont la source de tous nos véritables maux. Si l'amour de Dieu étoit parfait en nous, en nous détachant de tout ce que nous craignons de perdre, ou que nous desirons d'acquérir, il finiroit toutes nos douleurs, et nous combleroit d'une paix bienheureuse.

Pourquoi donc tant craindre l'amour, qui ne fait

aucun de nos maux, qui peut les adoucir tous, et qui feroit entrer avec lui dans nos cœurs tous les biens? Les hommes sont bien ennemis d'eux-mêmes, de résister à cet amour, et de le craindre.

Le précepte de l'amour, loin d'être une surcharge au-dessus de tous les autres préceptes, est au contraire ce qui rend tous les autres préceptes doux et légers. Ce qu'on fait par crainte et sans amour, est toujours ennuyeux, dur, pénible, accablant. Ce qu'on fait par amour, par persuasion, par volonté pleinement libre, quelque rude qu'il soit aux sens, devient toujours doux. L'envie de plaire à Dieu qu'on aime, fait que, si on souffre, on aime à souffrir; la souffrance qu'on aime, n'est plus une souffrance.

Cet amour ne trouble, ne dérange, ne change rien dans l'ordre que Dieu a établi. Il laisse les grands dans la grandeur, et les fait petits sous la main de celui qui les a faits grands. Il laisse les petits dans la poussiere, et les rend contents de n'être rien qu'en lui. Ce contentement dans le lieu le plus bas n'a aucune bassesse, et fait une véritable grandeur.

Cet amour regle et anime tous les autres amours que nous devons aux créatures. Nous n'aimons jamais tant notre prochain que quand nous l'aimons pour Dieu, et dè son amour. Quand nous aimons les hommes hors de Dieu, nous ne les aimons que pour

nous-mêmes. C'est toujours, ou notre intérêt grossier, ou notre intérêt subtil et déguisé, que nous cherchons en eux. Si ce n'est pas l'argent, la commodité, la faveur, que nous y cherchons, c'est la gloire de les aimer sans intérêt; c'est le goût, c'est la confiance, c'est le plaisir d'être aimés par des gens de mérite, qui flattent notre amour-propre bien plus qu'une somme d'argent ne le flatteroit. C'est donc nous-mêmes que nous aimons uniquement dans tous nos amis que nous croyons aimer. Aimer autrui pour soi, c'est l'aimer bien imparfaitement : c'est plutôt amour-propre que vraie amitié.

Quel est donc le moyen d'aimer ses amis? C'est de les aimer dans l'ordre de Dieu; c'est d'aimer Dieu en eux; c'est d'y aimer ce qu'il y a mis, et de supporter pour l'amour de lui la privation de ce qu'il n'y met pas. Quand nous n'aimons nos amis que par amour-propre, l'amour-propre impatient, délicat, jaloux, plein de besoin, et vuide de mérites, se défie sans cesse et de soi et de son ami : il se lasse, il se dégoûte : il voit bientôt le bout de ce qu'il croyoit le plus grand : il trouve par-tout des mécomptes : il voudroit toujours le parfait, et jamais il ne le trouve; il se pique, il change, il ne peut se reposer nulle part. L'amour de Dieu, aimant sans rapporter ses amis à soi, les aime patiemment avec leurs défauts.

Il ne veut point trouver en eux plus que Dieu n'y a mis : il n'y regarde que Dieu et ses dons : tout lui est bon, pourvu qu'il aime ce que Dieu a fait, et qu'il supporte ce que Dieu n'a pas fait, mais qu'il a permis, et qu'il veut que nous supportions, pour nous conformer à ses desseins.

L'amour de Dieu ne s'attend jamais de trouver la perfection dans la créature. Il sait qu'elle n'est qu'en Dieu seul; et il est ravi de dire à Dieu, comme saint Michel : *Qui est semblable à vous?* Tout ce qu'il voit d'imparfait, lui fait dire : Vous n'êtes point mon Dieu. Comme il n'attend la perfection d'aucune créature, il n'est jamais mécompté en rien. Il aime Dieu et ses dons en chaque créature, suivant le degré de bonté de chacune. Il aime moins ce qui est moins bon; il aime mieux ce qui est meilleur : il aime tout, parcequ'il n'y a rien qui n'ait quelque petit bien qui est le don de Dieu, et que les plus méchants, tandis qu'ils sont encore en cette vie, peuvent toujours devenir bons et recevoir les dons qui leur manquent.

Il aime pour Dieu tout ce qui est l'ouvrage de Dieu, et que Dieu lui commande d'aimer. Il aime davantage ce que Dieu a voulu lui rendre plus cher. Il regarde dans un pere mortel le pere céleste; dans un parent, dans un ami, les liaisons étroites que la providence a formées. Plus les liens sont étroits dans l'or-

l'ordre de la providence, plus l'amour de Dieu les rend fermes et intimes. Peut-on aimer Dieu, sans aimer toutes les choses dont il nous a commandé l'amour ? C'est son ouvrage, c'est ce qu'il veut nous faire aimer ; ne le ferons-nous pas ?

Il est vrai que nous aimerions mieux mourir, que d'aimer quelque chose plus que lui. Il nous dit dans l'évangile : *Si quelqu'un aime son pere ou sa mere plus que moi, il n'est pas digne de moi* [1]. A Dieu ne plaise donc que j'aime plus que lui ce que je n'aime que pour lui ! Mais j'aime de tout mon cœur pour l'amour de lui tout ce qui me le représente, tout ce qui renferme ses dons, tout ce qu'il a voulu que j'aimasse. Ce principe solide d'amour fait que je ne veux jamais manquer à rien, ni à mes proches, ni à mes amis. Leurs imperfections n'ont garde de me surprendre, car je n'attends qu'imperfection de tout ce qui n'est pas mon Dieu. Je ne vois que lui seul en tout ce qui a le moindre degré de bonté. C'est lui que j'aime dans sa créature, et rien ne peut altérer cet amour. Il est vrai que cet amour n'est pas toujours tendre et sensible : mais il est vrai, intime, fidele, constant, effectif ; et je le préfere, par le fond de ma volonté, à tout autre amour. Il a même ses

(1) Math. 10, v. 37.

tendresses et ses transports. Une ame qui seroit bien à Dieu, ne seroit plus desséchée et resserrée par les délicatesses et les inégalités de l'amour-propre : n'aimant que pour Dieu, elle aimeroit comme Dieu d'un amour admirable; car *Dieu est amour,* comme dit saint Jean [1] : ses entrailles seroient une source inépuisable d'eau vive, suivant la promesse. L'amour porteroit tout, souffriroit tout, espéreroit tout pour notre prochain; l'amour surmonteroit toutes les peines; du fond du cœur il se répandroit jusques sur les sens; il s'attendriroit sur les maux d'autrui, ne comptant pour rien les siens; il consoleroit, il attendroit, il se proportionneroit; il se rapetisseroit avec les petits, il s'éleveroit pour les grands; il pleureroit avec ceux qui pleurent, il se réjouiroit par condescendance avec ceux qui se réjouissent : il seroit tout à tous, non par une apparence forcée et par une seche démonstration, mais par l'abondance du cœur, en qui l'amour de Dieu seroit une source vive pour tous les sentiments les plus tendres, les plus forts et les plus proportionnés. Rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré, qu'un cœur qui s'aime seul en toutes choses. Rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si aimable, si aimant, qu'un cœur que l'amour divin possede et anime.

(1) I Joan. 4, v. 8.

LETTRE III.

PENDANT LA CAMPAGNE DE 1708.

Conduite d'un prince dans les tristes événements. Comment il peut plaire et se faire estimer, malgré les critiques.

Je n'ai garde, monseigneur, de parler des affaires qui sont au-dessus de moi, et principalement de celles de la guerre, que j'ignore profondément: mais la connoissance de vos bontés et un excès de zele me font prendre la liberté de vous dire, par cette voie très sûre et très secrete, que, si Dieu permettoit que vous ne pussiez pas secourir Lille, il conviendroit au moins, si je ne me trompe, que vous fissiez les dernieres instances pour obtenir la permission de demeurer à la tête des armées jusqu'à la fin de la campagne. Quand un grand prince comme vous, monseigneur, ne peut pas acquérir de la gloire par des succès éclatants, il faut au moins qu'il tâche d'en acquérir par sa fermeté, par son génie, et par ses ressources dans les tristes événements. Je suis persuadé, monseigneur, que toute la pente de votre cœur est pour ce parti. Il ne dépend pas de vous de faire l'im-

possible; mais ce qui peut soutenir la réputation des armées du roi et la vôtre, est que vous fassiez jusqu'à la fin tout ce qu'un vieux et grand capitaine feroit pour redresser les choses. Les habiles gens vous feront alors justice; et les habiles gens décident toujours à la longue dans le public. Souffrez cette indiscrétion du plus dévoué et du plus zélé de tous les hommes.

Monseigneur, je remercie Dieu, du fond de mon cœur, de voir la simplicité et la bonté avec laquelle vous daignez me découvrir ce qui se passe au-dedans de vous. Plus Dieu a des desseins sur vous, plus il est jaloux de tous vos talents naturels. Il veut que vous sentiez des tristesses, des abattements, des serrements de cœur, des irrésolutions, des embarras qui vous surmontent, et des impuissances qui vous rendent mécontent de vous-même. Oh! que cet état plaît à Dieu! et que vous lui déplairiez, si, possédant toute la régularité des vertus les plus éclatantes, vous jouissiez de votre force et du plaisir d'être supérieur à tout! Dites avec David, monseigneur : *Et vilior fiam plus quàm factus sum, et ero humilis in oculis meis*[1]. Ne craignez rien, tant que vous serez petit sous la puissante main de Dieu. Allez, non comme

(1) II Reg. 6, v. 22.

un grand prince, mais comme un petit berger avec cinq pierres contre le géant Goliath. Pourvu que vous ne vous préveniez ni pour ni contre personne, que vous écoutiez tranquillement tous ceux qu'il convient d'écouter ou de consulter, et qu'ensuite, sans aucun égard à vos goûts ou à vos dégoûts naturels, ni à vos préjugés, vous suiviez ce que Dieu présent et humblement invoqué vous mettra au cœur, vous vous sentirez libre, soulagé, simple, décisif; et vous ne ferez des fautes qu'autant que vous manquerez à agir dans cette dépendance continuelle de l'esprit de grace. Si vous êtes fidele à lire et à prier dans vos temps de réserve, et si vous marchez pendant la journée en présence de Dieu, dans cet esprit d'amour et de confiance familiere, vous aurez la paix; votre cœur sera élargi ; vous aurez une pitié sans scrupule, et une joie sans dissipation.

Vous avez, plus qu'un autre prince, de quoi contenter le public dans la conversation. Vous y êtes gai, obligeant, et, si on l'ose dire, très aimable. Vous avez l'esprit cultivé et orné, pour pouvoir parler de tout, et pour vous proportionner à chacun. C'est un charme continuel qu'il ne tient qu'à vous de donner; il ne vous en coûtera qu'un peu de sujétion et de complaisance. Dieu vous donnera la force de vous y assujétir, si vous la desirez. Vous n'y aurez que

la gloire mondaine à craindre. C'est l'avantage des grands princes, que chacun qui se ruine, ou qui s'expose à être tué pour eux, est enchanté par une parole obligeante et dite à propos. L'armée entiere chantera vos louanges, quand chacun vous trouvera accessible, ouvert et plein de bonté.

Pour vos défauts, monseigneur, je remercie Dieu de ce qu'il vous les fait sentir, et de ce qu'il vous apprend à vos dépens, et par de si fortes leçons, à vous défier et à désespérer de vous-même. Mais cherchez en Dieu toutes les ressources que vous ne trouvez pas en vous. *Je puis tout,* dit saint Paul, *en celui qui me fortifie.* Vivez de foi, et non de votre propre sagesse, ni de votre propre courage. Ne vous étonnez point de ce qui vous manque; travaillez à l'acquérir peu-à-peu avec patience; et en travaillant, ne comptez que sur Dieu. Oh! qu'il vous aime, puisqu'il a soin de vous instruire par tant de mécomptes! Il vous fait sentir combien les guerres sont à craindre, combien les plus puissantes armées sont inutiles, combien les grands états sont facilement ébranlés. Il vous montre combien les plus grands princes sont rigoureusement critiqués par le public, pendant que les flatteurs ne cessent point de les encenser. Quand on est destiné à gouverner les hommes, il faut les aimer pour l'amour de Dieu, sans attendre d'être aimé d'eux; et se

sacrifier pour leur faire du bien, quoiqu'on sache qu'ils disent du mal de celui qui les conduit avec bonté et modération. Il faut néanmoins, monseigneur, vous dire que le public vous estime, vous respecte, attend de grands biens de vous, et sera ravi qu'on lui montre que vous n'avez aucun tort. Il croit seulement que vous avez une dévotion sombre, scrupuleuse, et qui n'est pas assez proportionnée à votre place; que vous ne savez pas assez prendre une certaine autorité modérée, mais décisive, sans blesser la fidélité inviolable que vous devez aux intentions du roi. C'est ce que je ne fais que vous rapporter d'une façon purement historique, parceque je suis hors de portée de voir les faits. Mais, supposé même qu'ils soient tels qu'on les raconte, il n'y a qu'un seul usage que vous en deviez faire; c'est celui de voir humblement vos défauts, de ne vous en point décourager, et de recourir à Dieu avec confiance pour travailler à leur correction. Hé! qui est-ce sur la terre, qui n'a point de défauts, et qui n'a point commis de grandes fautes? Qui est-ce qui est parfait à vingt-six ans pour le très difficile métier de la guerre, quand on ne l'a jamais fait de suite? Pour votre piété, si vous voulez lui faire honneur, vous ne sauriez être trop attentif à la rendre douce, simple, commode, sociable. Il faut vous faire *tout à tous*

pour les gagner tous. Allez tout droit à l'extirpation de vos principaux défauts par amour de Dieu, et par renoncement à l'amour-propre. Cherchez au-dehors le bien public, autant que vous le pourrez, et retranchez les scrupules sur des choses qui paroissent des minuties. Vous ne devez avoir aucune peine de loger dans la maison du Saulzoir, vous n'avez rien que de sage et de réglé auprès de votre personne; c'est une nécessité à laquelle on est accoutumé pendant les campements des armées. On est fort édifié du bon ordre et de la police que vous faites garder. Jamais rien ne vous sera dévoué, monseigneur, avec un plus grand zele et un plus profond respect, que je le serai jusqu'au dernier soupir de ma vie.

LETTRE V,

PENDANT LA MÊME CAMPAGNE.

C'est dans l'adversité que doit éclater le courage d'un prince. Exemple de saint Louis. Se décider suivant un bon conseil.

Monseigneur, je ne suis consolé des mécomptes que vous éprouvez, que par l'espérance du fruit que Dieu vous fera tirer de cette épreuve. Dieu donne

souvent, comme saint Augustin le remarque, les prospérités temporelles aux impies mêmes, pour montrer combien il méprise ces biens dont le monde est si ébloui. Mais pour les croix, il les réserve aux siens, qu'il veut détacher, humilier sous sa puissante main, et rendre l'objet de sa complaisance. *C'est parceque vous étiez agréable à Dieu*, dit l'Ange à Tobie[1], *qu'il a été nécessaire que la tentation vous éprouvât.* Il manque beaucoup à tout homme, quelque grand qu'il soit d'ailleurs, qui n'a jamais senti l'adversité. Le sage dit[2]: *Celui qui n'a point été tenté, que sait-il?* On ne connoît ni les autres hommes, ni soi-même, quand on n'a jamais été dans l'occasion du malheur, où l'on fait la véritable épreuve de soi et d'autrui. La prospérité est un torrent qui vous porte; en cet état tous les hommes vous encensent, et vous vous enivrez de cet encens. Mais l'adversité est un torrent qui vous entraîne, et contre lequel il faut se roidir sans relâche. Les grands princes ont plus de besoin que tout le reste des hommes, des leçons de l'adversité. C'est d'ordinaire ce qui leur manque le plus. Ils ont besoin de contradiction pour apprendre à se modérer, comme les gens d'une médiocre condition ont besoin d'appui. Sans la contradiction, les princes *ne*

(1) Tob. 12, v. 13. (2) Eccles. 34, v. 9.

sont point dans les travaux des hommes, et ils oublient l'humanité. Il faut qu'ils sentent que tout peut leur échapper, que leur grandeur même est fragile, et que tous les hommes qui sont à leurs pieds leur manqueroient, si cette grandeur venoit à leur manquer. Il faut qu'ils s'accoutument à ne vouloir jamais hasarder de trouver le bout de leur pouvoir, et qu'ils sachent se mettre par bonté en la place de tous les autres hommes, pour voir jusqu'où il faut les ménager. En vérité, monseigneur, il est bien plus important au vrai bien des princes et de leurs peuples, que les princes acquierent une telle expérience, que de les voir toujours victorieux. Ce que je craignois pour vous étoit une joie flatteuse de commander une si puissante armée. Je priois Dieu que vous ne fussiez point comme ce roi dont il est dit dans l'Ecriture : *Gloriabatur quasi potens in potentia exercitûs sui.* Les plus grands princes n'ont que des forces empruntées. Leur confiance est bien vaine, s'ils s'imaginent être forts par cette multitude d'hommes qu'ils assemblent. Un contre-temps, une ombre, un rien met l'épouvante et le désordre dans ces grands corps. Je fus touché jusqu'aux larmes, lorsque je vous entendis prononcer avec tant de religion ces aimables paroles : (1) *Hi in curribus, et hi in equis : nos autem in nomine*

(1) Psal. 19, v. 8.

Domini. Beaucoup de gens grossiers s'imaginent que la gloire des princes dépend des succès: elle dépend des mesures bien prises, et non des succès que ces mesures préparent. Elle ne dépend pas même entièrement des mesures bien prises; car les fautes que les princes les plus habiles peuvent faire, se tournent à profit pour les perfectionner, et pour relever leur réputation, quand ils en savent faire un bon usage.

Le véritable honneur des princes ne dépend que de leur vertu. Ils ne peuvent qu'être admirés, s'ils se montrent bons, sages, courageux, patients. L'adversité leur donne un lustre qui manque à la prospérité la plus éclatante. Elle découvre en eux des ressources que le monde n'auroit jamais vues, si tout fût venu au-devant d'eux, au gré de leurs desirs. La plus grande de toutes les victoires est celle d'une sagesse et d'un courage qui est victorieux du malheur même.

On n'en sauroit donner un exemple plus décisif que celui du roi saint Louis. Il combattoit pour la religion; et Dieu, qui l'aimoit, lui donna toutes les croix que vous savez. Je prie très souvent, afin que le petit-fils de ce grand roi soit l'héritier de ses vertus, et que vous soyez, comme lui, selon le cœur de Dieu. Ma joie seroit grande, si vous pouviez exécuter de grandes choses pour le roi et pour l'état; mais si Dieu permet que vous ne puissiez pas les exécuter,

je souhaite qu'au moins vous fassiez jusqu'au bout tout ce qu'on peut attendre de vous. Vous le ferez sans doute, monseigneur, si vous êtes fidele à Dieu. Il vous conduira comme par la main.

Oserai-je vous dire ce que j'apprends que le public dit? Si je suivois les regles de la prudence, je ne le ferois pas. Mais j'aime mieux m'exposer à vous paroître indiscret, que manquer à vous dire ce qui sera peut-être utile dans un cœur tel que le vôtre. On vous estime sincèrement; on vous aime avec tendresse; on a conçu les plus hautés espérances des biens que vous pourrez faire. Mais le public prétend savoir que vous ne décidez pas assez, et que vous avez trop d'égards pour des conseils très inférieurs à vos propres lumieres. Comme je ne sais point les faits, j'ignore sur qui tombent tous ces discours, et je ne fais que vous rapporter simplement, mot pour mot, ce que je ne sais ni ne puis démêler.

Il est vrai, monseigneur, que votre soumission aux volontés du roi doit être inviolable; mais vous devez user de toute l'étendue des pouvoirs qu'il vous laisse, pour le bien de son service. De plus, il convient que vous fassiez les plus fortes représentations, si vous voyez que vous ayez besoin qu'on augmente vos pouvoirs. Un prince sérieux, accoutumé à l'application, qui s'est donné à la vertu depuis long-

temps, et qui acheve sa troisieme campagne à l'âge de vingt-sept ans commencés, ne peut être regardé comme étant trop jeune pour décider. M. le duc d'Orléans a des pouvoirs absolus pour la guerre d'Espagne. On a déja vu par expérience qu'on ne peut attendre de vous, monseigneur, qu'une conduite mesurée et pleine de modération. Il ne sagit point des décisions que vous pourriez faire tout seul, contre l'avis de tous les officiers généraux de l'armée : il suffit seulement que vous soyez libre de suivre ce que vous croirez à propos, quand votre avis sera confirmé par ceux des officiers généraux qui ont le plus de réputation et d'expérience. On hasardera beaucoup moins en vous donnant de tels pouvoirs, qu'en vous tenant gêné et assujetti aux pensées d'un particulier, ou en vous faisant toujours attendre les décisions du roi. Ce dernier parti vous exposeroit à de très fâcheux contre-temps. Il y a des cas pressants où l'on ne peut attendre sans perdre l'occasion, et où personne ne peut décider, que ceux qui voient les choses sur les lieux.

Je vous demande pardon, monseigneur, de cet excès de liberté qui vient d'un excès de zele. Je n'ai, Dieu merci, aucun intérêt en ce monde. Je ne suis occupé que du vôtre, qui est celui du roi et de l'état. Je sais à qui je parle, et je ne puis douter de la bonté

de votre cœur. Le mien vous sera dévoué le reste de ma vie avec l'attachement le plus inviolable, et avec le respect le plus profond.

A Cambrai, le 16 septembre 1708.

LETTRE VI,

PENDANT LA MÊME CAMPAGNE.

Quelle doit être la dévotion d'un prince, son attention pour les gens de mérite, sa fermeté et son courage dans les cas affligeants.

On ne peut être plus édifié, plus charmé que je le suis, monseigneur, de la solidité de vos pensées, et de la piété qui regne dans tous vos sentiments. Mais plus je suis touché de voir tout ce que Dieu met dans votre cœur, plus le mien est déchiré d'entendre tout ce que j'entends. Je donnerois non seulement ma vie pour l'état, mais encore pour la personne du roi, pour sa gloire, pour sa prospérité; et je prie Dieu tous les jours sans relâche, afin qu'il le comble de ses bénédictions.

Ce qui m'a consolé de vous voir si traversé et si contredit, est que je vois le dessein de Dieu, qui veut

vous purifier par les croix, et vous donner l'expérience des embarras de la vie humaine, comme au moindre particulier. D'ailleurs je ne saurois douter que Dieu ne soit votre conseil, votre force, votre tout, pourvu que vous rentriez sans cesse au-dedans de vous pour l'y trouver, et pour agir ensuite sans scrupule, selon les besoins : *Esto vir fortis, et praeliare bella Domini.* Ne vous mettez point en peine de me répondre ; il me suffit que mon cœur ait parlé au vôtre en secret devant Dieu seul. C'est en lui que je mets toute ma confiance pour votre prospérité, monseigneur ; je vous porte tous les jours à l'autel avec le zele le plus ardent.

Pourvu que vous vous donniez à Dieu en chaque occasion avec une humble confiance, il vous conduira comme par la main, et vous décidera sur vos doutes. Quelque génie qu'il vous ait donné, vous courriez grand risque de faire par irrésolution des fautes irréparables, si vous vous tourniez à une dévotion foible et scrupuleuse. Écoutez les personnes les plus expérimentées, et ensuite prenez votre parti. Il est moins dangereux d'en prendre un mauvais que de n'en prendre aucun, ou que d'en prendre un trop tard. Pardonnez, monseigneur, la liberté d'un ancien serviteur qui prie sans cesse pour vous, et qui n'a d'autre consolation en ce monde que celle d'espérer que,

malgré ses traverses, Dieu fera par vous des biens infinis.

Il ne m'appartient pas, monseigneur, de raisonner sur la guerre ; aussi n'ai-je garde de le faire : mais on a de grandes ressources, quand on est à la tête d'une puissante armée, et qu'elle est animée par un prince de votre naissance pour la conduire. Il est beau de voir votre patience et votre fermeté pour demeurer en campagne dans une saison si avancée. Notre jeunesse, impatiente de voir Paris, avoit besoin de cet exemple. Tandis qu'on croira encore pouvoir faire quelque chose d'utile et d'honorable, il faut que ce soit vous, monseigneur, qui tâchiez de l'exécuter. Les ennemis doivent être affoiblis; vous êtes supérieur en forces; il faut espérer que vous le serez aussi en projets et en mesures justes pour en rendre l'exécution heureuse. Le vrai moyen de relever la réputation des affaires, est que vous montriez une application sans relâche. Votre présence nuiroit et aux affaires et à votre réputation, si elle paroissoit inutile et sans actions dans des temps si fâcheux. Au contraire, votre fermeté patiente pour achever cette campagne forcera le monde à ouvrir les yeux et à vous faire justice, pourvu qu'on voie que vous prévoyez, que vous projetez, que vous agissez avec vivacité et hardiesse. Dieu, sur qui je compte, et non

sur les hommes, bénira vos travaux; et quand même il permettroit que vous n'eussiez aucun succès, vous feriez voir au monde combien on mérite les louanges des personnes solides et éclairées, quand on a le courage et la patience de se soutenir avec force dans le malheur.

Vos ressources sont infinies, si vous en voulez faire usage. Vous avez beaucoup plus qu'un autre, monseigneur, de quoi entretenir ceux qui vous environnent. En vous livrant à eux un peu plus, vous les charmerez. Une parole, un geste, un souris, un coup-d'œil d'un prince tel que vous, gagne les cœurs de la multitude. Quelque louange donnée à propos au mérite distingué attendrira pour vous les honnêtes gens. Si vous avez le pouvoir d'avancer ceux qui en sont dignes, faites-leur sentir votre protection. Si vous ne pouvez pas les avancer, du moins qu'il paroisse que vous êtes affligé de ne le pouvoir pas, et que vous recommandez de bon cœur leurs intérêts. Rien n'intéressera tant pour vous ceux qui peuvent décider de votre réputation, que de trouver en vous cette bonté de cœur, cette attention aux services et aux talents, ce goût et ce discernement du vrai mérite, et cet empressement de le faire récompenser. J'ose vous dire, monseigneur, qu'il ne tient qu'à vous de gagner les suffrages du public, et de

vous attirer les louanges du monde entier. De ce côté-là, il vous est facile de faire taire les critiques; mais d'un autre côté, il faut avoir un grand égard à l'improbation du public. J'avoue que rien n'est plus vain que de courir après les vaines louanges des hommes, qui sont légers, téméraires, injustes et aveugles dans leurs jugements. Heureux qui peut être ignoré d'eux dans la solitude! Mais la grandeur, bien loin de vous mettre au-dessus des jugements des hommes, vous y assujettit infiniment plus qu'une condition médiocre. Ceux qui doivent commander aux autres, ne sauroient le faire utilement, dès qu'ils ont perdu l'estime et la confiance des peuples. Rien ne seroit plus dur et plus insupportable pour les peuples, rien ne seroit plus dangereux et plus déshonorant pour un prince, qu'un gouvernement de pure autorité, sans l'adoucissement de l'estime, de la confiance, et de l'affection réciproque. Il est donc capital, même selon Dieu, que les grands princes s'appliquent, sans relâche, à se faire aimer et estimer; non par une recherche de vaine complaisance, mais par fidélité à Dieu, dont ils doivent représenter la bonté sur la terre. Si cette attention leur coûte, il faut qu'ils la regardent comme leur premier devoir, et qu'ils préferent cette pénitence à toutes les autres qu'ils pourroient pratiquer pour l'amour de Dieu.

Si vous vous donnez à lui sans réserve, il vous facilitera bientôt certaines petites sujétions, qui vous paroissent épineuses, faute d'y être assez accoutumé.

Je ne puis m'empêcher, monseigneur, de vous répéter qu'il me semble que vous devez tenir bon jusqu'à l'extrémité dans l'armée, comme M. le maréchal de Boufflers dans la citadelle de Lille. Si on ne peut rien faire d'utile et d'honorable jusqu'à la fin de la campagne, au moins vous aurez payé de patience, de fermeté et de courage, pour attendre les occasions jusqu'au bout; au moins vous aurez le loisir de faire sentir votre bonne volonté aux troupes, et de gagner les cœurs. Si au contraire on fait quelque coup de vigueur avant que de se retirer, pourquoi faut-il que vous n'y soyez pas, et que d'autres s'en réservent l'honneur? Ce seroit faire penser au monde qu'on n'ose rien entreprendre de hardi et de fort quand vous commandez; que vous n'y êtes qu'un embarras, et qu'on attend que vous soyez parti pour tenter quelque chose de bon. Après tout, s'il y a quelque chose à espérer, c'est dans le temps où les ennemis seront réduits à se retirer, ou à prendre des postes dans le pays pour y passer l'hiver. Voilà le dénouement de toute la campagne. Voilà l'occasion décisive: pourquoi la manqueriez-vous? Il faut toujours obéir au roi avec un zele aveugle, mais

il faut attendre et tâcher d'éviter un ordre absolu de partir trop tôt.

Vous devez faire honneur à la piété, et la rendre respectable dans votre personne. Il faut la justifier aux critiques et aux libertins. Il faut la pratiquer d'une maniere simple, douce, noble, forte et convenable à votre rang. Il faut aller tout droit aux devoirs essentiels de votre état par le principe de l'amour de Dieu, et ne rendre jamais la vertu incommode par des hésitations scrupuleuses sur les petites choses. L'amour de Dieu vous élargira le cœur, et vous fera décider sur le champ dans les occasions pressantes. Un prince ne peut point à la cour ou à l'armée régler les hommes comme des religieux; il faut en prendre ce qu'on peut, et se proportionner à leur portée. Jesus-Christ disoit aux apôtres [1]: *J'aurois beaucoup de choses à vous dire, mais vous ne pouvez pas maintenant les porter.* Saint Paul dit [2]: *Je me suis fait tout à tous pour les gagner tous.* Je prie Dieu tous les jours que l'esprit de liberté sans relâchement vous élargisse le cœur, pour vous accommoder aux besoins de la multitude.

Il faut montrer que vous pensez d'une façon sérieuse, suivie, constante et ferme. Il faut convaincre le monde que vous sentez tout ce que vous devez

(1) Joan. 16, v. 12. (2) I Cor. 9, v. 22.

sentir, et que rien ne vous échappe. Si vous paroissiez mou et facile à entraîner, on vous entraîneroit, et on vous meneroit loin, aux dépens de votre réputation. Lorsque vous serez de retour à la cour, vous devez, ce me semble, parler au roi d'un ton ferme et respectueux, lui montrer clairement et en détail les véritables causes des mauvais événements, avec les remedes qu'on peut y apporter. Si vous lui faites voir que vous n'avez manqué à rien d'essentiel, si vous lui représentez la situation très embarrassante où vous vous êtes trouvé, enfin si vous appuyez vos bonnes raisons par les témoignages uniformes des principaux officiers, qui doivent naturellement dire la vérité en votre faveur, si peu que vous ayez soin de gagner leurs cœurs, le roi ne pourra pas s'empêcher d'avoir égard à votre bonne cause pour l'intérêt de l'état.

Votre ressource doit être celle des bonnes raisons, appuyées avec une fermeté qui ne peut être que louée, quand elle sera assaisonnée d'une soumission, d'un zele et d'un respect à toute épreuve pour le roi. Le moment de votre retour à la cour sera une crise. Je redoublerai mes foibles prieres en ce temps-là.

Si vous vous accoutumez à rentrer souvent au-dedans de vous pour y renouveller la possession que Dieu doit avoir de votre cœur; si vous dites avec

humilité, [1] *Audiam quid loquatur in me Dominus;* si vous n'agissez ni par humeur, ni par goût naturel, ni par vaine gloire, mais simplement par mort à vous-même, et par fidélité à l'esprit de grace, Dieu vous soutiendra : [2] *Angelis suis mandavit de te, ut custodiant te in omnibus viis tuis :* [3] *Dabitur enim vobis in illa hora quid loquamini.* Vous deviendrez grand devant tous les hommes, à proportion de ce que vous serez petit devant Dieu et souple dans sa main; vous aurez des croix, mais elles entreront dans les desseins de Dieu, pour vous rendre l'instrument de sa providence, et vous direz : *Superabundo gaudio in omni tribulatione nostra.* Je ne saurois être devant Dieu que je ne m'y trouve avec vous, pour lui demander que vous soyez, comme David, selon son cœur.

---

(1) Ps. 84, v. 9. (2) Ps. 90, v. 11. (3) Matth. 10, v. 19.

LETTRES

A M. LE DUC DE CHEVREUSE.

LETTRE PREMIERE.

Cambrai, 4 février.

LE mariage de mademoiselle de Chevreuse m'a fait un grand plaisir, mon bon duc, et je prie Dieu qu'il le bénisse. Je vous remercie de tout mon cœur de l'amitié avec laquelle vous m'en apprenez les circonstances. Dieu vous a donné un gendre qui a beaucoup de naissance avec un bien proportionné. On assure qu'il a le mérite de sa profession. Trouver un tel homme dans un temps où presque toute la jeunesse d'une condition distinguée est ruinée et abymée dans le vice, ce n'est pas un médiocre bonheur. Madame la duchesse de Chevreuse doit avoir le cœur bien content sur une affaire qui paroît si solide, et je prends part à toute la joie qu'elle en doit ressentir. Mais comme les plus belles apparences de ce monde sont fort trompeuses, et se tournent souvent en

amertume, il faut prier Dieu pour les jeunes mariés, et ne compter point sur un si bel arrangement : on mérite du mécompte dès qu'on s'appuie sur les consolations d'ici bas, pour s'y attacher.

LETTRE II.

Je ne suis nullement surpris de la crainte que M. le vicomte a d'écrire à . . . . la nature ne peut souffrir qu'à peine qu'on la détache ou plutôt qu'on l'arrache à ses amusements. Je me souviens que feu M. son aîné m'écrivit une fois pour me prier de ne pas prier Dieu pour lui, de peur de perdre une attache qu'il avoit. C'est un effet de la corruption de notre volonté propre, qui se passionne de tout, et qui ne peut se résoudre à quitter ce qui l'attache. Vous saurez que cette volonté ne peut se réformer, changer, et enfin quitter, que par la soumission à la volonté de Dieu, la résignation, l'union, et même la perte de notre volonté en celle de Dieu. Comme c'est le contraire qui fait tout le déréglement de notre vie, cette même vie se regle à mesure que notre volonté se tourne vers Dieu efficacement; et plus notre volonté est tournée efficacement vers Dieu, plus elle se détourne de ses vains amusements

qui l'arrêtent et l'attachent, parceque ce retour de la volonté ne se fait que par la charité qui commande cette puissance, et qui est plus ou moins parfaite, selon que le retour de la volonté est plus ou moins parfait. Aussi il ne s'agit pas que l'esprit soit éclairé; ce n'est pas ce que Dieu demande, mais le cœur.

Je ne sais pourquoi on se met dans l'esprit qu'il faut quitter ses amis pour être à Dieu. Je ne vois pas pour quelle raison M. le vicomte s'imagine que, pour être à Dieu à son âge, il faille quitter les compagnies qui ne sont ni dangereuses ni criminelles, ni même trop attachantes : il faut voir ses amis courtement, mais fréquemment, etc. Je dois dire que ce ne sera jamais la conviction seule qui fera un homme parfaitement à Dieu; il n'y a que la volonté gagnée et tournée qui le puisse faire: tous raisonnements sont stériles et infructueux, si le cœur n'est gagné pour Dieu, et c'est à quoi il faut travailler. Je voudrois donc le faire de cette sorte : m'exposer tous les jours quelques moments devant Dieu, non en raisonnant, mais après avoir dit ces paroles, *Fiat voluntas tua;* donner ma volonté à Dieu afin qu'il en dispose, et l'exposer ainsi devant lui sans lui dire autre chose que de rester quelques moments dans un silence respectueux, où le cœur seul prie sans le secours de la raison ni de la parole. Je lui demande

cette petite pratique tous les jours quelques moments, et je réponds bien qu'il ne la fera pas longtemps sans en sentir l'effet. Je prie Dieu qu'il lui donne l'expérience que ce conseil, qui semble si peu de chose en soi et qui est si facile, lui fera un bien si réel dans la suite, et peu-à-peu, qu'il en sera lui-même surpris. Il n'aura plus besoin de bien des choses pour entrer dans ce que Dieu veut, parceque Dieu lui fera faire sa volonté.

LETTRE III.

Je ne crois pas qu'il faille toujours attribuer au démon les résistances et les répugnances de la volonté inférieure à rompre les obstacles qui nous empêchent d'aller à Dieu; car cette répugnance est comme identifiée avec notre nature, qui ne peut souffrir ce qui l'arrache à ses amusements et à ses plaisirs. Comme elle vit là dedans, elle craint comme la mort le renoncement à soi-même, si fort recommandé par Jésus-Christ. Elle sent bien que le regne de Jésus-Christ et sa vie en nous ne peuvent venir en nous que par la perte de l'homme de péché, et qu'il faut que le vieil homme fasse place au nouveau. Mais lorsqu'avec un peu de courage on travaille à détruire ces répugnan-

ces de la nature, qu'on rame contre le fil de l'eau, on trouve la chose aisée, parcequ'étant fidele à se tenir auprès de Jésus, non par raisonnement, mais par attention amoureuse et douces affections, il nous aide dans notre travail jusqu'à ce qu'il prenne lui-même le gouvernail.

LETTRE IV.

Cambrai, 22 juin 1702.

Je crois, mon bon duc, vous devoir dire ce que M. de Bagnole m'a prié de vous faire savoir. Il souhaiteroit de vous pouvoir écrire en secret, et par des voies sûres, pour diverses choses très importantes au service du roi, qu'il croit nécessaire que vous sachiez par rapport au pays où il est. Il attend de savoir si vous le trouverez bon. Ce commerce de lettres ne vous exposera en aucune façon. 1°. Il ne passera jamais par les hasards de la poste. 2°. Vous ne serez jamais obligé de répondre rien qui ne pût être vu de tout le monde, si les lettres étoient ouvertes. 3°. Il ne veut que vous informer du véritable intérêt du roi sur les principaux points, afin que vous soyez plus en état de donner votre avis dans le conseil pour le

bon succès des affaires. S'il y avoit en tout cela quelque péril, il seroit sur lui et non pas sur vous; car c'est lui qui s'expliquera sur toutes choses, et vous ne ferez qu'examiner ce qu'il vous aura mandé. 4°. Il ne s'agira point des affaires du jansénisme; il proteste qu'il ne veut s'en mêler ni directement, ni indirectement; et il n'a garde de vous rien proposer là-dessus. D'ailleurs, c'est une bonne et forte tête dans les affaires : en parlant peu, il fait beaucoup. Ses manieres sont douces, modérées, insinuantes. Il connoît bien les hommes, les ménage, et s'accommode avec eux. Il est né pour les affaires, et elles lui coûtent beaucoup moins de travail qu'à un autre. Il a fort étudié les inclinations, les mœurs, le génie, les loix et les intérêts de ce pays : s'il y a un François aimé à Bruxelles, sans doute c'est lui. Vous pouvez donc, mon bon duc, tirer de grandes lumieres de ses lettres, et elles ne peuvent vous causer aucun inconvénient; c'est même, si je ne me trompe, le moins que vous puissiez accorder à un homme de ce poids, de cette capacité, et de cette expérience, et qui est si avant dans les affaires des Pays-Bas, que de recevoir d'une maniere favorable et obligeante les lettres qu'il souhaite de vous écrire en secret pour le bien du service. Il prétend que les affaires ont un très pressant besoin qu'on ouvre les yeux sur beaucoup

de choses qu'il faut redresser, et qu'on se hâte de prévenir divers grands mécomptes. Tout ce que vous recevrez de lui sera net, juste, précis, court et exact; du moins je n'ai rien vu de lui qui ne portât ce caractere. Je me suis borné à écouter ce qu'il a bien voulu me dire en conversation; mais je ne lui ai demandé aucun détail, car il ne me convient point d'entrer dans les affaires, et il me suffit de vous supplier d'accepter le commerce qu'il vous demande, sans autre engagement de votre part que d'examiner ses pensées, et de n'en suivre aucune qu'autant que vous le croirez utile au service du roi. Vous verrez en détail quelle attention chaque chose méritera. Je vous demande seulement la grace de me faire savoir, par la premiere voie sûre qui se présentera, que vous agréez qu'il vous écrive. Ajoutez ici, s'il vous plaît, des marques de considération et d'estime pour sa personne, afin que je sois par-là en état de lui faire une réponse honnête et obligeante: j'aurai soin d'en mesurer les termes de maniere que vous n'y soyez ni nommé, ni désigné, et que ma lettre pût en toute extrémité être lue de tout le monde, sans aucun inconvénient pour vous.

♣

LETTRE V.

Cambrai, 9 juillet 1702.

La bonne duchesse est arrivée ici, mon bon duc, avec toute la santé qu'on pouvoit espérer d'elle : elle y paroît avoir le cœur assez content, et j'espere que ce voyage ne lui fera point de mal. Il m'est impossible de vous répondre aujourd'hui sur votre mémoire touchant mademoiselle votre sœur. Depuis l'arrivée de la bonne duchesse, je n'ai pas eu un moment pour le lire : c'est ici aujourd'hui une fête qui m'a tenu en continuel office et sujétion. Je vous rendrai compte de votre mémoire au plutôt. Ce que j'ai appris par des voies non suspectes, marque que M. le duc de Bourgogne fait au-delà de tout ce qu'on auroit pu espérer, et qu'il est soutenu contre les défauts naturels par l'esprit de piété. Il faut que cette expérience l'engage à commencer sur un nouveau ton à la cour, quand il y retournera : s'il ne s'établit sur ce nouveau pied en arrivant, il retombera dans l'état où il est, et tout l'ouvrage de l'armée sera perdu. Deux jours mal passés à Versailles l'aviliront. Si au contraire il soutient la réputation qu'il vient d'acquérir, si on le trouve affable, obligeant, attentif, à Versailles comme à

l'armée; s'il y conserve par-tout une certaine dignité sans hauteur, ni humeur sauvage, même avec ceux qui ont été les moins prévenus en sa faveur, vous verrez que le public lui en saura bon gré, et que les personnes même les plus dégoûtées ne pourront s'empêcher de sentir son mérite. Quand il voudra s'en donner la peine, il se fera considérer de tout le monde; il n'a besoin que d'agir par religion, cette vue soutiendra tout.

J'ai envoyé votre petite lettre ostensible à M. de B. Je compte, comme vous, qu'il est très dévoué à un parti que nous n'aimons ni vous ni moi : mais qu'importe? il est très éclairé dans les affaires; vous profiterez de ses vues, et ne croirez rien sans preuve. Je vous supplie seulement de lui témoigner l'ouverture et l'estime qui peut être sincere en vous pour lui en un certain degré. A l'égard de M. de Berghek, il a ébloui M. le maréchal de Boufflers et M. de Puiségur; mais tous les honnêtes gens du pays le croient un homme très dangereux : il a de l'esprit, de la souplesse; il flatte, il fait le zélé : mais approfondissez. Je suis bien en peine de votre santé; ménagez-la, au nom de Dieu.

LETTRE VI.

Cambrai, 24 juillet 1702.

Dieu soit votre lumiere, mon bon duc, votre conseil, votre parole, votre force, et sur-tout votre sagesse, en sorte que vous n'en ayez point d'autre que la sienne, qui est la seule véritable et sûre. Au nom de Dieu, mon bon duc, tâchez de faire en sorte que M. le duc de Bourgogne soutienne ces merveilleux commencements. Je souhaite qu'il retourne à Versailles le plus tard qu'il se pourra, et qu'il s'affermisse dans sa bonne conduite avant que d'y retourner. Si, en y arrivant, il retomboit dans les défauts dont il paroît guéri, on croiroit qu'il n'a fait qu'un effort passager, qu'il n'est pas capable de se soutenir, et il demeureroit dans un triste état. Si au contraire il fait à Versailles ce qu'il fait à l'armée, il sera estimé, admiré du public, et toutes les critiques tomberont. L'inclination publique est toute pour lui; c'est une grande avance : tout est défriché; il n'y a qu'à ne rien détruire. Ce qu'il fait si bien à l'armée, ne peut-il pas le faire à la cour? l'un n'est pas plus contraignant que l'autre. Bon soir, mon bon duc; nous sommes ici gens qui vous aiment de tout leur cœur. Si vous étiez

au milieu de nous, nous vous réjouirions, et élargirions le cœur; vous vous en porteriez mieux. Ayez soin de votre santé.

LETTRE VII.

Câteau Cambresis, 7 septembre 1702.

Je vous envoie, mon bon duc, un mémoire sur les affaires de Douai. Il est certain que si on laisse la pleine liberté du concours, il n'y aura plus que des opinions que je crois dangereuses dans cette université, et par conséquent dans tout le pays. Quoique M. d'Arras soit évêque diocésain, j'y ai beaucoup plus d'intérêt que lui; car les deux tiers du diocese d'Arras ne reçoivent guere de sujets de Douai, et nous en recevons six fois davantage. Il seroit naturel qu'on voulût savoir ce que connoissent les évêques les plus intéressés, qui sont sur les lieux; mais nous sommes bien loin de là, et il faut se taire. A l'égard de votre scrupule sur la regle, je crois que le mémoire suffit pour le lever. Le concours n'est point de l'institution de l'université; c'est le roi seul qui l'a établi par rapport aux affaires de Rome, dont il ne s'agit plus.

Quand le roi tourne en plaisanterie vos ombrages

sur les affaires du temps, ne pourriez-vous pas répondre en riant que vous avez été tenté de vous modérer là-dessus, mais que l'expérience vous a contraint de croire qu'il y a du venin caché presque par-tout? Vous lui donnerez peut-être un peu à penser: s'il vous pressoit de vous expliquer, vous pourriez lui faire entendre, sans nommer personne, que le parti est relevé depuis quelques années, et qu'il trouve de la protection par-tout.

Vous savez ce que je vous ai souvent proposé sur les pas à faire, ou à ne faire pas. Je ne demande point que vous forciez votre timidité par des efforts humains, et qui surpasseroient peut-être vos ressources présentes auprès du roi; vous agiriez de cette sorte autant contre votre grace, que contre votre naturel: mais je voudrois seulement que vous laissassiez tomber toutes vos réflexions de sagesse, que vous n'eussiez aucun égard à tout ce que vous connoîtrez devant Dieu de votre timidité naturelle, et que vous fissiez et dissiez simplement, en chaque occasion de providence, ce que l'esprit de grace vous inspireroit alors. Je ne voudrois aucune démarche extraordinaire et démesurée par une espece d'enthousiasme; c'est ce qui n'est point de votre grace, et où vous courriez risque de prendre une chaleur d'imagination pour un mouvement de Dieu: je ne voudrois

que parler modérément, et selon les regles communes, quand Dieu vous en donneroit l'ouverture audehors, avec une certaine pente du dedans, contre laquelle vous n'auriez que des réflexions humaines et intéressées. On se flatte quelquefois, et on se ménage trop par politique timide, sous le beau prétexte de se réserver pour de grandes occasions, qui ne viendront peut-être jamais; et, dans le fond, on recherche sa sûreté et son repos: mais on ne voit pas ce repli du fond de son cœur, et on croit n'agir que pour le bien général, dont on a en effet le zele sincere. Moins vous vous écouterez pour écouter Dieu paisiblement en chaque chose, plus vous sentirez votre cœur s'élargir, et votre force s'augmenter. *Mutaberis in alium virum.* Faites-en l'essai, si vous osez. Ceux qui croiront, verront les fleuves d'eau vive couler de leurs entrailles; mais vous ne recevrez que suivant la mesure de votre foi. C'est le peu de foi qui resserre le cœur: c'est l'abandon à Dieu, qui le soulage et qui en étend la capacité. Saint Paul dit, *dilatamini;* élargissez-vous. Dieu ne demande que de vous en épargner la peine: laissez-le faire, il vous élargira lui-même, pourvu que vous ne repoussiez pas son opération, en écoutant vos réflexions inquietes ou celles d'autrui.

LETTRE VIII.

Au Câteau Cambresis, ce 5 octobre.

N'agissez point, je vous en conjure, mon bon duc, avec M. le duc de Bourgogne par des vues de politique, ni par des prévoyances inquietes, ni par des arrangements humains, ni par des recherches secretes de votre sûreté, ni par confiance en sa discrétion naturelle : tout vous manqueroit au besoin, si vous agissiez par ces industries. Agissez avec lui tranquillement, sans inquiétude, et dans une simple présence de Dieu : ne le recherchez point trop ; laissez-le venir à vous ; ne le ménagez point par foiblesse. D'un autre côté, ne gardez aucune autorité à contre-temps ; ne le gênez point ; ne lui faites point de morales importunes : dites-lui simplement, courtement et de la maniere la plus douce, les vérités qu'il voudra savoir. Ne lui en dites jamais beaucoup à la fois ; ne les dites que selon le besoin et l'ouverture de son cœur. Tenez-vous à portée de pouvoir dans la suite devenir un lien de concorde entre lui et madame la duchesse de Bourgogne, si la providence y dispose les choses : soyez de même à l'égard du roi.

Ce que je vous demande instamment, et au nom

de Dieu, c'est de veiller pour tout ce qui a rapport à la religion, et d'être l'homme de Dieu pour écarter tout ce qui peut augmenter le danger de l'église. Mais ouvrez-vous à très peu de personnes là-dessus, et agissez en silence pour tâcher de saper les fondements d'une cabale si accréditée.

La bonne petite duchesse me paroît aller bien droit devant Dieu, selon sa grace; elle est simple; elle est ferme. Comme elle est bien détachée du monde, elle voit par une sagesse de grace ce qu'il y a à voir en chaque chose. Le pays où vous êtes court risque de les faire voir autrement. Si on n'y a point de desirs, du moins on y a des craintes; et en voilà assez pour donner des vues moins pures : on se fait des raisons pour se flatter dans ses petits attachements. Je prie Dieu qu'il vous garantisse de tels pieges : *Moriamur in simplicitate nostra.* Nul terme ne peut exprimer, mon très bon et très cher duc, avec quels sentiments je vous suis dévoué pour la vie et pour la mort.

LETTRE IX.

Cambrai, 5 novembre 1705.

M. le vidame passe ici, mon bon duc, et ne me laisse qu'un instant pour vous parler de lui : il me permet de vous dire ce que je connois de son état. Il voit clairement tout ce qu'il doit à Dieu, sa volonté même est touchée ; mais elle est si foible, et le pays où il retourne est si périlleux pour sa fragilité, que je n'espere rien, à moins que vous ne l'accoutumiez à vous dire tout sans réserve, que vous ne le ménagiez avec une patience infinie, et que vous ne le gardiez, pour ainsi dire, à vue contre lui-même. Il ne faut ni le flatter ni le pousser au désespoir : Dieu vous montrera le milieu.

LETTRE X.

Cambrai, 12 novembre 1706.

J'ai été ravi, mon bon duc, de voir en passant M. le vidame : il est bon, vrai, aimable, et touché de Dieu, mais il a un besoin infini d'être aidé sans être trop pressé : il faut soutenir sa foiblesse, sans le

fatiguer. J'aurois bien souhaité de pouvoir être plus long-temps à mon aise avec lui, mais il vous aura trouvé ; et j'espere que vous le déciderez. Nous avons ici, depuis quelques jours, M. le comte d'Albert, qui est doux, commode, plein de complaisance et d'agrément dans la société; il paroît s'accommoder avec nous, et je lui dis qu'il est comme Alcibiade, qui savoit être austere à Lacédémone, poli et savant à Athenes, magnifique et voluptueux chez les Perses : c'est un esprit doux, insinuant, souple, et qui prend toutes les formes selon les lieux et les personnes. Il sait penser très sérieusement, et sur des principes approfondis: on ne sauroit lui dire aucune vérité qu'il ne se soit dite avec force; mais la même facilité d'esprit qui le tourne au bien, l'entraîne vers le mal dans le torrent du monde où il est plongé. Quand il nous quittera, je le regretterai.

Les Suisses, ou le roi de Suede, ne pourroient-ils point, ou par leurs intérêts, ou par la gloire d'une si importante négociation, entreprendre de faire la paix? Il n'y a pas un moment à perdre; l'hiver s'écoulera bien vîte; il faut tout rétablir. Si l'argent vient tard, on sera surpris par le printemps, et on courra risque de se trouver dans une extrémité où l'on ne pourra faire ni la paix ni la guerre; la Provence, le Dauphiné, seront exposés aux efforts du duc de Sa-

voie et du prince Eugene. Voilà une très grande frontiere presque tout ouverte avec le danger des huguenots mécontents, et des fanatiques des Cévennes, auxquels l'ennemi peut donner la main.

D'ailleurs M. de Vendôme, qui a plus de vivacité et d'ardeur que d'attention au total des affaires, ne peut souffrir la supériorité des ennemis sur lui; c'est une honte et un dépit personnel. Les ennemis prendront des places très importantes devant lui, pour percer notre frontiere et entamer le royaume: ou bien ils l'engageront à une bataille; c'est ce qu'il cherche. S'il la perd, il hasarde la France entiere: c'est sur quoi on doit bien délibérer, sans l'abandonner à son impétuosité. Il faudroit un Charles V pour retenir Bertrand du Guesclin. Il ne s'agit pas de la seule campagne de M. de Vendôme, mais de la fortune de l'état.

M. de Vendôme est paresseux, inappliqué à tous les détails, croyant toujours tout possible, sans discuter les moyens, en consultant peu : il a de grandes ressources par sa valeur et par son coup-d'œil, qu'on dit être très bon pour gagner une bataille; mais il est très capable d'en perdre une par un excès de confiance: alors que deviendroit-on?

Ayez la bonté de me renvoyer mes cahiers dans mon porte-feuille cacheté, avec une lettre de deux feuilles, qui y est jointe dans le porte-feuille, et qui

est d'un certain prélat : cette lettre est un grand secret, que je ne croyois pas avoir laissé là ; mais ce qui est dans vos mains n'est en aucun danger.

J'ajoute, s'il vous plaît, mille respects pour madame la duchesse, presque autant pour madame la vidame ; pour M. le vidame, beaucoup moins, mais mille tendresses. Il n'y a que vous, mon bon duc, à qui je ne puis rien dire, sinon, Dieu seul soit toutes choses en vous !

LETTRE XI.

Cambrai, 18 novembre 1706.

Je vous remercie du fond de mon cœur, mon bon duc, de m'avoir renvoyé mon porte-feuille. Je ne manquerai pas de retoucher les endroits que vous me marquez, pour les adoucir et pour les proportionner au besoin du lecteur prévenu. Je suis très aise de voir que vous me confirmiez dans la pensée où j'étois que ces préjugés qui sont décisifs pour un lecteur équitable, préparent l'esprit à la discussion des passages de saint Augustin. Plus on approfondira sans passion, plus on reconnoîtra que le système de ce pere est contre ses prétendus disciples.

Je n'ai garde de vouloir vous donner un conseil positif pour vous empêcher de vendre votre hôtel de Paris: vous devez supputer exactement avec vos gens d'affaires, craindre de vous flatter, et voir si vous pouvez payer vos dettes et laisser un bien convenable à vos petits-enfants; je ne sais point ce qu'on peut espérer ou craindre pour eux de madame la duchesse de Montfort leur mere. Je plains les filles, qui n'ont peut-être aucune envie d'être religieuses, et qui auront beaucoup de peine à se marier selon leur condition, sans argent comptant. Mais d'un autre côté, si la mere avoit assez de bien et de bonne volonté pour songer à pourvoir ses filles, M. le duc de Luynes se marieroit bien plus avantageusement avec un si bel hôtel, dans le plus agréable quartier de Paris, quand même il n'auroit d'ailleurs qu'un bien médiocre, pourvu qu'il fût liquide, que s'il avoit un peu plus de bien sans avoir un tel avantage. J'en dis autant de la maison de Dampierre, qui est à la porte de Paris et de Versailles. De plus, vous savez par expérience qu'on trouve bien des embarras et des longueurs dès qu'on entreprend de vendre un bien pour en acheter un autre; vous l'avez déja fait avec de grands mécomptes. Enfin, je doute que vous puissiez faire ces deux ventes aussi avantageusement dans le temps où nous sommes, qu'après la paix. Je croi-

rois donc que vous pourriez songer à payer vos dettes autant que vous le pourriez sur vos revenus: ce seroit autant de fonds mis à couvert pour messieurs vos petits-enfants. Si vous vivez, vous mettrez l'aîné au large; il aura deux duchés avec des maisons et des terres qui lui faciliteront un grand mariage: si au contraire vous venez à mourir sans avoir eu le temps de le mettre au large, il pourra vendre dans un meilleur temps ce que vous courriez risque de vendre mal pendant ces temps difficiles. Voilà ma pensée que je vous propose presque au hasard, ne sachant pas assez toute l'étendue de vos affaires pour me mêler de former un avis.

J'ai été ravi d'apprendre que M. le vidame est tranquille à Chaulnes, sans desirer Paris; c'est un bon commencement: soutenez-le, occupez-le, appliquez-le à ses devoirs. M. le comte d'Albert en dit des biens infinis, et paroît l'aimer tendrement; je lui en sais bon gré. Celui-ci vit céans comme nous, avec une gaieté et une complaisance charmante; quand il auroit passé sa vie en communauté d'ecclésiastiques sans avoir jamais vu le monde, il ne pourroit pas être plus accoutumé à nos usages: il vient de partir pour Mons, et je crois qu'il en reviendra dans cinq ou six jours, après quoi nous vous le présenterons à Paris.

Je vous conjure, mon bon duc, de dire à la bonne duchesse qu'elle doit croître en simplicité pour la pratique à mesure que Dieu la fera croître en lumiere. Il faut qu'elle travaille à laisser tomber ses réflexions, à n'écouter point son imagination vive, et à se rendre fort indulgente pour les défauts d'autrui.

Oserai-je ajouter ici mille choses pour monsieur et madame la vidame? je leur suis parfaitement dévoué.

Pour vous, mon bon duc, il ne me reste point de paroles.

M. l'abbé de Langeron me presse d'ajouter ici mille respects.

LETTRE XII.

Cambrai, 29 décembre 1706.

Je ne saurois, mon bon duc, me souvenir de notre séjour de Chaulnes, sans en avoir le cœur bien attendri. Oh! que je vous aime, et que je vous veux tout hors de vous-même en Dieu seul! J'ai achevé l'ouvrage sur saint Augustin, mais je le laisserai dormir dans mon porte-feuille jusqu'à ce qu'il soit temps de le publier. Plus j'examine le texte de ce pere, plus il me paroît évident que ce systême s'explique tout entier,

et que l'autre n'est qu'un amas d'absurdités et de contradictions. Je souhaite de tout mon cœur que M. le vidame s'affermisse dans le bien, et qu'il rompe tous les liens qui l'ont privé de la liberté des enfants de Dieu. J'ai été fort aise de voir combien M. le comte d'Albert l'aime et l'estime; je m'en réjouis pour tous les deux: je prends plaisir à voir que M. le comte d'Albert sait estimer et aimer ce qui mérite d'être aimé et estimé. Pour madame la vidame, je ne saurois oublier ce que j'en ai vu à Chaulnes: il m'y a paru du fonds d'esprit, de la noblesse, des sentiments, de la raison, du goût, et une certaine force qui est rare dans son sexe. Je prie Dieu qu'il la subjugue, qu'il la rende bonne, petite, docile, et souple à ses volontés: mais c'est un ouvrage que la main de l'homme ne fera point, et que celle de Dieu même ne fait qu'insensiblement. Il n'y faut toucher non plus qu'à l'arche: il suffit de lui donner bon exemple, et de lui montrer une piété simple, aimable et sans rigueur scrupuleuse sur les minuties; il faut qu'elle voie, dans les personnes qui doivent lui servir de modele, une justice exacte avec une charité délicate pour le prochain, l'horreur de la critique et de la moquerie, le support des défauts du prochain, l'attention à ses bonnes qualités, le renoncement à toute hauteur et à tout artifice, la vraie noblesse qui consiste à être sans am-

bition et à remplir les vraies bienséances de son état par pure fidélité, enfin le mépris de cette vie, le recueillement, le courage à porter ses croix, avec une conduite unie, commode, sociable, et gaie sans dissipation. Une personne bien née, et qui a quelque principe de religion, ne sauroit voir et entendre à toute heure et tous les jours de la vie de si bonnes choses, sans en être touchée un peu plutôt, ou un peu plus tard. Je ne saurois rien dire ici pour notre bonne duchesse; elle est bonne et elle a fait des progrès, car elle entend bien plus distinctement et d'une maniere bien plus lumineuse, pour la pratique, ce qu'elle n'entendoit qu'à demi autrefois: mais il faut qu'elle devienne encore meilleure, qu'elle ne s'écoute point, qu'elle se défie de sa vertu haute et rigoureuse, qu'elle apprenne quelle est la vertu et l'étendue de ces paroles: *Je veux la miséricorde et non le sacrifice.* Quand elle sera devenue petite au-dedans, elle sera compatissante et condescendante au-dehors; il n'y a que de l'imperfection où il y a de l'âpreté; plus on est parfait, plus on supporte l'imperfection de son prochain sans la flatter. Ô mon bon duc, que j'aurai de joie quand je pourrai vous revoir!

LETTRE XIII.

Cambrai, 24 février 1707.

Je vous envoie, mon bon duc, une lettre pour M. le vidame; lisez-la: si elle est mal, supprimez-la simplement; si elle est bien, ayez la bonté de la fermer et de la rendre. Je pense souvent à vous avec attendrissement de cœur. J'augmente, ce me semble, en zele pour madame la duchesse de Chevreuse; je l'ai trouvée à Chaulnes plus dégagée qu'autrefois: elle est bonne; elle sera, comme je l'espere, encore meilleure. Mettez paisiblement l'ordre que vous pourrez à vos affaires, et songez à vous débarrasser; toute affaire, quelque soin et quelque habileté qu'on y emploie, n'est point bien faite quand on ne la finit point; il faut couper court pour aller à une fin, et sacrifier beaucoup pour gagner du temps sur une vie si courte. Oh! que je souhaite que vous puissiez respirer après tant de travaux! En attendant, il faut trouver Dieu en soi, malgré tout ce qui nous environne pour nous l'ôter. C'est peu de le voir par l'esprit comme un objet, il faut l'avoir au-dedans pour principe: tandis qu'il n'est qu'objet, il est comme hors de nous; quand il est principe, on le porte au-de-

dans de soi, et peu-à-peu il prend toute la place du moi : le moi, c'est l'amour-propre ; l'amour de Dieu est Dieu même en nous ; nous ne trouvons plus que Dieu seul en nous, quand l'amour de Dieu y a pris la place avec toutes les fonctions que l'amour-propre y usurpoit. Bon soir, mon bon duc : ne vous écoutez point, et Dieu parlera sans cesse. Sa raison sera mise sur les ruines de la vôtre ; quel profit dans cet échange !

LETTRE XIV.

Cambrai, 17 mai 1707.

J'ai attendu, mon bon duc, tout le plus long-temps que j'ai pu, le passage de M. le vidame ; mais il ne vient point, et je ne puis plus retarder mon départ pour mes visites. Notre cher abbé de Langeron vous dira bien plus que je ne saurois vous écrire ; il vous parlera de tout ce qui regarde la métaphysique et la théologie. Pour la vie intérieure, je ne saurois vous recommander que deux points : l'un est d'accourcir tant que vous pourrez toutes vos actions et vos discours au-dehors ; l'autre, de jeûner de raisonnement ; quand vous cesserez de raisonner, vous mourrez à vous-même, car la raison est toute votre vie. Or, que

voulez-vous de plus sûr et de plus parfait que la mort à vous-même? Rien n'est plus opposé à l'illusion de l'amour-propre, que ce qui met la cognée à la racine de l'arbre, et qui fait mourir cet amour. Plus vous raisonnerez, plus vous donnerez d'aliment à cette vie philosophique. Abandonnez-vous donc à la simplicité et à la folie de la croix. Le premier chapitre de la premiere épître est fait pour vous. Tâchez de donner une forme à vos affaires, pour vous mettre en repos. Il faut tâcher de calmer la bonne duchesse quand elle s'empresse d'en voir la fin : mais il faut supporter en paix son impatience, et vous en servir comme d'un aiguillon pour vous presser de finir; on gagne en perdant, quand on perd pour abréger: *Sed ut sapientes, redimentes tempus.* Si vous venez l'automne à Chaulnes, faites-le moi savoir de bonne heure, et mandez-moi, avec simplicité, si je pourrai vous aller voir : Dieu sait la joie que j'en aurai ! Aimez toujours, mon bon duc, celui qui vous est dévoué *ad convivendum et commoriendum.*

LETTRE XV.

Cambrai, 24 octobre 1709.

Nous ne savons point encore avec certitude si les ennemis vont en quartier d'hiver, comme M. de Puységur paroît le croire, ou s'ils feront encore quelque entreprise. Nous ignorons aussi ce que M. de Bergeich va devenir; il me semble avoir entrevu que son projet est de se servir de l'occasion de la prise de Mons, où il s'est renfermé tout exprès pour se séparer de la France, et pour mettre entièrement à part les intérêts de l'Espagne. Je crois bien qu'il a fait entendre à Versailles que ce ne sera qu'une comédie pour servir mieux la France même, en ne paroissant plus la servir. Mais certains discours m'ont laissé entendre qu'il veut chercher l'intérêt de la monarchie d'Espagne contre celle de France; il ajoute que tout cela se fera pour Philippe V: mais enfin il m'a dit en termes formels: « Nous vous ferons du mal... « Je serai le premier contre la France..... Je n'ai été « jusqu'ici lié à la France que pour l'Espagne... Nous « donnerons aux François pour frontiere la Somme... « Cambrai reviendra sous notre domination... »

Je m'imagine qu'il veut que les ennemis se relâ-

chent, et laissent Philippe V sur le trône, et que le roi achete leur consentement en rendant toutes les conquêtes de soixante et dix ans. Il espere que les Hollandois et les autres alliés croiront abaisser et affoiblir suffisamment la France par un si grand retranchement, et qu'en ce cas ils auront moins de peur de voir la couronne d'Espagne dans la maison de France parcequ'ils seront les maîtres de pénétrer en France quand il leur plaira de passer la Somme. De son côté, il se flatte que, suivant ce plan, il demeurera le maître des Pays-Bas espagnols, qui reprendront toute leur ancienne étendue. Mais j'ai beaucoup de peine à croire que les ennemis s'accommodent de ce plan. La France pourroit fortifier Péronne, Saint-Quentin, Guise, etc. rétablir ses forces, faire des alliances, et, de concert avec Philippe V, prévaloir encore dans toute l'Europe. Voilà ce que les ennemis doivent craindre. M. de Bergeich pourra travailler d'abord de bonne foi à exécuter ce plan en faveur de Philippe V: mais ce plan l'engagera au moins extérieurement contre la France; cet embarquement pourra le mener plus loin qu'il n'aura peut-être voulu; il ne pourra plus reculer; il se trouvera qu'il aura travaillé pour la monarchie d'Espagne plutôt que pour la personne de Philippe V. Si nous sommes contraints par lassitude d'abandonner Philippe, il se

trouvera que ce que M. de Bergeich aura paru faire pour Philippe, se tournera comme de soi-même pour Charles, parcequ'il aura été fait pour la monarchie qui passera des mains de l'un de ces princes dans celles de l'autre. Voilà, mon bon duc, ce qu'il me semble entrevoir par des discours très forts, qui me faisoient entendre un grand mystere au-delà de tout ce qu'ils pouvoient signifier. Je ne saurois développer le plan, mais c'est à ceux qui savent le secret des affaires à démêler ce que je ne puis voir que très confusément. J'en ai écrit dans le temps à M. de Beauvilliers, et je vous supplie de réveiller là dessus toute son attention : l'affaire est délicate et importante. On prendroit bien le change, si on ne préféroit pas les frontieres voisines de Paris à toutes les espérances ruineuses de l'Espagne.

Il ne me reste qu'un moment pour vous dire que je suis, mon bon duc, plus uni à vous que jamais, et plus dévoué à vos ordres.

LETTRE XVI.

Cambrai, 20 novembre 1709.

Je crois, mon bon duc, qu'il est important que vous entreteniez à fond M. de Puységur avec M. le duc

de Beauvilliers, et qu'ensuite on lui procure une ample audience de M. le duc de Bourgogne. Outre la capacité et l'expérience pour la guerre, M. de Puységur a d'excellentes vues sur les affaires générales qui méritent un grand examen : des conversations avec lui vaudront mieux que la lecture de la plupart des livres. D'ailleurs il est capital que notre prince témoigne amitié et confiance aux gens de mérite qui se sont attachés à lui, et qui ont tâché de soutenir sa réputation; car elle a beaucoup souffert, et il n'a guere trouvé d'hommes qui ne l'aient pas condamné depuis l'année derniere.

Je vous recommande donc instamment M. de Puységur, moins pour lui que pour notre prince. Souvenez-vous que vous m'avez promis de cultiver le prince.

Mille respects à notre bonne duchesse et à madame la vidame; j'embrasse tendrement M. le vidame. Tout dévoué à mon bon duc.

LETTRE XVII.

Cambrai, 1 décembre 1709.

Je vous supplie, mon bon duc, d'avoir la bonté de donner une audience commode à M. le comte de

Beauvau, qui s'est chargé de vous rendre cette lettre. Vous connoissez sa naissance, mais vous ne connoissez peut-être pas son bon sens, son courage infini, sa simplicité, sa probité très rare, ni son expérience dans le métier de la guerre : il vous dépeindra au naturel diverses choses importantes, si vous voulez bien le faire parler sans ménagement; de sa part, il se bornera à vous entretenir sur ce qui regarde M. le chevalier de Luxembourg, son ami et proche parent. Il y a sujet de craindre qu'on ne veuille rendre de mauvais offices à M. le chevalier, sur la commission qu'il avoit eue d'aller occuper le poste de Givry, au centre des lignes près de Mons. Il est fort à desirer que vous et M. le duc de Beauvilliers soyez au fait, et qu'on y puisse mettre M. Voysin, en cas qu'on voulût le prévenir en mal. La probité, le bon sens, la bonne volonté et la valeur de M. le chevalier de Luxembourg, méritent qu'on ait attention à lui laisser faire son chemin pour le service.

Je prie le Seigneur d'être toutes choses en vous et dans notre bonne duchesse : j'embrasse en toute simplicité notre très cher vidame, et je ne saurois oublier madame la vidame, pour qui j'ai un vrai zele.

LETTRE XVIII.

Cambrai, 5 décembre 1709.

Je profite, mon bon duc, avec beaucoup de joie, d'une occasion sûre, pour vous dire que toute cette frontiere est consternée; les troupes y manquent d'argent, et on est chaque jour au dernier morceau de pain. Ceux qui sont chargés des affaires paroissent eux-mêmes rebutés, et dans un véritable accablement. Les soldats languissent et meurent, les corps entiers dépérissent, et ils n'ont pas même l'espérance de se remettre. Vous savez que je n'aime point à me mêler des affaires qui sont au-dessus de moi: mais celles-ci deviennent si fortement les nôtres, qu'il nous est permis, ce me semble, de craindre que les ennemis ne nous envahissent la campagne prochaine. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que je n'ai aucune peur pour ma personne, ni pour mon intérêt particulier: mais j'aime la France, et je suis attaché, comme je le dois être, au roi et à la maison royale. Voyez ce que vous pourrez dire à MM. de Beauvilliers, Desmarets et Voysin: vous avez sans doute reçu la lettre que je vous ai envoyée pour l'examiner. Chaulnes et la compagnie que j'y ai vue me revient souvent au

cœur. Je dirois, Heureux qui passe sa vie avec de telles personnes! s'il ne valoit mieux dire, Heureux qui demeure là où il se trouve content du pain quotidien, avec toutes les croix quotidiennes! Je suis même persuadé que la croix quotidienne est le principal pain quotidien. Je me trouve bien plus près de vous, quand j'en suis loin, avec une intime union de cœur à Dieu qui m'en rapproche, que si j'étois jour et nuit auprès de vous, avec l'amour propre, qui porte partout la division et l'éloignement des cœurs. Bon soir, mon bon duc.

LETTRE XIX.

Cambrai, 11 janvier 1710.

Votre exposé, mon bon duc, ne me permet pas d'hésiter. J'avoue que je desirerois une autre naissance, mais elle est des meilleures en ce genre; le côté maternel est excellent. J'avoue aussi qu'il eût été fort à souhaiter qu'on eût pu différer de quelques années; mais vous pouvez mourir, et il y a une différence infinie entre le jeune homme établi par vous, et tout accoutumé sous vos yeux à une certaine regle dans son mariage avec une femme que madame la duchesse de Chevreuse aura formée, ou

bien de le laisser, si vous veniez à lui manquer, sans établissement, livré à lui-même, dans l'âge le plus dangereux, au hasard de prendre de mauvais partis, et avec apparence qu'il se mariera moins bien quand il n'auroit plus votre appui. Ce que je crois par rapport à une si grande jeunesse de part et d'autre, est qu'il convient de gagner du temps le plus que vous pourrez. Si la paix vient, je voudrois faire voyager le jeune homme deux ans en Italie et en Allemagne, pour lui faire voir en détail les mœurs et la forme du gouvernement de chaque pays. Au reste, je suppose, mon bon duc, que vous avez examiné en toute rigueur les biens dont il s'agit. Vous êtes plus capable que personne de faire cet examen, quand vous voudrez approfondir en toute rigueur; mais je crains votre bonté et votre confiance pour les hommes : vous pénétrez plus qu'un autre ; mais vous ne vous défiez pas assez. Ainsi je vous conjure de faire examiner à fond toute cette affaire par des gens de pratique, qui soient plus soupçonneux et plus difficiles que vous; dans un tel cas il faut craindre d'être trompé, et mettre tout au pis aller; les avis des chicaneurs ne sont pas inutiles. J'avoue que j'aurois grand regret à ce mariage, si, après l'avoir fait si prématurément avec une personne d'une naissance hors des regles par son pere, il trouvoit quelque mécompte dans le

bien. Prenez-y donc bien garde, mon bon duc; car si le cas arrive, je m'en prendrai à vous et je vous en ferai les plus durs reproches. Au nom de Dieu, ne vous fiez pas à vous-même, et faites travailler des gens qui aient peur de leur ombre. Enfin je suppose que la personne est telle qu'on vous la dépeint: mais vous savez qu'on ment encore plus sur le mérite que sur le bien, c'est à vous à redoubler pour les informations secretes. Le pere étoit extraordinaire: je ne sais si la mere à quelque fonds d'esprit, ni si elle a pu conduire cette éducation; c'est néanmoins le point le plus capital. Dieu veuille que vous soyez bien éclairci de tout! Encore une fois, votre exposé rend la chose très bonne: on peut douter de la question de fait, et non de celle de droit.

J'ai été alarmé sur votre santé; ménagez-la, je vous supplie, elle en a grand besoin; je crains un régime outré. Pardon, vous connoissez mon zele et mon dévouement sans réserve.

Je croirois que, pendant les temps où les jeunes personnes ne seront pas encore ensemble, il seroit à desirer qu'elles ne se trouvassent point tous les jours dans les mêmes lieux.

Je voudrois fort aussi qu'on prît garde dans un contrat de mariage de n'y engager point madame la duchesse de Chevreuse par rapport à ses reprises, car

je craindrois qu'elle ne se trouvât pas au large, si vous veniez à lui manquer : il ne convient point qu'elle coure risque de dépendre de ses enfants; il est bon pour eux-mêmes qu'ils dépendent d'elle. Je suis fort vif sur ses intérêts, et je crains qu'elle n'ait pas la même vivacité. D'ailleurs M. le vidame, sur qui je compterois, peut mourir. Enfin elle doit être au large et indépendante.

LETTRE XX.

Cambrai, 23 février 1710.

Voici une occasion sûre, mon bon duc, et j'en profite avec plaisir, pour vous remercier des bonnes nouvelles que vous m'avez mandées de l'accommodement du procès : il faut louer Dieu de ce qu'on s'exécute; le besoin en paroît extrême, et il ne reste qu'à desirer que rien ne change les bonnes résolutions. J'ai vu depuis trois jours une lettre dont je vous envoie une copie; elle vient d'un homme qui peut être assez bien instruit : vous verrez qu'il croit que la France ne peut point accepter les dernieres conditions des alliés, à moins qu'elle ne soit dans une situation tout-à-fait désespérée ; mais outre qu'il paroît que nous sommes dans cette situation, de plus il

faudroit chercher cent expédients pour lever la difficulté. Les ennemis ne veulent pas se fier à nous, et se mettre en risque de recommencer avec des désavantages infinis, après que leur ligue sera désunie. Je n'ai rien à dire contre cette défiance; mais n'avons-nous pas autant à craindre de notre côté? Nous ne saurions leur donner quatre places d'ôtage en Flandre à notre choix, sans ouvrir toute notre frontiere jusques aux portes de Paris, qui en est très voisin. Ce seroit encore pis si les ennemis choisissoient les quatre places; sur le moindre prétexte ou ombrage, ils soutiendroient que nous aurions aidé d'hommes ou d'argent le roi d'Espagne. En voilà assez pour garder nos quatre places, comme les Hollandois gardent Mastricht: alors ils seroient les maîtres d'entrer en France. Quand même cet inconvénient n'arriveroit pas, ils pourroient au moins dans le congrès demander que les quatre places de dépôt leur demeurassent pour toujours en propriété, puisqu'ils seront libres de demander alors tout ce qu'ils jugeront à propos de demander. Je comprends que le préliminaire subsiste toujours tout entier, comme simple préliminaire, en sorte qu'il n'y a que l'article 37 sur la garantie de l'évacuation d'Espagne que le roi n'accepte point: au lieu d'accepter cet article, le roi offre quatre places d'ôtage qui répondent de sa bonne

foi. Pour moi je crois que le roi n'en sauroit donner quatre, quelles qu'il les choisisse dans cette frontiere, sans ouvrir la France aux alliés, et par conséquent que le gage de sa bonne foi est si suffisant qu'ils n'ont rien à craindre; c'est nous qui aurons à craindre tout d'eux, car ils auront dans leurs mains les clefs du royaume: en ce cas ils pourront dire que la convention, qui n'est qu'un simple préliminaire, ne les exclut d'aucune prétention ultérieure, et ils pourront prétendre que les quatre places données en ôtage par le préliminaire devront leur demeurer finalement par le traité de paix; c'est à quoi on ne sauroit trop prendre garde. J'avois desiré que ces places fussent déposées, non dans leurs mains, mais dans celles des Suisses, ou de quelque autre puissance neutre. On pourroit marquer dans le préliminaire toutes les places auxquelles les alliés borneroient leurs prétentions pour le congrès même: ainsi le préliminaire ne seroit préliminaire que de nom à l'égard de nos places; il nous assureroit pour toujours la propriété des quatre, même qu'on ne déposeroit que pour un certain temps expressément borné: il ne seroit véritablement préliminaire que pour les articles incidents de nos alliés, ou des alliés de nos ennemis. Enfin il faudroit qu'on donnât au roi une sûreté, afin que si le congrès venoit à se rompre, les

ennemis commençassent par nous rendre nos quatre places de dépôt avant que de prendre les armes, puisque ces places n'auroient été mises en dépôt que pour le congrès. Comme je ne sais rien des propositions faites de part et d'autre, ni de ce qui fait la difficulté qui reste, je marche à tâtons, et je parle au hasard. Mais voici trois points principaux que je souhaiterois. Le premier est de ne rompre point, et de ne se rebuter d'aucune difficulté, mais de négocier avec une patience sans bornes, pour les vaincre toutes, puisque nous sommes dans une si périlleuse situation, si la paix vient à nous manquer. Le second est de ne perdre pourtant pas un moment pour la conclusion, si on peut y parvenir, car un retardement amene la campagne, et la campagne dans le désordre où nous sommes peut culbuter tout. Le troisieme est de ne se laisser point amuser par de vaines espérances, et de tenter l'impossible pour se préparer à soutenir la campagne, à moins que vous n'ayez la paix sûre dans vos mains ; un mécompte renverseroit tout. Je prie Dieu qu'on prenne de justes mesures. Au nom de Dieu, parlez au duc de Beauvilliers, à M. de Torcy, à M. Voysin, etc. Ce que M. le chevalier de Luxembourg, M. de Bernieres, et tous les autres, me disent de l'état des troupes et de la frontiere, doit

faire craindre tout ce qu'on peut s'imaginer de plus terrible.

Je commence à rentrer dans mon travail sur saint Augustin ; je vais refaire l'ouvrage tout entier : il faut de la santé, du loisir, et un grand secours de la lumiere de Dieu. J'avoue qu'il me paroît que je ne dois pas retarder cet ouvrage, je puis mourir : je l'exécuterois plus mal dans un âge plus avancé. Il faut le mettre en état, et puis il paroîtra quand Dieu en donnera les ouvertures.

Je ne saurois exprimer, mon bon duc, à quel point je suis dévoué à notre bonne duchesse ; la voilà chargée d'un nouveau poids. Mandez-moi, si vous le pouvez, un mot sur les deux jeunes mariés ; je ne puis m'empêcher d'être curieux et vif sur tout ce qui vous touche, vous et la bonne duchesse : je souhaite que ces deux jeunes personnes se tournent bien.

Dieu soit lui seul, mon bon duc, en vous toutes choses, l'*alpha* et l'*omega*.

Celui qui portera cette lettre à Paris chez madame de Chevry, est un très honnête homme, qui compte de n'être à Paris qu'environ quinze jours. Je prie madame de Chevry de vous faire avertir un peu avant le départ de cet honnête homme, afin que vous puissiez vous servir de cette occasion pour m'envoyer ce qu'il vous plaira.

LETTRE XXI.

Cambrai, 25 mars 1710.

Je crois, mon bon duc, qu'il faut, dans l'extrémité affreuse où l'on assure que les choses sont, acheter très chèrement deux choses ; l'une est la dispense d'attaquer le roi catholique ; l'autre est un armistice pour éviter les accidents d'une campagne, qui pourroient renverser l'état. Je ne voudrois ni faire la guerre au roi catholique, à aucune condition, à moins qu'il ne nous la fît, ni hasarder la France en hasardant une campagne. Je donnerois pour les sûretés des préliminaires toutes les places d'ôtage qu'on voudroit, pourvu qu'elles fussent en mains neutres, comme celles des Suisses ; et j'abandonnerois pour le fond du traité de paix des provinces entieres, pour ne perdre pas le tout : mais je voudrois qu'on vît le bout des demandes des ennemis. Pour Baïonne et Perpignan, vous auriez un horrible tort de les céder, si vous pouvez éviter une si grande perte ; mais si vous ne pouvez vous sauver qu'en les sacrifiant, ce seroit un vain scrupule que d'hésiter. Vos places sont à vous et non à vos voisins ; elles ne doivent servir qu'à vous ; et si vous pouvez sauver votre état en les

donnant, vous y êtes obligé en conscience, quoique cette cession, par un contrecoup fortuit qui est contraire à votre intention, nuise à votre voisin. En repoussant le Turc de la Hongrie, je le rejette dans le pays voisin dont il fait la conquête. J'en suis fâché: mais j'ai dû défendre la Hongrie, et laisser aux maîtres de ce pays à le défendre comme ils l'entendront. Vous êtes d'autant moins chargé d'être le tuteur de l'Espagne, qu'elle n'agit plus, dit-on, de concert avec vous. M. de Bergeich fait assez entendre qu'il n'est plus lié avec nous. Vous savez ce que je vous en ai dit et écrit: il ne songe qu'à faire la paix du roi catholique aux dépens du royaume de France, comme vous voudriez faire la vôtre aux dépens de la monarchie d'Espagne; tout au moins il traversera votre négociation facile à brouiller, et il tentera tout pour vous réduire à des conditions encore plus dures que celles du traité des Pyrénées, comme de rendre l'Artois, Perpignan, les trois évêchés. Il espere par là tenter les ennemis de laisser au roi Philippe l'Espagne et la Flandre, bien entendu qu'il leur cédera les places et les ports dont ils auront besoin, tant en Espagne que dans les Indes, pour leur commerce. Après les discours qu'il m'a faits, et ceux qui me reviennent, je ne puis douter que ce ne soit là son projet. Rien n'est si propre à brouiller vos négocia-

tions. Dieu veuille que vous puissiez débrouiller ce chaos, et prévenir les malheurs de la campagne qui va commencer! pour moi je ne puis que prier.

Je suis en peine de votre santé, car j'ai vu une lettre où vous mandiez à M. le chevalier de Luxembourg que vous aviez eu encore une attaque de goutte. Bon soir, mon bon duc : donnez du repos à votre corps et à votre esprit; cela est pour le moins aussi nécessaire à l'intérieur qu'à la santé. Mille respects à notre bonne duchesse, mille autres à madame la vidame, mille tendresses à M. le vidame, et à vous, mon bon duc, union qui ne peut s'exprimer.

Aurez-vous la bonté de me faire savoir s'il est vrai que M. le duc de Beauvilliers et M. Voysin soient mal ensemble comme on me l'assure?

LETTRE XXII.

Cambrai, 7 avril 1710.

Je profite, mon bon duc, à la hâte, d'une occasion imprévue, pour vous parler en liberté de diverses choses.

1°. On dit que le roi s'est réduit à demander la Sicile et les places d'Espagne en Toscane pour le roi Philippe; que Marlborough a paru croire que ce mor-

ceau de la monarchie ne méritoit pas les frais et les maux d'une si horrible guerre; mais que les autres alliés soutenoient que la France, qui a fait entendre par cette offre qu'elle a le pouvoir de faire sortir de l'Espagne le roi Philippe, l'en fera bien sortir sans la Sicile, plutôt que de continuer une guerre insoutenable.

Tout ce que j'entends dire à nos principaux officiers et aux intendants, fait craindre de grands malheurs. On manque de tout; les soldats sont si affamés et si languissants, qu'on n'en peut rien espérer de vigoureux. Selon toutes les apparences, la campagne s'ouvrira bientôt. On assure que M. le maréchal de Villars ne pourra venir qu'au mois de juin : voilà une ressource qui viendra tard. En attendant, nous n'aurons, pour sauver la France, que M. le maréchal de Montesquiou, sur qui il y en a qui comptent peu.

Puis-je prendre la liberté, mon bon duc, de vous demander une grace? M. le marquis de Bonneval, colonel des cuirassiers, est mon cousin issu de germain; c'est un homme d'une très ancienne maison de Limosin, qui a eu toutes les marques d'une grosse seigneurie par des terres considérables et par les plus hautes alliances qu'on puisse avoir depuis quatre cents ans, comme Foix, etc. Un de ses ancêtres étoit favori de Charles VIII, et l'un de ses neuf preux che-

valiers; ses ancêtres ont commandé des armées en Italie, et ont eu des gouvernements de province; ils paroissent par-tout dans l'histoire. Le marquis de Bonneval dont il s'agit, est d'une très petite mine, mais sensé, noble, capable d'affaires, plein de valeur, aimant la guerre, aimé de sa troupe, estimé des honnêtes gens, appliqué sans relâche au service depuis vingt-deux ans, et y faisant une dépense très honorable, quoique son régiment lui ait coûté cent mille francs. On vient de faire quatorze maréchaux de camp qui devoient aller après lui. Il est vrai qu'il a un frere cadet, qui a fait la faute de passer en Italie au service des ennemis; c'est une conduite inexcusable et indigne, quoique les circonstances de son affaire fassent pitié: mais les fautes sont personnelles, et l'aîné, depuis la faute du cadet, a reçu pendant plusieurs années toutes les marques possibles du contentement du roi et de M. de Chamillart, malgré le tort de son frere; d'ailleurs l'aîné n'a jamais eu aucun commerce avec son frere qui pût déplaire au roi, ni le rendre suspect, ni l'éloigner des graces. Vous comprenez bien qu'un homme plein d'honneur, dont les sentiments sont très vifs, et qui sent tout ce qu'il a fait pour son avancement dans le service, est au désespoir de se voir exclus avec tant de mépris. Il prendra le parti le plus sage et le plus noble, qui est celui de vendre son ré-

giment, de quitter le service, et d'enrager dans un profond silence. Mais outre que je suis affligé de le voir pénétré de douleur, parcequ'il est encore plus mon ami que mon parent, je trouve qu'il est mauvais pour le service qu'on traite si mal un très bon officier qui a beaucoup de naissance, d'ardeur et de talent pour servir. La grace que je vous demande pour lui, sans qu'il en sache rien, est que vous ayez la bonté de demander en secret à M. Voysin la véritable cause de son exclusion : si c'est quelque chose qui ait rapport à son frere, il faut l'approfondir et écouter ses raisons justificatives; s'il est coupable, la chose est si importante qu'il doit être puni. Mais si le roi et M. Voysin ne connoissent ni sa naissance ni ses services, il est bien triste qu'un homme d'un si beau nom, qui sert si bien depuis vingt-deux ans, soit traité si mal, pendant qu'on prodigue les rangs à une foule de gens sans nom et sans service. Je ne vous demande néanmoins aucune démarche qui puisse vous coûter ou vous gêner; j'aime fort mon parent, mais j'aime beaucoup mieux tout ce qui vous convient. Si par hasard vous appreniez par M. Voysin quelque chose qu'il importât à M. de Bonneval de savoir, ne pourriez-vous point avoir la bonté de le faire prier par madame de Chevry de vous aller voir? Vous le trouveriez discret et plein de recon-

noissance pour vos avis. Je voudrois qu'on pût l'engager à continuer le service sans bassesse, mais je ne vois pas comment.

Les retours de votre goutte me font beaucoup de peine; le dévoiement qui l'accompagne quelquefois augmente mon inquiétude : soulagez votre corps; appliquez moins votre esprit, sur-tout vers le soir; faites un peu d'exercice; rien n'est meilleur pour le corps, comme pour l'esprit, que de suspendre une certaine activité qui entraîne insensiblement l'homme au-delà de ses vraies forces.

J'oubliois de vous dire qu'un homme venu de Versailles m'a dit qu'on prétend que M. le duc de Bourgogne a dit à quelqu'un qui l'a redit à d'autres, que ce que la France souffre maintenant, vient de Dieu, qui veut nous faire expier nos fautes passées. Si ce prince a parlé ainsi, il n'a pas assez ménagé la réputation du roi : on est blessé d'une dévotion qui se tourne à critiquer son grand'pere.

J'attends de vos nouvelles sur le P. le Tellier. Vous pourrez avoir quelque occasion, ou par madame de Chevry, qui est avertie quand il y en a, ou par les colonels qui partent pour cette frontiere.

Souffrez, mon bon duc, que je fasse ici mille assurances de zele et de respect à madame la duchesse de Chevreuse, à madame la vidame, à M. le vidame.

Pour vous, je ne sais que vous dire, sinon portez-vous bien, et aimez toujours celui qui vous est dévoué sans réserve en Dieu, avec des sentiments que les paroles n'expriment point.

LETTRE XXIII.

Cambrai, 24 juin 1710.

J'envoie exprès à Paris, mon bon duc, pour répondre sûrement, et avec la liberté nécessaire, à une question qu'on m'a faite : je compte que vous verrez tout. En vérité, plus je vois combien nous manquons d'argent, d'hommes de bonne volonté, de sujets instruits, d'ordre et de conseil, plus je conclus que nulle paix ne peut être que bonne à acheter très chèrement. On se trompe fort si on se flatte de l'obtenir, après une bataille perdue, aux mêmes conditions qu'à présent: ce seroit encore cent fois pis; les Hollandois n'en seroient pas les maîtres. J'ai vu, ces jours passés, un homme qui sait leur situation : il dit qu'ils n'ont jamais été si embarrassés depuis la naissance de leur république ; ils se croient perdus s'ils ne détrônent pas le roi d'Espagne; et ils se croient presque dans la même extrémité, s'ils achevent de renverser la France pour aller détrôner le roi d'Espagne. Ils

craignent presque autant les bons succès que les mauvais; ils se défient autant de leurs alliés que de nous qui sommes leurs ennemis: mais ils paroissent vouloir, au hasard de renverser malgré eux la France, assurer l'évacuation de l'Espagne. A cela près, il n'y a rien qu'ils ne voulussent faire pour nous conserver à ce degré de force qui convient à l'équilibre tant desiré. Vous êtes comme le lion terrassé, mais la gueule ouverte, expirant et prêt à déchirer tout. Pour moi je donnerois la derniere goutte de mon sang comme une goutte d'eau pour ma nation, pour ma patrie, pour l'état, pour la maison royale, pour notre prince, et pour la personne du roi; mais, en souhaitant avec tant de zele leur conservation, je ne puis desirer des succès qui ne feroient que nous flatter de vaines espérances, et que prolonger notre maladie. Je ne puis souhaiter qu'une paix qui nous sauve, avec une humiliation dont je demande à Dieu un saint usage. Il n'y a que l'humilité et l'aveu de l'abus de la prospérité qui puisse appaiser Dieu.

M. le vidame est céans depuis trois ou quatre jours: il souffre beaucoup; mais au moins il est en repos et en liberté dans une maison où il est plus maître que moi. Il est à quatre pas de l'armée pour se trouver à une action, si par malheur on s'y engageoit: on espere fort l'éviter; mais en ce cas Béthune

est abandonné, et le côté de la mer demeure ouvert aux ennemis.

Ayez la bonté de me mander la résolution qui aura été prise pour mon mémoire destiné à Rome.

LETTRE XXIV.

Cambrai, 8 juillet 1710.

1°. Nous avons perdu le pauvre Turodin, mon bon duc; M. Soraci a été trois jours auprès de lui, et a tenté tout ce qu'il a pu, mais inutilement, pour sa guérison. Le malade a toujours cru son mal incurable, s'est résolu courageusement à mourir, et est mort avec de grandes marques de piété.

2°. Vous aurez sans doute reçu une lettre énigmatique de l'abbé de Beaumont, où je voulois vous faire entendre que le roi, plutôt que d'offrir des banquiers pour répondants du subside, pourroit mettre des pierreries d'un prix suffisant en dépôt chez les Suisses, ou à Gênes.

3°. Le renoncement des ennemis à toute demande ultérieure m'incline à croire qu'ils veulent sincèrement la paix, mais qu'ils ne la veulent qu'à leurs conditions pour l'évacuation d'Espagne, faute de quoi ils ne se croient pas en sûreté. Je n'aurois pas

voulu offrir plus que le passage : mais il faut bien prendre garde à ne donner aucun prétexte de nous soupçonner de duplicité pour reculer sur nos offres ; tout seroit perdu.

4°. Les ennemis ne peuvent plus tarder à faire quelque mouvement. Je souhaite que le camp qu'on acheva hier de retrancher derriere Arras, sur le Crinchon, ruisseau qui tombe dans la Scarpe, nous garantisse d'une bataille. Si les ennemis vont assiéger Béthune, Aire, etc. ce sera un moyen de gagner une partie de la campagne, et de conclure une paix. La lenteur des négociations est insupportable : quand nos plénipotentiaires passerent ici, ils m'assurerent qu'on ne leur avoit donné aucun pouvoir ni moyen d'aller en avant. Les ennemis en rient, et disent à leurs amis, que si on avoit fait, il y a dix-huit mois, les avances que l'on commence à faire de la part de la France depuis trois semaines, on auroit eu la paix sans peine en ce temps-là. Ils ajoutent que plus les François traînent la négociation pour disputer le terrain, et pour ne dire leur dernier mot qu'à toute extrémité, plus ils donnent de prétextes aux mal intentionnés de traverser la conclusion de la paix, et en rendent les conditions plus désavantageuses à la France. Si par malheur nous perdions une bataille décisive pendant cette lente négociation, quelle confusion et quel regret sans remede !

5°. Quoi qu'on vous dise, il n'est guere possible que la négociation de M. le comte de Bergeich ne traverse et ne brouille celle des plénipotentiaires. Les intérêts sont contraires; les acteurs seront opposés et jaloux, si vous n'avez point un homme supérieur qui tienne les rênes des deux négociations à la fois, pour les empêcher de s'entrechoquer, et pour subordonner l'une à l'autre. C'est une charrue mal attelée.

6°. J'avoue que je crains presque également les bons et les mauvais succès de guerre. C'est ce qui me fait soupirer après la paix.

7°. On dit que M. le maréchal de Harcourt va entrer dans le conseil; s'il y entre, et s'il dure, il fera bien du fracas.

8°. Si M. le duc de Bourgogne ne sent pas le besoin de devenir ferme et nerveux, il ne fera aucun véritable progrès; il est temps d'être homme. La vie du pays où il est est une vie de mollesse, d'indolence, de timidité et d'amusement; il ne sera jamais si subordonné à ses deux supérieurs, que quand il leur fera sentir un homme mûr, appliqué, ferme, touché de leurs véritables intérêts, et propre à les soutenir par la sagesse de ses conseils, et par la vigueur de sa conduite. Qu'il soit de plus en plus petit sous la main de Dieu: mais quant aux yeux des hommes, c'est à lui à

faire aimer, craindre et respecter la vertu jointe à l'autorité. Il est dit de Salomon qu'on le craignit, voyant la sagesse qui étoit en lui.

9°. M. le Vidame veut partir d'ici, si les ennemis vont tâter notre camp retranché du Crinchon; mais il promet de revenir le lendemain, si la bataille s'éloigne : il a grand besoin de repos. Je l'aime comme David aimoit Jonathas.

Mille respects à madame la duchesse, à madame la vidame. Comment va le procès? Ô mon bon duc, quand vous verrai-je à Chaulnes?

LETTRE XXV.

Cambrai, 23 octobre 1710.

Me voici heureusement arrivé, mon bon duc, et je me hâte de vous dire que je suis triste de n'être plus dans la bonne compagnie où j'étois : rien n'est si dangereux que de s'accoutumer à trop de douceur: vous me dégoûteriez de la résidence, et madame la duchesse me feroit malade de bonne chere.

Je crois que vous ne devez point parler des droits royaux à la fin de l'écrit. Une chose qui paroît si forte pourroit exciter la critique; il vaut mieux exposer simplement le fait pour le faire passer sans

contradiction, et je serois même tenté de n'y parler point du titre de comté donné à ces fiefs impériaux, de peur des lecteurs malins : il suffiroit peut-être de nommer les fiefs impériaux. Quand on aura apprivoisé le public à cette union des Alberti de Florence avec ceux desquels vous descendez incontestablement, la chose ira d'elle-même; on ne pourra point douter du titre de comté ni des droits royaux, etc.

Les nouvelles qu'on a ici sur le siege d'Aire, marquent que les ennemis n'avoient point encore pris le chemin couvert; mais comme il y a eu, depuis la date des lettres, diverses attaques, M. de Signier, notre commandant, craint que ce qui étoit à faire ne soit bien avancé. M. du Fort, colonel de je ne sais quel régiment, et fils de M. le Normand, financier, y a été tué. M. de Valieres, excellent officier dans les mineurs, y a été blessé.

Je ne suis nullement content de mon voyage par rapport à M. le duc de Luynes; je ne l'ai presque pas vu, et le soin de le voir de près devoit être une de mes principales affaires : c'est là-dessus que je vous demande les moyens de réparer ma faute pour l'année prochaine.

Je vous envoie toutes mes lettres, que je suis sûr que vous aurez la bonté d'envoyer à leurs adresses par des mains sûres.

Je prie pour la paix, pour notre prince, et pour l'église.

Je vous conjure d'entrer dans ces trois intentions, et de les porter sans cesse au fond de votre cœur; le mien est tout gros : d'ailleurs je n'oublierai jamais à l'autel, ni vous, mon bon duc, ni les vôtres. Oh! que j'aime notre bonne duchesse! Il ne suffit pas que vous soyez doux et bon, comme vous l'êtes avec elle; il faut que vous ouvriez son cœur par l'épanchement du vôtre, et qu'elle trouve Dieu en vous. Puisqu'il y est, pourquoi ne l'y trouveroit-elle pas en toute occasion? Je veux que M. le vidame se corrige de ses défauts par un courage de pure foi, espérant contre l'espérance; qu'il tranche, qu'il expédie, qu'il décide en deux mots, qu'il se laisse déranger, et qu'il donne tout le temps convenable à la société du monde : c'est une vexation; mais elle est d'ordre de Dieu pour lui; et elle se tournera en un bien véritable, s'il ne résiste point à Dieu pour se contenter soi-même. En cas qu'il fasse ce miracle, je lui promets pour récompense que madame la vidame deviendra meilleure que lui, et qu'il sera tout honteux de voir qu'elle le devancera : c'est une bonne personne, digne de devenir encore meilleure qu'elle n'est. Bon soir, mon bon duc; je n'ai point de termes pour vous dire tout ce que je sens.

LETTRE XXVI.

Cambrai, ce 2 novembre 1710.

Je profite, mon bon duc, de la premiere occasion sûre qui se présente, pour vous rendre compte de la conversation que j'ai eue avec M. de Bergeich, qui a passé ici en s'en allant à Paris : il m'a confié qu'il doit aller de Paris en Espagne, où le roi et la reine le demandent avec des empressements incroyables ; c'est un homme adroit et hardi. Vous pouvez compter qu'il sera le plus invincible obstacle à l'évacuation de l'Espagne pour la paix. Au reste, il est pleinement persuadé de deux choses : l'une, que s'il arrivoit encore un mauvais événement au roi d'Espagne sans être promptement et fortement secouru par la France, il seroit sans ressource, et qu'il n'auroit plus qu'à revenir ; l'autre, que dès ce jour-là nous serions à portée de conclure une prompte paix, parceque les ennemis, las et épuisés, ne veulent, quoi qu'on en puisse dire, qu'une paix moyennant cette évacuation. Il convient que la défiance mutuelle a fait échouer la négociation de Gertrudenberg, et que comme la France a pris des ombrages outrés, en s'imaginant que les alliés ne voudroient point de paix

quand même on leur donneroit une pleine sûreté pour cette évacuation tant desirée, les alliés, de leur côté, ont cru voir clairement que nous ne voulions point de bonne foi faire cette évacuation, qui dépend de nous selon eux : il assure que nous l'avons offerte plusieurs fois, et que nous l'avons dépeinte comme si facile, qu'on ne peut plus nous écouter sérieusement, quand nous protestons que nous n'en sommes pas les maîtres.

Non seulement M. de Bergeich soutiendra le roi et la reine d'Espagne contre toutes les propositions d'évacuer, mais de plus il ne manquera pas de dire au roi, en passant à Versailles, tout ce qu'il imaginera de plus flatteur pour l'éloigner de la paix par de hautes espérances. Il soutient que la nouvelle dîme va relever toutes les affaires et rétablir toutes les finances, que les troupes seront facilement payées, que les peuples ne seront point trop chargés, qu'on crie mal à propos, qu'un grand royaume comme la France ne manque jamais, que les peuples ne se soulevent que dans l'abondance; que plus ils sont abattus par la misere, moins ils sont à craindre; qu'enfin les ennemis, presque aussi las que nous, desireront la paix sans exiger l'évacuation de l'Espagne, dès qu'ils verront que la dîme nous met en état de commencer une guerre offensive, ou du moins de faire durer

la défensive avec quelque succès. Je ne prétends ni louer ni blâmer les opinions de M. de Bergeich; il est très louable de son zele constant pour maintenir son maître: toutes ses vues, tous ses raisonnements, tous ses plans sont tournés vers cet unique but. On peut penser que son propre intérêt y entre un peu: mais enfin je le loue de chercher ainsi son intérêt dans celui du maître auquel il s'est attaché. De plus, en le louant de ce zele, je trouve qu'on doit craindre les impressions qu'il ne manquera pas de faire sur les deux rois.

Pour la paix, voici le moment critique pour la négocier. Si vous attendez que le roi d'Espagne soit relevé, vous ne tenez plus rien, et il vous laissera périr sous ses yeux, le lendemain que vous l'aurez délivré de sa perte certaine. Si au contraire les ennemis achevent de le vaincre, ils ne vous compteront pour rien l'évacuation de l'Espagne, que vous pourriez maintenant leur faire acheter très cher pour diminuer vos maux, et ils vous imposeront des loix dures jusqu'à vous écraser. Ce qui est à craindre, est que vous perdrez les deux derniers mois de l'année, étant piqué de la rupture de Gertrudenberg, ébloui par l'espérance de la dîme, et occupé de la prise de Girone, dont on assure que M. le duc de Noailles répond. Ces choses pourroient être de quelque usage

pour ramener les ennemis à des conditions supportables pour nous: mais j'ai peine à croire qu'elles soient assez solides pour mériter que nous négligions le moment de faire la paix et d'éviter les périls de la continuation de la guerre.

S'il arrive que l'archiduc ne succombe point en Espagne malgré la diversion de la Catalogne, s'il ne paroît aucune révolution en Angleterre, si notre nouvelle dîme ne change point la face des affaires, enfin si nous laissons les ennemis faire les fonds pour la campagne prochaine, nous nous trouverons dans le plus étrange mécompte. On ne sauroit trop y penser, et il sera inutile d'y penser au mois de janvier; nous ne pensons qu'à demi, et toujours trop tard. Ce qui conviendroit à la France, seroit de tenir les choses dans un certain équilibre, où elle pût décider du côté qui lui conviendroit pour soutenir ou pour laisser tomber le roi d'Espagne par rapport à la paix.

8 novembre.

DEPUIS cette lettre écrite, M. l'abbé de Langeron est tombé malade, et il est à l'extrémité: j'en ai la plus vive douleur. Priez pour lui, mon bon duc. Oh! que la vie est amere! Dieu seul est doux jusques dans ses rigueurs.

LETTRE XXVII.

14 septembre 1711.

Monsieur le maréchal de Villars est plein de bonne volonté et de courage; il prend beaucoup de peine. Je crois qu'il fait tout ce qu'il peut faire; mais le fardeau est prodigieux, et le gros de l'affaire est en tel état, que les moindres mécomptes deviendroient funestes pour l'état.

M. le maréchal de Mont...... a de la valeur, de l'expérience, des détails, et un sens droit; mais il a peu de réputation et de ressource dans de grands embarras.

M. d'Albergotti, ancien lieutenant général, est haï : on s'en défie. Ses amis mêmes, s'il est vrai qu'il en ait, ne comptent nullement sur son cœur : il est haut, sec, dur, plein d'humeur, trop âpre pour son intérêt et trop épargnant, ambigu dans ses conseils et dans ses ordres, quelquefois extraordinaire dans ses projets; d'ailleurs il est actif, laborieux, plein de valeur, d'expérience et de connoissances acquises.

M. de Puységur a une expérience très grande, un esprit droit et net; il écoute, il répond; il est zélé, sincere, valeureux, honnête homme, appliqué, mo-

déré, accommodant avec autrui : mais il n'a pas une assez grande autorité pour être mis au-dessus des autres avec l'approbation de l'armée. On ne l'a même jamais vu commander en chef.

Je ne parle point des autres, parceque je ne vois point que l'armée les croie assez éprouvés pour un si délicat et si important commandement.

Cependant l'affaire presse : si la paix ne vient point, il est à présumer que la campagne prochaine nous donnera de grands embarras.

Il seroit à souhaiter que monseigneur le Dauphin vînt commander pour sa réputation, qui a souffert par la faute d'autrui, et pour le pressant besoin de l'état : mais il vaut mieux qu'il ne vienne point que s'il venoit avec des généraux mal habiles ou divisés.

Si la personne de M. le maréchal de Harcourt n'est pas caduque, ne pourroit-on point lui donner le commandement avec M. de Barwick et un autre maréchal de France avec eux? On dit que M. de Harcourt et M. de Barwick s'accordent bien, et que M. de Barwick défere volontiers à M. de Harcourt. M. de Barwick est laborieux, en bonne santé, et propre à soulager son ancien.

Si M. de Harcourt ne pouvoit pas venir, ne pourroit-on pas employer M. le maréchal de Villeroi? Il a beaucoup d'expérience, d'application, et de bon

ordre. M. de Barwick pourroit suppléer à ce qu'on dit qui manque à M. de Villeroi pour les dispositions et les ressources par rapport à un jour de bataille. Le courage de M. de Villeroi contre les coups est net, dit-on; mais le courage d'esprit pour les ressources ne manque-t-il pas?

M. le maréchal de Villars pourroit tenir son coin auprès du prince, si on n'avoit sujet de craindre qu'il ne s'accommoderoit guere de se remettre en égalité avec les autres.

S'il est vrai, comme beaucoup de gens l'assurent, que l'article d'Espagne est réglé pour la paix, il seroit bien à desirer que l'on se hâtât de finir les autres articles. Nous sommes dans un mauvais train; et si nous ne changeons pas beaucoup, la guerre ne se redressera point. Le dedans du royaume s'use; on a peu d'argent, et cependant les peuples dépérissent par une extrême souffrance. Il faut finir.

Quand vous serez à Chaulnes, ayez la bonté de me le faire savoir d'abord. Si vous jugez que je ne doive point y aller, je m'en abstiendrai par pure docilité et par égard pour votre décision : ni le voisinage de l'armée, ni les réflexions politiques par rapport à moi, ne m'arrêteront nullement. Faites, s'il vous plaît, tel usage que vous croirez convenable de mes imaginations sur les affaires de la guerre et de l'église.

Mille respects à notre bonne duchesse; attachement sans mesure à mon bon duc.

LETTRE XXVIII.

Cambrai, 25 septembre.

Je ne crois point, monsieur, qu'il y ait d'occasion plus naturelle de se réjouir avec vous que celle de la paix. On mande de l'armée qu'elle fut signée le 21 de ce mois; la voilà faite très heureusement. Je suis très assuré que vous êtes bien soulagé par là, et que vous en souhaitez toutes les suites les plus solides. Notre frontiere auroit grand besoin de la ressentir pour la vente des blés. Castel Rodrigo, par des intérêts personnels, commença à empêcher que les blés de la Flandre françoise ne passassent en Hollande. Les Hollandois achetoient tous les blés, et par le chemin de la mer nous renvoyoient des blés moins chers et très bons. Si on rouvroit le chemin de l'Escaut, le voisinage et la bonté de nos grains les rappelleroient; tout le pays en profiteroit; car, pendant la paix, nos blés pourrissent faute de débit, même au plus vil prix. Il seroit aisé d'arrêter ce commerce dès que le roi voudroit réserver nos blés, et hors de ce cas il lui seroit fort utile d'attirer dans ce

pays de l'argent de Hollande pour faciliter le paiement de ses droits, et pour faire aimer de plus en plus son gouvernement à des peuples nouvellement conquis. Je hasarde ceci, monsieur, et je vous laisse à en faire usage, ou non, comme vous le jugerez à propos. Monsieur l'électeur, selon les apparences, donneroit la liberté pour ce commerce.

Je vous souhaite, monsieur, et à madame la duchesse de B........., une pleine consolation dans la visite de Montargis.

LETTRES
A M. LE MARQUIS DE FÉNÉLON.

LETTRE PREMIERE.

Cambrai, 13 avril 1709.

Je souhaite de tout mon cœur, mon cher neveu, que vous soyez arrivé à Strasbourg en parfaite santé, et que vous nous appreniez bientôt de vos nouvelles, elles me feront toujours un vrai plaisir. Il est fort à desirer que vous trouviez votre régiment bien composé, et que vous puissiez gagner l'amitié et l'estime des officiers: c'est un commencement très nécessaire pour établir la réputation d'un jeune homme; et ce n'est pas un ouvrage facile, car on trouve par-tout des gens difficiles à contenter. Mandez, je vous conjure, avec franchise, la disposition des esprits, et les mesures que vous prenez pour vous faire aimer d'eux. Les gens que vous avez vus à Versailles sont contents de vous; et j'espere qu'en continuant de bien faire, vous vous attirerez leurs bontés. Si vous partez pour le Dauphiné, mandez-nous en quel lieu

il faudra adresser les lettres que nous vous écrirons. Il faut être content par-tout, pourvu qu'on fasse son devoir, et qu'on ait dans le cœur ce qui fait le vrai bonheur des hommes. Bon soir, mon cher petit homme, je vous aime tendrement.

LETTRE II.

Cambrai, 6 mai 1709.

Je souhaite de tout mon cœur, mon cher enfant, que cette lettre vous trouve arrivé à Besançon en parfaite santé : on ne peut avoir plus de joie que j'en ai de savoir que vous avez bien commencé avec votre régiment, et que les officiers sont contents de vous : j'ai vu des gens dignes d'être crus, qui assurent que ces officiers ont un vrai mérite, et que le régiment est bien composé. Si Dieu vous conserve dans les bons sentiments qu'il vous a donnés, vous n'oublierez rien pour vous faire aimer d'eux, et pour gagner leur confiance, sans relâcher rien de ce qui est important au service. Je pars dans ce moment pour aller faire une visite de peu de jours : ce pays est dans un déplorable état, et je doute qu'on puisse de part et d'autre commencer la campagne avant le mois d'août. On parle toujours de paix : Dieu

veuille qu'elle nous donne le plaisir de vous revoir bientôt! Donnez-nous de vos nouvelles, et ayez soin de vous renouveller souvent dans les dispositions où Dieu vous a fait la grace d'entrer. Vous savez avec quelle tendresse je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE III.

Cambrai, 20 mai 1709.

Je suis ravi, mon cher neveu, d'avoir vu la lettre que vous avez écrite à l'abbé de Beaumont; il m'y paroît que votre santé est bonne, et que vous vous appliquez à vos fonctions : Dieu soit béni. J'espere que cette lettre vous sera rendue à Lyon, et que vous y serez arrivé heureusement. Je vous prie de vous informer si madame la comtesse de Soissons y est; en cas qu'elle y soit, faites-moi le plaisir de l'aller voir dans sa retraite, et de lui dire combien je la respecterai toute ma vie. M. l'évêque de la Rochelle me mande qu'il a un neveu à la mode de Bretagne, de son nom, qui est capitaine dans le régiment de Bigorre; son nom est M. Champfleur. Ce prélat s'intéresse très vivement pour son parent, et me prie très fortement de vous le recommander. Comme j'ai une singuliere vénération pour ce très digne prélat, je

vous conjure de faire toutes sortes d'avances vers ce capitaine, pour lui faire sentir votre amitié, et pour vous assurer de la sienne. Vous me ferez même un vrai plaisir de me mander quel sera le succès de vos attentions et de vos soins, afin que j'en puisse rendre bon compte au prélat.

Si les espérances que l'on continue encore de nous donner d'une paix prochaine sont solides, nous pourrons vous revoir de bonne heure; j'en aurai une grande joie. En attendant, retrouvons-nous souvent dans notre centre, où tout est un; et ne doutez jamais de ma tendresse pour vous.

LETTRE IV.

Cambrai, 10 juillet 1709.

Je suis dans une vraie joie, mon cher neveu, quand je reçois de vos nouvelles, et je suis fort sensible au plaisir que vous donnent mes lettres. Je souhaite que votre santé aille bien et que vous la ménagiez, sans manquer aux fonctions de votre emploi et aux occasions d'apprendre la guerre : vos foiblesses ne vous nuiront point; elles serviront au contraire à vous humilier, et à vous tenir dans une juste défiance de vous-même, et à vous faire recourir sans cesse à

Dieu, pourvu que vous ayez soin de vous recueillir, de prier, de lire, et de fréquenter les sacrements autant que votre vie agitée le pourra permettre. Soyez sociable dans le public; mais, dans tout ce qui est particulier, évitez toute familiarité avec les gens libertins et suppôts de corruption: attachez-vous aux gens de mérite, pour gagner leur estime et leur amitié; mais dans le fond ne comptez point sur les hommes, Dieu est le seul ami fidele qui ne vous manquera jamais. Quoique je vous aime tendrement, je vous conjure de ne compter jamais sur moi, et de ne voir en moi que Dieu seul malgré mes miseres. Les ennemis font le siege de Tournai : la tranchée est ouverte du 7 de ce mois. On ne sait point encore si M. le maréchal de Villars marchera pour secourir la place; il le fait espérer, dit-on, à M. de Suraille. Tout ce pays est dans une extrême souffrance; il est ravagé actuellement par les ennemis, et les nôtres le fourragent terriblement de leur côté. Dieu veuille que la campagne se passe sans aucun fâcheux événement! Le temps insensiblement se rapproche, où nous pourrons nous revoir : j'en ai une vraie impatience. Si M. de Chevry va à votre armée, je vous conjure de le rechercher avec beaucoup plus d'empressement que s'il étoit encore secrétaire d'état. Si vous passez près de Chambery, allez voir, je vous prie,

le pere Malatra, jésuite, homme de beaucoup de mérite, à qui j'ai obligation : si vous n'êtes pas à portée de le voir, du moins écrivez-lui pour lui témoigner combien vous auriez voulu le faire, sur la priere que je vous en ai faite. Dieu sait, mon cher enfant, avec quelle tendresse je suis tout à vous sans réserve.

LETTRE V.

Cambrai, 20 août 1709.

Je suis ravi, mon cher neveu, d'apprendre que vous avez fait votre devoir; je vous en sais bon gré: mais j'en loue Dieu infiniment plus que vous, et je souhaite que vous lui en renvoyiez toute la louange; tout ce que vous en garderiez seroit un larcin. Vous ne sauriez garder trop de ménagement pour n'exciter ni jalousie, ni critique; redoublez vos soins pour tout le monde. Je suis fort aise de ce que votre petit frere a été échangé; faites-lui des amitiés pour moi, et tâchez d'en faire un honnête homme : vous savez comment je desire que l'honnête homme soit fait, et quel est son premier devoir. Je voudrois être à portée de remercier M. le maréchal de Barwick: je trouverai moyen de lui faire dire quelque chose en bon

lieu, si je ne me trompe M. de Bonneval a perdu sa grand'mere et gagné beaucoup de bien; mais la plus grande partie de ce bien demeurera à sa mere pour en jouir sa vie durant. Ce pays est toujours désolé; le siege de la citadelle de Tournay continue. Bon jour tendrement, tout à vous, mais d'une tendresse selon la foi.

LETTRE VI.

Cambrai, 26 septembre 1709.

Monsieur le duc de Saint-Aignan, qui a été blessé d'un grand coup de sabre à la tête, est en chemin de prompte guérison; mais le duc de Charost est mort sur le champ de bataille, après avoir fait son devoir avec un grand courage. Sa famille est dans une très vive douleur, et moi j'en suis très affligé. Ne manquez pas, mon cher neveu, d'écrire à M. le duc de Charost qui a eu tant de bontés pour vous. On avoit cru la bataille gagnée jusqu'à midi, et je ne vous avois écrit que sur les paroles d'un officier de l'électeur de Cologne, qui, allant porter cette agréable nouvelle à l'électeur de Baviere, avoit ordre de m'en faire part en passant. La blessure de M. le maréchal de Villars est grande, mais on espere qu'elle guérira:

la guérison sera lente. M. le maréchal de Boufflers commande avec beaucoup de zele et peu de santé. On a fait maréchal M. d'Artaignan pour le soulager dans le commandement. Tout ce pays est ruiné sans ressource par les troupes, quelque bon ordre que nos généraux tâchent de faire garder. Portez-vous bien, aimez qui vous aime, et souvenez-vous de ce que je vous ai dit que je desirois le plus vivement.

LETTRE VII.

Cambrai, 7 juillet 1710.

Je vous envoie, mon très cher neveu, la lettre de crédit pour M. Henry. M. le chevalier de Luxembourg me mande qu'il a une vraie amitié pour vous, et que vous avez trop de politesse envers lui. Gardez-vous bien de vous en corriger; vous ne sauriez lui témoigner trop de déférence et de respect: mais il faut éviter une certaine cérémonie empesée et un sérieux qui le gêneroit; il y a un petit badinage léger et mesuré, qui est respectueux et même flatteur avec un air de liberté; c'est ce qu'il faut tâcher d'attraper. Veillez, je vous prie, sur votre petit frere, pour voir comment il se conduit dans sa compagnie. Il ne faut pas lui laisser faire certaines fautes; il faut l'accoutu-

mer à être doux, poli, modéré, juste, vrai, ferme, discret et obligeant; il faut tâcher de faire en sorte qu'il s'ouvre à vous, qu'il vous consulte, et qu'il sente de la commodité dans votre commerce. Ayez soin de la santé de Dufort, pour ne lui laisser faire aucun excès en aucun genre, et mandez-moi, sans adoucissement, comment il se conduit. Madame de Chevry est toujours mal; s'il faut la tailler, j'enverrai son frere la voir et la consoler. Le P... A... va bien, il se guérit; Blandel de même. Le pauvre Turodin se meurt: c'est une très grande perte. Si vous passez près d'ici avec la liberté d'y venir, je serai ravi de vous embrasser. Je vous donne à Dieu, et ne vous aime que pour lui: c'est la seule véritable amitié; elle est bien tendre au fond de mon cœur. Bon jour, cher enfant, tout à toi sans réserve.

LETTRE VIII.

Cambrai, 25 juillet 1710.

Je suis ravi, mon cher enfant, d'avoir de vos nouvelles, et de savoir que vous vous portez bien. Ce que vous me mandez me fait penser qu'on pourroit s'engager insensiblement à quelque grande action: Dieu veuille tourner tout à bien, et conserver avec

la France les personnes qui nous sont cheres ! Mille et mille remerciements à M. de Puységur. Il faudroit que j'eusse le cœur bien mal fait pour n'être pas touché de ses attentions, pendant qu'il est si occupé de tant de choses importantes. Seroit-il possible que l'envie d'élargir nos subsistances, ou celle de paroître faire quelques pas en avant, nous engageât à une bataille qui hasardât tout le royaume? Ne vaudroit-il pas mieux temporiser, comme Fabius, jusqu'à la fin de la campagne, où la paix pourroit devenir moins difficile? Dites ceci en grand secret à M. de Puységur. Je parle en ignorant sur la guerre et la politique; mais je sais à qui je parle, en m'adressant à M. de Puységur. Mes compliments à ceux auxquels ils conviennent.

LETTRE IX.

Cambrai, 19 août 1710.

Quoique vous ne daigniez pas nous donner de vos nouvelles, mon beau monsieur, je suis ravi de vous donner des nôtres : nous sommes tous céans en bonne santé. Je prends des eaux de Saint-Amand, comme les autres années, en cette saison. J'attends des nouvelles de Paris pour mander à Lobes de re-

venir; il en a une extrême impatience. M. l'abbé de Langeron doit régler à Paris le sort du petit abbé, pour y demeurer, ou pour revenir ici. Dites, je vous prie, au connétable, que je vous demande souvent le détail de sa conduite, que je veux savoir s'il est poli, attentif à plaire aux honnêtes gens, desireux de les imiter, en défiance de lui-même, empressé à chercher les sages conseils, courageux pour se corriger, et appliqué pour s'instruire de tous ses devoirs. En voilà beaucoup, dira le connétable; mais ce beaucoup n'a rien de trop. J'ai envie de l'aimer; mais je ne saurois en venir à bout, qu'autant qu'il m'y aidera en se rendant aimable. J'ai une véritable joie de ce que Dufort se porte bien et vous contente. Dites, je vous prie, à M. le chevalier de Luxembourg que je lui fais mes compliments sur le procès gagné par madame la duchesse de Luynes sa niece. Mademoiselle sa sœur en profitera apparemment aussi. Je ne m'intéresse pas moins à la cadette qu'à l'aînée. M. le chevalier m'entendra bien. Les bontés dont il vous honore me charment, en ce qu'elles confirment la bonne opinion que j'ai de vous; vous ne sauriez être attaché à lui avec assez de zele et de respect. Mes eaux m'obligent à éviter toute application suivie; c'est ce qui m'empêche de lui écrire. J'ai reçu dans le temps une lettre de lui par

un homme qui disoit s'en aller à Bouchain. Quand vous verrez M. de Puységur, dites-lui que je n'ai point assez de termes pour lui exprimer tout ce que je sens.

Bon soir, mon cher petit homme; ne vous laissez point entraîner au torrent: je crains pour vous, si vous ne craignez pas. Veillez et priez: je vous présente souvent à Dieu, et je le prie de vous garder encore plus de la contagion du monde, que des coups des ennemis. Madame de Chevry languit et languira jusqu'à ce que la pierre qui a un peu baissé soit tombée des reins. Encore une fois, bon soir avec grande tendresse.

LETTRE X.

Cambrai, 23 août 1710.

Les nouvelles de madame de Chevry ne peuvent être que fort tristes, mon cher neveu, jusqu'à ce que la pierre ait achevé de descendre; elle se soutient néanmoins avec courage et même avec gaieté: je lui écris tous les jours, et tous les jours elle me fait écrire: je vous en manderai très souvent des nouvelles.

Nous allons faire revenir votre frere aîné; mais

pour le petit abbé, il demeurera à Paris selon les apparences, parceque M. l'abbé de Langeron croit avec d'autres amis qu'il y étudiera mieux qu'à Cambrai.

Je ne puis m'empêcher de vous gronder un peu sur ce que vous ne voyez pas assez les gens que vous devriez cultiver. Il est vrai que le principal est de s'instruire et de s'appliquer à son devoir; mais il faut aussi se procurer quelque considération, et se préparer quelque avancement: or vous n'y réussirez jamais, et vous demeurerez dans l'obscurité sans établissement sortable, à moins que vous n'acquériez quelque talent pour ménager toutes les personnes en place, ou en chemin d'y parvenir; c'est un soin tranquille et modéré, mais fréquent et presque continuel, que vous devez prendre, non par vanité et par ambition, mais par fidélité pour remplir les devoirs de votre état et pour soutenir votre famille. Il ne faut y mêler ni empressement, ni indiscrétion; mais sans rechercher trop les personnes considérables, on peut les cultiver et profiter de toutes les occasions naturelles de leur plaire. Souvent il n'y a que paresse, que timidité, que mollesse à suivre son goût dans cette apparente modestie, qui fait négliger le commerce des personnes élevées: on aime, par amour-propre, à passer sa vie avec les gens auxquels on est accoutu-

mé, avec lesquels on est libre, et parmi lesquels on est en possession de réussir : l'amour-propre est contristé, quand il faut aller hasarder de ne réussir pas, et de ramper devant d'autres qui ont toute la vogue. Au nom de Dieu, mon cher enfant, ne négligez point les choses sans lesquelles vous ne remplirez pas tous les devoirs de votre état : il faut mépriser le monde, et connoître néanmoins le besoin de le ménager; il faut s'en détacher par religion, mais il ne faut pas l'abandonner par nonchalance et par humeur particuliere. Mille et mille assurances de zele à M. le chevalier de Luxembourg : il n'y a que la crainte de notre ruine qui puisse m'empêcher de desirer qu'il se rapproche de nous. Ne m'oubliez pas, quand vous verrez M. de Puységur. Vous devriez chercher les occasions naturelles de voir M. de la Valliere, M. de Broglio, M. le comte de Lespare. Bon soir, cher enfant.

LETTRE XI.

Cambrai, 28 septembre 1710.

Me voici revenu, mon cher neveu, et je suis fort aise de vous l'apprendre. Je partirai vers jeudi prochain pour aller auprès de Laon mettre mon pied

dans la vendange. En attendant j'aurois été ravi de vous revoir, si votre devoir vous permettoit de venir ici. Mais il ne faut ni vous exposer aux partis ennemis, ni donner mauvais exemple sur l'assiduité dans votre poste. Les nouvelles de madame de Chevry ne sont pas bonnes; elle a presque toujours de la fievre, souvent des frissons, des convulsions, des foiblesses, et même un peu de rêverie dans les accès les plus violents. Chirac ne perd pas courage, et ne voit, dit-il, de danger que par la longueur, qui épuise les forces. Ce qui augmente ma peine est que l'abbé de Beaumont, qui ne sort presque jamais de la chambre de la malade, tombe dans une tristesse qui m'alarme pour sa santé. Vous savez, sans doute, les nouvelles d'Espagne, qui ne sont pas bonnes. Dieu sait ce qu'il veut faire, et il faut l'attendre avec soumission. Heureux qui veut tout ce qui lui plaît, puisque tout ce qui lui plaît s'accomplit! M. le chevalier de Luxembourg est actuellement céans. Il avoit tenté de surprendre le fort de Scarpe: mais M. de Honpech, gouverneur de Douai, qui alloit à Lille, envoya par hasard son escorte l'attendre au fort, et déconcerta par ce coup de hasard tout le projet. Peu s'en est fallu qu'il n'ait réussi. Donnez-moi de vos nouvelles. J'écrirai demain à madame Voysin comme vous le desirez, pour vous procurer quelque endroit voisin de Picar-

die. Je prie souvent Dieu pour vous, et je voudrois que mes prieres fussent assez bonnes pour vous procurer la grace d'être simple, vrai, recueilli, et tout à Dieu dans la vie la plus commune selon votre profession. Je vous crois vrai et droit d'une certaine façon; mais il y a une vérité et une droiture que le monde ne connoît pas, et qui consiste à ne réserver rien à l'égard de Dieu. Bon soir, mon cher enfant: ménagez le monde par devoir, sans l'aimer par ambition; ne le négligez point par paresse, et ne le suivez point par vanité. Tendrement à vous pour jamais.

LETTRE XII.

Chaulnes, 15 octobre 1710.

Je vous envoie, mon cher neveu, la réponse que j'ai reçue de madame Voysin: elle vous donne de grandes espérances pour votre régiment. Je ne compte point de vous voir avant la fin de la campagne: ayez soin de votre frere et encore plus de vous-même. Dès qu'on manque, il faut, sans perdre courage, se relever humblement, et travailler, quoi qu'il en coûte, à se corriger. Il ne faut pas perdre un seul moment pour réparer ses fautes.

Madame de Chevry se porte mieux; mais c'est un

mieux qu'un jour donne et qu'une nuit ôte. Je plains et elle et l'abbé de Beaumont : il faut porter sa croix ; et nous ne valons rien qu'autant que Dieu nous domte par la souffrance. Bon soir, mon pauvre enfant ; Dieu sait à quel point vous m'êtes cher malgré vos défauts, pourvu que vous travailliez sans relâche à les vaincre en recourant à Dieu.

Je vais écrire à Cambrai pour obtenir du chapitre le temps que votre frere demande.

Mille compliments à tous ceux qui se souviendront de moi.

Il faudra écrire à Paris afin qu'on fasse bien entendre à M. Voysin que la grace qu'il vous fait espérer par madame Voysin se tourneroit en désavantage pour le régiment, si, sous prétexte du voisinage de Cambrai, on vous mettoit dans quelque place de guerre, où vos soldats mourroient de faim. Vous pourriez en écrire au premier commis, pour obtenir le plat pays en Picardie ou en Champagne, c'est ce que j'avois demandé, ou quelque ville comme Ham, Laon, Noyon, Soissons, etc.

LETTRE XIII.

Cambrai, 12 novembre 1710.

Nous avons perdu notre cher abbé de Langeron, et je suis accablé de douleur. Jugez par là, mon cher enfant, combien j'ai d'impatience de vous revoir. Pouvez-vous douter de mon cœur sur votre équipage? Il partagera avec le mien tout ce que nous aurons. Les nouvelles de madame de Chevry sont tristes. Il descend toujours de nouvelles pierres, et chacune cause quelque violente colique. En vérité la vie est bien amere : je n'y sens que de la douleur dans la perte que je viens de faire. Si je pouvois sentir du plaisir, votre arrivée m'en feroit; mais ne précipitez rien, non pas même d'une heure. Je ne serai pas insensible au soulagement de cœur de revoir M. de Puységur et de le remercier de ses bontés pour vous.

M. de Montviel me mande qu'il a fait notre affaire pour les blancs avec le seul secrétaire de M. le maréchal de Harcourt : c'est ce qui m'empêche d'écrire à M. le maréchal pour le remercier. Si j'apprends qu'il soit à propos de le faire, je le ferai. Je croyois que M. de Montviel passeroit l'hiver à Cambrai, et que nous le logerions céans. Faut-il vous remercier

de vos soins? Je crois que non, l'amitié ne remercie ni ne laisse remercier. J'ai le cœur bien malade; envoyez ici tout au plutôt votre équipage.

LETTRE XIV.

Cambrai, 10 août 1712.

Il me tarde, mon cher neveu, d'apprendre de vos nouvelles. Nous sommes ici en assez bonne santé, excepté l'inquiétude où nous sommes pour les gens que nous aimons, laquelle brûle un peu le sang et altere les digestions. M. le duc a passé ici, m'a fait mille amitiés, et m'a fort demandé de vos nouvelles. Je crois que vous devez lui faire votre cour, autant que vous serez à portée de le faire : ses bontés vous y engagent autant que son rang. Il a, cette année, auprès de lui M. de Saintrailles, homme de très bon esprit, qui a un grand usage du monde avec beaucoup de religion : il me témoigne une véritable confiance. Je l'ai prié de vous recevoir comme mon enfant: voyez-le sur ce pied, et cultivez M. le duc autant que vous en trouverez l'ouverture : il faut un peu d'enjouement respectueux. M. de Saintrailles est fort estimé des plus honnêtes gens; et quoiqu'il soit fort retiré à Paris, son amitié a son prix, et vous

devez faire des avances pour l'obtenir. Mandez-moi des nouvelles de M. de Beauvau, dont je suis fort en peine. M. de Tingry m'a écrit que M. de Beauvau est malade: plût à Dieu qu'il fût ici! Voyez ce que vous pourrez faire pour lui marquer toute notre bonne volonté. M. de Tingry m'a mandé qu'il vous avoit cherché pour vous loger chez lui. Vous devez faire bien des pas pour lui témoigner votre parfaite reconnoissance.

Mille et mille choses à M. de Puységur. Cultivez M. le prince de Rohan et M. le duc de Guiche, MM. d'Alegre et de Hautefort, de Mézieres, les ducs de Chaulnes, de Mortemart et de Saint-Aignan.

Dites, je vous prie, à M. le prince de Rohan que j'ai vu passer ici M. d'Albemarle, qui est charmé des effets très solides de son amitié noble et secourable; ce mylord me paroît homme sage et de mérite. Bon soir. Agissez, non par goût naturel ni par les empressements de l'amour propre, mais par grace en présence de Dieu, le laissant décider. Renoncez simplement, dès que vous serez hors de l'occasion d'une grande action ou de quelque attaque principale, dans laquelle votre régiment soit commandé. Tendrement tout à vous, Dieu le sait.

LETTRE XV.

Cambrai, 12 août 1712.

Je vous écrivis il y a deux jours, mon cher neveu; et je reçus votre lettre deux heures après. Votre frere reçut aussi hier une lettre de vous. Quand vous voudrez m'écrire quelque chose de particulier pour moi seul, mettez-le dans une feuille détachée, afin que nos amis puissent voir le reste sans voir ce morceau-là.

Quand je vous sais à l'armée dans l'attente d'une grande action, ou de quelque attaque d'un siege où vous devez vous trouver à la tête de votre régiment, je vous laisse faire. Vous voyez bien par là que je ne veux point vous gâter, ni vous aimer sottement en nourrice; mais je n'approuverois nullement que vous fussiez chez M. de Puységur loin de votre régiment, pour aller par-tout hors de votre place faire le volontaire et l'aventurier, pour chercher mal à propos des coups de fusil. De bonne foi, revenez quand vous ne verrez ni action ni attaque de siege qui vous regarde. Mille amitiés à M. le chevalier Destouches. Je suis fort en peine de sa santé, qui a en sa personne un mauvais tuteur. Dites tout ce qu'il faut selon mon cœur à M. de Puységur.

Je vous ai prié de faire votre cour à M. le duc, et de faire bien des avances à M. de Saintrailles: ne l'oubliez pas, s'il vous plaît.

Le petit abbé est ici; il est très bon enfant. L'abbé de Beaumont me fait espérer qu'il reviendra vers la fin du mois.

M. Voysin a écrit au procureur général. J'ai fait venir ici M. de Beaumont du Casteau. On assure que les juges sont très favorablement disposés. Nous pressons afin qu'ils jugent demain: autrement on seroit à recommencer avec d'autres juges qui pourroient hésiter sur les choses dont ceux-ci sont persuadés.

Mandez-nous de vos nouvelles quand vous le pourrez; deux mots suffiront pour dire que fanfan est en bonne santé. Je prie Dieu qu'il vous conserve de corps et d'esprit, qu'il soit votre conseil, votre sagesse, votre courage, votre vie, votre tout, et vous sans rien à la merci de sa volonté. *Amen*, *amen*.

LETTRE XVI.

Cambrai, 14 août 1712.

VOICI la troisieme fois que je vous écris, mon cher neveu: je suis surpris de ce que vous n'avez pas reçu

deux de mes lettres. J'avoue que votre régiment étant si loin d'ici, vous ne pourriez pas y arriver assez tôt, s'il s'agissoit d'une bataille. Ainsi je ne vous presse point de revenir dans le cas présent; vous devez demeurer à l'armée pendant qu'on est dans l'occasion prochaine d'une action importante. Pour le siege, votre régiment n'y étant point, vous n'êtes pas obligé d'y être; vous pouvez seulement voir ce qu'il y aura de principal, et ensuite vous borner à vos fonctions. Laissez tomber tout empressement naturel, et écoutez en paix et en silence ce que Dieu demande de vous: ensuite, faites-le simplement. Vous verrez que tout ce qui seroit de trop, se retranchera de soi-même, et que tout ce qui seroit de trop peu vous paroîtra tel; en sorte que l'esprit de grace vous fera tenir sans hésitation le juste milieu. C'est tout ce que je desire. J'aime cent fois mieux votre fidélité que votre vie; aussi bien n'y a-t-il nulle autre vie véritable que cette fidélité: le reste, quelque beau qu'il paroisse aux yeux grossiers, n'est qu'une mort. Dès qu'il n'y aura pas d'apparence à une action, et que vous aurez satisfait à la bienséance pour un siege où votre régiment n'est point, revenez en bon enfant. Jusques-là demeurez, et Dieu sera avec vous: il sera lui-même votre glaive et votre bouclier.

Mille choses à M. le chevalier Destouches. Je suis en peine de sa santé ; je sens qu'elle m'est fort chere : il me tarde qu'il puisse avoir quelque repos, pourvu qu'il en fasse un bon usage. Puisque vous êtes comme lui au quartier général, vous pouvez le garder à vue. Je vous paierai pour être mon espion et pour me rendre compte de ses vie et mœurs, dont je me défie.

Des nouvelles, je vous conjure, de M. de Beauvau ; vous savez à quel point je l'aime et je l'honore. J'ai reçu une lettre de M. de la Rochefoucauld sur la mort de son petit fils, qui est courte, forte, touchante. Elle est signée de sa main.

Je vous prie de lire à M. le maréchal de Villars le mémoire ci joint. J'espere qu'il verra bien qu'il ne convient pas que je refuse mes petits offices à un officier prisonnier et blessé, qui me presse de les lui accorder. D'ailleurs je ne veux faire aucune demande indiscrete. Je me borne à desirer le plaisir que je pourrai procurer à autrui, sans blesser les regles. Au reste, j'aime mieux vous confier cette commission que d'écrire. C'est pour vous une occasion de faire votre cour, dont vous devez être ravi de profiter, et c'est pour moi un moyen d'épargner à M. le maréchal la peine de lire une lettre et d'y répondre.

Bon jour, mon neveu : j'aurai une grande joie quand je pourrai vous embrasser.

On vient de me dire que M. de Lilli est fort malade. Je voudrois bien qu'on pût le transporter ici, où j'en prendrois soin comme de mon frere. Voyez avec M. de la Valliere, qui est son ami, si on ne pourroit pas nous le confier.

LETTRE XVII.

Cambrai, 16 août 1712.

Je croyois aimer fort tendrement M. le chevalier Destouches, et comme j'aime très peu de gens; mais sa blessure me fait sentir que je l'aime encore bien plus que je ne le croyois. Votre lettre, mon petit enfant, ne peut me rassurer. Les coups de canon ne font jamais des contusions légeres: la cuisse est pleine de gros vaisseaux. L'escarre de la contusion ne sauroit tomber sans quelques embarras. La saison est mauvaise; l'air du camp est corrompu: en cet état, il ne peut faire aucune fonction; et par conséquent sa présence à l'armée est absolument inutile pendant qu'on le pansera. D'ailleurs, il y a M. du Magny, M. de Valiere, qui sont très capables et très appliqués. Je conjure notre cher chevalier de venir passer ici les jours les plus importants pour sa guérison. Il s'en retournera dès le moment où il pourra recom-

mencer ses fonctions. C'est ne perdre aucune minute pour le vrai service. Allez, mon cher enfant, représenter ceci à M. le maréchal, et prenez bien respectueusement la liberté de lui lire cette lettre: si sa lecture peut contribuer à mon dessein, je voudrois que M. le maréchal eût la bonté d'ordonner à notre chevalier de venir se reposer ici, comme je viens de l'expliquer. En faisant votre cour à M. le maréchal, dites-lui avec quel zele je joins toujours dans mes souhaits tout ce qui peut lui faire plaisir et honneur, avec la prospérité des armes du roi et le bien de la France.

Pour notre chevalier blessé, embrassez-le tendrement de ma part, en attendant que je puisse l'embrasser moi-même. Les deux mots qu'il m'a écrits sont bons, et font espérer mieux pour les suites. Je ne prêche point; mais plus j'aime quelqu'un, plus je lui desire le bien qui me paroît unique à desirer. Je vous ai écrit ce matin par mon courier à pied: j'espere qu'il me rapportera ce soir de vos nouvelles; car il va comme s'il avoit des bottes de sept lieues. Prenez soin de notre blessé: soyez son garde-malade s'il le faut. J'irai le chercher dans mon carrosse jusqu'au camp. Bon jour. Répondez-moi bien précisément sur ce que je vous ai mandé ce matin. La lettre que vous m'avez envoyée est de madame de Beauchamp. Elle a fait un ouvrage de grande éloquence:

vous serez étonné des ressources de son esprit.

Joignez toujours à la date de vos lettres l'heure précise où vous les écrivez.

LETTRE XVIII.

Cambrai, 16 août 1712.

J'ENVOIE exprès, mon cher fanfan, pour savoir de tes nouvelles; j'en suis en peine. Je ne veux pourtant te faire manquer à aucun vrai devoir, ni à aucune bienséance raisonnable: mais puisque votre régiment sert à l'armée, pourquoi faut-il que vous ne demeuriez pas dans le poste de votre régiment comme les autres colonels? et pourquoi voulez-vous demeurer au quartier général pour vous engager par là à vous trouver à toutes les attaques? Il me paroît que vous devez être à votre régiment comme les autres colonels, et n'aller aux attaques du siege et à la tranchée que comme les autres colonels ont coutume d'y aller de leurs postes. En un mot, c'est beaucoup que, malgré votre jambe ouverte, vous demeuriez encore hors d'ici. Mais au moins il faudroit vous borner à votre poste, à vos fonctions de colonel, et à ce que tous les colonels font pour le siege, en demeurant toujours dans leurs postes. Pensez-y simplement de-

vant Dieu, et ayez égard à ce que je vous dis, si je ne vous dis rien que de raisonnable. Je veux pour vous les périls de nécessité, et pour moi les peines qu'il est naturel que j'en ressente; mais n'y augmentez rien par un empressement d'ambition et de faste qui ne seroit pas selon Dieu. Réponse nette et précise, mon cher neveu: Dieu soit au milieu de ton cœur, et le possede tout entier! Ces deux mots *force* et *humilité* me plaisent. Je prie Dieu qu'ils soient ton partage. *Amen.*

LETTRE XIX.

Cambrai, 18 août 1712.

Je renvoie un exprès, mon cher fanfan, pour te dire que si ta présence au régiment ne t'épargne aucune assiduité à la tranchée, j'aime mieux que tu demeures au quartier général. M. de Puységur ne sera pas incommodé de toi. Tu dois manger souvent ailleurs. Tu n'as point de chaise à toi pour t'adoucir les marches de jour et de nuit avec le régiment. Ta jambe en pourroit souffrir, et elle est un bon titre pour n'être point assidu à ton poste et pour t'en épargner les fatigues; mais ce que je te demande instamment est de n'être pas plus souvent à la tran-

chée que les autres colonels, qui sont dans leurs postes avec leurs régiments, et qui satisfont suffisamment au vrai devoir. C'est précisément là-dessus que je demande *bonne foi et simplicité*, sinon je te renonce. Mille amitiés à M. le chevalier Destouches, dont je suis encore en peine, malgré tout le mépris qu'il a pour sa contusion. La réputation et l'habileté de M. le Dran me rassurent un peu. Le retour de cet envoyé me fera grand plaisir, s'il me rapporte promptement deux mots de ta main.

Je voudrois bien avoir une réponse pour le prisonnier dont je t'ai envoyé le mémoire, afin qu'il lui parût que je ne l'ai pas oublié, et qu'il n'a pas tenu à moi qu'il n'obtînt sa liberté.

Bon jour, fanfan; mille choses dans les occasions à MM. les ducs de Mortemart et de Saint-Aignan.

Tu ne me dis rien sur M. le duc ni sur M. de Saintrailles.

LETTRE XX.

Cambrai, 21 août.

Tu m'as mandé, mon petit fanfan, que tu aurois au régiment plus de fatigue qu'au quartier général : je m'en tiens à tes propres paroles. Il est vrai qu'il seroit

plus régulier de demeurer au régiment; mais votre état ne vous dispense que trop de cette régularité. C'est bien assez et même trop que tu sois à l'armée; tu devrois être déja aux eaux: la saison presse. C'est un grand excès que d'être au camp. Demeurez-y en repos jusqu'à la fin du siege, et n'allez pas plus à la tranchée que les colonels modérés, qui demeurent à leurs régiments. Voilà ce que Tonton décide de pleine autorité. Il arrive souvent qu'on a, malgré soi, en cette vie, des vanités et d'autres choses imparfaites qui échappent comme par saillies; mais la fidélité consiste à revenir toujours à une conduite simple, où l'on réprime ce qui est de trop. Sois donc petit, simple et docile, je t'en conjure.

Quand tu m'écris, mets sur une feuille tout ce qui peut être vu, ou sur le siege, ou sur les choses générales; mets dans un autre feuillet séparé ce que tu voudras me confier des fautes de fanfan ou de l'état de son intérieur. Cela me paroît convenir pour ton frere et pour d'autres qui sont curieux de voir de tes nouvelles.

Quand je te demande des attentions pour diverses personnes, ce n'est qu'autant que tu te trouveras à portée de le faire, et en vue de te procurer des amis.

Bon jour, petit fanfan: tu connois ma tendresse pour toi. M. d'Alegre m'a écrit une lettre où il y a des marques de vraie amitié pour toi.

LETTRE XXI.

Cambrai, 30 août 1712.

PUISQUE tu crois, fanfan, que je ferai plaisir, j'irai demain voir M. le maréchal de Villars et dîner avec lui. Je ne menerai point tes deux freres à ce dîner, et il faudra qu'ils cherchent pitance ailleurs dans le camp; mais si M. l'abbé de Laval, à qui j'offrirai de le mener, vient avec nous, je le ferai dîner chez M. le maréchal: tes freres ne mourront pas de faim. Je crains un peu la longueur du chemin à cause du détour pour passer le bac. Il faut que je revienne le soir au gîte. Tu peux dire à M. le maréchal l'impatience d'avoir l'honneur de le voir qui me fait aller, moi polisson, à la guerre. S'il ne dînoit pas chez lui demain, je mangerois un morceau de pain donné par aumône chez quelque ami du camp; après quoi je viendrai souper ici sans embarras.

Tu comprends bien que j'aurai une sensible joie de te revoir et de t'embrasser tendrement. Bon jour, petit fanfan. Mille choses à notre cher invalide M. le chevalier Destouches. Que Dieu soit avec toi! Il ne faut pas oublier que demain est le bout de l'an de ta blessure: c'est un jour de grace singuliere pour

toi : fais-en la fête solemnelle au fond de ton cœur. A demain, à demain. Je suis ravi de te voir un si bon jour. Ne manque pas de te trouver chez M. le maréchal ou chez M. le chevalier Destouches, afin que nous ayons un moment de liberté.

LETTRE XXII.

Cambrai, 6 septembre 1712.

Je ne saurois prendre aujourd'hui, fanfan, des mesures assez justes pour aller dîner chez M. de la Valliere en revenant de Valenciennes. L'électeur peut vouloir me retenir malgré moi un jour de plus, et ce mécompte dérangeroit notre dîner : d'ailleurs je crains un embarras pour le maigre du vendredi; il vaut mieux que je revienne ici. Dès que j'y serai revenu, je prendrai des mesures certaines. M. le chevalier Destouches m'a promis un relais en faveur de notre dîner. Je voudrois qu'il eût la bonté de l'envoyer à moitié chemin; ses chevaux ne feroient que deux lieues et demie : les miens auroient le même soulagement. Convenez avec M. de la Valliere d'un jour commode. Donnez-moi de vos nouvelles à Valenciennes. Si l'électeur ne me retient pas, et si le vendredi ne gâte rien, je serai peut-être à tout.

Madame de Chevry m'a envoyé la lettre de madame Voysin, qui dit que M. Voysin vous a déja envoyé votre congé en droiture à l'armée. Il faut que la lettre soit allée au régiment, qui est campé loin du lieu où vous êtes. Quoi qu'il en soit, la lettre de madame Voysin que je vous garde, suffiroit seule pour vous mettre en pleine liberté de partir pour les eaux.

Je pars pour Valenciennes avec M. le doyen ton frere aîné et M. Provancheres. M. l'abbé de Laval part de son côté pour aller voir M. de Nangis qu'il croit en danger.

Souviens-toi d'être simple. Dieu seul fait trouver le vrai milieu : l'amour propre ne le trouve jamais. Tu sais de quel cœur je t'aime ; mais je ne veux t'aimer que d'une amitié de pure foi.

LETTRE XXIII.

Cambrai, 30 octobre 1712.

Mon rhume diminue fort ; mais je ne me fie pas à lui : je veux pousser les précautions jusqu'au bout pour le finir. Ta lettre, mon cher fanfan, m'a fait grand bien ; car elle me met en repos : te voilà avec le régiment. Il me tarde de te revoir. Reviens dès

que M. de Ravignan aura passé, s'il doit passer bientôt; mais s'il ne devoit passer de long-temps, tu pourrois, en attendant, revenir faire un petit séjour ici. La regle n'est que pour les colonels qui vont passer l'hiver à Paris: elle n'est point pour ceux qui sont auprès de leurs régiments et à portée de s'y trouver à la revue de l'inspecteur. M. de Colandre est parti d'ici pour la Normandie, et reviendra dans quinze jours pour la revue. Vous pouvez de même venir ici pour retourner à Avesnes.

Les nouvelles de M. de Chevreuse me donnent de l'inquiétude; sa langueur alarme. Ce seroit une perte infinie: j'en ai le cœur flétri. Oh! que Dieu est puissant, et que nous sommes foibles!

Bon soir, fanfan. Des amitiés sinceres à notre petit chevalier. Que ne donnerois-je point pour le voir un bon sujet!

LETTRE XXIV.

Je me sers de l'occasion de M. Gigaut, chirurgien des chevaux-légers, qui va à l'armée, et qui en reviendra samedi: tu pourras, cher fanfan, me faire réponse par lui, et je te conjure de lui faire voir exactement ta jambe. Ne me refuse pas cette petite com-

plaisance; j'en aurois de bien plus difficiles pour toi : que ne ferois-je point!

Dis à M. le maréchal que je ne puis me résoudre à abuser de ses bontés, et à interrompre ses grandes occupations par des lettres inutiles; il me suffit qu'en lui faisant ta cour, tu lui renouvelles le souvenir de mon zele pour lui.

Dis aussi tout ce qu'il faudra à M. le maréchal de Montesquiou. Tu as besoin de les accoutumer à toi, et toi à eux, pour les engager peu-à-peu à dire que tu sers bien. Il faut, pendant que je suis encore au monde, que mon ombre te facilite quelque accès.

Madame de Chevry me mande qu'elle fera prendre des eaux à son frere l'abbé dans le mois prochain. Je suis fort aise d'avoir vu deux lettres que tu as écrites à ton frere. Son plaisir me revient par contrecoup. Lobiche est bon enfant.

Mille reconnoissances à M. de Puységur. Ne m'oublie pas, quand tu verras M. de Montviel.

Bon soir, cher fanfan : tonton est tout à toi, afin que tu sois tout à Dieu, non au monde ni à toi-même.

LETTRE XXV.

Cambrai, 4 novembre 1712.

J'ai reçu ta lettre, mon fanfan. Mon rhume n'est plus rien, mais mon sommeil n'est pas coulant de source; il faut le laisser revenir: je ne fais presque rien. J'espere qu'à ton retour de Maubeuge, tu nous feras savoir quand est-ce que nous te reverrons. En attendant ne te dissipe ni ne te relâche; réserve les heures de nourriture de l'ame; unis-toi, comme tu me l'as promis; modere-toi dans les mouvements qui te paroîtront trop vifs. On ne peut pas éviter toujours la surprise du premier mouvement, mais il est capital d'arrêter le second, faute de quoi le troisieme est encore plus fort, et la passion qu'on pouvoit réprimer dans sa naissance, devient bientôt si forte qu'on en est entraîné. Il faut craindre la vanité dans les fautes; souvent on les continue par la mauvaise honte de ne vouloir pas paroître les avouer, et s'en corriger. Voilà bien de la morale : je ne veux point te fatiguer par mes sermons. Reviens, fanfan, dès que tu auras fait : je voudrois voir entrer, fanfan, par un côté, et Panta par l'autre. Comment se porte ta jambe? Bon soir.

LETTRE XXVI.

Cambrai, *6* décembre 1712.

Bon jour, fanfan; je souhaite qu'en t'éloignant de Cambrai, tu ne sois point éloigné de notre commun centre, et que notre absence n'ait point diminué en toi la présence de Dieu. L'enfant ne peut pas teter toujours, ni même être tenu sans cesse par les lisieres : on le sevre, on l'accoutume à marcher seul. Tu ne m'auras pas toujours. Il faut que Dieu te fasse cent fois plus d'impression que moi, vile et indigne créature. Fais ton devoir parmi tes officiers avec exactitude, sans minutie, patiemment et sans dureté. On déshonore la justice, quand on n'y joint pas la douceur, les égards et la condescendance : c'est faire mal le bien. Je veux que tu te fasses aimer; mais Dieu seul peut te rendre aimable, car tu ne l'es point par ton naturel roide et âpre. Il faut que la main de Dieu te manie pour te rendre souple et pliant : il faut qu'il te rende docile, attentif à la pensée d'autrui, défiant de la tienne, et petit comme un enfant : tout le reste est sottise, enflure et vanité.

Madame de Chevry souffre encore. Nous ne savons rien de nouveau, rien qui me fasse plaisir, sinon que fanfan reviendra vendredi.

LETTRE XXVII.

Cambrai, 7 janvier 1713.

Je vous envoie, mon cher fanfan, un mémoire avec le projet un peu retouché. Le mémoire, malgré mes soins pour l'accourcir, est un peu longuet. Si M. Voysin s'accommodoit, sans examen du projet, avec le très petit changement que j'y ai fait, il n'auroit pas besoin de lire le mémoire; mais s'il a de la peine à s'accommoder du projet avec ce très petit changement, il faut donner un assaut pour obtenir qu'il ait la bonté de lire le mémoire: il n'y aura que quatre minutes de lecture. Pour le changement que je propose, il le verra du premier coup-d'œil. J'ai sousligné d'une légere ondée toutes les paroles du changement, qui ne vont pas jusqu'à trois lignes. Ce changement ne peut même blesser personne.

Je suis persuadé que vous devez demeurer à Paris pendant que le roi sera à Marly, afin de retourner à Versailles quand la cour y retournera : autrement votre voyage seroit inutile, et c'est ce que vous devez éviter. Je ne m'étonne point de votre embarras et de votre dégoût : on est gêné avec les gens qu'on connoît peu ou point; on fait très imparfaitement ce

qu'on n'a pas l'habitude de faire. L'amour propre s'ennuie de se contraindre beaucoup avec peu de succès. Vous êtes accoutumé à une vie simple, commode, libre et flatteuse par l'amitié de la compagnie qui vous environne: cette douceur vous gâte. Il faut s'accoutumer dans le monde à la fatigue de l'esprit, comme à la fatigue du corps dans un camp. Plus vous retarderez ce travail pour votre entrée dans le monde, plus il vous deviendra dur et presque impossible. Vous courrez risque d'y réussir très mal à un certain âge. Si vous y renoncez pour toujours, vous passerez votre vie dans l'obscurité, sans amis de distinction, sans crédit, sans appui, sans ressource pour faire valoir vos services, et sans aucun moyen pour soutenir votre famille. Il est donc capital que vous rompiez tout au plutôt cette glace avec courage et patience, sans écouter votre amour propre contristé. La facilité viendra peu à peu avec l'habitude. Vous ne serez plus si embarrassé quand vous connoîtrez tout le monde, quand tout le monde vous connoîtra, quand vous serez accoutumé aux choses qu'on fait en ce pays-là, et quand vous aurez de quoi entrer à propos dans les conversations familieres. Dès que vous y aurez acquis un certain nombre d'amis, honnêtes gens et estimés, ceux-là vous mettront dans leur commerce. De proche en proche vous irez peu

à peu à tout ce qui vous conviendra. Vous verrez poliment tout le monde en public; vous rendrez les devoirs selon l'usage aux particuliers; et pour la vraie société, vous vous bornerez aux amis solides: il ne faut pas chercher en eux la seule vertu; il faut tâcher d'en trouver quelques uns qui joignent à un vrai mérite la condition et quelque rang. En attendant prenez patience; gagnez chaque jour quelque chose sur vous. Offrez cette contrainte à Dieu: c'est accomplir sa volonté par les devoirs de votre état: c'est faire une bonne pénitence de vos péchés: c'est sacrifier à Dieu votre repos, votre goût, vos commodités: c'est vous corriger d'un libertinage d'esprit qui vous séduisoit par une apparence de vie sérieuse, réguliere et solidement occupée.

Pour Paris, réservez-vous y des heures de travail; évitez les soupers qui menent trop avant dans la nuit et qui dérangent tout le jour suivant; sauvez un peu vos matinées; lisez, et pensez sur vos lectures. Je sais bien qu'on ne peut pas être toujours si rangé: il faut se laisser envahir quelquefois par complaisance pour certains amis; la société le veut, l'âge le demande: mais en accordant un peu d'amusement aux amis, il leur faut dérober des heures sans lesquelles on ne se rendroit capable de rien pour mériter leur estime. A l'égard de votre retour à Cambrai, ne pré-

cipitez rien: consultez les personnes qui auront la bonté de vous permettre de les consulter: d'ailleurs, si vous devez revenir ici au bout d'un certain temps par une regle indispensable de service, il suffira que vous vous y rendiez au terme du devoir militaire.

Grande estime, grande amitié, grande confiance en madame de Chevry; elle le mérite au-delà de tout ce que je puis exprimer: mais vos occupations doivent être différentes des siennes à certaines heures: elle ne doit pas vous décider sur certains points; c'est à vous à la redresser doucement sur les défauts de son régime pour sa santé, qui nous est très chere à vous et à moi. Ne laissez point gâter le petit page: il faut lui ouvrir le cœur par bonne amitié. Mais les louanges prématurées gâtent les enfants: il faut l'accoutumer de bonne heure à se regarder comme un pauvre petit cadet, sans autre ressource que le mérite, le travail, la sagesse, et la patience.

L'occupation exacte, hors le temps de société, délivrera votre ame des especes de songes en plein midi qui amusent son imagination. On ne doit jamais leur prêter volontairement aucune attention: Dieu vous donnera cette fidélité, si vous la desirez et la demandez de tout votre cœur.

Jugez, mon cher fanfan, par cette lettre, avec

quelle tendresse je vous aime. Ma santé est au même état que vous l'avez vue à votre départ.

LETTRE XXVIII.

Cambrai, 11 janvier 1713.

Bon jour, mon cher petit fanfan. Je me sers de la voie sûre de M. de Harlay pour t'écrire à mon aise.

J'enverrai à M. Dupuy la voiture dont il a besoin au jour marqué. Je t'écrirai par cette voie en liberté, et tu pourras m'écrire par M. Dupuy tout ce que tu voudras me mander. Tu dois bien croire que je serois ravi de t'avoir ici; mais il convient que tu t'accoutumes à Versailles, et qu'on s'y accoutume à toi. Je suis vieux et éloigné. La famille ne peut plus avoir ni soutien ni espérance que par ton avancement dans le monde. Tu ne t'avanceras jamais à Cambrai: il faut d'un côté bien servir, et de l'autre faire usage du service pour se procurer quelque considération et un établissement. Je t'aime pour toi, et non pour mon amusement. A Dieu ne plaise que je veuille te rendre ambitieux! Je voudrois te voir mériter les plus grands honneurs sans les avoir, et te contenter d'un état médiocre selon la médiocrité de notre condition.

Ce que je te demande est de ne te livrer ni à la mollesse, ni à la vanité de tes imaginations. Toutes les fois que tu les apperçois, il faut être fidele à recourir tout court à Dieu. Il faut laisser tomber ces pensées dangereuses, comme, en lâchant la main sans effort, on laisse tomber une pierre au fond de l'eau. En se tournant vers Dieu, il faut aussi se donner une occupation qui attache l'esprit, et qui le détourne de ces chimeres flatteuses. Ô mon fanfan, que tu seras heureux si tu te tournes au recueillement, et si tu t'accoutumes à agir tranquillement dans tout le détail de la vie avec une simple et familiere dépendance de l'esprit de grace! Il ne te manquera point si tu ne lui manques pas le premier. Souviens-toi, je t'en conjure, dans les occasions difficiles, de demeurer uni à ceux qui le sont de tout leur cœur à Dieu. Tu ne me mandes rien de ta jambe; j'en suis en peine. As-tu consulté MM. Triboulaut et Arnauld? je le veux, je le commande. Tendrement à tout mon fanfan.

LETTRE XXIX.

Cambrai, 12 janvier 1713.

NOTRE pauvre malade est à plaindre; il faut la ménager, la soutenir, la consoler. Je voudrois que

M. Chirac pût varier les aliments pour lui adoucir le régime : il faut qu'elle soit docile pour les remedes fréquents qu'il croit nécessaires. Parlez en mon nom avec force et amitié ; montrez cette lettre : elle voit bien qu'elle suit trop son imagination ; elle ne vomit point les bouillons, comme elle se l'imaginoit.

La personne qui m'appelle ingrat ne me fait pas justice. Pour moi je la lui fais bien mieux ; car je suis fort touché de ses bontés, dont elle me donne des marques avec tant de persévérance. Il n'y a qu'à répondre avec respect et délicatesse en glissant toujours : plus elle vous verra poli et mesuré sans composition, plus elle vous attaquera ; point d'empressement pour la chercher après lui avoir rendu un devoir, mais beaucoup d'attention pour reconnoître ses bontés et pour montrer qu'on les sent toutes. Il ne faut point faire d'avances pour dire à un homme respectable ce qu'il ne vous demande point ; il sait bien qu'il peut vous questionner ; il en a tout le droit ; il est informé de ce que je pense. En voilà assez ; demeurez dans une retenue convenable ; attendez : ce qu'il n'a pas fait en un temps, il pourra le faire en un autre. Tenez-vous seulement à portée, et tout prêt en cas de besoin.

Pour l'homme chez qui vous m'avez mandé avoir dîné, je vous prie d'aller le remercier de ma part

pour les bontés dont il vous a comblé : dites-lui que je n'ai osé lui écrire pour lui en faire mes très humbles remerciements, et que je m'en abstiens par pure discrétion. Finissez en lui faisant entendre que vous comptez sur les bontés qu'il a pour moi, et dont il ne m'est pas permis de douter; que vous tâcherez de les mériter par un attachement plein de respect: mais n'ayant actuellement rien dont il s'agisse, vous vous bornerez à espérer que, dans les occasions, il voudra bien vous honorer des marques de sa bienveillance, qui peuvent être fort utiles à votre réputation et à votre avancement.

Je vous envoie une lettre pour M. le maréchal de Villars: elle est faite comme vous la desirez, elle ne le sollicite qu'à demi : je le consulte et je me remets à ce que vous lui expliquerez vous-même de vos services.

M. de Harcourt est parti d'ici assez content et bien disposé pour nous. Il me semble qu'il conviendroit que vous l'allassiez voir et que vous l'accoutumassiez à entrer insensiblement en conversation avec vous : c'est un homme de beaucoup d'esprit, qui raisonnera volontiers, et qui a beaucoup de connoissances acquises. Vous y trouverez des sentiments très nobles, avec un grand usage du monde. Il est rare, à tout prendre, de trouver tant de qualités rassem-

blées. Tâchez de le cultiver avec discrétion. Priez-le, de ma part, de remercier très vivement pour moi l'homme qui vous a donné à dîner et qui vous a fait des offres si obligeantes; c'est son proche parent, et son ami fort particulier.

Je suis ravi de ce que le cousin est toujours bien avec les gens dont nous craignions qu'il ne perdît un peu les bonnes graces. La dame de cette maison m'accuse injustement de démangeaison pour la critique : ce que je représente est clair comme le jour; je ne représente qu'étant pressé par un intérêt capital, et j'ai tâché de le faire avec des ménagements infinis. Je ne verrois nul inconvénient que vous prissiez la liberté de parler vous-même à cette dame, et que vous lui témoignassiez avec respect combien votre avancement vous toucheroit si vous pouviez le devoir aux bontés de lui et d'elle. J'espere que quand vous aurez une décision sur mon dernier projet, vous ne perdrez point de temps pour m'en faire part.

LETTRE XXX.

Cambrai, 16 janvier 1713.

Je suis très content de vos soins pour mon affaire, et nullement de l'acte qu'on m'a envoyé: il brouille

tout, et n'est fait sur aucun principe suivi. Je ne sais point encore le parti que je prendrai. Il faut être patient, prier Dieu, et consulter les hommes sages.

Je vous conjure, mon cher neveu, de dire pour moi à ma niece que je suis très affligé de son état. Je voudrois être à portée de me joindre à vous pour prendre soin de sa santé. Je conçois l'embarras des plus habiles médecins et leur incertitude; mais enfin leurs expériences, quoique très imparfaites, valent un peu mieux que notre ignorance absolue. Après tout, si quelque chose dans la médecine est au-dessus du reste, c'est M. Chirac: il la connoît depuis longtemps, il a étudié son tempérament et la suite de ses maux, il l'a bien conduite dans le plus extrême péril, il s'est affectionné pour elle. Où pourroit-on espérer de trouver un semblable secours? Il ne reste donc qu'à le croire, qu'à lui être docile, et qu'à s'abandonner à ses conseils, ou plutôt à la providence, qui bénira cette docilité. C'est porter une rude croix que de se livrer aux remedes fréquents et à un long régime: on se dégoûte, on se lasse; toute patience s'use: mais il faut tourner son courage contre soi-même et se faire un mérite devant Dieu de ce qu'on fait pour se guérir. En guérissant le corps, on mortifie l'esprit et les sens, qui en ont grand besoin. Trop heureux que Dieu nous tienne compte de cette

patience ! Lisez-lui ma lettre, et dites-lui à quel point je lui suis dévoué.

Si M. de Laval est encore à Paris, je vous prie de lui dire que j'ai écrit à madame sa mere, selon ses intentions, pour différer notre rendez-vous jusqu'au printemps. Ce retardement sera bon pour elle et pour moi : l'hiver et le voyage enrhument les vieilles bonnes gens comme nous. Tout sans réserve à mon très cher fanfan.

LETTRE XXXI.

Cambrai, 22 janvier 1713.

Ne soyez point en peine, mon très cher fanfan, sur l'affaire dont vous ne croyez pas avoir parlé assez fortement. Vous avez dit de bon cœur ce que vous avez pu : je n'en demande pas davantage, et je laisse le reste à Dieu : nous verrons ce que la providence donnera d'ouverture. Je ne veux aucun des succès qu'elle ne donne pas.

Je suis consolé d'apprendre que notre malade a un peu respiré ; mais je ne me fie point à ces petits soulagements. Pressez-la pour le régime et pour l'usage des remedes. Veillez sur elle : je vous donne procuration pour gronder.

M. de Marquessac nous a envoyé un excellent pâté de Périgueux. Je voudrois l'en remercier par une lettre ; mais je n'ose, de peur qu'il ne réitérât son présent. Le baron s'est presque rajeuni à manger un mets périgordin. Ce qui vient de son pays lui est plus délicieux que le nectar et l'ambrosie.

Je vous conjure de ne négliger aucune attention pour M. l'abbé de Laval. Vous lui devez une estime et une amitié très sinceres.

Mandez-moi tout au plutôt ce qu'on aura fait pour votre jambe et ce qu'on aura découvert. Si vous saviez combien vous me soulagerez le cœur par ce soin, vous le prendriez très ponctuellement : mais ne vous gênez point ; dictez au petit abbé, ou, si vous n'en avez pas le loisir, dites lui la substance des choses. Pendant tout le temps de l'opération, demeurez au lit, voyez fort peu de gens, ne parlez guere, point de repas en compagnie, dormez de très bonne heure, grand régime, parfait repos, sévere sobriété. Si vous êtes fidele à Dieu, il vous rendra docile aux chirurgiens. Mille amitiés à la malade et à son cher fils. J'embrasse tendrement le petit abbé. Tout au très cher fanfan.

LETTRE XXXII.

Cambrai, 27 janvier 1713.

Je vois bien, mon très cher fanfan, qu'il n'y a aucune porte ouverte pour sortir de chez notre chere malade: Dieu sait si je voudrois lui faire de la peine, manquer de confiance en elle, et refuser de lui avoir les plus grandes obligations! Mais ce que je crains le plus est que vous ne soyez tous deux malades en même temps, de maniere à vous causer une peine réciproque, sans pouvoir vous entre-secourir. Le meilleur parti qui vous reste à prendre, est celui de ne perdre pas un seul jour pour l'opération résolue. Choisissez, sans ménager la dépense, le meilleur de tous les chirurgiens; régime exact, grand repos, nul égard, nulle gêne, nul devoir que celui d'obéir aux maîtres de l'art, patience, tranquillité, présence de Dieu, confiance en lui seul. L'argent ne vous manquera pas, si la paix vient, comme on espere; vous pourrez épargner, si la guerre continue: Dieu y pourvoira; à chaque jour suffit son mal. Ne soyez pas inquiet pour demain; car demain aura soin de lui-même. La providence, notre bonne mere, a soin des petits oiseaux; ne craignez rien. Ne manquez

point d'abandon au-dedans, et vous ne manquerez point de pain au-dehors. Oh! que je veux voir un enfant de foi! Ce sera suivant la mesure de votre foi qu'il vous sera donné pour le corps et pour l'ame.

Put arriva hier en bonne santé après avoir passé par des abymes de boue. Il est délassé aujourd'hui, et est bien content de se voir en repos au coin de mon feu. Je voudrois que vous y fussiez aussi avec votre jambe bien guérie; mais il faut travailler patiemment à sa guérison. Bon soir. Mille et mille amitiés à la malade, pourvu qu'elle obéisse à M. Chirac. Tendrement et à jamais tout sans réserve à mon très cher fanfan.

LETTRE XXXIII.

Cambrai, 11 février 1713.

Quoique madame de Chevry m'ait mandé que vous aviez bien dormi la nuit après l'opération, je suis, mon très cher fanfan, bien en peine de votre santé. Je sais que vous avez beaucoup souffert, et il me tarde beaucoup d'apprendre les suites. Sur-tout je crains qu'on ne trouve l'os carié; mais ce que je demande très fortement est qu'on ne me cache et qu'on ne me diminue rien. La moindre apparence

de mystere me feroit plus de peine, que l'exposition simple du mal. Dieu sait si je ressens l'impossibilité d'être auprès de vous! Dites à madame de Chevry que je ne veux pas qu'elle nous écrive elle-même: ses lettres, au lieu de nous faire plaisir, nous affligeroient. Elle ne doit se permettre aucune application. Tout ce que nous desirons d'elle est qu'elle suive fidèlement le régime prescrit par M. Chirac. Si elle compte pour rien sa santé, sa vie, le besoin que son fils a de la conserver, et notre consolation qui seroit bien troublée par sa perte, au moins qu'elle pense à Dieu et à son salut: elle ne peut point en conscience s'exposer, par un goût de plaisir et de liberté indiscrete, au danger d'accourcir sa vie. Elle n'a qu'à demander à un bon et sage confesseur si j'exagere en lui disant cette vérité; mais si je n'exagere point, elle désobéira à Dieu même en désobéissant à M. Chirac. Oh! que je voudrois la voir ici, et vous aussi, en bonne santé, l'été prochain! Bon soir, mon très cher fanfan. Vous savez avec quelle tendresse je vivrai et mourrai tout à vous.

LETTRE XXXIV.

Cambrai, 21 mars 1713.

Je souffre, mon très cher fanfan, de vous savoir dans la douleur; mais il faut s'abandonner à Dieu et aller jusqu'au bout. Le courage humain est faux. Ce n'est qu'un effet de la vanité: on cache son trouble et sa foiblesse. Cette ressource est bien courte. Heureux le courage de foi et d'amour! Il est simple, paisible, consolant, vrai, et inépuisable, parcequ'il est puisé dans la pure source. Que ne donnerois-je point pour vous soulager! Je ne voudrois pourtant vous épargner aucune des douleurs salutaires que Dieu vous donne par amour. Je le prie souvent pour vous; je vous porte chaque jour dans mon cœur à l'autel, pour vous y mettre sur la croix avec Jesus-Christ, et pour vous y obtenir l'esprit de sacrifice: il n'y a que le détachement qui opere la vraie patience. Ô mon cher enfant, livre-toi à Dieu: c'est un bon pere qui te portera dans son sein et entre ses bras. C'est en lui seul que je t'aime avec la plus grande tendresse.

LETTRE XXXV.

Cambrai, 27 mars 1713.

J'attends, mon très cher fanfan, des nouvelles de cette derniere opération qui devoit achever de découvrir l'os. Le point capital est de ne laisser rien de douteux, et d'avoir une pleine certitude, d'avoir bien vu le dernier fond pour ne s'exposer point à lui laisser ni carie, ni fente de l'os, ni esquille, ni sac, ni corps étranger: autrement nous courrions risque d'être encore bientôt à recommencer. Puisque vous vous êtes livré patiemment à une si rude et si longue opération, il faut au moins en tirer le fruit et ne gâter rien par la moindre précipitation. Ce que je crains est qu'on ne puisse pas tirer les esquilles ou corps étrangers, et qu'on n'ose aller assez avant pour les détacher, de peur de blesser les vaisseaux sanguins. Pour la carie, l'application du feu la guérit. Il y aura seulement l'exfoliation de l'os à attendre; mais dès qu'elle sera faite, et que le fond demeurera sain, les chairs croîtront bientôt, et la guérison radicale sera prompte. Il est question de nettoyer patiemment le fond: il n'y a rien de pénible et de long qu'il ne fallût souffrir pour en venir à bout sans

aucun doute. *Le Dieu de patience et de soulagement* vous soutiendra, si vous êtes fidele à le chercher souvent au-dedans de vous avec une confiance filiale. A quel propos disons-nous tous les jours, *Notre pere qui êtes aux cieux*, si nous ne voulons pas être dans son sein et entre ses bras comme des enfants tendres, simples et dociles? Comment êtes-vous avec moi, vous qui savez combien je vous aime? Oh! combien le pere céleste est-il plus pere, plus compatissant, plus bienfaisant, plus aimant, que moi! Toute mon amitié pour vous n'est qu'un foible écoulement de la sienne. La mienne n'est qu'empruntée de son cœur; ce n'est qu'une goutte qui vient de cette source intarissable de bonté. Celui qui a compté les cheveux de votre tête pour n'en laisser tomber aucun qu'à propos et utilement, compte vos douleurs et les heures de vos épreuves. Il est fidele à ses promesses et à son amour : il ne permettra pas que la douleur vous tente au-dessus de ce que vous pouvez souffrir; mais il tirera votre progrès de la tentation ou épreuve. Abandonnez-vous donc à lui: laissez-le faire. Portez votre chere croix, qui sera précieuse pour vous, si vous la portez bien. Apprenez à souffrir: en l'apprenant, on apprend tout. Que sait celui qui n'a point été tenté? Il ne connoît ni la bonté de Dieu ni sa propre foiblesse. Je suis

ravi de ce que vous vous accoutumez à parler à cœur ouvert à la bonne duchesse: elle vous fera du bien. L'exercice de la simplicité élargit le cœur: il s'étrécit en ne s'ouvrant point. On ne se renferme au-dedans de soi-même, que pour se posséder seul par une jalousie d'amour propre, et par une honte d'orgueil. Je reçois avec grand plaisir ce que vous me mandez sur vos deux freres. Il m'est impossible de les inviter à venir cette semaine, où nous aurons le sacre de M. d'Ipres avec beaucoup d'étrangers et d'embarras; mais ensuite je prendrai des mesures pour les avoir en liberté et avec une amitié cordiale.

Je vous prie de faire dire à madame la duchesse de Béthune, comme vous n'êtes pas en état de l'aller voir, combien je suis en peine de sa santé et plein de zele pour ce qui la regarde. Je suis très dévoué à elle et à M. son fils.

Mille amitiés à notre chere malade, dont les soins surpassent ce qu'on auroit pu imaginer: Dieu le lui rende! Je suis en peine de sa triste santé. L'abbé de Beaumont est mieux.

Mille remerciements à M. Chirac. Il doit être plus touché de mes sentiments que de ceux d'un autre: non seulement il fait plaisir de près; mais encore il charme de loin. Je voudrois bien connoître un tel homme: il fait honneur à un art qui a grand besoin

que ceux qui l'exercent lui en fassent; car il est en soi bien douteux et souvent exercé par des hommes superficiels. Les systêmes ne sont que de beaux romans, et les expériences demandent une patience avec une justesse d'esprit, qui sont très rares parmi les hommes. Bon soir, très cher fanfan.

LETTRE XXXVI.

Cambrai, 18 mars 1713.

Bon soir, mon cher fanfan: je suis en peine de ta longue souffrance pour ton corps et pour ton esprit: des marques de considération que diverses gens te donnent, la dissipation, la vanité, le goût du monde, sont encore plus à craindre que les caustiques. Garde-toi, petit fanfan, du poison doux et flatteur de l'amitié mondaine. Il faut recevoir avec politesse, reconnoissance, et démonstrations propres à contenter le monde, ce que le monde fait d'obligeant: mais il faut réserver la vraie ouverture et la sincere union de cœur pour les vrais amis, qui sont les seuls enfants de Dieu: par exemple, tu trouveras, dans madame la duchesse de Mortemart et dans un très petit nombre d'autres personnes, ce que les plus estimables amis mondains ne peuvent te donner. Il faut

t'ouvrir avec ces bonnes personnes malgré ta répugnance à le faire. D'un côté, cet effort sert à élargir le cœur, à mourir à la propre sagesse, et à se déposséder de soi. D'un autre côté, vous avez besoin de trouver à Paris des amis de grace, qui remplacent le petit secours que je tâche de vous donner quand vous êtes ici, et qui vous nourrissent intérieurement. Faute de cette union, tu tomberas insensiblement dans un vuide, un desséchement et une dissipation dangereuse. Le chevalier est bon, et tu peux en faire un grand usage; mais madame de Mortemart te feroit encore plus de bien, quoique je ne songe nullement à faire en sorte que tu prennes d'elle des conseils suivis. Penses-y devant Dieu, fanfan, sans t'écouter, et n'écoutant que lui; je t'aime plus que jamais. Tu ne pourrois comprendre la nature de cette amitié. Dieu, qui l'a faite, te la fera voir un jour. Je te veux à lui et non à moi, et je me veux tout à toi par lui.

LETTRE XXXVII.

Cambrai, 1 avril 1713.

Tu souffres, mon très cher petit fanfan, et j'en ressens le contrecoup avec douleur; mais il faut aimer

les coups de la main de Dieu : cette main est plus douce que celle des chirurgiens ; elle n'incise que pour guérir. Tous les maux qu'elle fait se tournent en biens si nous la laissons faire. Je veux que tu sois patient sans patience, et courageux sans courage. Demande à la bonne duchesse ce que veut dire cet apparent galimatias. Un courage qu'on possede, qu'on tient comme propre, dont on jouit, dont on se sait bon gré, dont on se fait honneur, est un poison d'orgueil. Il faut au contraire se sentir foible, prêt à tomber, le voir en paix, être patient à la vue de son impatience, la laisser voir aux autres, n'être soutenu que de la seule main de Dieu d'un moment à l'autre, et vivre d'emprunt. En cet état, on marche sans jambes, on mange sans pain, on est fort sans force : on n'a rien en soi, et tout se trouve dans le bien aimé : on fait tout, et on n'est rien, parceque le bien aimé fait lui seul tout en nous, avec nous : tout vient de lui, tout retourne à lui. La vertu qu'il nous prête n'est pas, dans un certain sens, plus à nous que l'air que nous respirons et qui nous fait vivre.

LETTRE XXXVIII.

Cambrai, 1 avril 1713.

Je fais des promenades toutes les fois que le temps et mes occupations me le permettent; mais je n'en fais aucune sans vous y desirer. Je ne veux néanmoins vouloir que ce qui plaît au maître de tout. Vous devez vouloir de même, le tout sans tristesse ni chagrin. Oh! qu'on a une grande et heureuse ressource, quand on a découvert un amour tout-puissant, qui prend soin de nous, et qui ne nous fait jamais aucun mal, que pour nous combler de biens! Qu'on est à plaindre quand on ne connoît point cette aimable ressource, pour le temps et pour l'éternité! Combien d'hommes qui la repoussent! Le bon Put marche avec nous, et quelquefois il évite nos courses, quand il est las. C'est le meilleur homme qu'on puisse voir. Les gens qui veulent de bonne foi servir Dieu sans mesure sont aimables. J'attends la fin de vos opérations pour me soulager dans la pensée que vous serez alors enfin un peu soulagé. Il faut aller patiemment jusqu'au dernier fond du mal, et ne hasarder rien sur la guérison radicale: mais il ne faut pas se presser; il faut laisser des temps de

respiration pour appaiser la douleur. Vous êtes en bonnes mains; les invisibles sont encore meilleures que celles qu'on voit. Mille amitiés à cette chere malade, qui nous écrit des lettres dont je suis bien attendri: elle a presque autant de soin de moi que de vous. Bon soir, mon très cher fanfan.

LETTRE XXXIX.

Cambrai, 11 avril 1713.

NOTRE chere malade se vante d'être docile d'une façon qui la convainc de ne l'être pas. Je suis fâché qu'elle réussisse si mal à nous persuader et à se guérir. La lettre grondeuse de son frere, je le vois bien, est un sermon fait à pure perte. Les miens sont de même emportés par le vent. Dieu veuille que le lait fasse tout ce qu'il faut! En ce cas, la malade seroit plus heureuse que sage: mais je me consolerois de la voir manquer de sagesse, si le bonheur raccommodoit tout. Je crains bien qu'elle ne soit réduite à se repentir trop tard de son indocilité. Je compte que si vous lui lisez ceci, elle vous battra; mais je voudrois qu'elle nous eût tous battus, et qu'ensuite elle devînt docile. Il s'agit des plus horribles douleurs, d'une prompte mort, et de Dieu à qui elle manque

autant qu'à ses plus chers amis. Si rien ne la touche autant que le goût de ne se contraindre point, je ne sais plus que lui dire : il ne me reste plus qu'à m'affliger, et qu'à prier Dieu pour elle. A-t-on vu le bout et tout le fond de la carie ? Êtes-vous plus docile que la malade ? Vous abstenez-vous d'écrire et de parler ? Mille fois tout à vous, mon cher fanfan, et à la chere malade, que je conjure de me pardonner.

LETTRE XL.

Cambrai, 19 avril 1713.

Le bon Put commence à nous importuner sur son départ. Il veut faire tous ses arrangements ; mais je le dérangerai le plus long-temps qu'il me sera possible. Il est trop bon homme : quel moyen de le laisser aller sitôt ! On trouve en lui un exemple sensible du prix de la bonté du cœur. Il est comme une bonne chaise longue : on s'y repose à toute heure : on s'y délasse. Du reste, les bons amis sont une ressource dangereuse dans la vie ; en les perdant, on perd trop : je crains la douceur de l'amitié. Tous les jours j'attends avec impatience de vos nouvelles et de celles de la bonne malade. Oh ! que nous serons heureux si nous sommes un jour tous ensemble au ciel devant

Dieu, ne nous aimant plus que de son seul amour, ne nous réjouissant plus que de sa seule joie, et ne pouvant pas nous séparer les uns des autres! L'attente d'un si grand bien est dès cette vie notre plus grand bien. Nous sommes déja heureux au milieu de nos peines par l'attente prochaine de ce bonheur. Qui ne se réjouiroit pas dans cette vallée de larmes même, à la vue de cette joie céleste et éternelle? Souffrons, espérons, et réjouissons-nous. Bon soir, mon très cher fanfan. Le petit cadet paroît s'appliquer, et il donne quelque émulation à celui qui le précede.

LETTRE XLI.

Cambrai, 3 mai 1713.

Je veux, cher petit fanfan, que tu sois lié de vraie amitié et confiance avec le bon Put. J'ai besoin de cette liaison: Put la mérite, et elle te convient. Fais donc de ta part toutes les avances pour achever cette union. C'est pour toi, et non pour moi, que j'en veux faire usage.

Le petit cadet me paroît bon enfant, plein de bonne volonté, et même de crainte de Dieu. Il s'applique: je commence à l'aimer. L'autre montre quel-

que émulation et un peu plus d'ame : il parviendra difficilement à être un sujet ; mais le petit me donne de l'espérance.

Il faut prendre patience sur ton mal et le vaincre, à force de le souffrir en paix : l'amour-propre impatient aigrit et envenime toutes les plaies. L'amour de Dieu est un baume de vie, qui purifie et adoucit tout.

Je crains que tu ne sois pas assez servi à la longue. Veux-tu que je t'envoie quelqu'un ? Ne crains point cette dépense. Mille choses à la bonne duchesse. Tendrement tout à fanfan. J'embrasse Calas. A la malade mille amitiés.

LETTRE XLII.

Cambrai, 6 mai 1713.

JE reçus hier au soir votre grande lettre datée du mercredi 3 de mai. Elle m'a fait beaucoup de peine et beaucoup de plaisir. J'y vois vos amertumes et celles de notre chere malade ; mais j'y vois aussi les graces que Dieu vous fait pour vous inspirer la patience dont vous avez un si grand besoin. Il faut ménager la malade, comme M. Chirac le pense, avec sagesse et amitié. Il ne faut pas la révolter, et

perdre entièrement sa confiance : il vaut mieux tolérer ce qu'on ne sauroit empêcher, et tirer d'elle ce qu'on en pourra obtenir. Il ne faut pas même la contrister s'il est possible : elle n'a que trop de tristesse par ses maux. Les vôtres seront de vrais biens, si vous en faites un bon usage. Il faut espérer que l'esquille, qui produit les mauvaises chairs, sortira, quand le gros os achevera de s'ébranler. Vous verrez un jour combien les temps de douleur sont précieux. Dieu voit mon cœur et ma tendresse pour mon très cher fanfan.

LETTRE XLIII.

Cambrai, 8 mai 1713.

MALGRÉ tout ce que la malade nous mande avec tant de soin et de bonté de cœur sur votre jambe, je ne laisse pas, mon très cher fanfan, d'être toujours en peine. Je ne saurois être content jusqu'à ce que le fond soit entièrement découvert sans aucun danger d'accidents pour les gros vaisseaux sanguins. C'est à quoi on ne sauroit jamais apporter trop de précautions ; mais vous êtes en bonnes mains. Je me fie pourtant très peu aux plus habiles hommes ; Dieu seul est le vrai médecin. Il l'est encore plus de l'ame

que du corps: mais il ne guérit que par le fer et par le feu; il coupe, non comme les chirurgiens dans le mort, mais dans le vif pour le faire mourir. Laissez-le couper: sa main est sûre. Donnez-moi par une main empruntée des nouvelles de votre promenade sur le bord de l'eau, et de celle de la chere malade au Luxembourg. Oh! si vous étiez tous deux ici à vous promener avec nous! mais ce que Dieu fait vaut mieux que tous nos desirs. Bon soir.

LETTRE XLIV.

Cambrai, 9 mai 1713.

L'électeur de Cologne a passé ici à neuf heures du matin pour aller dîner à Valenciennes: il ne s'est arrêté qu'un moment pour prendre un bouillon. Voilà notre unique nouvelle. On dit que les Hollandois retardent l'échange des ratifications; mais c'est un bruit peut-être faux. Dieu veuille que nous voyions bientôt une paix générale et longue!

Depuis le temps qu'on mande que vous êtes toujours de mieux en mieux, vous devriez courir comme un Basque. Je vois bien que ces mieux sont bien lents et insensibles. J'attends le gros os, et la découverte du fond: jusques-là je prie Dieu et je prends pa-

tience, comme vous la prenez, Dieu merci. J'ai donné le canonicat de M. d'Ipres à l'abbé de Devise, non sans fâcher des gens qui le demandoient. J'en ai un vrai déplaisir: mais que faire? Il me semble que je ne pouvois en conscience faire autrement. Je souhaite que les deux médecines aient soulagé l'hôpital. Mille amitiés à la chere malade. Tout sans réserve à mon très cher fanfan. J'attends de vos nouvelles et de celles du bon Put par le retour de Villiers.

LETTRE XLV.

Cambrai, 14 mai 1713.

NOTRE malade me parle de tout, excepté de sa santé. Cet article mériteroit néanmoins un détail. Elle se contente de dire en gros qu'elle passe mal les nuits. Mais comment passe-t-elle les jours? N'a-t-elle rien sur la conscience? Pour moi, je suis sage et docile; je donne bon exemple à mes enfants. Je commençai hier à prendre du lait; je me promene, et je modere mon travail. Lobes va tâter des eaux de Balaruc. Le petit Alexis est actuellement dans ma chambre, où il s'accoutume à être. Il fait connoissance avec les Grecs et les Romains: j'espere qu'il pourra se former, et devenir un bon sujet. N'allez point en car-

rosse. Ne hasardez rien. Mettez la guérison dans son tort, si elle ne vient point à la hâte. Si on est sûr d'avoir vu le dernier fond de la carie, et s'il ne s'agit plus que de patience, nous sommes trop heureux. Quand vous verrez M. le maréchal de..., recommandez-lui le Breton : c'est une attention convenable ; elle vous fera honneur. Mille et mille amitiés au cher Put : c'est un excellent cœur d'ami, mais d'ami d'usage. La bonne duchesse vous aime fort : croyez-la bien. Tout à fanfan et à la malade.

LETTRE XLVI.

Cambrai, 17 mai 1713.

Je ne demande à M. Chirac rien de meilleur que votre guérison. C'est bien assez. Plût à Dieu qu'il m'en promette autant pour la chere malade! Il faut au moins tâcher de diminuer beaucoup son mal et de le faire durer si long-temps, qu'on en fasse une demi-santé avec une assez longue vie. Un grand malheur que je vous annonce est que vous n'aurez point de vin d'Alicante : il y a déja quelque temps que la fontaine en est tarie dans cette maison. M. le curé de Dunkerque, qui étoit venu ici voir M. d'Ipres, m'a assuré qu'on n'en trouve à Dunkerque ni pour

or ni pour argent. Il faut espérer que la paix en amenera : mais ce sera trop tard pour vos besoins d'infirmerie. Envoyez-moi au plutôt, je vous prie, des copies des assignations qu'on m'a accordées pour mes bleds. Gardez les originaux entre M. Dupuy et vous : embrassez-le tendrement pour moi. Mille amitiés à la chere malade : dites des choses à l'infini à la bonne duchesse quand vous la verrez. Bon soir, mon très cher fanfan.

LETTRE XLVII.

Cambrai, 18 mai 1713.

Je vous prie de dire à M. l'abbé de S....... que la sincérité de sa lettre me charme. La malade a beau le contredire : on voit bien qu'il soutient généreusement la vérité. Tout ce qui me console est qu'elle est plus heureuse que sage, et que ses maux diminuent un peu, quoique son indocilité augmente. Mais, d'un autre côté, je crains fort qu'elle n'abuse de plus en plus du succès de sa révolte, et qu'il ne lui arrive enfin quelque triste accident. Si vous ne pouvez pas empêcher qu'elle ne s'échappe un peu, du moins tâchez de faire en sorte qu'elle évite les choses d'une dangereuse conséquence. Madame de Choisy a mandé à madame de Monbron qu'elle vous avoit vu. Elle paroît très contente de sa visite.

LETTRE XLVIII.

Cambrai, 27 mai 1713.

Bon jour, mon cher fanfan. Il faut être patient jusqu'à la fin, patient avec les maux, patient avec les remedes, patient avec vous-même. Il faut être patient sur son impatience : il faut s'attendre, se ménager, se supporter, se corriger peu-à-peu, comme on corrigeroit un autre homme qu'on ne voudroit ni décourager ni flatter. Le grand point est de ne faire jamais l'entendu, et de montrer sa foiblesse aux vrais amis. Une foiblesse montrée avec ingénuité, sans réserve, et avec la petitesse des enfants de Dieu, se tourne en force : comme, au contraire, la force montrée se tourne en vanité, en fausseté et en foiblesse arrogante. Ouvrez-vous, livrez-vous, et soyez bon petit enfant.

Je suis en peine de madame la duchesse de Mortemart. Dites ou faites dire pour moi à madame sa mere tout ce qu'on peut dire de plus fort sur la peine et sur l'inquiétude qu'elle me cause : vous ne sauriez rien dire de trop. On me fait vivre comme un fainéant depuis mon rhume, qui est presque fini. Je suis honteux de ma docilité. La chere malade n'a pas besoin de rougir de la sienne, elle est en deçà de tout excès.

LETTRE XLIX.

Cambrai, 29 mai 1713.

La chere malade nous donna hier au soir des nouvelles assez consolantes de votre état; mais le sien paroît triste et nous alarme. On ne sauroit en ce monde goûter une douceur qui ne soit mêlée de quelque amertume. Celui qui fait ce mêlange, sait l'assaisonner selon notre vrai besoin, qui n'est guere conforme à notre goût dépravé. Oh! que nous ferions de belles choses pour nous enivrer de poison, si Dieu nous laissoit faire à notre mode! Malgré ses coups redoublés par miséricorde, nous avons encore le maudit courage de nous tromper, de nous trahir, et de nous perdre. Que seroit-ce si tout étoit riant et flatteur pour nous? Je suis ravi de savoir M. le duc de Mortemart en si bon train de guérison. Mille amitiés à la bonne malade, au grand abbé, à Put. Bon soir, très cher fanfan.

LETTRE L.

Cambrai, 1 juin 1713.

Je te dois dire, mon cher petit fanfan, que mon incommodité n'étoit point un vrai rhume: c'étoit une fermentation de bile, qui me donnoit d'abord de la fievre, et qui m'avoit laissé une disposition fiévreuse avec une espece de langueur et une toux fort âpre. La toux est finie, la langueur s'en va sensiblement: le quinquina m'a fait un très grand bien. Ne sois point en peine de moi; je suis revenu dans mon naturel.

Je suis content du petit garçon major, que je nomme Alexis: j'espere qu'il sera bon enfant, et que tu en auras de la consolation. Nous sommes assez librement ensemble.

Je ne veux point que tu fasses de façon avec moi pour prendre de l'argent selon ton besoin: je ne te l'offre point par cérémonie. Tu dois faire de même avec simplicité pour le recevoir. C'est Dieu qui donne, et non pas moi. Le cœur de Dieu est grand; le mien est étroit. Dieu tout, moi rien.

Il me tarde sans impatience de te savoir guéri. Dieu le fera en son temps, et non au nôtre. Oh! que

le mal est bon pour nous désabuser et pour nous accoutumer à demeurer souples et petits dans la dépendance de Dieu! On fait l'entendu et on s'enivre de soi-même dès qu'on a un peu de bon temps.

Comme il faut tenir la jambe ouverte à M. Triboulaut, etc. ainsi il faut tenir ton cœur toujours ouvert à la bonne duchesse et à M. Put. Parle-leur naturellement en toute liberté: s'ils te gênent, il faut le leur dire.

Procure à Blondel les recommandations que tu pourras pour son procès, qui est pour lui d'une extrême importance.

L'abbé de Beaumont a fait beaucoup trop pour moi par ses soins et assiduités pendant mon indisposition. C'est le meilleur cœur qu'il y ait en ce monde. J'espere que la grace opérera peu-à-peu dans son cœur pour l'arracher à ses goûts et pour le livrer au ministere. Il faut prier et l'attendre.

Tu dois profiter d'un temps précieux pour t'accoutumer à prier et à lire dans des temps réglés, soir et matin. Fais le moins mal que tu pourras, pour diminuer l'indocilité et le mauvais régime de notre bonne malade. Il ne faut ni la rebuter ni la chagriner, mais lui insinuer patiemment et à propos ce qui lui seroit utile. Tu lui as des obligations infinies. D'ailleurs elle mérite par son bon cœur une tendre amitié.

Bon soir, très cher fanfan. Dieu seul sait de quelle tendresse je t'aime à la vie et à la mort.

Je te prie de dire au pere Lallemant que j'ai dit tout ce qu'il falloit à M. d'Ipres pour l'engager à donner son approbation; après quoi il me semble qu'il faut l'attendre un peu, et voir ce que son cœur lui inspirera. Dès que j'aurai de ses nouvelles, je me hâterai d'en faire part au pere Lallemant. Alors je lui manderai s'il faut écrire un compliment.

LETTRE LI.

Cambrai, 1 juin 1713.

Je suis alarmé, mon très cher fanfan, de la fievre accompagnée de dévoiement de notre chere malade. Elle n'avoit pas besoin de cette nouvelle secousse, après une si longue suite de maux. Dieu veuille qu'elle se laisse secourir par M. Chirac! Elle voit par votre exemple combien il mérite d'être cru, et avec quelle pénétration il découvre ce qui est le plus caché. On est fort heureux d'avoir un tel médecin et un tel ami. Il est vrai que toute la médecine se trouve épuisée par certains maux; mais enfin un habile homme, qui connoît un tempérament, et qui a observé de près le cours d'une longue maladie, dimi-

nue les accidents et les prévient pour soulager la personne qu'il ne peut entièrement guérir. D'ailleurs Dieu bénit cette patience, cette docilité, ce renoncement à notre propre volonté. Heureux qui tourne ainsi les maux en biens, en s'abandonnant à Dieu! Que met-on en la place? un courage humain qui s'use; notre volonté roide qui se tourne contre elle-même; une indocilité qu'on doit se reprocher devant Dieu et devant tous ses bons amis. Je n'ignore pas l'amertume de cet état. Je comprends qu'il doit causer une lassitude infinie avec un grand préjugé contre les remedes et les régimes gênants: mais ce qui est impossible à la foiblesse humaine, devient très possible par le secours de Dieu, quand on se livre à lui humblement. Mais j'ai honte de mon sermon; n'en montrez que ce qui pourra être vu sans péril d'importuner la chere malade. Mille choses à la bonne duchesse et à Put. Soyez bien sage jusqu'au bout, pour assurer et accélérer votre guérison. Bon soir, mon très cher fanfan.

LETTRE LII.

Cambrai, 28 juin 1713.

Monsieur de Tingri va à Paris pour le mariage du fils de M. le duc de Châtillon; il se charge de mon paquet. Sois sobre, paisible et gai; Dieu, qui le veut, te donnera de quoi le faire. La sobriété est le point le plus important pour ta guérison : ensuite vient le second point, de la patience et de la gaieté; c'est ce qui adoucit le sang, et qui y met un baume pour purifier la plaie. Demande à Dieu, et il te donnera. La demande n'est point une formule de discours; c'est un simple desir du cœur qui sent son besoin, son impuissance, la toute-puissance et l'infinie bonté de notre pere céleste. Mille et mille amitiés à la malade et aux vrais amis. Chante, amuse-toi, fais toi amuser, aime Dieu gaiement.

Avertis notre ami Put et Duchêne, qu'il y a, dit-on, à l'hôtel de Créquy, une tapisserie de Scipion, haute et belle, pour mille écus.

LETTRE LIII.

Cambrai, 3 juillet 1713.

Quoique je t'écrive tous les jours, mon très cher fanfan, les lettres que je t'envoie par la poste ne me contentent pas. Je te veux dire par cette voie sûre combien je suis attentif sans inquiétude sur l'avancement de ta guérison. Panta est trop occupé de ma santé et de mon repos d'esprit; je le suis peut-être un peu trop de toi: mais, en vérité, je suis assez tranquille, et je me porte mieux que je n'aurois cru. Je me porterai encore mieux quand tu seras guéri et que je te reverrai dans la petite chambre grise auprès de moi. Sois sobre, patient, abandonné à Dieu, et petit dans tes peines. Oh! qu'on est sot, quand on veut faire le grand! Oh! qu'on est vrai et bon quand on veut bien être, se voir et être vu foible et pauvre! Si tu veux de l'argent, tu n'as qu'à dire; ne te laisse manquer de rien : si tu manquois, tu le mériterois bien; ce seroit ta faute. Bon jour, très cher fanfan. Alexis continue à bien faire : je l'aime de bonne foi. Je ne sais point s'il aura ce qu'on appelle de l'esprit; mais il paroît avoir le sens droit, du sentiment, et bonne volonté. Tout à toi, petit fanfan.

LETTRE LIV.

Chaulnes, 29 juillet 1713.

Te voilà donc enfin, mon très cher fanfan, en train d'une prochaine guérison : dès que tu seras en état d'aller avec une sûreté parfaite, il faudra que tu reviennes achever ta convalescence à Cambrai; mais il ne faut rien entreprendre que sur la décision de MM. Chirac, Maréchal, etc. Je voudrois bien que tu pusses nous amener la chere grondeuse, mais on ne doit rien hasarder par rapport à ses maux : je crains l'agitation d'un voyage pour ses reins, et l'éloignement de M. Chirac, s'il lui arrivoit quelque attaque de gravelle chez nous. C'est M. Chirac qui doit décider là dessus; de ma part tout seroit prêt. Je serois charmé de la garder tout l'hiver, et de lui envoyer un carrosse à Paris pour la chercher. Je te prie d'en raisonner avec M. Chirac. Nous la ferions vivre avec plus de régime; mais elle feroit un voyage en carrosse, et elle seroit ensuite éloignée du secours qui lui a sauvé plusieurs fois la vie. Examine, raisonne, consulte l'oracle, et mande-moi ce qui aura été conclu. Pour mon filleul et pour notre petit abbé, nous prendrons nos mesures, quand nous serons à Cambrai, sur ce que tu

nous fera savoir. Il faudra examiner aussi en quelle voiture tu pourras venir quand il en sera temps.

Nous avons passé ici quatre jours en repos, liberté, douceur, amitié et joie; cela est trop doux: il n'y a que le paradis où la paix, la joie et l'union ne gâtent plus les hommes.

Tout à toi pour jamais, mon très cher petit fanfan. Je te conjure de me mander au plutôt ce qu'il convient de donner à MM. Chirac, Maréchal, etc.; la valeur et en quelle nature de présent pour M. Maréchal. Sera-ce une tabatiere, ou une bague, ou quelque piece de vaisselle d'argent?

LETTRE LV.

Dimanche, 6 août 1713.

Tu ne dois pas hésiter, mon cher fanfan, quand ces messieurs te donneront congé; il faudra louer une litiere qui te menera ici pour notre argent. Ne crains aucune dépense de vraie nécessité. Ton pere selon la chair n'est pas autant ton pere que moi. C'est ton principal pere qui doit payer tout ce que l'autre ne peut payer. Dieu nous le rendra au centuple. Pour les sommes nécessaires à ces messieurs, je veux les payer noblement et sans faste: il vaut

mieux faire un peu trop, que s'exposer au moindre risque de trop peu, avec tout le monde, et sur-tout avec de telles gens.

M. le duc de Charost m'a marqué dans notre entrevue une sincere amitié pour toi. Il a le cœur bon; et tu dois lui montrer en toute occasion un grand attachement avec un vrai respect. M. le duc de Chaulnes est sans démonstrations très bon et très effectif: il est prévenu d'estime pour toi.

Il faut cultiver les hommes dans l'ordre de la providence, sans compter jamais sur eux, non pas même sur les meilleurs. Dieu est jaloux de tout, même des siens; il ne faut tenir qu'à lui, et le voir sans cesse à travers les hommes, comme le soleil à travers des vitres fragiles.

Ne te décourage jamais à la vue de tes fragilités et de tes inconstances; il faut savoir à quoi s'en tenir avec soi-même pour se désabuser de soi, et pour s'en déposséder. Quelques miseres honteuses qu'on éprouve sans cesse, on recommence toujours ridiculement à se fier à soi. Les miseres éprouvées sont un remede; mais la confiance ridicule qui ne se déracine point est un étrange mal. La bonne duchesse de Mortemart et le cher Put peuvent te secourir très utilement. Tu ne saurois leur ouvrir trop ton cœur; il faut être simple et petit; il faut se

livrer sans ressource, et n'écouter point les réflexions de l'amour-propre. Oh! qu'on est heureux d'être ami des amis de Dieu! ils valent bien mieux que les distributeurs de la fortune.

Demande un peu les livres que tu pourras nous apporter. Je n'en voudrois pas beaucoup; ma curiosité est très bornée, je sens qu'elle diminue tous les jours.

Que ne donnerois-je point pour voir la chere malade recueillie, désabusée du monde, et entièrement fidele à Dieu! la santé même en seroit meilleure. Il ne t'appartient pas de la prêcher; il ne faut avec elle que complaisance, reconnoissance, amitié, égards infinis : mais pour moi, je voudrois qu'elle fût aussi unie à Dieu qu'elle est aimable pour tous ses amis.

Je compterai souvent les jours jusqu'à celui de notre réunion; mais, en les comptant, je ne voudrois pas en retrancher un seul. Il faut laisser tout en sa place, selon l'arrangement du maître. Prends bien tes mesures : ne précipite et ne hasarde rien par impatience. Bon soir. Tout à toi, mon cher petit fanfan. Alexis continue à faire bien : nous sommes fort bons amis.

LETTRE LVI.

Samedi, 5 août 1713.

Je compte les jours jusqu'à celui qui nous réunira; mais c'est sans inquiétude ni impatience. On peut me croire sur mes peines, car je les montre assez quand je les sens, et je laisse assez voir ma foiblesse. Je fais mal les honneurs de moi. Achevez de vous guérir, sans vous relâcher sur les précautions. Ne faites point naufrage au port. Faites tout ce que vos messieurs croiront utile pour assurer et pour accélérer votre guérison. Je ferai partir un carrosse lundi ou mardi prochain, tout au plus tard, pour mon filleul : il me tarde de l'embrasser. Le petit abbé me fera aussi un sensible plaisir. Que ne puis-je vous voir arriver avec eux! Si M. Colin jugeoit que je dusse donner plus de 200 liv. à son jeune ecclésiastique, il n'auroit qu'à le décider, quoique je sois bien arriéré pour mes revenus. Dites au très cher Put qu'il ne soit pas en peine d'aucune de ses lettres. Je les ai toutes reçues, chacune en son temps. Il aura au plutôt de mes nouvelles. Je l'embrasse avec tendresse. Mille et mille choses à la chere malade; tout sans réserve à mon très cher fanfan.

Ecrivez-moi quelque mot obligeant pour M. le duc de Riqbourg.

LETTRE LVII.

Cambrai, 20 août 1713.

Bon jour, cher fanfan : acheve doucement de te guérir. Grande précaution pour le régime jusqu'au bout. Beaucoup de tranquillité, de patience, de gaieté, de docilité et de souplesse dans la main de Dieu. Je penserai aux petites commissions que je puis avoir à te donner avant que tu reviennes nous voir. S'il y a quelque livre qui mérite d'être acheté, tu n'as qu'à décider. Mande-moi en grand secret ce que tu apperçois ou que tu as pu entendre dire de la conduite et des études de notre petit abbé. Il m'est revenu qu'il s'est fort relâché sur l'étude, et qu'il n'y a pas fait le progrès convenable cette année. Le petit filleul est fort joli. J'en suis ravi par tendre amitié pour sa mere et pour lui-même. Elle me parle de venir à Chaulnes cette automne; mais il me paroît que si elle ne doit pas hasarder de venir ici, de peur d'y tomber malade loin de M. Chirac, elle doit encore moins hasarder de tomber malade à Chaulnes, où elle ne feroit presque qu'aller et venir,

ce qui pourroit bien plus facilement lui causer quelque accident de gravelle, qu'un voyage à petites journées, au bout duquel elle feroit un long et tranquille séjour à Cambrai. Elle doit bien mesurer tout avec M. Chirac et ne faire que ce qu'il décidera. Dieu sait combien je serois charmé de la posséder avec nous céans. Madame la comtesse de Rupelmonde veut bien se charger de cette lettre. Tout à jamais à mon très cher fanfan. Je t'aime de plus en plus; et je veux que tu m'aimes, à condition que tu ne m'aimeras qu'en Dieu et que je ne t'aimerai que pour lui.

LETTRE LVIII.

Mercredi, 13 septembre 1713.

On vous a envoyé ce matin, mon très cher fanfan, un cheval comme vous l'avez desiré. Je souhaite que le bon état de votre jambe vous fasse partir sans retardement; mais ne faites rien par impatience : il faut laisser décider ces messieurs sans les prévenir, et observer toutes les précautions les plus exactes qu'ils auront marquées.

Il faudra m'apprendre tout le plutôt que vous pourrez le jour précis où vous devez arriver. Je

manderai à Valincour que j'irai y dîner ce jour-là, sans faire aucune mention de vous ni de votre marche. Vous y arriverez tout-à-coup, comme par surprise, et nous vous ramenerons coucher ici.

Il me tarde de recevoir ce soir de vos nouvelles, n'en ayant eu aucune hier. C'est de ma niece que je suis en peine. Je voudrois qu'elle eût autant de santé que son follet Banbin. Il mange, il court, il saute, il rit, il déclame toute la journée. Mille amitiés à cette chere malade. Tout à vous sans réserve. Embrassez pour moi le bon Put.

LETTRE LIX.

Cambrai, 20 avril 1714.

Je ne puis, mon très cher fanfan, vous savoir encore à Paris sans en être en peine. Il faut que vous partiez tout au plutôt. Vous pouvez avoir besoin des bains des deux saisons pour assurer la guérison de votre jambe. Le voyage est d'une longueur énorme. Vous ne pouvez aller que lentement. Partez et ne perdez pas une minute. Ne vous arrêtez pas un seul jour dans la famille. Elle doit vous chasser. Vous la verrez assez au retour. Le point capital est de revenir sans être boiteux. Je voudrois que vous

pussiez faire dire mille choses pour moi à M. Fagon, et lui faire demander conseil sur Barege, où il a été autrefois avec M. le duc du Maine. Réglez et concertez toutes choses à fond avec Put, pour l'affaire dont il a la bonté de prendre soin. Ménagez vos forces et votre santé pendant ce long voyage. Il faut se porter à merveille dans toute l'habitude du corps pour rétablir une jambe qui languit et qui souffre depuis si long-temps.

Je vous envoie une lettre pour M. Voisin, en faveur de M. Puech. Je l'ai écrite avec plaisir pour un ami que je considere beaucoup.

Je comprends que notre chere malade est moins mal ; mais je ne suis nullement hors d'inquiétude. Un mal si long, qui résiste tant à tous les remedes, alarme. Elle se lassera d'un régime exact et gênant. Dieu veuille que mes craintes soient vaines! Je crains beaucoup aussi pour le bon duc de B. La vie se passe dans la peine. Ma santé va son petit train. Je vais bientôt du côté du Hainaut. Nous allons être bien loin les uns des autres ; mais nous serons bien près et bien unis en Dieu.

LETTRE LX.

26 avril 1714.

J'AI lu et relu votre grande lettre, écrite de bon sens et d'une main de grimaud. Dites à M. Colin que j'attends la réponse à une lettre que je lui ai envoyée, pour la rendre. En attendant, je prépare mes matériaux. Il me donnera de ses nouvelles, et je lui donnerai des miennes.

Dites à la dame qui veut que je marche le 21 de mai, que je ne saurois le faire. Je dois être ici pour l'office de la Pentecôte, 20 de mai. Je dois faire l'ordination le samedi suivant, 26 du mois, et la préparer les jours précédents par deux examens et par une exhortation au séminaire. Je dois officier et faire la procession le jour du sacrement, 31 du même mois. L'onzieme de juin, je dois commencer notre concours. Ainsi cette dame doit régler là-dessus les ordres que j'attendrai d'elle. Si elle se contente que j'aille passer quelques jours à Ch., je lui obéirai entre le 31 de mai et l'onzieme de juin; mais je ne saurois le faire plutôt ni plus long-temps. Du reste, je suis prêt à voler pour lui montrer mon zele. Je ne souhaite rien tant que d'avoir

ici la petite jeunesse, qui m'est chere comme aux parents.

Vous avez donné dans le panneau pour la cassette verte. Vous courez risque qu'on en fasse l'emplette sans vouloir prendre d'argent. Chataignere auroit fait cette commission.

J'ai bien pesé vos raisons sur le voyage de l'abbé de Beaumont ; mais nous avons conclu lui et moi qu'il partira malgré vos remontrances, qui courent risque de n'être que trop bien fondées : mais il faut hasarder. Le pis-aller est que le voyage soit inutile. Je me ménage, et je vais redoubler mes soins. N'en soyez point en peine. Je le suis fort de la chere malade. Dieu sait combien je crains pour le bon D. Tendrement à vous.

LETTRE LXI.

Cambrai, 1 mai 1714.

Les douleurs de reins de la malade me font peur: Dieu veuille que les cerises la soulagent ! mais je crains un peu l'ennui des remedes et d'un régime gênant. Je voudrois qu'elle fût ici : nous la conduirions gaiement et tout droit à la santé ; mais elle ne peut ni s'exposer aux dangers d'un voyage, ni

s'éloigner de M. Chirac. Profitez du reste de votre séjour à Paris pour la principale affaire que vous savez, avec M. Jaussan. Convenez de tout avec M. Dupuy à l'égard de la cassette verte : évitez que madame de Ch. ne paie : prenez de M. Dupuy ce qu'elle coûtera. Je le lui rendrai d'abord, s'il n'a rien à moi. Partez dès que vos chevaux arriveront. Je crains un mécompte pour leur arrivée. Ne vous arrêtez point dans la famille. Vous la contenterez au retour ; mais avant tout, il faut guérir, si Dieu le permet. Soyez simple, égal dans l'inégalité, et sans ravauder dans les minuties. Nourrissez votre cœur. Marchez comme Abraham en la présence de Dieu. Portez en paix les petites croix journalieres. Nous serons ensemble de loin comme de près.

LETTRE LXII.

5 mai 1714.

Notre grand chevalier est parti ce matin pour vous aller joindre. Il m'a paru touché et avoir envie de bien faire. Je lui ai témoigné une amitié tendre. Dieu veuille qu'il surmonte sa timidité et son inapplication ! Attendez à partir qu'il soit arrivé. Ne vous gênez point ; mais si vous pouviez le mener

avec vous, je le croirois à Barege mieux qu'à Manot. Envoyez-moi le petit page : je le veux. Point d'embarras dans le temps où je suis presque seul. Ma solitude me plaît fort, quoique la compagnie dont je suis privé me soit très chere.

Je serois bien fâché si vous n'aviez pas le soin de conclure quelque chose d'assuré avec M. de Jaussan, et si vous ne preniez pas des mesures avec notre ami M. Dup. pour mettre tout en bon état. La malade m'alarme. J'embrasse tendrement et vous et Panta.

LETTRE LXIII.

17 mai 1714.

Je souhaite, mon très cher fanfan, que cette lettre vous trouve heureusement arrivé dans les lares paternels, et qu'après avoir embrassé pere et mere, freres et sœurs en grand nombre, vous ne perdiez pas un moment pour votre voyage de long cours. Hâtez-vous de partir pour profiter de la saison. Vous verrez la famille plus à loisir en revenant. Vous verrez M. de Laval à Barege. Faites-lui mille amitiés pour moi. Observez très exactement pour les bains tous les conseils de M. Chirac, et faites at-

tention aussi aux expériences des médecins du pays. Je ne veux point entrer dans l'expédient de l'abbé de Beaumont pour l'affaire de M. de Jaussan. Il ne me convient ni de démêler cette affaire avec un autre ni de la laisser sur le grand chemin. Je m'en passerai. Ne soyez point en peine de ma santé; je la ménagerai. Songez à la vôtre. Si vous ne guérissez pas à fond cet été, vous serez impotent le reste de vos jours; l'âge augmentera même beaucoup votre mal.

Soyez recueilli sans effort de tête ni scrupule. Bornez votre priere à un temps réglé. Soyez simple pour ne vouloir rien cacher; mais ne ravaudez point sur les minuties. Occupez-vous de ce qui peut vous acquérir des connoissances utiles. Mille amitiés à toute notre chere famille. Je suis tout à mon très cher fanfan, mais tendrement et sans réserve.

LETTRE LXIV.

24 mai 1714.

Je souhaite, mon très cher fanfan, que vous soyez arrivé à Manot en parfaite santé. Ne vous y arrêtez point; la saison est précieuse. Il ne faut faire qu'une fois en la vie un voyage de quatre cents lieues. La

famille doit vous presser de partir. Vous la dédommagerez au retour. J'ai ici M. l'abbé de la Grois et les enfants de M. le duc de Ch. Je m'amuse, je me promene, je me trouve en paix dans le silence devant Dieu. Ô la bonne compagnie! on n'est jamais seul avec lui. On est seul avec les hommes qu'on ne voudroit point écouter. Soyons souvent ensemble, malgré la distance des lieux, par le centre qui rapproche et qui unit toutes les lignes.

LETTRE LXV.

Cambrai, mardi 12 juin 1714.

Il me tarde, mon très cher fanfan, de vous savoir arrivé à Barege. Ma joie seroit grande si j'apprenois que votre jambe fût guérie. Ne négligez rien pour la guérir; exactitude, patience, tranquillité, bon régime. C'est une affaire capitale pour toute votre vie. Faites tout comme un homme sage qui ne veut pas s'exposer à recommencer. Il ne faut point faire plus d'une fois un voyage de quatre cents lieues, si on peut s'en épargner la peine et la dépense.

Suivez en liberté ce que vous m'avez écrit sur la lecture de l'écriture sainte. Evitez toute application pendant vos remedes. Voyez vos fautes d'une vue

simple, sans vétiller, sans vous décourager, avec un sincere aveu de votre misere et une pleine confiance en Dieu, pour travailler efficacement à votre correction par le secours de sa grace. Vous aurez de mes nouvelles deux fois la semaine. Quand je ne pourrai pas écrire, Alexis suppléera. Je lui en laisserai la peine le moins que je pourrai. La lettre de notre grand chevalier m'a donné une vraie joie. Je lui fais réponse avec plaisir. M. le chevalier Destouches doit arriver ici samedi à la fin de notre concours. Tout à mon très cher fanfan, sans réserve et à jamais.

LETTRE LXVI.

Cambrai, jeudi 28 juin 1714.

VOTRE lettre de Montauban m'a fait un sensible plaisir, mon très cher fanfan; mais une lettre de Barege me touchera encore davantage, et celle qui m'apprendroit votre entiere guérison me combleroit de joie. Demeurez aux eaux jusqu'à la fin de l'automne, si on vous le conseille, et faites tout avec patience. *Patientia magnam habet remunerationem.* J'ai ici depuis huit jours M. Destouches. Il badine joliment, il dort; il est vrai et bon pour ses amis,

je voudrois qu'il le fût pour lui-même. Laissez tomber également vos vaines complaisances et vos dépits d'amour-propre, qui ne sont pas moins vains. Souffrez vos distractions et vos dégoûts sans les entretenir. Payez de bonne volonté, quoique le sentiment vous manque. Un serviteur de Dieu disoit qu'on sert Dieu aux gages de Dieu même, quand on le prie avec consolation; et qu'on le sert à ses propres dépens, quand on le prie malgré l'obscurité, la sécheresse et la distraction. Votre vanité a besoin de mécompte et d'humiliation et au dehors et au dedans. Ma santé va à l'ordinaire. Celle de votre frere aîné est toujours mal assurée. Alexis fait bien. Ils sont allés ensemble à Haurincour ce matin.

J'ai tort d'avoir oublié M. Langeois; mais je vais réparer ma faute.

Mille amitiés à notre chevalier, que j'aime et que je cherche à aimer encore davantage.

Bon soir, mon très cher fanfan en Dieu : il n'y a pas loin de Cambrai à Barege; ce qui est un ne peut être distant.

LETTRE LXVII.

Cambrai, 5 juillet 1714.

J'AI reçu votre lettre datée de Banieres du 21 juin. Elle m'a fait plaisir; mais une lettre qui m'apprendroit de Barege que votre jambe est saine, me charmeroit. Ne revenez point sans me donner ce plaisir; il seroit plus grand que je ne puis le dire. M. Destouches est ici depuis douze jours: il en partira dimanche. Son amitié et sa belle humeur sont rares. Je l'ai mené à Lille. Soyez gai, *Gaudete in Domino*. La paix et la joie du Saint-Esprit sont sur les hommes de bonne volonté. Le détachement rend libre et épargne bien des peines. Bon soir, mon très cher fanfan. Dieu sait combien je vous aime en lui. J'embrasse notre grand chevalier. Faites-en un homme que je puisse bien aimer.

LETTRE LXVIII.

Cambrai, lundi 30 juillet 1714.

RIEN que deux mots, mon très cher fanfan, pour vous apprendre que nous sommes ici en assez bonne

santé. Nous serions encore mieux si vous étiez dans notre société ; mais il ne faut consulter ni mon goût ni le vôtre. C'est la médecine qui doit décider. Le doute suffit seul pour vous faire attendre en patience la seconde saison. Il n'est pas permis de s'exposer au péril de ne guérir qu'à demi, ou de recommencer le voyage. M. Chirac, je le sais, vous condamne à prendre Barege comme votre désert, jusqu'à l'automne. Lisez, priez Dieu, ennuyez-vous pour l'amour de lui : accoutumez-vous à sacrifier vos goûts et vos répugnances pour obéir. Tâchez de dresser le chevalier et de lui donner du courage contre lui-même pour vaincre son habitude d'inapplication. Je suis assez souvent avec vous devant Dieu ; c'est notre rendez-vous, il rapproche tout. Deux cents lieues ne font rien entre deux hommes qui demeurent dans leur centre commun. Tendrement tout à mon très cher fanfan.

LETTRE LXIX.

Cambrai, 2 août 1714.

Vos deux lettres du 15 et du 19 de ce mois, mon très cher fanfan, m'ont appris que vous alliez à Fénélon. J'en suis très content. J'aime bien que

vous goûtiez notre pauvre Ithaque, et que vous vous accoutumiez aux pénates gothiques de nos peres ; mais ne vous séduisez pas vous-même. Défiez-vous de deux traîtres, l'ennui, et l'impatience de vous rapprocher de ces pays-ci. Il faut vous exécuter en toute rigueur pour retourner à Barege dans la seconde saison, si peu qu'il reste de doute raisonnable sur votre parfaite guérison. La patience est le remede qui fait opérer tous les autres. Vous me priez de vous écrire deux fois chaque semaine; c'est ce qui est impossible pour Fénélon, à moins que les postes ne soient changées. Je n'ai jamais vu qu'un seul courier chaque semaine de Paris à Toloze : il passe par Peyrac. S'il n'y a pas de changement, vous ne pouvez ni envoyer ni recevoir des lettres qu'une fois en huit jours. Je ne me porte pas mal, excepté un peu de fluxion sur les dents. Sachez, je vous prie, si ma nourrice est vivante ou morte et si elle a touché quelque argent de moi par la voie de notre petit abbé. Mille choses à mon frere et à mes sœurs. Tendrement tout à vous et au chevalier.

LETTRE LXX.

Jeudi, 9 août 1714.

Je suppose que cette lettre vous trouvera à Fénélon. Dieu veuille, mon cher fanfan, que vous y soyez en bonne santé! Ne prenez rien sur elle. Ménagez-vous pour faciliter la guérison de votre jambe. Ne manquez pas de reprendre d'abord le chemin de Barege, si vous ne sentez pas une entiere guérison. Supportez-vous en paix, corrigez-vous sans vous flatter; ni trouble de découragement, ni négligence d'illusion. Qui est-ce qui trouvera le juste milieu entre ces deux extrémités? Ce sera la simplicité, la présence de Dieu, la dépendance de son esprit, et la défiance du vôtre. Bon soir. Dieu sait combien je vous aime, pourvu que vous l'aimiez. Mille et mille choses à tous nos chers parents, depuis le patriarche respectable et mes deux sœurs, jusqu'à tous les autres. Je suis en peine du malade de Chaubouchet. J'embrasse le chevalier et je voudrois bien le revoir avec un notable progrès.

LETTRE LXXI.

22 août 1714.

Je suppose, mon très cher fanfan, que cette lettre vous trouvera de retour à Barege et recommençant à prendre les bains. Dieu veuille que la seconde saison vous guérisse mieux que la premiere, et que le voyage que vous avez fait sans nécessité pendant les chaleurs entre les deux saisons n'ait point nui à votre rétablissement! La grande nouvelle qui occupe maintenant le public est la mort subite de la reine Anne d'Angleterre. Une personne qui m'écrit de ce pays là le représente dans une grande agitation. Je souhaite que le jeune roi, qui est sage, modéré, valeureux, et bon catholique, puisse monter sur le trône. La condition d'un particulier tranquille et chrétien est bien plus douce. Pour votre affaire, dont je vous ai parlé avant votre départ, vous vous souvenez sans doute que vous m'avez promis un secret absolu. Je vous le demande encore et sans aucune exception. Vous comprenez bien mes raisons pour l'exiger. Priez, lisez, instruisez-vous de suite et par principes. Marchez en simplicité, ayant Dieu devant les yeux et plus encore au

fond du cœur. Supportez en sa présence vos défauts, lui demandant son secours pour les corriger. J'embrasse le chevalier tendrement. Tout à vous à jamais.

LETTRE LXXII.

Cambrai, 4 octobre 1714.

Je n'ai point pu, mon très cher fanfan, vous écrire à Bourdeaux. Il étoit trop tard quand vos lettres sont arrivées ici. J'espere que vous trouverez celle-ci à Manot. Dieu veuille que vous y arriviez avec une jambe dont l'état ait surpassé vos espérances! Ma santé ne va pas mal, malgré la peine d'esprit et le travail de corps que j'ai soutenus depuis quelque temps. J'écris à mon neveu votre pere, non pour lui faire agréer que vous reveniez promptement à Cambrai, mais pour le conjurer de vous laisser arriver à Paris avant la réforme et la promotion qui vont paroître tout au plutôt à Versailles. Supportez-vous patiemment, corrigez-vous avec courage: priez pour pouvoir faire l'un et l'autre. Heureux qui tourne sa foiblesse en force par humilité! Malheur à celui qui tourne sa force en foiblesse par présomption!

LETTRE LXXIII.

Mardi, 11 décembre 1714.

J'ai reçu vos deux lettres, l'une du 7 et l'autre du 9 de ce mois, mon cher fanfan. Voici mes réponses :

1°. Je pencherois à l'acquisition d'un bon régiment pour dix mille livres de plus avec le vôtre vendu au même jour : M. Dupuy pourroit vous faire prêter cette somme. Quoique je pense de la sorte, je ne voudrois point que vous suivissiez ma pensée. Demandez l'avis des gens plus instruits que moi sur votre profession. 2°. Je ne puis vous conseiller de demander d'aller à Majorque ; l'état de votre jambe ne semble nullement le permettre. D'ailleurs, si vous avez un des anciens régiments, vous y serez attaché, et ce régiment ne passera point la mer : vous ne pourriez pas même presser pour faire marcher le régiment avec le risque de ne pouvoir alors marcher vous-même, si votre jambe se trouvoit en mauvais état : en ce cas, il faudroit, ou vous déshonorer en demeurant, ou vous exposer à périr en passant la mer avec une jambe malade. Consultez des gens plus sages que moi. Vous pouvez consulter notre ami le bon gentilhomme de Limousin.

J'ai une grande impatience de voir revenir l'abbé de Beaumont. J'écris et à lui et à sa sœur; mais il ne répond rien. Pressez-le très fortement de ma part, je vous en conjure; j'ai réellement un grand besoin de lui.

Alexis s'en est retourné à Lille joindre son frere. Avancez vos affaires avec M. de Jaunsac autant que vous le pourrez. Je serai ravi de vous voir, mais j'aime mieux l'avancement de vos affaires que mon plaisir. C'est ainsi que je serai toujours à vous.

LETTRE LXXIV.

Vendredi, 14 décembre 1714.

Je vous envoie, mon cher neveu, la lettre que vous m'avez demandée. Je vous prie qu'elle ne soit point rendue si vous n'en avez pas besoin. Je crois aussi qu'il faut recourir très sobrement, et dans le seul cas d'un pressant besoin, aux bontés de madame la duchesse de Chevreuse: elle a besoin de ménager le ministre pour ses propres affaires et de ne le fatiguer point. Pour M. le chancelier, je lui ai écrit deux fois en votre faveur. Par rapport à la promotion future, il n'y a pas un mois que je l'ai fait pour la derniere fois. Si je recommençois, il pourroit être importuné

de mes lettres. Je ne veux ni déranger ni gêner M. l'abbé de Beaumont, mais j'aurois un véritable et pressant besoin de son secours. Profitez, je vous conjure, de votre séjour à Paris et à Versailles pour consulter messieurs Chirac, Maréchal et la Peyronie sur les choses qu'on pourroit essayer de faire pour soulager madame de Chevry. S'il y avoit quelque opération fâcheuse à lui proposer, il faudroit que son frere, pendant qu'il est sur les lieux, l'y préparât doucement. Avancez votre principale affaire, pour lui donner une bonne forme pendant que vous êtes présent. Quand vous viendrez avec M. Dupuy il n'y aura plus aucun homme de confiance qui puisse décider de rien en l'absence de vous deux ; c'est à quoi il faut mettre ordre avant votre départ. Mandez-moi vos projets pour deux questions que vous m'avez proposées, si vous ne venez pas au plutôt. J'embrasse tendrement le cher Panta, et je suis tout à mon très cher fanfan.

LETTRE LXXV.

Samedi au soir, 29 décembre 1714.

Je te prie, mon cher petit fanfan, de tirer notre bon Panta de Paris, où il ne peut être retenu que par son

goût contre sa grace. Ne le tracasse point, mais fais-lui entendre qu'il ne convient pas de multiplier la dépense de mes chevaux. Je ne le desire point ici pour moi, c'est pour lui. Je sais, Dieu merci, être seul et en paix. Il faut que tu le presses par amitié et par douceur, sans y mêler ton naturel. Aide-toi de sa sœur et du cher Put.

Apporte-moi les Caracteres de la Bruyere de la meilleure édition.

Prends des mesures justes pour l'affaire de M. de Jausan; c'est ton affaire capitale. Un changement général renverseroit tout sans ressource. Il faut songer à être payé et à faire un remploi. Consulte MM. Chirac, Maréchal et la Peyronie sur ta jambe; ce sera une occasion de les consulter sur la malade.

Mille amitiés tendres au cher Put qu'il me tarde d'embrasser tendrement. Ô que j'embrasserai mon petit fanfan!

LETTRES

DE M. DE CAMBRAI

A M. LE VIDAME D'AMIENS,

DEPUIS DUC ET MARÉCHAL DE CHAULNES.

22 octobre 1704.

J'ai ressenti, monsieur, avec une grande amertume la perte que vous avez faite; j'en ai encore le cœur malade. Vous avez vu de près, dans un exemple si touchant, la vanité et l'illusion du songe de cette vie. Les hommes tiennent beaucoup au monde, mais le monde ne tient guere à eux. La vie, qui est si fragile pour tous les hommes, l'est infiniment davantage pour ceux de votre profession. Ils n'ont aucun jour d'assuré, quelque santé dont ils jouissent; ils ne s'occupent que des amusements de la vie qu'ils exposent continuellement. Ils ne pensent presque jamais à la mort, au-devant de laquelle ils vont comme si elle ne venoit pas assez vîte.

On est sans cesse dans la main de Dieu sans songer à lui, et on se sert de ses dons pour l'offenser. On ne voudroit pas mourir dans sa haine éternelle, mais on ne veut pas vivre dans son amour. On avoue que

tout lui est dû, et on ne veut rien faire pour lui. On lui préfere les amusements qu'on méprise le plus. On n'oseroît nommer les choses qu'on met souvent au-dessus de lui. On connoît l'indignité du monde, te on le sert avec basese; on connoît la grandeur et la bonté infinie de Dieu, et on ne lui donne que de vaines cérémonies. En cet état on est autant contraire à sa raison qu'à sa foi.

Vous connoissez la vérité, monsieur, vous voudriez l'aimer. Vous auriez horreur de mourir comme ceux qu'on appelle honnêtes gens n'ont point de honte de vivre; mais le torrent vous entraîne. Vous n'êtes pas d'accord avec vous-même, et vous ne pouvez vous résoudre à faire ce qui mettroit la paix dans votre cœur. Que tardez-vous? Tous les tempéraments qu'on imagine pour se flatter sont faux. Dieu veut tout, et tout lui est dû. Il n'y a ni partage du cœur ni retardement que vous puissiez vous permettre. Le moins qu'on puisse faire pour celui de qui on tient tout et à qui on doit tout, c'est de se livrer à lui de bonne foi. Voulez-vous faire la loi à Dieu? Voulez-vous lui prescrire des bornes sur votre dépendance? Voulez-vous lui dire : Je vous trouve assez aimable pour mériter que je vous sacrifie un tel intérêt et un tel plaisir, mais je ne saurois me résoudre à vous aimer jusqu'à vous sacrifier cet autre amusement?

Attendez-vous que vos passions soient épuisées pour les lui sacrifier? Voulez-vous, en attendant que vos goûts pour le monde s'usent, passer votre vie dans l'ingratitude, dans la résistance au Saint-Esprit et dans le mépris des bontés de Dieu? Voulez-vous tenter l'évènement de ces morts précipitées où Dieu surprend les pécheurs ingrats et endurcis? Il ne s'agit pas seulement de s'abstenir des grands péchés, il faut se tourner sérieusement vers le bien, le faire constamment, ne plus regarder derriere soi, se résoudre à se contraindre de suite, nourrir sa foi de lectures solides, de prieres de cœur, et de présence de Dieu dans la journée.

Il faut se défier de sa foiblesse, et plus encore de sa présomption, sans laquelle la foiblesse humilieroit et feroit sentir le besoin de prier.

Il faut craindre et éviter, autant que l'état où l'on est le peut permettre, toute société dangereuse. Quand on n'aime point le mal, on n'en retient ni l'occasion, ni l'apparence, ni le souvenir.

Il faut se mettre en état de recevoir souvent avec fruit et consolation les sacrements, pour sortir d'un état de langueur et de dissipation funeste. On est dégoûté jusqu'au découragement et jusqu'à la tentation de désespoir: cependant on ne veut point chercher la force où elle est, ni puiser la céleste

consolation dans ses sources. Ô que vous auriez le cœur content si vous aviez rompu tous vos liens! Ô que vous béniriez Dieu de vous avoir arraché à vous-même, si ce coup étoit achevé! L'opération est douloureuse, mais la santé qu'elle donne rend heureux. Je prie Notre-Seigneur de vous donner ce courage. Demandez le lui souvent. C'est en lui, monsieur, que je vous suis dévoué sans réserve.

Ce 28 mai 1705.

Je suis ravi, monsieur, d'apprendre que vous ne vous éloignez point de notre frontiere et que je demeure à portée de vous tourmenter par mes lettres. Je ne veux ni vous flatter ni vous encourager sur l'affaire en question; vous n'aurez de vrai repos que quand elle sera achevée. La comparaison que vous faites est très juste, elle dit tout; mais quand on se connoît comme vous vous connoissez, on a grand tort si on ne l'exécute pas soi-même.

Ce que je vous demande n'est pas un effort de courage; c'est seulement de commencer ce que vous voyez bien qui ne sauroit être fait trop tôt, et de ne plus vous écouter vous-même. Vous vous épargnerez beaucoup de douleurs et de dangers, vous en épargnerez même beaucoup à autrui, en tranchant tout d'un coup. On ne peut adoucir les opérations dou-

loureuses qu'en les rendant très promptes; on ne peut même les assurer, quand on se défie sincèrement de soi, comme on doit s'en défier après tant d'expériences, qu'en se mettant d'abord dans l'heureuse nécessité de ne pouvoir plus reculer sous aucun prétexte.

Si on veut venir de bonne foi à l'exécution, pourquoi hésite-t-on avec tant de subtilité pour la retarder et pour la rendre plus difficile? Réservez-vous, chaque jour, un quart d'heure de liberté le matin et autant vers le soir, pour vous accoutumer à puiser dans la vraie source. Si vous le faites fidèlement, vous serez tout étonné de vous trouver beaucoup plus fort et plus décidé que vous n'oseriez l'espérer. Essayez-le avec persévérance, et vous m'en direz des nouvelles. Je pense à vous, monsieur, dans toutes les heures de la journée, je vous porte au fond de mon cœur, et je ne puis vous exprimer avec quel zele je vous suis dévoué pour toute la vie.

Le 16 juin 1705.

Je ne saurois, monsieur, lire vos lettres sans être ravi de voir combien vous connoissez l'homme dont vous dépeignez les foiblesses. Vos lettres sont la condamnation formelle de cet ami, s'il ne se corrige pas.

Il ne doit jamais oublier la comparaison d'une

dent, qu'on peut ou arracher tout-à-coup comme par surprise, ou qu'on décharne peu-à-peu et qu'on n'ébranle qu'à plusieurs demi-secousses.

Quand on voudroit mettre au rabais ce qu'il faut faire un peu plutôt, un peu plus tard, le meilleur marché seroit de l'exécuter brusquement et sans se donner le loisir de se reconnoître. D'ailleurs il y a dans ce fait particulier une ressource singuliere qui favorise les gens lorsqu'ils ne gardent aucune mesure. La vraie sagesse est de n'en avoir aucune en ce point et de ne se plus écouter. On sera secouru puissamment dès qu'on reconnoîtra sa foiblesse et qu'on se jettera dans les bras du véritable ami sans regarder derriere soi.

Ne craignez point les ennemis qui se déchaînent. Leurs discours n'ont rien que de méprisable : méprisez-les, ils vous estimeront bientôt. Soyez simple et vrai, doux, modéré, commode, appliqué à tous vos devoirs, réservé pour l'essentiel sans affectation : chacun se taira bientôt et vous fera justice. Je ne saurois vous oublier quand je suis avec l'ami auquel vous vous confiez ; je fais tout ce que vous me marquez là-dessus. Rien ne peut surpasser mon attachement.

Ce 10 août 1705.

Votre silence, monsieur, commence à m'attrister. Vous m'avez permis de le réveiller; donnez-moi donc, je vous en conjure, de vos nouvelles. Si vous n'en avez point de bonnes à me mander, affligez-moi plutôt que de ne me rien dire. Je ne saurois être content de votre oubli; je souhaite votre souvenir pour l'amour de vous-même. Vous ne sauriez m'écrire avec trop d'ingénuité; plus elle sera grande, plus je serai consolé de tout ce qui peut d'ailleurs me mettre en inquiétude.

Votre campagne s'écoule insensiblement; j'espere que sa fin me procurera la joie de vous voir repasser ici. En attendant, je vous supplie de vous rappeler tous les jours quelque chose de ce que vous avez eu la bonté de me dire au printemps. Vos paroles m'ont fait une vraie impression. Vous en font-elles moins qu'à moi? Personne ne vous sera jamais dévoué, monsieur, au point où je le suis pour toujours.

Le 30 octobre 1705.

Vous voilà, monsieur, à la fin de votre campagne, et me voilà dans l'espérance de vous voir repasser bientôt. Je prendrai la liberté de vous faire bien des

questions indiscretes : il faudra bien que vous me les pardonniez.

Rendez ma joie complete, je vous en conjure. Que je serai content si je vous trouve décidé et entièrement d'accord avec vous-même! On ne contente ni soi ni autrui, quand on porte au-dedans de soi un fonds qu'on ne peut ni suivre ni étouffer. On se tourmente, on se craint soi-même, on n'ose être seul avec soi, ni rentrer dans son propre cœur: on est comme un homme chassé de sa maison, qui est réduit à errer tout au tour comme un vagabond.

D'ailleurs on n'est point naturel dans le commerce des autres, car on marche avec des entraves. Mettez-vous en liberté. Elle consiste à n'être plus entraîné par foiblesse, malgré sa conviction et contre le vrai fond de son cœur. Il en coûte d'abord, mais bien moins qu'on ne s'imagine; et cette courte peine se tourne en consolation pour toujours.

Horace, quoique païen et libertin, a dit, *Sapere aude;* et un autre poëte, *Dimidium facti qui bene cœpit habet.* Voulez-vous qu'il ne vous coûte rien pour vous délivrer de ce qui vous coûte tant? Je vous attends de pied ferme, et vous n'aurez pas aussi bon marché de moi que de milord Marleboroug.

Le 5 juin 1706.

On ne peut être plus touché, monsieur, que je le suis de vos peines et de votre sincérité. J'espere que la maniere dont vous ouvrez votre cœur servira à le guérir; c'est ce que je ne cesse point de demander à Dieu chaque jour. Sa miséricorde n'oublie rien pour rompre vos liens et pour vous faciliter une entiere délivrance. Il est temps que vous répondiez à tant de graces. Pourquoi voulez-vous aimer ce qui ne vous aime plus, et le préférer à Dieu, qui vous a aimé dans vos égarements et qui ne se lasse point encore de vous attendre?

Vous ne vous étiez pas assez défié de vous-même, lorsqu'il s'agissoit de fuir et de rompre; et maintenant vous vous défiez trop de Dieu, lorsqu'il s'agit d'espérer qu'il vous soutiendra. La séparation que vous n'aviez pas le courage d'exécuter est toute faite malgré vous: il ne reste qu'à la laisser durer, et qu'à ne recommencer pas ce que la bonté de Dieu a fini.

Voilà le temps d'espérer en lui. Ne craignez pas de ne pouvoir pas demeurer dans cette situation; Dieu aura soin de l'adoucir. Amusez-vous innocemment: donnez-vous de petites occupations qui vous trompent pour votre bien, et qui donnent le change à votre goût. Revenez tous les jours à un peu de priere

et de lecture. Je vous pardonne de m'avoir craint, de m'avoir fui, d'avoir été ravi de ne me trouver pas; ce sont les suites naturelles de votre malheureux état. Je n'en cours pas moins après vous. Dieu vous veut: voyez tout ce qu'il fait pour vous avoir et tout ce que vous faites pour lui échapper. Ne lassez pas sa patience; ne soyez pas méchant pour vous prévaloir contre lui de ce qu'il est bon. Jetez-vous entre ses bras sans vous consulter. Que ne puis-je vous aller voir! je donnerois ma vie pour votre solide conversion. Jugez par là, monsieur, combien je vous suis dévoué.

Le 5 juillet 1706.

Vous verrez, monsieur, par la lettre que je vous envoie de vieille date, que je ne vous avois point oublié : c'est ce que je serai incapable de faire tant que je ne manquerai point à Dieu. Mais je n'osois hasarder une lettre par la poste, ne sachant pas où vous seriez, et craignant quelque contre-temps par les mouvements que les troupes font d'une heure à l'autre.....

Au reste, monsieur, je ne crains nullement de vous être importun. Puisqu'il faut vous importuner, je ne manquerai pas de le faire régulièrement par toutes les voies sûres. Je vous sais même le meilleur

gré du monde de me mander ingénument votre crainte d'être importuné, et de la surmonter en me pressant de faire ce que vous craignez.

Il y a en vous deux hommes qui ne feront jamais de paix. Si vous voulez être en quelque repos, il faut que l'un subjugue l'autre. L'homme chrétien et raisonnable ne sera jamais, s'il plaît à Dieu, tellement abattu par l'autre, qu'il ne fasse plus sentir aucun combat secret. Vous ne pouvez donc point avoir de véritable paix en le laissant abattre. Votre ressource ne peut donc se trouver qu'à le soutenir sans relâche, et quoi qu'il vous en coûte, contre l'homme aveugle, ensorcelé, et qui n'a rien de fort que sa passion déraisonnable. Plus vous domterez celui-là, plus vous goûterez au fond de votre cœur de consolation et de paix. C'est une dent pourrie qu'il faut arracher. Il y a un appareil qui fait peur : la douleur sensible n'est pas longue, on dort dès que la dent est ôtée. C'est par cette vive douleur qu'on est soulagé. D'ailleurs, on souffre plus par les retardements et les irrésolutions, qu'on ne souffriroit par une prompte et violente opération.

Priez de cœur avec confiance; rentrez souvent au fond de votre cœur pour y trouver Dieu. Malgré votre indignité, recourez à lui avec une liberté et une familiarité d'enfant qui ne peut douter des bontés

de son pere. Dites-lui toutes vos répugnances, tous les mauvais détours de votre amour-propre, tous les dégoûts que vous sentez pour la vertu, toutes les craintes que vous avez d'un engagement à ne pouvoir plus reculer; et conjurez-le de vous prendre, puisque vous ne savez pas vous donner.

Vous ne m'avez pas envoyé la lettre de M. le duc de Chevreuse; il faut que vous l'ayez oubliée. Ayez la bonté de me la faire passer par une occasion sûre, et soyez persuadé, monsieur, que je vous suis dévoué sans réserve.

Le 9 février 1707.

Si on vous répond tard, monsieur, c'est que je ne veux pas vous répondre par la poste. D'ailleurs vous jugez bien de l'empressement que j'aurois pour vous témoigner combien je suis attendri de votre confiance.

Le temps de cet hiver est précieux pour vous. Que savez-vous si ce ne sera pas le dernier de votre vie? Peut-être que les entretiens pleins de foi et de zele, mais assaisonnés de tendresse et de modération, que M. votre pere emploie pour vous affermir dans le bien, sont les dernieres paroles de la vérité pour vous! Peut-être que les impressions de grace que vous sentez encore sont les dernieres graces que la

miséricorde de Dieu fait à votre cœur! *Hodie si vocem ejus audieritis, nolite obdurare corda vestra.*

Dieu a eu une si grande pitié de votre foiblesse, qu'il vous a arraché ce que vous n'avez jamais eu le courage de lui donner. Il a fait tomber malgré vous ce qui étoit à craindre. Il a rompu vos liens; et vous ne voulez pas encore être en liberté. Que faut-il donc qu'il fasse pour vous faciliter votre salut? Voilà les temps périlleux qui s'approchent, *Juxta in dies perditionis et adesse festinant tempora.* Vous ne craignez point pour votre corps, mais au moins craignez pour votre ame. Méprisez les armes des hommes, mais ne méprisez pas les jugements de Dieu. Hélas! je crains pour vous jusqu'à ses miséricordes. Tant de graces foulées aux pieds se tourneront enfin en vengeance. Rien n'est si terrible que la colere de l'Agneau!

Mais à quoi tient-il que vous ne serviez Dieu? Vous croyez ses vérités, vous espérez ses biens, vous connoissez l'égarement insensé des impies, vous sentez la vanité, l'illusion de la vie présente, l'ensorcellement du monde, le poison des prospérités, la trahison des choses flatteuses, l'écoulement rapide de tout ce qui va s'évanouir. Vous avez été délivré malgré vous de votre esclavage, vos fers sont brisés; et vous ne voulez pas jouir de la liberté des enfants

de Dieu qui vous est offerte. Vous ne sauriez nommer quelque chose qui partage votre cœur. Que tardez-vous à chercher la paix et la vie dans leur unique source? *Gustate et videte quoniam suavis est Dominus.* Ô que vous serez coupable si vous résistez à tant d'avances que Dieu fait! Combien il est patient avec vous! combien l'avez-vous fait attendre! combien l'avez-vous rebuté par des amusements indignes! Ô mon cher vidame, ne tardez plus, ouvrez-lui votre cœur, commencez à le prier, à lire en esprit de priere, à régler vos heures, à remplir vos devoirs, à vaincre votre goût pour l'amusement. En ce point, le monde même, tout corrompu qu'il est, est d'accord avec Dieu. Pardon d'avoir tant prêché!.... Mille respects à madame la vidame. Je souhaite fort qu'elle conserve quelque bonté pour moi.

Le 25 mars, 1707.

J'AI une vraie affliction, monsieur, d'avoir perdu l'occasion de votre passage pour avoir l'honneur de vous voir. J'avois attendu le plus long-temps qu'il m'avoit été possible pour ne perdre pas une consolation qui m'étoit si chere; mais je ne pouvois plus différer sans manquer absolument à mes visites jusqu'à l'automne, ce qui étoit d'une fâcheuse consé-

quence par rapport à divers besoins pressants. Ce qui me console de cette perte est la bonne lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : elle m'a rempli de joie. Ne prenez pas celle-ci pour une réponse ; j'attends quelque occasion sûre pour vous dire amplement ce que je pense. Vous y verrez mon zele et ma sincérité, dont j'espere que vous serez content.

Au reste, s'il vous arrivoit d'être blessé ou malade, faites-le-moi savoir promptement. Je vous enverrai un carrosse doux, et Cambrai sera votre infirmerie. S'il le falloit j'irois moi-même vous chercher. Dieu nous préserve de telles occasions de vous témoigner, monsieur, à quel point je vous suis dévoué pour toute la vie!

Le 31 mai 1707.

Vous me demandez, monsieur, la maniere dont il faut prier et s'occuper de Dieu pour s'unir à lui et pour se soutenir contre les tentations de la vie. Je sais combien vous desirez dans ce saint exercice le secours dont vous avez besoin. Je crois que vous ne sauriez être avec Dieu dans une trop grande confiance. Dites-lui donc ce que vous avez sur le cœur, comme on se décharge le cœur avec un bon ami sur tout ce qui afflige ou qui fait plaisir. Racontez-lui vos

peines afin qu'il vous console ; dites-lui vos joies afin qu'il les modere ; exposez-lui vos desirs afin qu'il les purifie ; représentez-lui vos répugnances afin qu'il vous aide à les vaincre ; parlez-lui de vos tentations afin qu'il vous précautionne contre elles ; montrez-lui les plaies de votre cœur afin qu'il les guérisse ; découvrez-lui votre tiédeur pour le bien, votre goût dépravé pour le mal, votre fragilité, votre penchant pour le monde corrompu ; dites-lui combien l'amour-propre vous porte à être injuste contre le prochain, combien la vanité vous tente d'être faux pour éblouir les hommes dans le commerce, combien votre orgueil se déguise aux autres et à vous-même. Quand vous lui direz ainsi toutes vos foiblesses, tous vos besoins, toutes vos peines, que n'aurez-vous point à lui dire ? Vous n'épuiserez jamais cette matiere ; elle se renouvelle sans cesse.

Les gens qui n'ont rien de caché les uns pour les autres ne manquent jamais de sujets de s'entretenir : ils ne préparent, ils ne mesurent rien pour leurs conversations, parcequ'ils n'ont rien à réserver. Aussi ne cherchent-ils rien : ils ne parlent entre eux que de l'abondance du cœur ; ils parlent sans réflexion comme ils pensent ; c'est le cœur de l'un qui parle à l'autre ; ce sont deux cœurs qui se versent pour ainsi dire l'un dans l'autre. Heureux ceux qui parviennent

à cette société familiere et sans réserve avec Dieu!

A mesure que vous lui parlerez il vous parlera. Aussi faut-il se taire souvent pour le laisser parler à son tour et pour l'entendre au fond de votre cœur. Dites-lui, *Loquere, Domine, quia audit servus tuus:* encore, *Audiam quid loquatur in me Dominus.* Ajoutez avec une crainte amoureuse, *Domine, non sileas à me.* L'esprit de vérité vous suggérera au dedans toutes les choses que Jésus-Christ nous enseigne au déhors dans l'évangile. Ce n'est point une inspiration extraordinaire qui vous expose à l'illusion; elle se borne à vous inspirer les vertus de votre état et les moyens de mourir à vous-même pour vivre à Dieu: c'est une parole qui instruit selon nos besoins en chaque occasion.

Dieu est le vrai ami qui nous donne toujours le conseil et la consolation nécessaires. Nous ne manquons qu'en lui résistant: ainsi il est capital de s'accoutumer à écouter sa voix, à se taire intérieurement, à prêter l'oreille du cœur, et à ne perdre rien de ce que Dieu nous dit. On comprend bien ce que c'est que se taire au dehors et faire cesser le bruit des paroles que notre bouche prononce; mais on ne sait point ce que c'est que le silence intérieur. Il consiste à faire taire son imagination vaine, inquiete et volage; il consiste même à faire taire son esprit rempli d'une

sagesse humaine, et à supprimer une multitude de vaines réflexions qui agitent et qui dissipent l'ame.

Il faut se borner dans l'oraison à des affections simples et à un petit nombre d'objets dont on s'occupe plus par amour que par de grands raisonnements. La contention de tête fatigue, rebute, épuise; l'acquiescement de l'esprit et l'union du cœur ne lassent pas de même. L'esprit de foi et d'amour ne tarit jamais quand on n'en quitte pas la source.

Mais je ne suis pas, direz-vous, le maître de mon imagination qui s'égare, qui s'échauffe, qui me trouble; mon esprit même est si distrait et m'entraîne malgré moi vers je ne sais combien d'objets dangereux ou inutiles: je suis accoutumé à raisonner, la curiosité de mon esprit me domine; je tombe dans l'ennui dès que je me gêne pour le combattre; l'ennui n'est pas moins une distraction que les curiosités qui me désennuient: pendant ces distractions mon oraison s'évanouit, et je la passe tout entiere à m'appercevoir que je ne la fais pas.

Je vous réponds, monsieur, que c'est sur-tout par le cœur que nous faisons oraison, et qu'une volonté sincere et persévérante de la faire est une oraison véritable. Les distractions qui sont entièrement involontaires n'interrompent point la tendance de la volonté vers Dieu. Il reste toujours alors un certain

fonds d'oraison que l'école nomme *intention virtuelle*. A chaque fois qu'on apperçoit sa distraction on la laisse tomber, et on revient à Dieu en reprenant son sujet. Ainsi, outre qu'il demeure, dans les temps même de distraction, une oraison de fonds qui est comme un feu caché sous la cendre et une occupation de Dieu au moins de desir, on réveille encore en soi, dès qu'on remarque la distraction, des affections vives et distinctes sur les vérités que l'on se rappelle dans ces moments-là. Ce n'est donc point un temps perdu. Si vous voulez en faire patiemment l'expérience, vous verrez que certains temps d'oraison, passés dans la distraction et l'ennui avec une bonne volonté, nourriront votre cœur et le fortifieront contre les tentations.

Une oraison seche, pourvu qu'elle soit soutenue avec une fidélité persévérante, accoutume une ame à la croix ; elle l'endurcit contre elle-même ; elle l'humilie ; elle l'exerce dans la voie obscure de la foi. Si nous avions toujours une oraison de lumiere, d'onction, de sentiment et de ferveur, nous passerions notre vie à nous nourrir de lait, au lieu de manger le pain sec et dur; nous ne chercherions que le plaisir et la douceur sensible, au lieu de chercher l'abnégation et la mort; nous serions comme les peuples à qui Jésus-Christ reprochoit qu'ils l'avoient suivi, non

pour sa doctrine, mais pour les pains qu'il leur avoit multipliés. Ne vous rebutez donc point de l'oraison, quoiqu'elle vous paroisse seche, vuide et interrompue par des distractions. Ennuyez-vous-y patiemment pour l'amour de Dieu, et allez toujours sans vous arrêter; vous ne laisserez pas d'y faire beaucoup de chemin. Mais n'attaquez point de front les distractions : c'est se distraire que de contester contre la distraction même. Le plus court est de la laisser tomber et de se remettre doucement devant Dieu. Plus vous vous agiterez, plus vous exciterez votre imagination qui vous importunera sans relâche. Au contraire, plus vous demeurerez en paix en vous retournant par un simple regard vers le sujet de votre oraison, plus vous vous approcherez de l'occupation intérieure des choses de Dieu. Vous passeriez tout votre temps à combattre contre les mouches qui font du bruit autour de vous : laissez-les bourdonner à vos oreilles, et accoutumez-vous à continuer votre ouvrage comme si elles étoient loin de vous.

Pour le sujet de vos oraisons prenez les endroits de l'évangile ou de l'imitation de Jésus-Christ qui vous touchent le plus. Lisez lentement; et à mesure que quelque parole vous touche, faites-en ce qu'on fait d'une conserve qu'on a gardée long-temps dans la bouche pour l'y laisser fondre. Faites couver cette vérité peu-

à-peu dans votre cœur. Ne passez à une autre qne quand vous sentirez que celle-là a achevé toute son impression.

Insensiblement vous passerez un gros quart-d'heure en oraison. Si vous ménagez votre temps de sorte que vous puissiez la faire deux fois le jour, ce sera à deux reprises une demi-heure d'oraison par jour. Vous la ferez avec facilité, pourvu que vous ne vouliez pointy trop faire, ni trop voir votre ouvrage fait. Soyez-y simplement avec Dieu dans une confiance d'enfant qui lui dit tout ce qui lui vient au cœur. Il n'est question que d'élargir le cœur avec Dieu, que de l'accoutumer à lui comme à son souverain bien, que de nourrir l'amour. L'amour nourri éclaire, redresse, encourage, corrige.

Pour vos occupations extérieures il faut les partager entre les devoirs et quelques amusements permis. Je compte parmi les devoirs toutes les bienséances pour le commerce des généraux de l'armée et des principaux officiers, avec lesquels il faut un air de société et des attentions : c'est ce que vous pouvez faire à certaines heures publiques, où étant à tout le monde par politesse, on n'est livré à personne en particulier. Hors de ces heures sacrifiées à la bienséance, il faut être en commerce particulier avec un très petit nombre de vrais amis qui pensent

comme vous, et qui servent Dieu, ou du moins qui ne vous en éloignent pas. Il les faut choisir d'une naissance et d'un mérite qui conviennent à ce que vous êtes dans le monde.

Vous devez aussi lire, outre les livres de pieté, des histoires et d'autres ouvrages qui vous cultivent l'esprit, tant pour la guerre que pour les affaires auxquelles vous pouvez avoir quelque part dans les emplois.

Une de vos principales occupations doit être, ce me semble, de voir tout ce qui se passe dans une armée, d'en faire parler tous ceux qui ont le plus de génie et d'expérience. Il faut les chercher, les ménager, leur déférer beaucoup pour en tirer pour vous des lumieres utiles.

Pour les lectures de pure curiosité qui ne servent qu'à contenter l'esprit, je les retrancherois dès qu'elles iroient insensiblement jusqu'à vous passionner. Il faut renoncer au vin dès qu'il enivre. Je n'admettrois tout au plus ces amusements auxquels on fait trop d'honneur en leur donnant le nom d'études, que comme on joue après dîner une ou deux parties aux échecs.

Le capital est de cultiver dans votre cœur ce germe de grace. Ecartez tout ce qui peut l'affoiblir, rassemblez tout ce qui peut le nourrir. Travaillez à

force dans les commencements. *Regnum Dei vim patitur, et violenti rapiunt illud.* Occupez-vous des miséricordes de Dieu et de sa patience en votre faveur. *An ignoras quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te adducit?* Je ne cesse, monsieur, aucun jour de le prier pour vous. Il sait à quel point je vous suis dévoué pour toute ma vie.

Le 28 mars 1708.

Il n'est pas étonnant, monsieur, que vous me craigniez. Pendant que vous ne serez pas d'accord avec vous-même, vous craindrez votre propre raison, et encore plus votre foi, qui l'une et l'autre vous condamnent; à plus forte raison craindrez-vous un homme que vous supposez peu compatissant à vos infirmités. Pour moi je ne suis pas aussi méchant que vous le croyez. Je vous plains; je voudrois pouvoir vous soulager. Que ne puis-je souffrir vos peines pour vous en délivrer! Il n'y a rien que je ne voulusse faire, excepté vous flatter par une molle complaisance. Vous souffrez plus que vous ne souffririez si vous vous jetiez dans le sein de Dieu. Vous n'auriez chaque jour que les mêmes actions à faire, et l'amour vous les adouciroit. Plus vous écoutez votre mollesse et votre goût pour certains amusements, plus vous vous préparez d'embarras et d'obstacles.

Que tardez-vous à vous déterminer? C'est le partage du cœur et l'irrésolution qui vous font languir. Si vous étiez déterminé, vous verriez les choses tout autrement et vous sentiriez ce que vous n'avez pas encore senti. Vous êtes convaincu de ce que vous devez à Dieu. Vous n'avez rien à opposer aux vérités de la religion, que votre vivacité pour quelques amusements et que votre tiédeur pour la vertu. *Si veritatem dico vobis, quare non creditis mihi?* Puisque Jésus-Christ vous dit la vérité pour votre salut, pourquoi hésitez-vous? pourquoi ne vous livrez-vous pas à sa grace et à son amour? Malheur à l'homme qui a deux cœurs! *Vae duplici corde!*

Ô si vous aviez goûté la consolation et la liberté qu'on trouve à n'être qu'un et n'avoir qu'une volonté toute réunie vers le bien, vous regretteriez tous les moments perdus! C'est déja une grande misere que d'avoir en soi la révolte de la chair contre l'esprit; mais au moins l'esprit ne devroit pas être divisé. Il faudroit qu'il fût d'accord avec soi-même pour ne vouloir que ce que Dieu veut. Faute de cette réunion intime on n'a point de paix, on porte dans son cœur une guerre civile.

Vous ne pouvez finir vos irrésolutions que par la priere. Raisonnez peu, mais priez beaucoup; et, pour pouvoir prier beaucoup, prenez la priere avec une simplicité qui vous la facilite.

Je vous écrivis l'année derniere à l'armée une lettre sur la maniere de vous occuper à l'oraison et de vous familiariser avec cet exercice. Vous ne sauriez vous y donner une trop grande liberté d'esprit pour y pouvoir persévérer sans trop de contention et de gêne. Parlez à Dieu comme au meilleur de vos amis; parlez-lui de tout ce que vous connoissez de défauts en vous, de toutes vos peines, de tous vos besoins. Délibérez avec lui sur vos affaires, et demandez-lui conseil sur tout ce qui mérite une décision. Pour ce qui est de certains partis à prendre sans lesquels vous ne feriez que languir, il faut se tenir rigoureux à soi-même, et aller en avant sans regarder derriere soi. C'est par là qu'on en est quitte à meilleur marché. Quoique vous me craigniez comme un loup-garou, je meurs d'envie de vous embrasser à votre passage. Aimez, s'il vous plaît, monsieur, celui qui vous honore et aime sans mesure.

Le 28 mai 1708.

Je vous suis très obligé, monsieur, de la bonté avec laquelle vous avez bien voulu prendre les soins que je vous avois demandés. Les miens seront de prier Dieu pour vous pendant la campagne, afin qu'il vous conserve de toutes les façons. Vous voilà tous les jours exposé aux occasions dangereuses. J'avoue qu'une

telle situation me fait de la peine pour les personnes que j'honore et que j'aime. Je leur souhaite fort une conscience pure, qui soit le fondement d'une humble confiance en Dieu, pour aller, s'il le faut, paroître devant lui.

Quand on a fait son devoir pendant quelque temps, on peut continuer; on est le même homme; et Dieu n'abandonne point ceux qui sont fideles à sa grace. En faisant le bien on n'a point été malheureux: pourquoi craint-on de le devenir en continuant? On a même goûté la paix et la joie d'une bonne conscience: pourquoi ne veut-on pas encore la goûter? Vous devez plus à Dieu qu'un autre, vous qui avez acquis beaucoup de connoissances utiles et qui avez l'esprit exercé aux réflexions les plus sérieuses: mais je ne compte pour rien l'esprit et le courage pour la vertu, à moins qu'on ne recoure avec une sincere défiance de soi-même à la grace de Dieu. Honorez-moi, s'il vous plaît, monsieur, de la continuation de votre amitié, et regardez-moi comme l'homme du monde qui vous est le plus dévoué.

Le 10 août 1708.

Il y a long-temps, monsieur, que je desire avoir l'honneur de vous écrire, mais les mouvements de guerre qui vous occupent depuis quelque temps m'en

ont empêché. Je ne puis néanmoins résister à mon inclination et à mon zele. J'ai été ravi de vous savoir en santé parfaite après tout ce qui s'est passé. Il ne me reste qu'à desirer que N.... ne se laisse point entraîner par les amusements journaliers, et qu'il soit ferme à exécuter le projet qu'il a formé. Il faut du courage à toutes choses. Ce n'est point un courage d'efforts et de saillie, mais de patience et d'égalité. Moins on se fait de violence, moins on est capable de s'en faire; au contraire plus on se fait de violence, plus on s'accoutume à prendre sur soi. Les choses qu'on quitte paroissent ce qu'elles sont dès qu'on les a quittées, et l'on n'en fait cas que quand on n'est pas encore assez résolu de les mépriser.

Vous me direz peut-être que N... pense là-dessus précisément comme vous et moi, mais qu'il est foible, plein de goût pour l'amusement, et qu'il craint la peine de s'appliquer. Je réponds que N... doit desirer de vaincre sa foiblesse. Vous me répondrez, comment vaincra-t-il sa foiblesse, lui qui est foible? où est la force par laquelle il pourra la vaincre? Je réponds que c'est déja un commencement de force que de sentir qu'on est foible. Un malade qui sent combien il est foible a au moins un sentiment qui est une ressource pour lui; ensuite il prend un bâton et a recours à quelqu'un pour le soutenir quand il veut sortir de son lit.

N... doit chercher en autrui tout ce qu'il sent qui lui manque en lui-même. Vous lui rendrez un grand service si vous lui remettez souvent cette vérité devant les yeux. Vous êtes tout propre à le persuader, vous qui le connoissez à fond. Il faut le réveiller souvent par de petits mots sans le fatiguer. De temps en temps pressez-le un peu de bonne amitié pour l'engager à faire certains pas nécessaires. Il en ressentira une vraie consolation; et vous serez ravi de l'avoir déterminé. Vous savez, monsieur, combien je vous suis dévoué.

Le 7 septembre 1708.

Je suis en tristesse et en peine, monsieur, depuis plusieurs jours. Nous prions pour l'état, pour le prince auprès duquel vous êtes, pour vous et pour beaucoup de personnes cheres. Je vous conjure d'avoir la bonté de rendre en main propre la lettre ci-jointe sans que personne puisse l'appercevoir ni s'en douter; le secret est essentiel. Ne craignez rien; la chose en elle-même ne vous commet nullement....

On commence à répandre un bruit que tous vos généraux, excepté M. de Vendôme, trouvent le secours de Lille impossible, et que M. le d... de B... est sur le point de s'en retourner à la cour: cela me perce le cœur.

M... le d... de B... ne sauroit partir après rien de plus triste que l'abandon de Lille; car le reste de la campagne, après la prise de cette ville, ne peut avoir rien de plus amer: au contraire, il peut arriver des cas où l'on trouve quelque adoucissement à ce malheur; et je voudrois que le prince en eût le mérite et la gloire. Il est inutile de dire qu'il ne doit pas être présent à l'affront de cette ville prise; il ne l'auroit pas moins en se retirant quelques jours avant la prise qu'en demeurant à l'armée; au moins il paroîtroit qu'il n'est pas venu pour une espece de carrousel, et qu'il soutient avec patience, courage et ressources, les malheureuses occasions. C'est un genre de gloire qui reste à acquérir très avantageusement quand les succès deviennent impossibles. Mais s'il s'en va avec précipitation, laissant à un autre le soin de relever les armes du roi, on lui imputera les mauvais évènements déja arrivés, et on supposera qu'il a fallu laisser à un autre le soin de les réparer. Je prie Dieu qu'il soit son conseil.

Le 17 septembre 1708.

J'AVOIS pris la liberté, monsieur, de vous envoyer par la voie sûre d'un de vos principaux domestiques une lettre pour M... le d... de B.... souffrez que j'y en ajoute une seconde qui est jointe à celle-ci. Je

vous supplierois de me la renvoyer par mon domestique, si vous aviez quelque raison pour ne la rendre pas, ou si vous ne pouviez pas trouver une occasion de la rendre en secret. Ce qui est très certain, c'est que, quand même ma lettre seroit vue de tout le monde, ce qu'elle contient ne pourroit être blâmé ni du roi ni du public: mais il est nécessaire qu'elle demeure bien secrete, et je ne peux mieux faire que d'abandonner le tout entre vos mains.

Je prie Dieu tous les jours pour vous afin qu'il vous soutienne contre vous-même, et qu'il ne permette pas que toutes ses graces, si abondamment répandues dans votre cœur, se tournent en condamnations. Vous connoissez le bien, vous l'aimez: il est dans votre cœur; il vous y reproche tout ce que vous faites et tout ce que vous ne faites pas. Vous méprisez le charme qui vous retient, vous avez honte de ce que vous mettez en la place de Dieu. Vous auriez horreur de mourir comme vous vivez, dans la dissipation, dans la tiédeur et dans l'infidélité.

Vous sortiriez de cette espece d'ensorcellement si vous vouliez bien vous gêner un peu pour vous mettre dans l'habitude de deux choses: l'une est de faire un peu d'oraison et de lecture soir et matin, un petit quart-d'heure, avec un peu de retour en vous-même pour y trouver Dieu et pour vous renouve-

ler en sa présence dans les principales occasions de la journée ; l'autre est d'éviter tout ce qui dissipe, qui passionne et qui ôte le goût de Dieu. Vous trouverez qu'il n'y a que les occupations inutiles qui causent cette dissipation, et que toutes les occupations qui sont dans l'ordre de la providence par rapport à votre état, ne vous éloigneront point de Dieu quand vous voudrez bien en user modérément pour l'amour de lui. Peut-on se donner à lui à meilleur marché? Courage donc, monsieur! N'hésitez plus, et livrez-vous à celui qui vous veut pour votre bonheur éternel. Vous aurez dès ce monde le centuple de ce que vous aurez quitté. Je vous suis dévoué sans réserve : Dieu le sait.

Le 21 septembre 1708.

VOILA, monsieur, votre campagne bien avancée; la fin s'approche, et je vois avec plaisir s'approcher aussi le temps de votre passage sur notre frontiere. Quelle joie n'aurai-je pas si je vous trouve d'accord avec vous-même! Quelle paix et quelle douceur que d'être pleinement décidé au fond de son cœur sur les choses essentielles! Les contradictions du dehors, quelque pénibles qu'elles soient, ne sont jamais comparables à celles du dedans. Rien n'est si dur que de porter sa condamnation au fond de soi-même : encore est-ce un grand bonheur que de ne l'étouffer

pas. J'aime votre sincérité; elle m'attendrit : j'en espere de bonnes suites. Mais ce n'est pas assez d'être sincere contre soi; il faut s'exécuter, quoi qu'il en coûte, et agir aussi raisonnablement qu'on parle.

Vous savez, monsieur, avec quel zele je vous suis dévoué pour toute la vie.

Le 15 octobre 1708.

Je suis véritablement affligé, monsieur, de l'état pénible où vous vous dépeignez vous-même : mais ce qui me console est de voir combien vous le sentez et combien vous en craignez les suites. J'espererai tout pour vous tandis que vous appréhenderez tout de vous-même. Cette expérience de votre dissipation, de votre tiédeur, de votre relâchement et de votre fragilité, vous doit inspirer une grande défiance de votre cœur. On se flatte d'ordinaire d'avoir au moins un cœur droit et sensible à ses vrais devoirs. Mais quel devoir peut-on jamais comparer avec celui de n'être pas ingrat à l'égard de Dieu ? On auroit horreur d'un homme assez dénaturé pour tomber dans l'ingratitude à l'égard d'un pere bienfaiteur ou d'un ami de qui il auroit reçu de grands services. Vous avez reçu de Dieu votre corps, votre ame, ce vous-même qui vous est si cher, avec la vie et toutes ses commodités : en un mot vous n'avez rien que

vous ne teniez de Dieu seul. Jamais obligations ne peuvent être mises en aucune comparaison avec celles dont Dieu vous a comblé. C'est pourtant lui que vous oubliez à toute heure; c'est lui à qui vous préférez les plus méprisables amusements; c'est lui qui vous ennuie; c'est lui qu'il vous tarde de quitter; c'est lui à qui vous tournez le dos pour courir après des hommes que vous méprisez et qui n'ont pour vous aucun autre mérite que celui de vous faire perdre du temps et de flatter un peu votre imagination.

Je gémis, dites-vous, de me trouver dans un goût si indigne. C'est ma consolation, monsieur, de ce que je vous vois gémir; mais enfin tel est votre goût: il est aussi méprisable selon la raison, que dépravé et dangereux selon la foi. Après cette expérience continuelle de vous-même, que pouvez-vous encore espérer de votre cœur? Qu'y a-t-il de plus méprisable qu'un goût si corrompu? Qu'y a-t-il de plus honteux qu'une telle légèreté? A quel point ne devez-vous pas vous défier sans cesse d'un cœur si gâté et si sensible au vrai bien!

Vous ne pouvez vous résoudre à aimer celui qui est souverainement aimable et qui vous aime dès l'éternité sans vous abandonner lors même que vous lui êtes infidele.

Vous ne pouvez renoncer à ce qui vous perdroit en

ce monde, qui ne vous aime ni ne vous aimera jamais; à ces amusements si indignes, que vous n'oseriez les nommer au rang des choses sérieuses. Voilà ce que vous n'avez point de honte de mettre en la place de votre Dieu et de tous les biens éternels. Qu'y a-t-il donc de plus méprisable que notre cœur? Cœur de boue, toujours appesanti vers la terre, toujours incapable de sentir les graces de Dieu!

Vous me demandez un moyen de sortir de cette espece d'ensorcellement; mais ce moyen, vous le savez, et il vous demeure inutile parceque vous ne vous en servez pas. Comment voulez-vous qu'un moyen vous soit utile, si vous n'en faites aucun usage? Le meilleur remede n'opere rien quand on ne le prend pas.

Le moyen que vous demandez est de lire, de prier tous les jours à certaines heures réglées, de fréquenter les sacrements, de fuir toutes les occasions de dissipation que vous pouvez retrancher sans manquer aux véritables bienséances de votre état; c'est de vous renouveler souvent pendant la journée dans la présence de Dieu; c'est de vous humilier devant lui dès que vous éprouvez votre dissipation; c'est de revenir doucement à lui sans vous décourager ni impatienter jamais; c'est de vous supporter vous-même dans vos miseres et dans vos indignités sans vous flat-

ter ni excuser en rien; c'est de vous accoutumer à n'espérer plus rien ni de votre raison, ni de votre courage, et à vous réfugier en Dieu seul avec une humble confiance; c'est de travailler avec le secours de Dieu, qui ne vous manquera point, et qui vous fait sur vos fautes tant de reproches intérieurs par une miséricorde secrete. Il me tarde d'avoir l'honneur de vous voir pour vous en dire davantage. Je vous envoie une lettre que je vous supplie d'avoir la bonté de rendre. Personne ne vous sera jamais plus dévoué que moi, monsieur, ni avec plus d'attachement et de zele.

Le 24 novembre 1708.

Je vous renvoie mon domestique selon votre décision, monsieur; il ne sait rien ni ne doit rien savoir quoiqu'il soit bon homme et plein d'honneur. Il attendra autant qu'on le voudra. Je crains seulement qu'il ne soit remarqué par les gens qui sont éveillés. Le brnit public est que M. le d... de B... n'a plus aucun pouvoir et que M. de Vendôme en a un absolu pour décider de tout. J'ai le cœur bien affligé de tout ce que j'entends dire contre notre prince sur sa campagne; consolez-moi si vous le pouvez.

Je remercie Dieu de ce qu'il vous conserve une lumiere distincte et une pleine conviction sur les

vérités de la religion; mais on n'en est que plus coupable quand on croit bien et qu'on fait mal. Je tremble pour vous si vous manquez à Dieu. Ne lassez point sa patience. Quand vous serez fidele à lire, à prier, à retrancher les amusements qui dissipent et qui affoiblissent le cœur, vous serez moins foible, et cette fidélité vous méritera un plus grand secours. Ô que je desire que vous aimiez Dieu plus que vous-même et sa volonté plus que la vôtre! Cela n'est-il pas juste? *Nonne Deo subjecta erit anima nostra?*

Le 4 avril 1709.

Je suis très sensible à toutes vos bontés, monsieur, et votre derniere lettre m'a véritablement attendri. Je vous porte tous les jours à l'autel avec beaucoup de zele.

Vous ne devez pas être surpris de vous trouver si tiede, si dissipé, si fragile. C'est l'effet naturel d'une longue vie relâchée. Vos passions sont fortes; vous vivez au milieu du monde et des tentations les plus dangereuses; votre foi n'est qu'à demi nourrie; votre amour-propre agit en pleine liberté dans tout ce que la crainte de Dieu ne vous reproche pas comme un désordre grossier. C'est vivre d'une vie mondaine que la crainte de Dieu modere; mais ce n'est pas vivre de l'amour de Dieu mis à la place

de l'amour-propre. Ce n'est qu'en se livrant à Dieu par amour, et en nourrissant cet amour par une priere familiere et fréquente, qu'on sort de cet état flottant. Quand on ne veut prendre de la religion qu'autant qu'il en faut pour appaiser les reproches de sa conscience et pour se donner une espérance qui console le cœur, on ne fait que languir intérieurement.

C'est un malade convalescent, qui se contente de se nourrir suffisamment pour ne tomber pas à toute heure en défaillance et pour s'épargner de grandes douleurs. Il ne fait que traîner, et il n'a aucune ressource. Vous me demanderez qu'est-ce qu'il faut faire ? Le voici :

1°. Il faut se regarder comme un homme qui a pris son parti, qui ne s'en cache point, qui ne rougit point de J.-C. quoiqu'il évite toute affectation, qui veut être fixé dans le bien et ne regarder plus en arriere.

2. Il faut lire, prier, mais prier de cœur ; fréquenter les sacrements, et se faire un plan de vie par le conseil d'un homme exempt de rigueur et de relâchement, qui ait une vraie expérience des voies de Dieu.

3°. Il faut examiner, sur-tout dans l'oraison et immédiatement après vos communions, ce que Dieu

demande de vous pour mourir à vos passions, pour vous précautionner contre vous-même, pour réprimer vos goûts, et pour retrancher les amusements qui vous détournent de vos devoirs extérieurs, ou qui s'opposent à une vie de recueillement. Vous verrez que, si vous vous abandonnez à l'esprit de grace, il vous fera sentir ce qui vous arrête dans le chemin où Dieu vous appelle.

4°. Il ne faut point être étonné ni découragé de vos fautes. Il faut vous supporter vous-même avec patience sans vous flatter ni épargner pour la correction. Il faut faire pour vous comme pour un autre. Dès que vous vous appercevez que vous avez manqué, condamnez-vous intérieurement, tournez-vous du côté de Dieu pour recevoir votre pénitence : dites avec simplicité votre faute à l'homme de Dieu qui a votre confiance. Recommencez à bien faire comme si c'étoit le premier jour, et ne vous lassez point d'être toujours à recommencer. Rien ne touche tant le cœur de Dieu que ce courage humble et patient.

Il ne faut pas se rebuter quoiqu'on éprouve en soi beaucoup de tentations et qu'on fasse même diverses fautes. *La vertu*, dit l'apôtre, *se perfectionne dans l'infirmité.* C'est moins par le goût sensible et par les consolations spirituelles que par l'hu-

miliation intérieure et le recours fréquent à Dieu, qu'on s'avance vers lui.

Voilà, monsieur, ce que je le prie de vous faire bien entendre. Je vous aime tendrement, je vous honore du fond du cœur. Je vous suis dévoué à toute épreuve et sans réserve pour le reste de ma vie. Aimez-moi, mais en Dieu et pour Dieu, comme je vous aime. Mon zele pour vous est sans bornes. Mille respects à madame la vidame.

Le 19 décembre 1709.

Je remercie Dieu, monsieur, des graces dont il vous comble ; mais je crains que votre travail ne soit disproportionné à tant de secours. Rien n'est si redoutable que les graces méprisées, et le plus redoutable jugement sera fondé sur les miséricordes reçues sans fruit. C'est le péché d'ingratitude et de résistance au Saint-Esprit. Dieu vous a conservé cette année, apparamment pour vous attirer à son amour par tant d'inspirations secretes. Mais je vois venir la campagne prochaine, et je ne saurois y penser sans craindre pour vous. Au nom de Dieu, ne passez pas dans la mollesse, dans la curiosité et dans l'amusement, un hiver qui vous est peut-être donné comme le temps de crise pour votre salut éternel.

Vous êtes environné d'un pere et d'une mere qui

servent Dieu de tout leur cœur. Vous avez épousé une personne qui n'est peut-être pas encore dans la piété, mais qui a beaucoup de raison, de bonté de cœur, de vertu, et qui honore sincèrement la piété solide. N'êtes-vous pas trop heureux au dehors? d'ailleurs Dieu ne cesse au dedans de vous attirer. Il ne se rebute point de vos négligences; il daigne avoir avec vous la patience que vous devriez avoir avec lui. Je crains que cette patience de Dieu ne vous gâte. Ne vous contentez pas d'éviter les vices grossiers; priez, unissez-vous de cœur à Dieu; accoutumez-vous à être seul avec lui dans un commerce d'amour et de confiance; faites toutes vos actions en sa présence, et retranchez toutes celles qui ne mériteroient pas de lui être offertes. Voilà ce qui doit décider vos cas de conscience.

Lisez un bon livre et nourrissez-vous-en par une méditation simple et affectueuse pour vous appliquer les vérités que vous y aurez lues. Fréquentez les sacrements. Ne réglez pas vos communions par votre vie, mais réglez toute votre vie par vos communions fréquentes. Du reste soyez gai, commode, compatissant aux défauts d'autrui, et appliqué à corriger les vôtres, sans vous flatter et sans vous impatienter dans ce travail qui recommence tous les jours. Faites honneur à la piété en montrant qu'on peut la rendre

aimable dans tous les emplois. Appliquez-vous à vos affaires plutôt qu'aux horloges. La premiere machine pour vous est la composition de votre domestique et le bon état de vos comptes. Songez à vos créanciers, qu'il en faut ni laisser en hasard de perdre si vous veniez à manquer, ni faire attendre sans nécessité, car cette attente les ruine presque autant que le refus de les payer.

Ne vous laissez point amuser par la figure du monde qui passe. Vous passerez avec lui; encore un peu, et tout ceci disparoîtra à jamais. Ô que je souhaiterois que le cœur de madame la vidame fût vivement touché de Dieu! Elle vous aideroit, vous vous soutiendriez l'un l'autre. Je l'ai goûtée dès mon premier voyage de Chaulnes; dans le second j'ai pris un vrai zele pour elle. Vous devriez lui demander au moins un essai d'être seule avec Dieu cœur à cœur un demi-quart d'heure tous les matins et tous les soirs. Ce n'est pas trop pour la vie éternelle. Il ne s'agit que d'être avec Dieu sans gêne comme avec une personne qu'on aime. Elle est bonne, vraie, sans vanité, sans amour du monde : pourquoi ne seroit-elle pas à Dieu? Soyez-y tous deux. Je vous suis dévoué, mon très cher monsieur, sans mesure et à jamais.

Le 10 février 1710.

Rien que deux mots, monsieur, pour vous conjurer de ne vous étonner point de vos foiblesses, ni même de vos ingratitudes envers Dieu après tant de graces reçues. Il faut vous voir dans toute votre laideur et en avoir tout le mépris convenable; mais il faut vous supporter sans vous flatter, et désespérer de votre propre fonds, pour n'espérer plus qu'en Dieu. Craignez-vous vous-même. Sentez la trahison de votre cœur et votre intelligence secrete avec l'ennemi de votre salut.

Mettez toute votre ressource dans l'humilité, dans la vigilance et dans la priere. Ne vous laissez point aller à vous-même; votre propre poids vous entraîneroit. Votre corps ne cherche que repos, commodité; plaisir; votre esprit ne veut que liberté, curiosité; amusement. Votre esprit est à sa maniere aussi sensuel que votre corps. Les jours ne sont que des heures pour vous dès que vous vous occupez selon votre goût. Vous courez risque de perdre le temps le plus précieux, qui est destiné ou aux exercices de religion, sans lesquels vous languissez dans une dissipation et dans une tiédeur mortelle, ou aux devoirs du monde et de votre charge. Soyez donc en défiance de vous-même. *Renovamini in spiritu mentis vestrae.*

Tenez votre cœur toujours ouvert à M. le duc de Chevreuse. Vous connoissez sa bonté et sa condescendance. Je voudrois bien vous embrasser; mais en vérité je ne puis desirer que la continuation de la guerre vous fasse repasser par Cambrai. Je ne voudrois pas même que vous vous exposassiez encore autant que vous le fîtes à Malplaquet, sans une vraie nécessité. Permettez-moi, mon très cher monsieur, de faire ici mille très humbles compliments à madame la vidame, que je respecte sans mesure. Je prie Dieu de grand cœur pour vous et même pour elle. Dieu sait à quel point je vous suis dévoué pour toujours.

Le 23 février 1710.

Que vous dirai-je, mon cher monsieur? sinon qu'étant un parfaitement honnête homme à l'égard du monde, vous n'êtes pour Dieu qu'un vilain ingrat. Voudriez-vous combler de bienfaits et de marques de tendresse un ami qui seroit aussi tiede, aussi négligent et aussi volage que vous l'êtes pour Dieu?

Malgré tant de sujets de vous gronder je vous aime du fond du cœur. Mais je veux que vous ne lassiez point la patience de Dieu, et que vous preniez sur vos goûts d'amusement et de vaine curiosité plutôt que sur vos devoirs de religion. Eh! que sacrifierez-vous à Dieu, si vous n'avez pas le courage

de lui sacrifier ce qui est si superflu? C'est lui refuser la rognure de vos ongles et le bout de vos cheveux.

Pour votre avancement à la cour je me borne à deux points : le premier est que vous ne ferez ni injustice, ni bassesse, ni tour faux pour parvenir, et que vous vous contenterez de demander avec modestie et noblesse les grades pour lesquels votre tour sera venu suivant les regles; le second est que vous ne desirerez au fond de votre cœur cet avancement permis, que d'une maniere tranquille, modérée et entièrement soumise à la providence. L'ambition ne porte pas son reproche avec elle comme d'autres passions grossieres et honteuses. Elle naît insensiblement, elle prend racine, elle pousse, elle étend ses branches sous de beaux prétextes, et on ne commence à la sentir que quand elle a empoisonné le cœur. Défiez-vous-en : elle allume la jalousie, elle se tourne en avarice dans les hommes les plus désintéressés; elle gâte les plus beaux naturels, elle éteint l'esprit de grace.

Voyez les vifs courtisans ; craignez de leur ressembler. Veillez et priez de peur que vous n'entriez en tentation. Ce qu'on appelle un leste courtisan et un homme éveillé pour la fortune, est un homme bien odieux. Méritez sans mesure, demandez modestement, desirez très peu. Mais n'allez pas, faute

d'ambition, vous enfermer dans un cabinet pour mettre des machines en la place du monde et de Dieu même.

Bon soir, monsieur. Me pardonnerez-vous d'en tant dire? Je vous aime trop pour en dire moins, dussiez-vous me faire la moue. Mille respects à madame la vidame. Je prie Dieu de bon cœur pour elle; mais ne le lui dites pas, car elle feroit peut-être comme quelqu'un qui me faisoit dire que je ne priasse pour lui que quand il me le demanderoit, de peur qu'on n'obtînt sa conversion avant qu'il voulût bien se convertir. Elle est bonne et noble: il la faut gagner peu-à-peu, par confiance et par édification, sans trop la presser.

Le 15 juin 1710.

Je suis bien fâché, monsieur, de vous savoir si près de nous sans en pouvoir profiter pour avoir l'honneur de vous voir. Mais vous ne vous approchez que trop de nous pour nous venir ruiner. Nous avons besoin que vous nous couvriez, et nous ne laissons pas de vous craindre. Le bruit du canon fait croire qu'on bat en breche à Douay. Les lettres du pays ennemi promettent une prompte paix. Vous devez savoir si cela est vrai. Ne m'écrivez point. Mon neveu aura soin de recevoir vos ordres pour

me mander des nouvelles de votre santé et de votre bonté pour moi. Faites-moi savoir comment on se porte chez vous à Paris. Il y a mille ans que je n'en ai reçu aucune lettre. J'ai envoyé un passe-port à Turodin : je serai ravi de l'avoir ici, moins pour moi dont la guérison s'avance, que pour lui, que je mettrai dans une boîte à coton. Quand vous serez près d'ici, je vous pardonnerai les maux que vous nous ferez, pourvu que je puisse vous dire combien je prie pour vous, monsieur, et avec quel zele je vous suis dévoué.

Le 18 juillet 1710.

Je vous conjure très instamment, monsieur, de revenir ici sans perdre un moment, supposé que vous ne soyez point dans l'occasion prochaine d'une bataille. Si les ennemis s'attachent à Béthune, comme on nous l'assure, vous ne vous battrez pas sitôt.

Venez donc vous reposer, monsieur. Votre pere me mande que le roi, instruit de votre état, vous rappellera à Paris si vous n'êtes pas sage. Revenez donc, mais tôt, tôt, à Cambrai, de peur d'aller plus loin malgré vous. Je ne vous parle de rien, remettant tout à la vive voix. Au nom de Dieu, ne faites pas le rétif, et consentez que monsieur le maréchal vous renvoie... Nous vous desirons tous. Venez,

venez! vous retournerez assez quand il faudra porter les grands coups. Dieu veuille que nous n'en ayons aucun besoin! On dit que la paix va fort mal.

Le 13 septembre 1710.

Je suis ravi, monsieur, de vous savoir à Chaulnes, quoique cette marche nous ôte toute espérance pour Cambrai. J'avoue que vous êtes infiniment mieux dans votre château enchanté; mais je crois que vous serez fort mal par-tout où vous écrirez, dicterez, échaufferez votre tête et vos reins, et veillerez irrégulièrement, comme vous le faites souvent. Si madame la vidame s'approche de notre frontiere, j'aurai un grand desir d'avoir l'honneur de la voir; mais je ne veux pas être indiscret et je me bornerai à votre décision.

Pour vos exercices de piété je ne vois que deux choses: l'une est de souffrir en paix l'ennui, la sécheresse et la distraction quand Dieu l'envoie; alors elle fait plus de bien que toutes les lumieres, les goûts et les sentiments de ferveur: l'autre est de ne se procurer jamais par infidélité cette espece de distraction.

Il faut se donner quelques amusements pour se délasser l'esprit; mais il faut se les donner par pure complaisance, dans le besoin, comme on fait jouer un enfant. Il faut un amusement sans passion: il n'y

a que la passion qui dissipe, qui desseche et qui indispose pour la présence de Dieu. Prenez sobrement les affaires; embrassez-les avec ordre, sans vous noyer dans les détails, et coupant court avec une décision précise et constante sur chaque article.

Réservez-vous des temps pour être avec Dieu. Soyez-y dans la société la plus simple, la plus libre et la plus familiere. Faites de toute chose matiere de conversation avec lui; parlez-lui de tout selon votre cœur et consultez-le sur tout : faites taire vos desirs, vos goûts, vos aversions, vos préjugés, vos habitudes. Dans ce silence de tout vous-même, écoutez celui qui est la parole et la vérité : *Audiam quid loquatur in me Dominus.* Vous trouverez qu'un quart-d'heure sera facilement rempli dans une telle occupation. Ne cherchez point plus qu'il ne faut dans l'oraison. Quand vous ne feriez que souffrir patiemment l'ennui qu'elle vous cause, et que laisser tomber vos distractions quand vous les appercevrez, sans vous rebuter de leurs importunités, ce seroit beaucoup.

Il faut une grande patience avec vous-même. Soyez gai sans vous livrer avec passion à vos goûts. Il faut vous ménager sans vous flatter, comme vous ménageriez sans flatterie un bon ami que vous craindriez de gâter. La vraie charité place tout dans son or-

dre et soi comme les autres. Point de tristesse, point d'évaporation, point de gêne, point de hauteur ni de mollesse. Pendant que vous êtes seul en liberté et en repos, accoutumez-vous à être souvent avec Dieu, en rappelant sa présence dans les occupations extérieures.

Dès que vous sentez que quelque occupation vous passionne, flatte votre amour-propre et vous éloigne de Dieu, interrompez-la : vous la reprendrez, s'il le faut, quand la passion n'y entrera plus... Bon soir, monsieur: je n'ai point de temps pour vous exprimer à quel point je vous suis dévoué à jamais.

Le 2 octobre 1710.

Je pars enfin, monsieur, pour la vendange. Mon affaire du chapitre ne m'a pas permis de partir plutôt. M. Cromslin, gros commerçant de Saint-Quentin, me fera tenir votre lettre, si vous voulez bien me faire l'honneur de m'écrire dans mon vignoble: surtout ne retardez pas ce plaisir en cas que le tant desiré arrive chez vous. Quoique je soupire après lui, il n'est pas le seul que je cherche. Vous savez combien j'ai le cœur plein de vous; d'ailleurs je trouve dans la dame de votre grand château douceur, bonté, gaieté, noblesse, délicatesse, vertu sans façon. Le petit comte, de son côté, est fort aimable, et je suis

du goût de la grand'maman duchesse. Comment vous portez-vous? et vos remedes que font-ils? Aimez toujours, monsieur, l'homme du monde qui vous est le plus dévoué, mais à toute épreuve.

Le 7 octobre 1710.

Je suis ici, monsieur, dans l'usage de la vendange, que je finirai dans quatre ou cinq jours. J'envoie un homme exprès à Chaulnes pour vous demander si vous y demeurez, si rien ne change vos mesures pour votre séjour en ce lieu-là, et si M. le duc de Chevreuse y doit aller. La lettre qu'il avoit écrite et que vous me lûtes me fait beaucoup douter de son voyage. Je ne voudrois pas être cause d'un attirail trop grand qui vous gêneroit dans un lieu de liberté et de repos. Au reste, supposez que M. le duc de Chevreuse aille à Chaulnes, je ne vois nul inconvénient de le laisser arriver deux ou trois jours avant moi. Il est bien juste de vous laisser un peu ensemble les premiers jours, et il est nécessaire que je fasse mon remede dans toute son étendue pour tâcher d'en retirer le fruit, puisque je suis venu le chercher si loin..... M. l'abbé de Langeron, qui est venu de Paris me joindre ici, me presse de vous dire des merveilles pour lui. Je ne vous en dirai aucune pour moi, me contentant de vous être dévoué sans compliment et sans mesure.

Le 15 novembre 1710.

J'ai perdu la plus grande douceur de ma vie, M. l'abbé de Langeron, et le principal secours que Dieu m'avoit donné pour le service de l'église : jugez, monsieur, de ma douleur. Mais il faut aimer la volonté de Dieu. Rien n'étoit plus vrai et plus aimable que la vertu du défunt. Rien ne montre plus de grace que sa mort.

Si le passage des troupes ne me retenoit pas ici, j'irois à Chaulnes vous laisser voir toutes mes foiblesses dans cette perte ; mais il faut que je sois ici pour quelques mesures à prendre ; et vous devez, de votre côté, partir pour Paris, puisque les armées se séparent. J'espere que nous vous verrons revenir le printemps prochain, ou plutôt je le crains. J'aimerois bien mieux que la paix vous dispensât de passer la Somme, et que je la passasse pour aller jouir pendant quelques jours de la plus douce société que je connoisse. Mais, mon Dieu, que les bons amis coûtent cher ! La vie n'a d'adoucissement que dans l'amitié, et l'amitié se tourne en peine inconsolable.

Cherchons l'ami qui ne meurt point et en qui nous retrouverons tous les autres... Je vous conjure, mon cher monsieur, de travailler avec courage et patience à prendre sur votre naturel et sur vos habi-

tudes tout ce qu'il faut pour pratiquer une vraie piété. Retranchez toute dépense inutile; épargnez soigneusement un écu pour payer vos dettes et pour soulager de pauvres créanciers. Ménagez votre argent comme votre temps. Point d'amusements de curiosité. Coupez court sur chaque affaire. Décidez, passez à une autre; point de vuide entre deux. Soyez sociable, faites honneur à la vertu dans le monde.... Dieu sait combien je vous suis dévoué.

Le 15 février 1711.

J'avoue, mon très cher monsieur, que je suis embarrassé à vous donner des moyens de vaincre votre tiédeur, votre dissipation et vos goûts contraires à la grace. Le seul remede est celui que vous négligez; je veux dire l'oraison, la lecture de ce qui peut vous nourrir par le dedans, et la fidélité à laisser tomber dans le moment tout ce qui affoiblit en vous l'esprit de grace.

Si vous aviez cette fidélité, vous feriez plus en un jour que vous ne faites en plusieurs mois: mais vous craignez la gêne et vous êtes jaloux d'une fausse liberté; et cette fausse liberté ne vous donnera jamais aucune véritable paix du cœur ni devant Dieu ni selon le monde; elle vous fera autant de tort auprès des hommes qu'auprès de Dieu.

Il faut s'exécuter sans s'écouter soi-même : c'est là que vous trouverez l'honneur devant les hommes et la vraie consolation devant Dieu. Mais, pour cette exécution, il faut se fortifier intérieurement par un fréquent retour à Dieu, et éloigner les occasions de réveiller vos goûts et vos habitudes. Ne vous jetez point par fidélité dans des détails de paperasses qui ne vous laisseroient aucun temps ni pour vos exercices spirituels, ni pour le commerce de bienséance, ni pour les lectures utiles. Soulagez-vous par un bon secrétaire ; décidez d'une maniere nette et prompte ; allez toujours en avant ..... et réservez-vous du temps pour vos autres devoirs. Si vous êtes fidele à tenir cette conduite par dépendance de la grace en présence de Dieu, vous verrez bientôt un prompt changement : vous aurez plus de facilité et de paix que vous n'en avez jamais senti. Je suis en peine de votre santé qui m'est très chere. Ménagez-la, et ne vous échauffez point le sang par un travail que vous pouvez vous épargner par un bon secrétaire.

Je desirerois la belle saison pour vous revoir en ce pays, si je ne craignois le retour de cette saison par rapport aux périls de la campagne, que j'envisage avec inquiétude pour la France, pour vous et pour les autres personnes à qui je m'intéresse.

Si Dieu permet que nous puissions nous retrou-

ver à Chaulnes, avec madame la vidame, j'en serai charmé. Je lui suis dévoué avec le plus grand zele; je n'ai point de termes pour vous dire à quel point je le suis à vous et à elle.

Le 25 mars 1711.

Je ne doute nullement, monsieur, que les avertissements que vous croyez recevoir depuis deux ans dans le fond de votre cœur ne viennent de Dieu et ne soient des graces très précieuses. Plus on avance vers Dieu, plus Dieu prend possession de nous pour nous avertir, reprendre et corriger en chaque occasion. C'est même dans cette dépendance fidele et constante de cet avertissement de l'esprit de grace que consiste tout notre progrès dans la vie intérieure. Plus Dieu donne, plus il demande: il est bien juste qu'il demande à proportion de ce qu'il donne. On est troublé dès qu'on résiste; et c'est une vraie grace que Dieu nous fasse sentir ce trouble dès que nous lui manquons : c'est un reproche de l'amour, que le bien-aimé fait sentir à l'ame. L'attrait intérieur seroit faux et plein d'illusion, s'il nous inspiroit autre chose que les vertus évangéliques, et si nous nous imaginions avoir des lumieres différentes de celles que la foi nous donne : mais, quand cet attrait intérieur ne flatte en rien l'amour-propre et

ne nous jette dans aucune singularité indiscrete, en sorte qu'il ne tend qu'à nous faire mourir à nos passions et à nos goûts pour nous attacher à nos devoirs, cet attrait n'est que le mouvement de la grace et le sentiment de notre conscience. Cette conscience devient plus délicate et plus jalouse pour Dieu contre nous, à mesure que Dieu y est plus écouté et que son amour augmente. Le grand point est de céder à cet attrait. *Ne résister point à Dieu*, dit l'écriture, est plus que tous les holocaustes. Au contraire, résister au Saint-Esprit, est le péché qui ne sera pardonné ni en ce monde ni dans l'autre. Ne résistez donc pas, mon cher monsieur; la nation des justes n'est qu'amour et obéissance.

Accoutumez-vous à vous tourner familièrement vers Dieu, et à demander son secours dès qu'il vous demande un sacrifice que vous n'avez pas le courage de lui faire. Votre sensibilité sur les moindres bagatelles à sacrifier montre combien vous avez besoin que Dieu vous les arrache. Ô qu'on est heureux de pouvoir faire à Dieu des sacrifices de grand prix, en ne lui sacrifiant que des jeux d'enfants! Ô la bonne et la facile pénitence pour tous les péchés de la vie! Il ne faut point recourir aux haires et aux cilices, ni s'enfuir dans le désert : il n'y a qu'à laisser

prendre à Dieu les amusements d'enfant qu'il nous ôte.

Sans excéder les bornes d'une vie commune et sans ajouter aucune croix aux peines de notre état, nous mourons sans cesse à nous-mêmes et nous sommes inépuisables dans les sacrifices que nous faisons à Dieu. S'il nous arrive de lui refuser par infidélité ce qu'il nous demande, il n'y a qu'à lâcher la main dans le moment où l'on reconnoît sa faute.

Mais pour cette fidélité il faut veiller, prier, nourrir son cœur, et ne nourrir ni curiosité, ni vanité, ni mollesse. Vous êtes jeune et bien enchanté du monde; mais, dans ce temps de guerre, il n'y a qu'une toile d'araignée entre la mort et vous, *Uno gradu ego morsque dividimur.* Dieu vous presse, il vous veut tout à lui; que savez-vous? Hâtez-vous de faire son ouvrage en dérangeant les projets de l'amour-propre.

Prétendez-vous passer l'été à l'armée? séjournerez-vous à Chaulnes? Je meurs d'envie d'avoir l'honneur de vous voir avec madame la vidame; mais il faut attendre et ne pas faire de projets de si loin. Je vous suis dévoué à tous deux sans mesure.

Le 4 janvier 1712.

Je ne m'étonne point, monsieur, de ce que la dissipation du monde et le goût du plaisir vous appesantissent le cœur pour vos exercices de piété: mais vous devez voir par cette expérience combien les choses qu'on croit innocentes sont quelquefois dangereuses dans la pratique. On se livre à ses curiosités, aux amusements d'une société de parents, de bons amis, aux commodités d'une vie douce et libre. En cet état on dit: Que fais-je de mal? Ne suis-je pas dans les bornes d'une vie réglée selon ma condition? Ne suffit-il pas que je prie Dieu à certaines heures, que je fasse quelque bonne lecture chaque jour, et que je fréquente les sacrements? Oui sans doute, tout cela seroit suffisant, s'il étoit bien fait. Mais votre vie molle et dissipée vous empêche de le bien faire. Il faudroit que tout le détail des occupations de la journée se ressentît des exercices de piété et qu'il fût animé par l'esprit puisé dans cette source. Au contraire, c'est l'heure de la priere et de la lecture qui se ressent de la mollesse et de la dissipation qui dominent dans le détail des occupations extérieures. On porte à la priere une imagination toute pleine de vaines curiosités, un esprit flatté de ses pensées et de ses projets, une volonté partagée entre le devoir vers

Dieu et le goût de tout ce qui flatte l'amour-propre. Faut-il s'étonner si la priere se tourne si facilement en distractions importunes, en sécheresse, en dégoût, en impatience de finir ? Ce qui doit être le soutien contre toutes les tentations n'est point soutenu. Ce qui devroit nourrir le cœur manque de nourriture; la source même tarit. Quel remede trouverons-nous? Je n'en connois que deux: l'un est de diminuer la dissipation de la journée, l'autre est d'augmenter le recueillement aux heures de liberté.

Je ne voudrois pas que vous retranchassiez rien sur vos devoirs à l'égard du public: il m'a paru même que vous ne donniez pas assez de temps aux visites de bienséance et aux soins de la société selon votre état. Mais il faut couper dans le vif sur vos heures de liberté. Moins de raisonnements curieux, moins de paperasses, moins de détails et d'anatomies d'affaires. Il faut trancher court par deux motifs décisifs, et apprendre un grand art, qui est celui de vous faire soulager. Vous vous dissipez plus dans votre cabinet à des choses pénibles que vous ne vous dissiperiez à rendre des devoirs contre votre goût de liberté. Il n'y a que la passion qui ragoûte l'amour-propre et qui dissipe. Ôtez aux hommes la passion et le ragoût de l'amour-propre, nulle occupation de devoir ne les distraira. Ils feront tout paisiblement en la présence

de Dieu; tous leurs travaux extérieurs se tourneront en oraison. Ils seront comme les anciens solitaires, qui travailloient des mains dans une oraison presque continuelle. Pour les temps d'oraison et de lecture, je ne voudrois pas que vous les augmentassiez maintenant, vous avez trop d'occupations au dehors; mais je voudrois que vous joignissiez à ces exercices réglés un fréquent retour au dedans de vous-même pour y trouver Dieu pendant que vous êtes en carrosse ou dans les lieux qui ne vous gênent point. Pour la mortification, contentez-vous de celle d'un régime exact et de la souffrance de votre mal. Voilà tout ce que je puis vous dire à la hâte. Mille assurances d'attachement très respectueux à mad... la d... de Chaulnes. Dieu sait, mon cher duc, combien je vous suis dévoué.

Le 4 mars 1712.

Je ne puis, mon bon et cher duc, résister à la volonté de Dieu qui nous écrase. Il sait ce que je souffre; mais enfin c'est sa main qui frappe, et nous le méritons. Il n'y a qu'à se détacher du monde et de nous-mêmes; il n'y a qu'à s'abandonner sans réserve aux desseins de Dieu. Nous en nourrissons notre amour-propre quand ils flattent nos desirs; mais quand ils n'ont rien que de dur et de détruisant,

notre amour-propre hypocrite et déguisé en dévotion se révolte contre la croix; et il dit, comme S. Pierre le disoit de la passion de J. C., *Cela ne vous arrivera point.* Ô mon cher duc, mourons de bonne foi!

J'ai été bien en peine de la santé de M. le d... de Chevreuse. Voyez avec mad... la d... de Chevreuse et M. Soraci les moyens de le conserver par un bon régime. Mille respects à mad... la d... de Chaulnes. En vérité personne n'est plus attaché à elle que j'y suis pour le reste de mes jours. Je donnerois ma vie pour vous deux. Soyez tout à Dieu : aimez-moi. Je vous suis dévoué à jamais sans bornes.

Le 28 novembre 1712.

Sur la mort de M. le duc de Chevreuse.

JE ne puis m'accoutumer, mon bon et cher duc, à la perte irréparable que nous avons faite. Je la ressentirai avec amertume le reste de mes jours. On m'a mandé que mad... la d... de Chevreuse a une pension de 30,000 francs. Je suis bien aise qu'elle ait ce revenu.... Si vous ne l'avez pas, je voudrois bien au moins que vous eussiez quelque autre grace moins à charge au gouvernement et qui vous mît un peu au large. Je prie Dieu qu'il bénisse votre personne,

celle de mad... la d... de Chaulnes, vos chers enfants, et toutce qui vient de celui que nous regrettons. On ne peut être plus en peine que je le suis de votre santé. Ne prenez-vous aucun parti pour votre mal? Ne consultez-vous point à fond les plus habiles médecins et chirurgiens pendant le repos de l'hiver? Au nom de Dieu faites tout ce qui dépend de vous et qu'on croira utile. J'espere que vous voudrez bien me faire savoir de vos nouvelles par la premiere occasion qui se présentera. Vous pouvez envoyer votre lettre chez mad... de Chivry, qui a quelquefois des voies sûres. Bon soir, mon cher duc. Je vivrai et mourrai vous étant dévoué sans réserve et avec un zele à toute épreuve.

Le 31 mars 1713.

Je vous conjure, mon cher duc, d'avoir la bonté de me faire savoir par quelqu'un qui ne soit pas vous-même, comment se porte madame votre mere : on m'a mandé plusieurs fois que sa santé n'étoit pas bonne; j'en suis en peine. Je crains sa tristesse, sa longue souffrance, son tempérament altéré, et, plus que tout le reste, l'accablement des affaires. Elle ne soutiendra pas ce poids, elle y succombera. Il seroit à desirer qu'elle donnât au gouvernement des affaires la meilleure forme qu'elle pourra par le

choix de personnes habiles et droites. Aussi-bien elle ne peut pas décider, et il faut qu'elle renvoie la décision à un conseil. Ainsi je voudrois qu'elle n'entendît rien dire qu'en gros, et même qu'on la soulageât en ne lui disant les inconvénients qu'avec les remedes auxquels on a recours: autrement elle se tourmentera à pure perte, et abrégera sa vie au grand dommage de sa maison. Je ne doute pas que M. le d... et mad... la d... de Beauvilliers ne la sollicitent à prendre un parti nécessaire pour sa conservation. Je n'ai pas été fâché de savoir qu'elle étoit allée à Versailles. Les bontés du roi, les égards de mad... de Maintenon, la société de mad... la d... de Beauvilliers, auront pu la distraire un peu de sa douleur et de ses affaires domestiques.

Comment va votre santé? Oserois-je vous demander si vous êtes moins sur vos papiers et plus dans vos devoirs du côté du monde? Pardon de ma curiosité indiscrete. Vous savez qu'on ne peut être que curieux sur les choses auxquelles on s'intéresse très vivement. Dieu sait, mon très cher duc, avec quelle tendresse je vous suis dévoué. Celui que nous avons perdu est au fond de mon cœur pour le reste de ma vie. Je ne me console point. D'ailleurs votre personne m'est par elle-même plus chere que je ne puis l'exprimer.

Vous voulez bien que j'ajoute ici mille assurances de zele et de respect pour notre bonne duchesse, à qui je souhaite prospérité et détachement.

Le 3 mai 1713.

Il y a long-temps, mon très cher duc, qu'il me tarde de vous demander de vos nouvelles. En quel état sont vos affaires? Leur avez-vous donné une forme durable? avez-vous réglé votre dépense? mad. la d.... de Chevreuse demeure-t-elle à Versailles? se débarrasse-t-elle du détail des affaires de la maison? les laisse-t-elle conduire par un bon conseil? tient-elle les deux branches bien unies? Je ressentirai une grande consolation si je puis apprendre qu'une famille dont les intérêts me sont si chers est en bon chemin. J'espere que celui que je regrette comme au premier jour attirera sur elle la bénédiction de Dieu. Comment vous occupez-vous, mon cher duc? Au nom de Dieu ne vous noyez point dans les détails de la compagnie et dans des lettres innombrables. Faites vous soulager, décidez, tranchez promptement : réservez-vous du temps pour vous instruire des choses importantes où vous pouvez être utile; remplissez les bienséances; formez des liaisons convenables; occupez-vous selon votre rang; n'en soyez pas moins détaché, recueilli, et fidele à Dieu.

Vous vous devez au bien public dans les circonstances dont on est menacé : préparez-vous-y par l'application aux choses qu'il faut savoir et par les liaisons dont on a besoin; faites-le sans empressement, en esprit de foi, et sans ambition.

Je vous supplie de demander à madame la duchesse de Chevreuse tous les papiers qui ont été trouvés et que vous comprenez bien : je voudrois fort les retirer tous. S'il y en a quelqu'un dont elle veuille retenir une copie, vous pouvez, de concert avec M. Dupuy, que j'ai chargé de les retirer, faire copier ce qu'elle voudra.

Je ne saurois finir sans ajouter ici mille et mille assurances d'attachement et de respect pour madame la duchesse de Chaulnes. Je suis le plus inutile de ses serviteurs, mais rien ne peut lui être plus dévoué que je le serai toute ma vie.

Pour vous, mon cher duc, je ne vous dirai rien sinon que vous devez m'aimer. Je vous porte chaque jour dans mon cœur à l'autel avec zele et tendresse.

Le 21 mai 1713.

Je suis, mon cher duc, fort en peine de madame votre mere : je crains qu'elle ne se tue à pure perte : elle ne doit point se livrer aux affaires qu'elle ne peut débrouiller, mais elle doit se conserver pour faire

ce qui dépend d'elle; c'est d'unir et de soutenir toute sa famille. Je la conjure d'y penser devant Dieu. Elle blessera sa conscience en ruinant sa santé. Elle m'a fait un très gros présent de chocolat dont je suis également reconnoissant et honteux. J'espere que vous voudrez bien lui faire mes très humbles remerciements sur l'excès de ses bontés. Elle me feroit cent fois plus de plaisir si elle travailloit à se porter bien.

Je respecte avec un très sincere attachement la bonne et noble dame du grand château; et je mérite toutes ses bontés par le zele avec lequel je suis tout dévoué à elle et aux siens.

Je regrette très vivement l'homme que vous avez perdu: il paroissoit intelligent et affectionné. Sa mort vous rejette dans de grands embarras. Dieu veuille que vous le remplaciez par quelque bon sujet! Le choix est très difficile et très périlleux.

Au nom de Dieu, ne demeurez pas enfoncé dans les monceaux de papiers. Examinez en gros, faites des plans, voyez l'exécution, qu'on vous rende compte; mais ne vous noyez pas dans les détails. Réservez-vous des temps libres pour prier, pour lire, pour vous nourrir intérieurement; ensuite pour les devoirs de la société, pour les bienséances de votre rang, pour les liaisons qui vous conviennent, pour les études d'histoire, d'affaires générales, et de tout

ce qui peut vous rendre utile dans les temps qu'on peut prévoir. Un homme de votre rang ne fait point assez, et il manque à Dieu, quand il ne s'occupe que de curiosités, que d'arrangement de papiers, que de détails d'une compagnie, que de réglements pour ses terres. Vous vous devez au roi et à la patrie. Il faut, sans ambition, se rendre propre à tout pour le bien public.

Pour l'accommodement travaillez-y sans vous compromettre, si vous en trouvez les ouvertures. On ne peut pas refuser des soins pour une si bonne œuvre. Le pis aller est de reculer dès qu'on trouve les portes fermées. Du moins ceux qui jugent à propos de faire des avances par votre canal verront votre bonne volonté. Vous vous retirerez doucement armes et bagues sauves.

Vous jugez bien que je courrai comme au feu quand je vous saurai à Chaulnes et que vous desirerez que j'aille vous y trouver; mais ne vous gênez et ne vous dérangez en rien pour moi. Vous pouvez faire de moi comme d'un mouchoir, qu'on prend, qu'on laisse, qu'on chiffonne : je ne veux que votre cœur, et je ne veux le trouver qu'en Dieu. Bon soir, mon cher duc : je n'ai point de termes pour vous dire à quel point je vous suis dévoué à jamais.

Vous pouvez faire pour Strasbourg tout ce qui se

trouvera permis à la lettre selon la mitigation établie par le chapitre. Il faut seulement prendre garde que toutes les preuves exigées par le corps soient faites avec exactitude et parfaite vérité.

Le 3 avril 1714.

RIEN que deux mots, mon cher duc, pour vous demander de vos nouvelles. Comment vont les santés de chez vous, la vôtre et celles de nos bonnes duchesses? Avez-vous donné une forme et un train à vos affaires pour les raccommoder sans être noyé dans des détails? Êtes-vous fidele à ce que Dieu demande selon votre état?

Je vous demande vos enfants, qui sont les miens, vers la pentecôte, quand je serai revenu de mes visites. Ils ne m'embarrasseront en rien, j'en serai charmé, et je serai leur premier précepteur au-dessous de M. Gallet. Vous n'aurez aucun compliment de moi.

Le 6 juin 1714.

JE rends compte, mon cher duc, à madame la duchesse de Chaulnes de ce qui regarde la petite troupe. Je parle comme je pense et je dis vrai. Vous jugerez de ma sincérité sur les enfants par celle que je vais montrer au pere sans ménagements pour lui-même.

J'ai compris par votre lettre que vous vous noyez

toujours dans vos paperasses, et que votre vie se passe en menus détails. C'est manquer à votre vocation, négliger vos principaux devoirs, abandonner les bienséances, vous dégrader dans le monde et à la cour, vous mettre hors de la portée des graces dont vous avez besoin et qu'il faut mériter, vous exposer à être sans appui dans des temps de trouble, où les cabales ne manqueront pas de culbuter tout homme en place sans crédit. De plus, vous usez à pure perte votre santé. Que n'apprenez-vous à vous faire soulager? Pourquoi ne vous accoutumez-vous pas à donner des détails à des gens subordonnés? Pourquoi ne vous bornez-vous pas à faire les choses qui ne peuvent être faites que par vous seul et qui doivent toujours être en petit nombre? Pourquoi ne comparez-vous pas les principaux devoirs de votre état avec les menus détails, pour préférer ce qui est capital à ce qui est bien moins important? Pourquoi ne priez-vous pas pour obtenir le courage et la force qui vous manquent pour vaincre votre goût et votre longue habitude? Dieu ne vous manque point; c'est vous qui lui manquez et qui ne voulez point le secours qu'il vous offre. Prêtez-lui votre cœur, ouvrez-le lui tout entier; desirez de desirer la fidélité à ses impressions. Vous sentez son attrait, voilà ses avances vers vous : vous n'en êtes pas moins abandonné à des minuties, voilà

votre infidélité et votre résistance à la grace. Je vous conjure, mon bon et cher duc, de ne lire point cette lettre sans promettre à Dieu un vrai et prompt changement. Il le fera en vous si vous le laissez faire. Mais il faut se laisser rompre en tout sens et perdre toute consistance propre dans la main de Dieu pour le laisser faire. Quiconque veut garder la forme qu'il a n'est point encore souple à l'opération de l'esprit intérieur qui détruit et qui refait tout. L'abbé de Beaumont me mande qu'il a été comblé des bontés de madame la duchesse de Chevreuse, mais sans mesure. Elle l'a logé, nourri, honoré de mille attentions. Il ne peut tarir sur sa reconnoissance, et il me presse d'y ajouter la mienne. Mais que dirois-je? je suis accoutumé au bon cœur qui fait tant de bien. Dieu veuille qu'elle soit revenue avec une bonne provision de santé! L'abbé de Beaumont m'a mis en peine en me mandant qu'elle avoit besoin d'être saignée, et qu'elle n'avoit pas pu l'être à Bourbon. J'espere que M. Gallet aura des nouvelles de son retour et qu'il m'en fera part. Je ne puis exprimer, mon bon duc, combien je m'intéresse à sa santé et à la vôtre. Laissez-moi vos chers enfants; ils sont les miens, ils me font plaisir; je tâcherai de ne leur pas être inutile.

Le 23 juillet 1714.

Je profite avec plaisir de cette occasion, mon cher duc, pour vous dire librement des nouvelles de la petite jeunesse.

M. le comte de Monfort est sage, raisonnable, et sensible à la piété : quoiqu'il soit un peu léger et inappliqué par le goût du plaisir, il est prévenu de grace, et j'espere que Dieu le formera pour l'état ecclésiastique. S'il étoit un peu plus avancé en âge et si j'étois moins vieux, j'aurois bien des desseins sur lui : je l'aime tendrement.

M. le vidame a une raison avancée, un esprit net, ferme et décisif. Je trouve qu'il gagne beaucoup sur son humeur pour la modérer. Il s'adoucit, il veut plaire; il sent ses fautes, il se les reproche, il les avoue de bonne foi; il aime ceux qui le reprennent avec douceur. Son âpreté est grande, mais il fait beaucoup par rapport à son âge pour la corriger. Il a du courage, de la ressource, du sentiment et de la religion. C'est un très joli enfant, qui donne de grandes espérances. Chacun l'aime céans, et on remarque en lui un véritable progrès.

M. le comte de Péquigni a de l'esprit, de la hardiesse, de la facilité à parler; mais son humeur est forte, et il n'a pas encore assez de raison pour se re-

tenir: il est emporté, il ne revient pas facilement de ses fantaisies; mais il y a un fonds de raison et de force duquel on peut attendre beaucoup. Il faut le mener avec une fermeté douce, patiente et égale. On ne peut point éviter de le corriger un peu; autrement il tomberoit dans de grandes fautes contre M. son frere même, qu'il veut frapper jusqu'à lui faire beaucoup de mal. On ne parvient pas même facilement à lui faire sentir son tort; il se roidit de sang froid et méprise la correction. Mais, pourvu qu'on l'accoutume peu-à-peu à se modérer, cet enfant aura des qualités très avantageuses. C'est un naturel très fort: il n'est question que de l'adoucir. L'âge qui fortifie la raison, l'exemple, l'instruction, l'autorité tempéreront cette impétuosité enfantine, qu'il faut cependant réprimer de bonne heure.

M. Gallet est très appliqué et très affectionné pour l'éducation de ces enfants. Je lui dis sur eux ce qui me paroît le plus convenable, et il le reçoit à cœur ouvert. A tout prendre, vous auriez des peines infinies pour trouver un homme qui eût autant d'assiduité, de patience, de zele et de vertu que celui-là. Il mérite d'être ménagé, soulagé et traité avec considération. Pour la petite troupe, je suis charmé de l'avoir ici. Je les aime tendrement: ils me réjouissent, ils ne m'embarrassent en rien. Lors même

que j'irai à mes visites, ils seront ici comme à Chaulnes. Naturellement la maison va toujours son train; ils ne me coûteront rien d'extraordinaire. Mon absence ne pourra pas être bien longue : je serai ravi de les retrouver ici. Si vous croyez que je ne leur sois pas inutile, usez de moi en toute simplicité, non comme d'un homme qui vous honore parfaitement, mais comme d'un autre vous-même avec qui vous n'avez ni ménagements ni mesures à garder. Votre famille m'est plus chere que la mienne. Je suis en peine de votre santé : ne vous usez point en petits détails et en exactitudes superflues. La vraie exactitude consiste à ne négliger jamais les grandes et principales. C'est prendre le change que de se mettre en arriere pour les grandes choses par entraînement de goût pour les petites. Si vous vous livrez aux petites par choix et par goût, vous vous trompez étrangement contre la sagesse humaine; si vous le faites par fidélité pour Dieu et pour remplir tous vos devoirs, vous manquez à Dieu à force de vouloir n'y manquer à rien. Dieu ne veut point cette fausse exactitude par laquelle on se rend superstitieux sur les vétilles jusqu'à ne pouvoir plus atteindre à l'essentiel.

Faites les choses importantes dont vous ne pouvez vous décharger sur aucun subalterne, et ne faites au-

cune des choses moins hautes que vous pouvez faire exécuter par quelqu'un qui vous en rendra compte.

Quiconque ne sait point se soulager en faisant travailler sous lui, ne sait pas travailler lui-même. Le grand travail d'un homme supérieur est de donner à chacun sa tâche, de mettre tout en mouvement, et de diriger tranquillement le travail de plusieurs personnes. Si vous demandez à Dieu la sagesse comme Salomon, il vous la donnera pour conduire tout ce qui vous est confié. Livrez-vous à l'esprit de grace pour mourir à vos goûts et à vos habitudes; mourez à la fausse exactitude sur les détails. Dieu vous mettra au large, et vous irez droit au but. Il faut agir toute la journée avec le même esprit de paix et de dépendance qu'on a dans l'oraison du matin. Il faut être comme si on lisoit dans un livre la volonté de Dieu à toutes les heures du jour, pour l'accomplir sans trouble ni inquiétude.

Un bon domestique suit son maître à droite, à gauche, vîte et lentement; il descend, il monte, il sort, il rentre; tout lui est indifférent pourvu qu'il obéisse. C'est ainsi que nous devons être sans cesse sous la main de Dieu. Il n'y a que la volonté propre qui est roide, embarrassée et dans le découragement. C'est elle qui manque de temps pour tout, et qui ne s'en laisse pas pour le principal, en le laissant absor-

ber par des minuties. Il suffit de préférer ce qui est préférable, de commencer par là, de ne s'amuser point, de ne traîner pas dans l'action, de prendre chaque chose par le gros, de trancher nettement, et d'aimer mieux que le total aille imparfaitement, que de le laisser en arriere par la vaine espérance de le faire aller plus régulièrement.

Pardon, mon cher duc, de tout ce long discours. Vous voyez mon cœur. Examinez à fond avec les médecins et les chirurgiens les plus éclairés le parti le plus convenable pour guérir votre mal : abandonnez-vous à leur décision, et ne retardez rien. Je prie très souvent pour vous et avec vous, ce me semble. Mille et mille assurances de l'attachement le plus vif et le plus respectueux à madame la duchesse de Chevreuse. Je ne saurois vous dire avec quel zele je suis respectueusement dévoué à madame la duchesse de Chaulnes. Pour vous, mon très bon et très cher duc, vous n'aurez de moi que ces paroles : *Cupio te in visceribus Christi.*

Le 12 août 1714.

Les enfants, mon bon duc, ne me causent ni dépense ni embarras; au contraire ils sont ma consolation. Votre discrétion est injurieuse, et j'en suis blessé. Puisque vous devez venir à Chaulnes dans

deux mois, ne vaut-il pas mieux qu'ils vous attendent en ce pays, et que je vous les rende alors chez vous, que de les faire traîner à Paris pour les ramener sitôt à Chaulnes et puis les reconduire encore à Paris avant l'hiver? Je vais faire mes visites; mais je n'y serai pas bien long-temps; et, en attendant, ils ne perdront pas leur temps ici. Voilà ce que je vous conseille très simplement d'agréer. En votre place, je le trouverois bon. Je souhaite mille graces et bénédictions à vous et à mesdames les duchesses, auxquelles je suis dévoué avec le zele le plus respectueux pour le reste de mes jours.

La maladie de M. le duc de Beauvilliers me serre le cœur. La volonté de Dieu soit faite aux dépens de nous et de tout ce que nous aimons le plus! Les chers enfants sont très jolis. M. le vidame fait un progrès sensible.

Le 23 septembre 1714.

A madame la duchesse de Chaulnes.

Je dis la messe tous les jours, madame, pour notre très cher malade, et je prie très souvent pour sa guérison. Si mes prieres étoient meilleures, il seroit bientôt en parfaite santé. Ce que madame de Chevry me mande des grandes espérances de M. de Chirac me rassure beaucoup; mais je suis si accoutumé aux

plus tristes évènements pour les personnes que j'aime le plus en ce monde, que je tremble pour notre cher duc. Rien ne peut tant me soulager que la bonté avec laquelle vous voulez bien me faire mander le véritable état des choses.

Mes visites seront cause que je recevrai les lettres un peu plus tard jusqu'à ce que je sois de retour à Cambrai. Dieu sait ma peine dans cette attente. Je suis vivement touché de la vôtre. Que ne puis-je être auprès de vous pour partager vos inquiétudes et pour servir avec vous le malade! Je crains pour vous comme pour lui : vous devez être accablée. Je suis aussi bien alarmé pour madame la duchesse de Chevreuse. Quelle consolation pour moi, si je pouvois, avant la fin de l'automne, vous revoir tous en bonne santé à Chaulnes! Mais il faut demeurer abandonné aux ordres de Dieu. Il voit, madame, avec quel respect, quel zele et quel attachement à toute épreuve je vous suis dévoué pour le reste de ma vie.

2 octobre 1714.

A madame la duchesse de Chaulnes.

Les bonnes nouvelles que vous m'avez fait l'honneur de me donner de la santé de M. le duc de Chaulnes, madame, m'ont fait sentir une véritable

joie, dans un temps où je ne me croyois guere capable d'en avoir. D'ailleurs, vos attentions pour moi, dans une occasion où vous étiez sans doute accablée de peines, marquent une bonté qui me charme. Je me promets une grande consolation quand vous viendrez à Chaulnes, et je la goûte par avance. Cependant je puis vous assurer, sans flatterie, que les chers enfants que vous nous avez bien voulu confier sont d'une très grande espérance. M. le vidame a une raison formée au-dessus de son âge, avec beaucoup de sentiment d'amitié et même de religion. Il connoît fort bien son humeur et sa promptitude; il sait bon gré à ceux qui travaillent à l'en corriger; il a du courage contre lui-même, quoique ses défauts l'entraînent souvent. Il y a en lui de quoi faire un excellent sujet. M. le comte de Péquigny a un naturel fort jusqu'à la dureté; sa raison n'est point encore réglée, et ses passions sont très vives : il a du fonds d'esprit, de la ressource, de la hardiesse et de la grace, quand il est de bonne humeur. Il faut avec lui beaucoup de douceur, de patience et de fermeté. Ses défauts viennent de son tempérament et de son âge. Il y a lieu de croire que la bonne éducation et une raison plus mûre les tourneront en vrais talents. C'est un vin dont la verdeur se change en force. Il me paroît que M. Gallet s'applique avec zele, assiduité et envie

de réussir. C'est ce qu'on trouve très rarement. Dieu veuille bénir vos soins et ceux de notre bon duc!

Le projet de madame de Chevreuse pour mettre le voyage de Chaulnes au bout de celui de Montargis me fait espérer l'honneur de la voir, et j'en suis ravi. Vous avez en moi, madame, pour le reste de mes jours, un homme très inutile; mais enfin rien jamais ne vous sera dévoué avec plus de zele et de respect que votre très humble et très obéissant serviteur.

Le 23 novembre 1714.

Je vous assure, mon bon et cher duc, que je suis fort sensible à la perte que vous avez faite. Je prends beaucoup de part à la peine qu'il est naturel que notre bonne duchesse ait sentie en cette occasion : mais c'est un ange devant Dieu, qui est bien heureux et délivré des dangers de cette malheureuse vie.

Je vous envoie un mémoire fort sincere pour M. le d... d... B... Il m'a paru qu'il falloit l'écrire de ma main, pour ne confier point ce secret à un secrétaire. Ayez la bonté, s'il vous plaît, de le faire transcrire par une main très sûre, et de brûler d'abord après mon original. Vous me ferez un vrai plaisir si vous voulez bien répondre à M. le d... d... B... de la sincérité avec laquelle je lui suis dévoué.

Le mieux, dit un proverbe italien, gâte ce qui est

bon. Chaulnes a gâté Cambrai. Je commence à m'ennuyer de ne voir plus la bonne compagnie, de n'avoir plus le grand parc, et d'avoir perdu les beaux jours. Je m'en prends à Cambrai de ce froid noir et âpre. Sérieusement je suis touché de la vie, peut-être trop douce, que j'ai menée auprès de vous.

Ne vous attristez point sur vous-même. N'espérez rien de votre foiblesse tant de fois honteusement éprouvée; mais espérez en la bonté de Dieu, qui prend, quand il lui plaît, des pierres, pour en former des enfants d'Abraham, qui, comme ce saint patriarche, vivent de pure foi. Cette espérance doit produire deux bons effets; l'un est une priere simple, fréquente et pleine d'amour, où l'on demande de bonne foi contre soi-même l'humilité, le renoncement à son goût et à sa vanité, la défiance de sa mollesse, le sacrifice de sa liberté, la patience dans les croix, et l'abnégation de soi-même pour contenter l'esprit de grace. L'autre effet de cette espérance est de faire souvent des efforts pour ne tomber point dans le relâchement, ou pour s'en relever avec promptitude.

Il faut veiller sur soi contre soi, se faire rendre compte du temps, prévenir les chûtes, se tourner sans cesse vers Dieu pour lui ouvrir son cœur, et pour l'écouter en silence au dedans de soi, par rap-

port aux sacrifices que son amour exige. Votre grande infidélité consiste dans votre attachement à vos goûts et à vos habitudes. Vous êtes dans les affaires comme certains hommes sont sur les chemins en se promenant ; à chaque pas ils s'arrêtent pour discourir. Il faut avancer continuellement sans précipitation, On a besoin d'être sans cesse la faucille en main pour retrancher le superflu des paroles et des occupations. Voyez les lettres de votre vif ami; rien de plus court et de plus tranchant. Il est avare de paroles, il ne touche pas du pied à terre.

Vous vous devez au public; votre rang décide, c'est votre vocation : les péchés d'état sont les plus inexcusables. Vous enfouissez le talent; les faux-frais du temps qui vous ruinent suffisent pour payer vos dettes. Au nom de Dieu, mandez-moi au plutôt un prompt changement. Je le croirai quand vous m'écrirez la chose déja faite, et pas plutôt. Que ne donnerois-je pas, mon bon et cher duc, pour vous voir dégagé, prompt et expéditif! Il faut aussi être sociable, lié avec des gens dignes de vous, utile à la société, plein d'avisement et de précautions, instruit des affaires et connu pour tel. Vous allez dire que je suis un rude créancier : oui, je gronderai, par excès de tendresse, jusqu'à ce que vous soyez en votre place, faisant ce que Dieu veut.

Le 5 décembre 1714.

Je prie Dieu souvent pour vous, mon bon et cher duc, afin qu'il vous réveille et ranime souvent. Vous ne vivez que de goûts et de liberté. Si vous en sortez pour rentrer dans ces devoirs, vous retrouvez le goût par les petits détails et par les fausses exactitudes dans les devoirs mêmes. Souvenez-vous que les moindres devoirs deviennent des distractions et des amusements dès qu'ils font négliger d'autres devoirs plus importants.

Cherchez un intendant sensé et droit. Quoique médiocre pour le talent, il vous soulagera. Il vaut mieux que le courant de vos affaires ne soit réglé que grossièrement, pourvu qu'on ne laisse rien de considérable en arriere et que vous ayez du temps pour d'autres occupations. Ces occupations sont de prier, de lire, de connoître les hommes et d'être connu d'eux, de faire des amis et de vous procurer des appuis, d'obliger par vos bons offices des gens de mérite, et de vous mettre dans une situation à servir le roi et l'état selon votre rang. C'est votre vocation, que vous ne remplirez jamais dans une vie obscure, où vous ne faites rien de proportionné à votre état, quoique vous soyez sans cesse péniblement occupé. Pardon de ma satyre, vous la méritez. Quand on aime, on fâche hardiment. Demandez à madame

la d... de Chaulnes si tout ce que je dis n'est pas vrai. J'étois en peine d'elle, et je suis ravi de la savoir hors des chemins. Elle a grand besoin d'un long repos pour se rétablir.

Pemettez-moi d'embrasser ici avec tendresse nos chers petits hommes. Je n'écris point à madame la d... de Chevreuse, pour lui épargner une réponse; mais j'espere que vous lui direz avec quelle reconnoissance, avec quel zele et quel respect je lui suis de plus en plus dévoué.

Choisissez les occupations les plus importantes; bornez-vous aux essentielles; et, dans les essentielles, coupez court et donnez-vous souvent à Dieu pour faire cette circoncision continuelle et douloureuse que demande l'évangile.

Jugez de mon zele par mes traits satyriques.

Le 28 décembre 1714.

Voici, mon bon duc, une occasion de vous donner de mes nouvelles et de vous demander des vôtres. On m'avoit alarmé sur le mal de madame la d... de Chevreuse; mais on m'a bien soulagé le cœur en m'assurant dans la suite que ce n'est rien. Et madame la d... de Chaulnes, comment se porte-t-elle? j'en suis en peine. Je ne le suis pas moins de vous. Ne vous fatiguez-vous plus sur vos paperasses? Fai-

tes-vous, pour l'emploi de votre temps, ce que vous savez bien que Dieu demande de vous et que vous lui avez promis tant de fois? Ne seriez-vous pas honteux, si vous aviez manqué aussi souvent de parole au dernier des hommes, que vous en avez manqué à Dieu? Vous dites que vous l'aimez : est-ce ainsi qu'on aime ses amis, qui ne sont que de viles créatures? Voudriez-vous les jouer sans cesse par des promesses sans aucun effet? Dieu demande-t-il trop en demandant la bonne foi et l'exactitude à tenir parole qu'un valet de charrue auroit droit de demander? Que ne préfere-t-on pas à Dieu! Un détail ennuyeux et plein d'épines, une occupation qui use à pure perte la santé, un emploi du temps dont on n'oseroit rendre compte, un je ne sais quoi qui rend la vie obscure et qui dégrade dans le monde, c'est ce qu'on préfere à Dieu. Quel affreux ensorcellement! Priez, humiliez-vous pour rompre le charme; demandez à Dieu qu'il vous dégage de vos liens de goût et d'habitude. Tournez-vous contre vous-même; faites des efforts constants et soutenus; défiez-vous de la trahison de votre naturel, de la tyrannie de la coutume, et des beaux prétextes par lesquels on est ingénieux à se tromper. N'écoutez rien : commencez une nouvelle vie; elle vous sera d'abord dure, mais Dieu vous y soutiendra, et vous en goûterez les fruits.

Heureux l'homme qui se fie à Dieu et non à soi! Que ne donnerois-je point pour vous voir un nouvel homme! Je le demande à Dieu en ce saint temps où il faut renaître avec J. C. Vous le pouvez, vous le devez; vous en répondrez au maître. Accoutumez-vous, par le recueillement, à dépendre de son esprit. Avec quel zele je vous suis dévoué!

A M. le m. de Seignelay.

Je rends graces à Dieu, monsieur, de la crainte qu'il vous donne de quitter le mal sans faire le bien. Cette crainte, qu'il imprime dans votre cœur, sera le solide fondement de son ouvrage. Outre que vous ne sauriez jamais de suite, du tempérament dont vous êtes, vous soutenir contre le mal que par une fervente pratique du bien; d'ailleurs vous seriez le plus malheureux de tous les hommes, si vous entrepreniez de vaincre vos passions sans vous unir étroitement à Dieu dans ce combat. Votre cœur seroit sans cesse déchiré; vous n'auriez ni l'ivresse des plaisirs, ni la consolation du Saint-Esprit. Il faut que votre cœur soit rempli ou de Dieu, ou du monde. S'il l'est du monde, le monde vous rentraînera insensiblement, et peut-être tout-à-coup, dans le fond de l'abyme. S'il l'est de Dieu, Dieu ne vous souffrira point dans une lâche tiédeur: votre conscience vous

pressera ; vous goûterez le recueillement ; les choses qui vous ont charmé vous paroîtront vaines et frivoles ; vous sentirez au dedans de vous une puissance à laquelle il faudra que tout cede peu-à-peu ; en un mot vous ne serez point à Dieu à demi. Si vous cherchez par de faux tempéraments à partager votre cœur, Dieu, qui est jaloux, rejettera avec horreur ce partage injurieux qui le met en concurrence avec sa créature, c'est-à-dire avec le néant même. Il ne vous reste donc, ou que de retomber par un affreux désespoir dans l'aybme de l'iniquité, livré à vous-même, au monde insensé et à tous vos tyranniques desirs, ou de vous abandonner sans réserve au pere des miséricordes et au Dieu de toute consolation qui vous tend les bras malgré vos ingratitudes. Il n'y a pas de marché à faire avec Dieu ; il est le maître. Il faut se donner à lui et se taire, se laisser mener, et ne voir pas même jusqu'où l'on ira. Abraham quittoit sa patrie, et couroit vers une terre étrangere sans savoir où il alloit. Imitons son courage et sa foi. Quand on se fait des regles et des bornes dans sa conversion, on marche sous sa propre conduite : quand on se donne à Dieu sans ménagement, on rend Dieu pour ainsi dire le garant de tout ce qu'on fait. Revenez, monsieur, comme l'enfant prodigue : formez au fond de votre cœur cette invoca-

tion pleine de confiance : « Ô pere, j'ai péché contre le ciel et contre vous » ! Il n'est pas possible d'éviter les déchirements de cœur que vos passions vous feront sentir avant que d'être bien étouffées. Vous sentirez tous les plaisirs en foule, qui viendront vous tirer, comme S. Augustin le dit de lui-même : vous les entendrez qui vous diront d'une voix secrete : « Quoi donc ! « vous nous dites un éternel adieu ! vous ne nous « verrez plus ! et toute votre vie ne sera plus que « gêne et que tristesse ! Voilà ce qu'ils diront : mais Dieu parlera aussi à son tour : il vous fera sentir la joie d'une conscience purifiée, la paix d'une ame que Dieu réconcilie avec lui, et la liberté de ses vrais enfants. Vous n'aurez plus de ces plaisirs furieux qui enivrent l'ame, qui lui font oublier son malheur à force de l'étourdir ; mais vous aurez ce calme intérieur et ce témoignage consolant qui soutient contre toutes les peines : vous serez d'accord avec vous-même ; vous ne craindrez plus de rentrer au dedans de vous : au contraire, vous y trouverez la véritable paix ; vous n'aurez ni à craindre ni à cacher ; vous aimerez tout ce que vous ferez, puisque vous aimerez la volonté de Dieu qui vous y déterminera ; vous ne voudrez plus aucune des choses que Dieu ne vous donnera point ; vous porterez dans votre cœur une source inépuisable de consolation et d'espérance

contre tous les maux de la vie. Ainsi, les maux se changeront en biens ; les maladies, les contradictions, les travaux épineux, la mort même, tout deviendra bon : car tout se tourne à bien, comme dit S. Paul, pour ceux qui aiment Dieu. Hé! pourquoi ne l'aimeriez-vous pas puisqu'il vous aime tant? Avez-vous trouvé quelque chose de plus doux à aimer et de plus digne de votre amour? Le fantôme du monde va s'évanouir; cette vaine décoration disparoîtra bientôt : l'heure vient, elle approche, la voilà qui s'avance, nous y touchons déja : le charme se rompt, nos yeux vont s'ouvrir; nous ne verrons plus que l'éternelle vérité. Dieu jugera sa créature ingrate. Tous ces insensés qui passent pour sages seront convaincus de folie : mais nous, qui aurons connu et goûté le don de Dieu, nous laisserons-nous envelopper dans cette condamnation? Mais vous, monsieur, fermerez-vous votre cœur, ou ne l'ouvrirez-vous qu'à demi, pendant que Dieu vient lui-même avec tant de patience vous le demander tout entier? Quel est, dit Jérémie de la part de Dieu, l'époux qui n'a horreur de son épouse quand il la voit infidele courir avec impudence après des amants? Croyez-vous, dit-il, que l'époux la reprenne, si elle revient à lui après tant d'abominations? Et moi, continue-t-il, *ô mon épouse, ô fille d'Israël, quoique tu*

aies abandonné mon alliance, quoique tu aies violé scandaleusement la foi nuptiale, quoique tu aies couru dans tous les chemins après des amants étrangers; reviens, reviens, ô mon épouse, et je suis prêt à te recevoir. Voilà, monsieur, ce que fait le Dieu jaloux. Sa patience et sa bonté vont encore plus loin que sa jalousie. Mais s'il vous attend avec amour, il veut que votre retour soit plein de fidélité et de courage. Entrons maintenant dans le détail des dispositions et des regles dont vous avez besoin.

Pour les dispositions, la principale est l'amour de Dieu. Il n'est pas question d'un amour affectueux et sensible; vous ne pouvez point vous le donner à vous-même; cet amour n'est point nécessaire : Dieu le donne plus souvent aux foibles pour les soutenir par le goût, qu'aux ames fortes qu'il veut mener par une foi plus pure. Souvent même on se trompe dans cet amour : on s'attache au plaisir d'aimer, au lieu de ne s'attacher qu'à Dieu seul; et, quand le plaisir diminue, cette piété de goût et d'imagination se dissipe, on se décourage, on croit avoir tout perdu, et on recule. Si Dieu vous donne ce goût pour vous faciliter les commencements de votre retour, il faut le recevoir; car il sait mieux que nous ce qu'il nous faut. Mais s'il ne vous le donne point, n'en soyez pas en peine; car le vrai et pur amour de Dieu con-

siste souvent dans une volonté seche et ferme de lui sacrifier tout : alors on le sert bien plus purement, puisqu'on le sert sans plaisir et sans autre soutien que le renoncement à soi-même. J. C. au jardin étoit triste jusqu'à la mort, et sa répugnance pour le calice que son pere lui présentoit, lui coûta une sueur de sang. Quelle consolation dans cet exemple! Combien étoit-il éloigné d'un goût sensible! Cependant il dit : Que votre volonté se fasse et non la mienne. Disons-le comme lui dans nos sécheresses, et demeurons en paix sous la main de Dieu. Souvenez-vous, monsieur, que vous ne méritez point les joies des ames pures qui ont toujours suivi pas à pas l'époux. Combien l'avez-vous fait attendre à la porte de votre cœur! Il est juste qu'il se fasse un peu attendre à son tour.

Les distractions que vous aûrez dans la priere ne doivent point vous étonner ; elles sont inévitables après tant d'agitations et de dissipations volontaires : mais elles ne vous nuîront point si vous les supportez avec patience. L'unique danger que j'y crains est qu'elles ne vous rebutent. Qu'importe que l'imagination s'égare et que l'esprit même s'échappe en mille folles pensées, pourvu que la volonté ne s'écarte point et qu'on revienne doucement à Dieu sans s'inquiéter, toutes les fois qu'on s'apperçoit de sa

distraction? Pourvu que vous demeuriez dans cette conduite douce et simple, vos distractions mêmes se tourneront à profit, et vous en éprouverez l'utilité dans la suite, quoique Dieu la cache d'abord. La priere doit être simple, beaucoup du cœur, très peu de l'esprit : des réflexions simples, sensibles et courtes, des sentiments naïfs avec Dieu, sans s'exciter à beaucoup d'actes dont on n'auroit pas le goût. Il suffit de faire les principaux de foi, d'amour, d'espérance et de contrition, mais tout cela sans gêne, et suivant que votre cœur vous y portera. Dieu est jaloux de la droiture du cœur; mais autant qu'il est jaloux sur cette droiture, autant est-il facile et condescendant sur le reste. Jamais ami tendre et complaisant ne le fut autant que lui. Pour votre priere, vous pouvez la faire sur les endroits des psaumes qui vous touchent le plus. Toutes les fois que votre attention se relâche, reprenez le livre et ne vous inquiétez pas. L'inquiétude sur les distractions est la distraction la plus dangereuse.

Rien n'est meilleur que de vous défier de vous-même. C'est le fruit que vous devez tirer de vos chûtes. C'est pour vous humilier que Dieu a permis qu'elles aient été si fréquentes, si longues, si profondes, et après tant de graces reçues autrefois. Vous aviez plus de besoin qu'un autre de tomber de bien

haut, parcequ'il faut abaisser votre hauteur qui est extrême, et écraser votre orgueil qui se releveroit toujours. Mais la défiance de vous-même ne doit pas diminuer la confiance en Dieu. La défiance de vous-même doit opérer la fuite des occasions de rechûte. Elle doit vous engager à prendre un genre de vie précautionné contre vous-même et contre vos amis; mais elle ne doit pas vous faire douter du secours de Dieu. S'il vous a cherché et poursuivi pendant que vous le fuyiez et que vous bouchiez vos oreilles de peur d'entendre sa voix qui vous appeloit, combien plus vous menera-t-il pas à pas maintenant que vous revenez à lui! Ne craignez rien, monsieur; vous ferez la joie de tout le ciel dans votre retour. Gardez-vous donc bien de vous inquiéter sur la confiance de votre conversion et sur les moyens de la cacher, de peur qu'elle n'éclate et qu'ensuite elle ne se tourne en scandale. Cela arriveroit infailliblement si vous comptiez sur vos forces. Votre courage, tout grand qu'il est, seroit ce roseau brisé dont parle l'écriture; au lieu de vous soutenir il perceroit votre main. Mais abandonnez-vous à Dieu; ne faites rien d'éclatant; mais aussi ne rougissez point de l'évangile : cette mauvaise honte empêcheroit que Dieu ne bénît votre retour : je la craindrois cent fois plus que votre fragilité. Ne craignez

point d'être déshonoré si vous abandonnez Dieu encore une fois, car alors vous le mériteriez bien ; ce déshonneur seroit le moindre malheur de votre état. Ne faites donc rien qui paroisse trop ; mais aussi ne vous occupez point de cacher le bien que vous voulez faire. Laissez à Dieu le soin d'arranger tout, et contentez-vous d'une conduite commune. Il faut dès le premier jour retrancher tout ce qui peut scandaliser. N'espérez pas de pouvoir vous cacher long-temps à vos domestiques et à vos amis, quand ils verront les scandales ôtés, et qu'en même temps vous ferez les actions qu'un chrétien ne peut se dispenser de faire sans scandale. Il faut entendre la messe modestement ; il faut parler avec retenue et modération. Tout cela fera d'abord conclure que vous revenez au moins à une vie réglée : et vous pouvez compter que le public, toujours excessif dans ses jugements, en conclura que vous revenez à la dévotion. Mais qu'importe? Laissez-le dire, et contentez-vous de ne rien montrer que ce qu'on ne sauroit cacher. Dieu portera le fardeau pour vous, et son ange aura soin que vous ne heurtiez pas même du pied contre les pierres semées dans votre chemin. Le princpial est de ne regarder jamais derriere soi. Coupez tous les chemins par où ce qui pourroit vous attendrir reviendroit allumer le feu. La moindre chose rouvriroit toutes vos plaies

et les envenimeroit. Qu'aucun domestique ni ami n'ose vous donner des lettres ou vous lire des choses touchantes de la part des personnes.... Il vous est aisé avec l'autorité que vous avez, de couper court là-dessus; il n'y a qu'à le vouloir : et vous devez le vouloir comme votre salut éternel, puisque vous ne pouvez le faire que par cette voie.

Ce qui m'embarrasse le plus n'est ni votre promptitude contre vos domestiques, ni vos oppositions pour les gens qui vous traversent; ce que je crains pour vous, c'est votre hauteur naturelle et votre violente pente aux plaisirs. Je crains votre hauteur, parceque vous ne pouvez être à Dieu et vous remplir de son esprit, qu'autant que vous vous vuiderez de vous-même et que vous vous mépriserez sincèrement. Dieu est jaloux de sa gloire, et celle des hommes l'irrite. Il résiste aux superbes et donne sa grace aux humbles. Il desseche, dit encore l'écriture, les racines des nations superbes. Vous voyez qu'il les desseche; c'est-à-dire qu'il les fait mourir jusqu'à la racine. Si vous n'êtes petit devant Dieu, si vous ne renoncez à la gloire mondaine, il ne vous bénira jamais. Pour la pente aux plaisirs, elle me feroit trembler pour vous, si je n'étois bien persuadé que Dieu ne commence son œuvre que pour l'achever. Vous êtes environné de gens de plaisir;

tout ne respire chez vous que l'amusement et la joie profane : tous les amis qui ont votre confiance ne sont pleins que de maximes sensuelles ; ils sont en possession de vous parler suivant leurs cœurs corrompus. Par nécessité il faut changer de ton. Demandez donc à Dieu un front d'airain contre l'iniquité : demandez-lui cette bouche et cette sagesse qu'il a promises aux siens pour les rendre victorieux de la sagesse mondaine. Il n'est pas question de prêcher ni de baisser les yeux, mais il s'agit de se taire, de tourner ailleurs la conversation, de ne témoigner nulle lâche complaisance pour le mal, de ne rire jamais d'une raillerie libertine ou d'une parole impure. Qu'on croie tout ce qu'on voudra, il faut prendre le dessus ; c'est à quoi vous doit servir l'autorité de votre place et de vos talents naturels. Mais souvenez-vous, monsieur, que, si vous vous laissez entamer, vous êtes perdu. Un faux ménagement entre Dieu et le monde ne contentera ni Dieu ni le monde. Vous serez rejeté de Dieu ; le monde vous rentraînera, et rira de vous voir rentraîné dans ses pieges. Ce qui vous préservera de ce malheur sera une conduite droite, pleine de confiance en Dieu et de renoncement aux considérations humaines.

Pour le changement de votre cœur, voici ce qui est essentiel et que je vous demande au nom de Dieu ;

c'est que vous soyez pleinement résolu de faire deux choses : la premiere, de recevoir sans hésiter toutes les lumieres que Dieu vous donnera peut-être dans la suite pour aller plus loin que vous ne vous proposez d'aller d'abord ; par exemple, promettez à Dieu de bonne foi que, si vous ne connoissez pas encore tout ce que vous lui devez, soit pour la réparation des scandales ou des injustices, soit pour l'usage de vos biens et de votre autorité, vous ne fermerez jamais les yeux à la lumiere, et qu'au contraire vous serez ravi d'avancer toujours dans la connoissance de vos devoirs. La seconde chose est une ferme et sincere résolution de suivre toujours, quoi qu'il vous en coûte, la lumiere que Dieu vous donnera ; en sorte que s'il vous découvre dans la suite plus de devoirs à remplir et plus de victoires à remporter sur vous, vous ne résisterez jamais au Saint-Esprit, mais qu'au contraire vous foulerez aux pieds tous les obstacles pour ne jamais manquer à Dieu. Moyennant ces deux dispositions j'espere que vous marcherez sur des fondements inébranlables, et que nous n'aurons point la douleur de vous voir chanceler dans la voie du salut.

Il reste maintenant à dire deux mots sur les choses que vous avez à faire extérieurement et sur le réglement de piété que vous pouvez prendre. Parlez,

monsieur, à madame la m... de S... comme vous l'avez résolu; et faites le tout au plutôt : cette démarche sera très agréable à Dieu; elle sera une source de grace pour votre conduite.

Votre réglement sur la piété ne doit pas être maintenant tel qu'il sera dans la suite quand votre santé sera rétablie. Maintenant contentez-vous de prendre le matin, où vous vous portez mieux et où vous avez moins de visites, quelques passages des psaumes, que vous choisirez selon votre goût : occupez-vous-en de la maniere qui est déja marquée dans cette lettre, et passez dans cette occupation environ un quart-d'heure si vous le pouvez. Si votre santé ne vous le permet pas, faites-le à plusieurs reprises, dans les heures de la journée où vous aurez moins d'indispositions et d'embarras. Lisez aussi ou faites-vous lire par M. le d..l de Ch... un chapitre de l'Imitation chaque jour. Ne craignez point de l'interrompre quand vous vous trouverez fatigué : vous pouvez reprendre dans la suite. Au reste ce que je crois qui vous convient le plus, c'est d'élever de temps en temps votre cœur à Dieu sans aucune contention d'esprit et avec une pleine confiance. Le temps de la maladie vous est favorable, car c'est une espece de retraite forcée, qui vous met à l'abri des conversations profanes et qui assemble autour de vous les gens de

bien de votre famille. Un peu de conversation chrétienne avec M. le d... de Ch... vous fortifiera beaucoup dans vos bons sentiments. On a besoin d'être aidé dans un si pénible retour. La confiance même soulage et élargit le cœur pour y faire entrer les choses de Dieu. Je le prie sans cesse, monsieur, de vous soutenir par sa main toute-puissante contre le monde et contre vous-même. Vous me paroissez dans votre lit comme Saul abattu et prosterné aux portes de Damas. Jésus-Christ, que vous avez abandonné et outragé, vous dit : Saul, pourquoi me persécutes-tu? il est dur de résister à l'aiguillon. Dites-lui : Seigneur, que voulez-vous que je fasse? Il fera de vous un vaisseau d'élection pour porter son nom.

Paris, 2 juillet.

Il me paroît, monsieur, que la plus importante de toutes vos questions est celle que vous me faites sur l'ignorance de vos devoirs. Vous voudriez bien qu'il vous fût permis de vous contenter de ce que vous en avez connu, sans vous embarrasser pour en connoître davantage : mais je vous avoue que je ne puis entrer dans votre sentiment. Ce n'est pas que j'approuve ces sévérités excessives et indiscretes qui veulent qu'un homme tremble à chaque moment et à chaque chose qu'il fait de peur de la mal faire. Nous avons

un bon maître, qui demande plus la confiance que tout le reste.

Il a pitié, comme un pere tendre, des foiblesses de ses enfants, parcequ'il connoît la boue fragile dont il les a pêtris de ses propres mains. C'est ainsi que Dieu lui-même parle dans un psaume. A Dieu ne plaise donc, monsieur, que je veuille vous engager dans ces dévotions si timides et si gênées où l'on croit que Dieu ne pardonne rien, et qu'il ne cherche qu'à nous surprendre dans nos moindres fautes pour nous confondre! Non, non, je ne crains rien davantage que cette conduite; et, bien loin de vouloir vous y jeter, je ne songe qu'à vous tourner vers le pur amour, qui est toujours libre, simple, gai, courageux, marchant avec largeur et animé par la confiance. Encore une fois Dieu est témoin que je crois que les conducteurs qui conduisent par cet autre chemin de gêne et de trouble se trompent grossièrement et courent risque de gâter tout. Mais voyons aussi de bonne foi ce que nous devons à Dieu. Peut-être n'y avons-nous jamais pensé assez sérieusement. Ne lui devons-nous pas autant qu'un ami doit à son ami et qu'un domestique doit à son maître? Si vous aviez un ami à qui vous eussiez confié tous vos intérêts, qui vous eût les plus grandes obligations et que vous aimassiez tendrement, voudriez-vous qu'il se contentât d'enten-

dre une partie de vos intentions sur les choses qu'il seroit engagé à faire pour vous? Que penseriez-vous de lui et de son amitié, s'il se contentoit de savoir en gros ce que vous voudriez et s'il craignoit de l'apprendre plus en détail? Quelqu'un qui souhaiteroit votre avantage viendroit lui dire, Ne voulez-vous pas envoyer vers votre ami pour éclaircir plus exactement ce dont il vous a chargé? n'est-il pas juste que vous le consultiez lui-même, de peur de vous tromper et de n'avoir pas bien compris tout ce qu'il attend de vous? En vérité cet homme mériteroit-il le nom d'ami, et pourriez-vous le croire de bonne foi, s'il répondoit, Je fais ce que j'ai compris que mon ami vouloit; que m'importe d'en savoir davantage? je ne veux point m'embarrasser; il me suffit de suivre la connoissance imparfaite que j'ai de ses intérêts, sans en chercher une plus parfaite : cette recherche ne serviroit qu'à m'engager peut-être à faire pour lui des choses qui m'incommoderoient; je n'en veux pas prendre la peine : je serois bien fâché de l'offenser dans ses intérêts essentiels; mais je ne m'embarrasse guere de connoître les moyens de ne le choquer pas dans les petites choses, et, même pour les plus grandes, je ne veux point savoir ses intentions mieux que je ne les sais, et je suis résolu, pour éviter cet embarrassant éclaircissement, de hasarder de lui nuire

même dans les choses de conséquence. Je crois, monsieur, qu'un tel ami vous paroîtroit bien indigne d'en porter le nom, que vous seriez mortellement blessé de son ingratitude, et que vous auriez honte de vous être confié à lui; je suis même très assuré que vous trouveriez son procédé d'autant plus choquant qu'il auroit joint la mauvaise foi à la mauvaise volonté. J'aurois mieux aimé, diriez-vous, qu'il eût ouvertement refusé de me servir : mais m'offrir ses services et puis chercher des prétextes pour ne s'instruire pas à fond de mes intérêts, et craindre d'y voir trop clair de peur d'être obligé de me rendre de trop grands services; voilà ce qui me paroît le plus corrompu et le plus inexcusable. C'est, monsieur, ce que vous diriez d'un ami qui ne vous devroit presque rien. Que croyez-vous donc que Dieu dira de vous dans son jugement; de vous, dis-je, qui lui devez tout, si vous êtes comme cet ami infidele, qui affecte de fermer les yeux de peur de voir trop clair dans les affaires de son ami, et qui se vante encore d'être un ami de bonne foi?

Mais venons à la seconde comparaison pour achever de rendre cette vivité manifeste et sensible.

Si le roi avoit confié une place, ou une armée, ou une négociation, à un de ses sujets, trouveroit-il bon que ce sujet négligeât de s'instruire exactement des

fortifications et de l'état de sa place; que ce général d'armée se contentât d'avoir une médiocre science de la guerre; que cet ambassadeur refusât d'approfondir les affaires étrangeres et les moyens de faire réussir sa négociation? Si le roi, dans la suite, reprochoit à ces trois hommes le mauvais succès des choses qui leur étoient confiées, le gouverneur oseroit-il lui dire, J'ai cru que j'en savois assez, quoique j'entendisse mal les sieges, et je n'ai point voulu m'embarrasser à en apprendre davantage pour défendre plus long-temps ma place? Le général mal instruit pourroit-il lui dire, Je n'ai point voulu m'embrouiller dans les différents avis des ingénieurs sur l'attaque d'une telle ville, ni raisonner avec les officiers expérimentés pour suppléer à mon ignorance, qui m'a fait perdre la bataille; je me suis contenté de mon bon sens; j'ai cru que ma bonne intention et ma petite capacité m'excuseroient, et que vous seriez content pourvu que je ne vous trahisse pas? Cet ambassadeur auroit-il le front d'alléguer qu'il n'étoit pas obligé de savoir à fond les desseins des ennemis, les intérêts de la cour étrangere où il négocioit, et les moyens d'y persuader les esprits pour servir son maître? Il falloit, répondroit le roi, veiller nuit et jour pour apprendre toutes ces choses: les négliger, c'étoit trahir mes intérêts et me sacrifier à votre paresse. Voilà ce que

le roi diroit avec raison. Mais que dira le roi des rois, si vous faites comme les lâches serviteurs? Vous voyez bien, monsieur, que vous ne pardonneriez jamais cette ignorance pleine de négligence et d'affectation; et que Dieu doit encore moins vous la pardonner. Aussi voyons-nous que les dimanches n'ont été institués que pour réserver un jour en chaque semaine à l'étude de la loi de Dieu et à la méditation de ses mysteres. C'est pourquoi on tenoit anciennement, pendant un temps assez long, ceux qui vouloient être chrétiens dans l'étude de la religion, même avant que de leur donner le baptême. Le besoin de connoître Dieu et Jésus-Christ son fils, notre sauveur, est toujours le même et ne sauroit jamais diminuer. L'évangile, qui est le livre où Dieu instruit les hommes, ne nous est point donné pour ne savoir jamais ce qu'il contient. Je sais qu'il y a beaucoup d'hommes grossiers et mal préparés qui pourroient abuser de cette sainte lecture; mais ceux qui y sont préparés par une intention pure et par une entiere docilité d'esprit ne doivent pas s'en priver; c'est sur ce livre, et non sur le conseil des hommes, que nous serons jugés. C'est donc sur ce livre qu'il faut préparer nos comptes, et prévenir, par notre fidélité à suivre les regles, le redoutable jugement de Dieu. Saint Paul disoit aux premiers chrétiens, *Vous êtes riches*

en toute sorte de science et de connoissance des vérités de Dieu. Cependant il répete sans cesse aux fideles, c'est-à-dire à tout le peuple sans exception, *Qu'il faut croître tous les jours dans la science de Dieu, qu'il faut être éclairé pour savoir non seulement la loi en général, mais encore quelle est la volonté de Dieu en chaque chose, avec ce qui lui plaît davantage et qui est le plus parfait.* Quiconque aime véritablement son ami ne se contente pas de ne le point offenser; il cherche encore tout ce qui peut l'obliger et lui plaire. La sincere amitié est inventrice et ingénieuse. Il n'y a que la crainte d'esclave qui se borne à éviter la punition des grandes désobéissances. Il n'y a point d'honnête homme qui voulût se faire servir par un domestique qui ne voudroit jamais faire que les choses dont il ne pourroit se dispenser, et qui craindroit de connoître trop ce qui pourroit lui gagner le cœur de son maître.

J. C. veut tellement qu'on soit éclairé sur la loi, qu'il ne veut pas même qu'on s'appuie sur les décisions des gens que l'on consulte si on a sujet de se défier d'eux et de craindre qu'ils ne soient pas assez exactement instruits. *Si un aveugle*, dit-il, *en conduit un autre, ils tomberont tous deux ensemble dans le précipice.* Remarquez qu'il ne dit pas, l'un excusera l'autre; au contraire, le conducteur ne ser-

vira qu'à entraîner l'autre et qu'à le précipiter dans l'abîme.

Faudra-t-il conclure de là qu'il faut courir sans cesse de docteur en docteur, et ne savoir jamais à quoi s'en tenir? C'est une incertitude qui va à troubler la paix de toutes les consciences.

J'en conviens; mais ce que je crois nécessaire est qu'on fasse pour la vie éternelle de l'ame ce qu'on ne manque jamais de faire pour la vie passagère du corps. Est-on malade? on ne croit pas que le médecin le plus expérimenté et le chirurgien le plus adroit le soit trop pour se faire traiter : on regarderoit comme une étrange témérité celle d'un homme qui s'arrêteroit aux moins éclairés médecins, et qui ne daigneroit pas consulter les plus habiles. Le sens commun suffit seul pour décider en ces occasions. Faites de même pour votre ame. Ne vous arrêtez qu'aux conseils que vous croirez les plus sages, les plus droits, les plus désintéressés. Fuyez les gens qui sont rigoureux par chagrin, ou par ostentation, ou par entêtement de nouveauté. Mais prenez garde aussi de ne chercher pas, comme les Israélites, des conseils flatteurs et intéressés, des gens amollis par des considérations mondaines, *qui mettent*, comme dit l'écriture, *des coussins sous les coudes des pécheurs au lieu de les assujettir à la*

pénitence; enfin des personnes peu éclairées, et qui vous tromperont en se trompant elles-mêmes. Cherchez, selon toute la lumiere que Dieu vous donne, le juste milieu : apportez-y le même soin qu'un homme sage emploie à choisir le meilleur avocat et le meilleur médecin. Ce sera alors que vous pourrez demeurer en paix, et vous confier humblement à la bonté de Dieu, qui ne permettra pas que vous demeuriez toujours dans l'égarement, supposé que vous vous égariez.

Mais faudra-t-il, direz-vous, passer sa vie à étudier la religion comme un docteur? Non, monsieur, ce n'est pas là ce que Dieu demande de vous. Il demande que vous vous nourrissiez humblement, chaque jour, des vérités de l'évangile, non pour décider, mais pour vous défier encore davantage de vous, et pour apprendre de J. C. *à être doux et humble de cœur.* Ce ne sera point une subtile et vaine science que vous apprendrez; vous n'apprendrez qu'à vous mépriser vous-même, qu'à fouler aux pieds les fragiles biens d'ici-bas, qu'à vous détacher de cette vie qui s'enfuit comme une ombre; qu'à aimer la grandeur de Dieu devant qui toute autre grandeur disparoît, qu'à être doux, patient, juste, sincere en tout avec le prochain. Cette science ne s'apprend point par la subtilité des rai-

sonnements, par les longues lectures, par la facilité à retenir : il ne faut qu'un cœur simple et docile pour faire, sans aucune pénétration d'esprit, un progrès continuel et merveilleux dans cette science, qui est celle des saints. Deux mots vous enseigneront les plus profondes vérités; et, si vous êtes humble, vous en entendrez plus que les grands docteurs pleins d'eux-mêmes. C'est la science de tant d'ignorants à qui Dieu s'est communiqué. C'est pourquoi Jésus-Christ dit : « Je vous rends grace, mon pere, de ce que vous avez caché ces choses aux « grands et aux sages du siecle et de ce que vous « les avez révélées aux simples et aux petits ». C'est pourquoi il dit encore « Qu'il faut être enfant pour « entrer au royaume des cieux ». C'est donc la science de devenir simple et petit enfant dans laquelle il faut s'instruire tous les jours par la méditation de la parole de Dieu.

Je me suis tellement étendu, monsieur, sur cette question, que je n'ai pas aujourd'hui le temps de répondre aux autres; mais je le ferai au premier jour. Je prie Dieu qu'il vous fasse bien goûter tout ceci.

J'oubliois, monsieur, de vous dire que le premier des commandements de Dieu suffit pour faire évanouir en un moment tous vos prétextes, et pour forcer tous vos retranchements. *Vous aimerez le Sei-*

gneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre ame, de toute votre pensée et de toutes vos forces. Voyez combien de termes joints ensemble par le Saint-Esprit pour prévenir toutes les réserves que l'homme pourroit vouloir faire au préjudice de cet amour qui veut qu'on lui sacrifie tout. Voilà un amour jaloux et dominant : tout n'est pas trop pour lui. Il ne souffre point de partage, et il ne permet plus d'aimer, hors de Dieu, que ce que Dieu lui-même commande d'aimer pour l'amour de lui.

Il faut l'aimer, non seulement de toute l'étendue et de toute la force de son cœur, mais encore de toute l'application de sa pensée. Comment pourra-t-on donc croire qu'on l'aime, si on ne peut se résoudre à penser à sa loi, et à s'appliquer de suite à accomplir sa volonté? C'est se moquer de croire qu'on puisse aimer Dieu d'un amour si vigilant et si appliqué, pendant qu'on craint de découvrir trop clairement ce que cet amour demande. Il n'y a qu'une seule maniere d'aimer de bonne foi, qui est de ne faire aucun marché avec lui, et de suivre avec un cœur généreux tout ce qu'il inspire pour connoître la volonté adorable de celui qui nous a faits de rien et rachetés par son propre sang de la mort éternelle. Tous ceux qui vivent dans ces retranchements, qui veulent aimer

Dieu de peur qu'il ne les punisse; mais qui voudroient bien être un peu sourds pour ne l'entendre qu'à demi quand il leur parle de se détacher du monde et d'eux-mêmes, courent grand risque d'être de ces tiedes dont J. C. dit qu'il les vomira. Pour nous, qui voulons être à lui sans réserve, la paix et la miséricorde viendront sur nous; et nous recevrons, en récompense de ce sacrifice, le centuple promis dès cette vie outre le royaume du ciel. La liberté du cœur, la paix de la conscience, la douceur de s'abandonner entre les mains de Dieu; la joie de voir toujours croître la lumiere en son cœur, enfin le dégagement des craintes et des desirs tyranniques du siecle, font ce centuple de bonheur que les véritables enfants de Dieu possedent au milieu des croix, pourvu qu'ils soient fideles. Quelle foiblesse de cœur y auroit-il donc à craindre de s'engager trop avant dans un état si desirable? *Malheur*, dit l'écriture, *aux cœurs partagés !* En effet ils sont sans cesse déchirés, d'un côté par le monde et par leurs passions encore vivantes, de l'autre, par les remords de leur conscience, et par la crainte de la mort suivie de l'éternité. Heureux ceux qui se jettent tête baissée et les yeux fermés entre les bras *du pere des miséricordes et du Dieu de toute consolation!* pour parler

comme saint Paul. Ceux-là, bien loin de craindre de voir trop clair, ne craignent rien tant que de ne voir pas assez ce que Dieu demande. Sitôt qu'ils découvrent une nouvelle lumiere dans la loi de Dieu, *ils sont transportés de joie*, dit l'écriture, *comme un avare qui trouve un trésor*.

Pour l'article des choses qu'on peut lire et pour celui de l'emploi du temps, je vous promets, monsieur, une prompte réponse : mais je vous ai déja dit que cette lettre est trop longue; et vous voyez bien que depuis que je vous l'ai dit, je l'ai encore beaucoup alongée.

Vendredi 14 juillet.

J'APPRENDS, monsieur, que vous souffrez, et que Dieu vous met à une très rude épreuve par la longueur de vos maux. Si je me laissois aller à mon cœur, j'en serois véritablement affligé; mais je conçois que Dieu vous aime en vous frappant, et je suis persuadé que vos maux seront dans la suite de très grands biens. Il vous impose une pénitence que vous n'auriez jamais pu vous résoudre à faire, et qui est pourtant ce que vous devez à sa justice pour l'expiation de vos péchés. Il vous arrache ce que vous auriez eu bien de la peine à lui donner. En vous l'arrachant, il vous ôte la gloire de le lui sacrifier; en sorte que vous ne pouvez vous faire

honneur de ce sacrifice. Ainsi, il vous humilie en vous instruisant. D'ailleurs, il vous tient dans un état d'impuissance qui renverse tous les projets de votre ambition. Toutes ces hautes pensées dont vous aviez nourri votre cœur depuis si long-temps, s'évanouissent. Votre sagesse est confondue. Par-là, Dieu vous force de vous tourner entièrement vers lui. Il étoit jaloux d'un voyage où la gloire mondaine auroit occupé tous vos desirs, et où vous auriez été en proie aux plus violentes passions. En vérité, monsieur, je crois qu'en rompant ce voyage, non seulement il préserve votre ame d'un grand danger, mais encore il épargne à votre corps une agitation mortelle. Il veut que vous viviez, et que vous viviez à lui seul. Pour vous faire entrer dans cette vie, il vous fait passer par une langueur accablante où vous mourrez à tout appui humain. Après vous avoir affligé, il vous consolera en bon pere, lorsque l'affliction aura détaché et purifié votre cœur. Je le prie de vous donner une patience sans bornes dans des maux aussi longs et aussi douloureux que les vôtres. Que ne puis-je, monsieur, les partager avec vous et être votre garde-malade! vous n'en sauriez avoir de plus zélé que moi.

Mardi 18 juillet.

Vous demandez, monsieur, quelque motif de confiance dans vos maux : mais ne voyez-vous pas que vos maux sont eux-mêmes la plus sensible preuve des bontés de Dieu qui doivent ranimer votre confiance? Quel bonheur de faire une pénitence que vous n'avez point choisie et que Dieu vous impose lui-même! Non seulement elle sert à expier le passé, mais encore elle est un contre-poison pour l'avenir. Elle vous arrache aux grands desseins d'ambition, que vous n'auriez jamais eu le courage de sacrifier à Dieu; elle vous tient entre la vie et la mort, entre les plus grandes affaires et l'inutilité à tout; elle vous met aux portes de la mort, et vous en retire après vous avoir montré de si près l'horrible gouffre qui engloutit tout ce que le monde admire le plus. Dieu vous renverse comme il renversa Paul aux portes de Damas, et il vous dit au fond du cœur : « Il vous est dur de regimber contre l'aiguillon. Pourquoi me persécutez-vous »? Après cela, monsieur, douterez-vous qu'il ne vous aime? S'il ne vous aimoit, pourquoi ne vous auroit-il pas abandonné aux desirs de votre cœur? pourquoi vous auroit-il poursuivi pendant que vous le fuyiez avec tant de dureté et d'ingratitude? Auriez-vous mérité cette longue patience et ces retours de grace tant

de fois méprisés? Vous auriez éteint en vous l'esprit de grace. Vous auriez fait injure à cet esprit de vérité. Vous auriez foulé à vos pieds le sang de l'alliance. Vous étiez enfant de colere, et Dieu ne s'est point lassé. Il vous a aimé malgré vous. Vous vouliez périr, et il ne vouloit pas que vous périssiez. Il a ressuscité sa grace en vous. Vous l'aimez ou du moins vous desirez de l'aimer; vous craignez de ne l'aimer pas; vous avez horreur de vous-même à la vue de vos péchés et des bontés de Dieu. Croyez-vous qu'on puisse, sans être aidé par l'esprit de Dieu, desirer de l'aimer, craindre de ne l'aimer pas, avoir horreur de soi et de sa corruption? Non, non, monsieur; il n'y a que Dieu qui fasse ces grands changements dans une ame aussi égarée et aussi endurcie qu'étoit la vôtre; et, quand Dieu les fait, on ne peut douter qu'il n'aime cette ame d'un amour infini. Il voit mieux que vous la lepre dont vous étiez couvert: c'est la multitude de vos plaies horribles qui, loin de le rebuter, a attiré sa compassion sur vous. Hé! que faut-il à la souveraine miséricorde, sinon une extrême misere sur laquelle elle puisse se glorifier? Ô que vous êtes un objet propre aux bontés de Dieu! elles paroissent en vous plus que dans un autre. Un autre pourroit s'imaginer que sa régularité de mœurs lui auroit attiré quelque grace. Mais vous, monsieur,

qu'avez-vous fait à Dieu, sinon l'offenser, et l'offenser par les rechûtes scandaleuses? Que vous doit-il? rien que l'enfer, mais l'enfer bien plus rigoureux qu'à un autre. Vous êtes donc celui à qui il se plaît de donner; car il vous doit moins qu'à tout autre. Sa grace paroît plus pure grace en vous; et c'est à la louange de sa grace qu'il comble de miséricordes cet abyme de misere et de corruption. Vous pouvez donc, monsieur, dire comme S. Paul: « Dieu m'a formé exprès comme un modele de sa patience, pour ranimer la confiance de tous les pécheurs qui seroient tentés de tomber dans le désespoir». Ô hommes qui avez comblé, ce semble, toute mesure d'iniquités, regardez-moi, et ne désespérez jamais des bontés du Pere céleste. Il n'y a qu'un seul crime indigne de cette miséricorde, c'est de s'endurcir contre elle et de ne la vouloir point espérer. Il est vrai que vous ne devez plus compter sur vous-même ni vous promettre rien ou de vos talents ou de votre courage. Tout vous manquera du côté de vous-même; et vous serez confondu par la malédiction de Jérémie, si vous vous appuyez sur un bras de chair: mais autant que vous sentirez votre impuissance, autant devez-vous ouvrir votre cœur à la force toute-puissante de celui qui vous dit: « Ne craignez rien; je suis avec vous». Il changera tous les maux en biens. La maladie du corps sera la

guérison de l'ame. Vous bénirez Dieu avec consolation de vous avoir frappé de tant de plaies au dehors pour guérir les autres plaies profondes et mortelles que l'orgueil et la mollesse avoient faites dans votre cœur. Vous verrez cette conduite secrete de miséricorde se dévélopper peu-à-peu sur vous? Que tardez-vous, monsieur, à rendre gloire à Dieu, en vous livrant à lui sans condition et sans réserve! Plus vous vous confierez à lui, plus vous l'engagerez à prendre soin de vous. Je le prie de tout mon cœur de vous faire sentir la paix et la consolation qu'il y a à espérer en lui seul.

Mercredi 26 juillet.

Je vous envoie, monsieur, sept différents sujets : il y en a un qui est traité deux fois, à cause de son importance. Quand vous aurez fait l'essai, vous verrez si cette maniere vous convient et si vous avez quelque changement à y desirer. Plus je pense à vous, monsieur (ce qui m'arrive très souvent), plus je suis convaincu que ce n'est pas sans un grand dessein que Dieu vous presse d'avancer vers lui. Vous n'aurez ni repos ni consolation jusqu'à ce que vous ne teniez plus à rien et que vous soyez tout entier sans réserve à celui pour qui tout n'est pas trop. Alors viendront la paix et la joie du S.-Esprit avec la santé et les forces pour accomplir les desseins de Dieu. Vous pouvez le glori-

fier beaucoup; c'est pour cela qu'il vous comble de miséricordes : mais il veut un cœur grand et généreux, qui mette toute sa consolation à réparer ses péchés et ses scandales par une conduite forte et abandonnée à la grace. Je prie N. S. qu'il s'empare de vous malgré vous, qu'il mette le feu aux quatre coins et au milieu de votre cœur.

Vous demandez, monsieur, un moyen de conserver la présence de Dieu au milieu des croix. Pour moi, j'espere que vous sentirez combien les croix sont elles-mêmes propres à nous tenir dans une fréquente présence de Dieu. Qu'y a-t-il de plus naturel quand on souffre, que de chercher du soulagement? mais quel soulagement et quelle consolation ne trouve-t-on pas dans la souffrance, quand on se tourne avec amour du côté de Dieu ! Quand vos maux vous pressent, vous envoyez chercher les médecins et les personnes de votre famille que vous croyez les plus propres à vous soutenir : appelez de même à votre secours le médecin d'en haut, qui peut d'autant mieux connoître et guérir vos maux, que c'est lui qui les a faits par miséricorde. Appelez l'unique ami, le vrai consolateur, le pere tendre, qui vous portera dans son sein, et qui vous donnera, ou l'adoucissement de vos maux, ou le courage de les souffrir patiemment dans toute leur

amertume. Ô qu'il est doux de sentir une telle ressource en Dieu, et de savoir qu'elle ne peut jamais nous manquer! Il est toujours tout prêt à nous entendre; il sait mieux que nous-mêmes tout ce que nous souffrons. C'est lui qui nous fait souffrir, parcequ'il veut nous épargner d'autres souffrances éternelles, que nous méritions. C'est lui qui forme en nous le cri par lequel nous l'appelons à notre secours. Ce cri, dit-il dans l'écriture, ne sera pas encore formé dans votre bouche, et déja je l'entendrai pour me hâter de vous secourir. Si quelquefois il paroît lent à nous délivrer et à nous venir consoler, c'est qu'il nous fait ce que J. C. fit à Lazare qu'il aimoit tendrement : il attendit tout exprès plusieurs jours pour le laisser mourir et pour avoir lieu de le ressusciter. Dieu paroît lent pour vous guérir, parcequ'il veut vous livrer à vos maux, afin que vous mouriez à vous-même et à la vie corrompue du siecle. Quand tous vos desirs seront bien amortis, quand votre orgueil sera dans la poussiere du tombeau, quand vous commencerez à être insensible à la mauvaise honte et à la pernicieuse complaisance pour les amis libertins; quand vous aurez sacrifié tout à Dieu sans nulle réserve, et que le vieil homme n'aura plus ni espérance ni ressource; alors j'espere que Dieu mani-

festera sa gloire : il vous rendra une vie pure et digne de lui ; il vous montrera au monde comme Lazare ressuscité, non pour rentrer dans une vie lâche, vaine et profane, mais pour être aux yeux du monde incrédule comme un signe des merveilles de Dieu qui convainque les incrédules, qui fasse taire l'iniquité la plus maligne, et qui encourage les pécheurs à se convertir.

Cependant, monsieur, dites à Dieu dans vos douleurs : Mon Dieu, je m'oublierois moi-même plutôt que de vous oublier : *Memor fui Dei et delectatus sum.* Mes maux sont inévitables ; car je ne puis me dérober aux coups de votre juste et toute-puissante main. Il faut donc que je souffre, puisque j'ai péché et que la sentence de ma punition est partie d'en haut. Il n'est plus question que de souffrir avec le désespoir d'une ame livrée à sa propre foiblesse, ou avec la consolation d'espérer en vous, avec le trouble de l'amour-propre poussé à bout par la douleur, ou avec la paix de votre amour et de la confiance en vos éternelles bontés. L'impatience ne délivre d'aucun mal ; au contraire, c'est un mal très cuisant que l'on ajoute à tous les autres pour s'accabler. La résignation n'augmente point les maux qu'on souffre ; elle les adoucit, elle les charme même, pour ainsi dire, en découvrant les

biens infinis cachés sous les maux. Je ne vous propose donc, monsieur, de vous jeter entre les bras de Dieu, que pour y trouver le plus doux de tous les remedes. Comptez que c'est moins un sacrifice de votre volonté dans les douleurs, qu'un adoucissement de vos douleurs mêmes. Si vous vous accoutumez peu-à-peu à chercher en Dieu avec confiance tout ce qui vous manque en vous-même, vous vous ferez peu-à-peu une douce et heureuse habitude de vous tourner vers lui toutes les fois que vos maux vous presseront, comme un petit enfant se retourne vers le sein de sa nourrice toutes les fois qu'il voit quelque objet qui l'effraie ou qu'il sent quelque peine. Ce qui vous rend ce retour vers Dieu difficile, c'est que vous le faites avec effort, sans avoir une certaine confiance pleine et simple, et plutôt pour vous sacrifier aux douleurs, que pour chercher la consolation de votre cœur. Dieu veut que vous soyez plus libre avec lui. Tournez-vous donc vers lui, moins pour lui donner que pour recevoir de lui, car vous ne lui donnerez qu'autant qu'il vous donnera.

Ouvrez-lui à tout moment votre cœur; vous recevrez la patience avec l'amour. Quand la patience vous échappe dans vos douleurs, vous pouvez recourir à Dieu afin qu'il vous soutienne, comme vous appelleriez quelqu'un à votre secours pour

vous décharger d'une partie d'un fardeau accablant. Quand il vous arrive de succomber à la tentation d'impatience, n'ajoutez pas à ce mal celui de vous décourager. S'impatienter contre son impatience, c'est envenimer sa plaie : il faut au contraire lever les yeux vers le médecin et lui montrer toute la profondeur de sa plaie, afin qu'il y verse le baume pour la guérir. Demeurez tranquille et humilié sous la main de Dieu à la vue de votre hauteur, de votre impatience, de vos délicatesses et de vos chagrins. Rien n'est plus propre à vous confondre que la réflexion que Dieu vous a fait faire. Vous n'avez qu'un seul moyen de pratiquer la vertu, qui est de souffrir avec paix et douceur; toutes les autres occasions de sacrifices vous sont ôtées. Vous n'avez ni le piege des affaires, ni la séduction des compagnies et des conversations profanes : vous êtes renfermé avec une famille chrétienne, et il ne vous reste plus qu'à souffrir. Vous le faites si mal, que cela seul doit suffire pour vous ôter toute confiance en vous-même. Combien d'innocents qui souffrent des maux plus grands que les vôtres, et qui n'ont aucun des soulagements que vous avez quoique vous n'en méritiez aucun! Demeurez souvent en Dieu pour repousser doucement toutes ces choses. Un mot d'un psaume ou de l'évangile,

ou de quelque autre endroit de l'écriture qui vous aura touché, suffira pour élever de temps en temps votre cœur vers Dieu; mais il faut que ces élévations de cœur soient faciles, courtes, simples et familieres; vous pouvez même les faire au milieu des gens qui sont avec vous, sans que personne s'en apperçoive. D'ailleurs, vous avez un avantage que vous ne devez pas laisser perdre, qui est de parler de piété avec les personnes de votre famille qui en sont pleines. Quand ces petites conversations se font par épanchement de cœur, et avec une entiere liberté, elles nourrissent l'ame, elles la fortifient, elles l'encouragent, elles la rendent robuste dans les croix, elles la soulagent dans ses tentations d'accablement, elles élargissent un cœur serré par la peine, elles le tiennent dans une certaine paix qu'on ne goûte presque jamais lorsqu'on demeure renfermé en soi-même. Pour les lectures et les prieres, vous devez les faire très courtes; car, en l'état où vous êtes, on ne sauroit trop ménager votre esprit et votre corps. De courtes, simples, et fréquentes élévations de cœur à Dieu sur quelque passage touchant, vous feront plus de bien que les applications suivies à un sujet particulier. Vous pouvez laisser parler votre famille et vos amis, et vous contenter d'écourer. Pendant qu'on écoute

la conversation, le cœur ne laisse pas de se recueillir souvent sur les choses intérieures, et il se nourrit de Dien en secret. Le silence est très nécessaire et à votre corps et à votre ame. C'est dans le silence et dans l'espérance, comme dit l'écriture, que sera votre force.

Lundi 18 février 1697.

A M. Lechassier, directeur du séminaire de S. Sulpice.

Je viens, monsieur, de voir M. Tronson; il a une oppression de poitrine qui me fait peur. Il est loin des secours nécessaires. Je l'ai fort exhorté à venir à Paris, et il m'a paru disposé à le faire : il attend des nouvelles de M. Helvétius; mais une décision d'un médecin, qui décidera sur une lettre et sans voir le malade, est un fondement bien mal assuré. Le meilleur seroit, ce me semble, que M. Tronson vînt à Paris; s'il continue à être malade, il sera mieux à Paris qu'à Issy; s'il se porte mieux, il pourra, sans embarras, retourner à sa campagne. En cas qu'il veuille venir ici, un carrosse de louage mal fermé ne lui convient pas. J'offre le mien dont il pourra se servir comme de ce qui est à lui; j'ai même des chevaux qui ne me servent de rien et dont vous pouvez disposer : il n'y a qu'à

m'avertir sans façon. La personne de M. Tronson m'est très chere; j'aime et je révere votre communauté. Le plus grand plaisir que vous me puissiez faire est de disposer librement de tout ce qui m'appartient. Comptez que je suis à vous, monsieur, personnellement avec vénération, et attaché par le cœur à votre maison. Je m'en retourne à Versailles cette après-midi, et je repasserai par Issy pour voir l'état de M. Tronson : si vous avez quelque chose à y mander, faites-le moi savoir, s'il vous plaît.

A Câteau-Cambresis, le 4 octobre 1699.

A M. Tronson, supérieur du séminaire de S. Sulpice.

Il y a long-temps, monsieur, que je me suis privé de la consolation de tout commerce avec vous, afin de ne vous commettre en rien, et de ménager les intérêts de S. Sulpice, qui me sont très chers; mais je ne crois pas manquer à cette regle de discrétion en vous écrivant par une voie très secrete, et ne le faisant que pour vous supplier de confier à l'ami qui vous rendra cette lettre les papiers que j'ai laissés entre vos mains. Ils passeront de celles de cet ami avec une entiere sûreté dans les miennes. Vous n'avez aucun usage à faire de ces paperasses, et Dieu sait avec quelle joie je vous les laisserai plus long-temps si vous le desirez. Mais comme je suis persuadé qu'el-

les vous sont très inutiles, je vous supplie, monsieur, d'avoir la bonté de me les renvoyer.

Je reviens d'un voyage que j'ai fait à Bruxelles, où j'ai su bien des choses très importantes, dont le détail pourra passer jusqu'à vous par un canal sûr. Il faut que je vive en ce pays comme un homme qui n'a ni yeux ni oreilles sur certaines choses. Ma santé ne fait que croître dans le travail; et j'ai soutenu, depuis trois mois en visites, des fatigues dont je me croyois très incapable. Dieu donne la robe selon le froid. Je souhaite de tout mon cœur, monsieur, que votre santé, qui est plus utile que la mienne, se conserve de même. Ce qui me fait une véritable peine dans mon éloignement, c'est que je ne puis vous embrasser et vous entretenir cordialement: du reste, j'ai, Dieu merci, le cœur dans une paix profonde et je ne pense qu'à mes fonctions. Priez pour moi, je vous en conjure, et faites prier les bonnes ames. Je demande à M. Bourbon, que je salue de tout mon cœur, neuf messes à Lorette, que je lui paierai, par un petit présent à la chapelle, de ce qu'il jugera le plus convenable au lieu.

A Cambrai, le 22 mars 1706.

A M. Lechassier, supérieur du séminaire de S. Sulpice.

Je suis, monsieur, dans un vrai tort à votre égard; mais je vous supplie de croire que c'est par un mécompte, auquel mon cœur n'a eu aucune part, que je suis en demeure. Un long séjour à Bruxelles, où je n'avois pas un moment de libre, et divers autres embarras m'ont empêché de vous envoyer le dimissoire de M. Noiret. Je ne puis réparer ma faute qu'en vous l'envoyant. Ma conscience est bien déchargée quand je me repose sur la vôtre. Vous savez combien j'aime et révere la mémoire de M. Tronson, qui m'avoit servi de pere pour la vie ecclésiastique. Quoique je n'aie jamais vu M. Olier, je n'ai rien oui dire de sa conduite et de ses maximes qui ne m'ait fait une profonde impression et qui ne me persuade que l'esprit de grace l'animoit. Je prie souvent Dieu que ce premier esprit de simplicité et d'éloignement du siecle se conserve dans S. Sulpice. Si le goût de l'esprit et de la science éclatante s'y introduisoit insensiblement, l'ouvrage de M. Olier et de M. Tronson ne subsisteroit plus. Vous savez d'ailleurs, monsieur, quelle étoit leur horreur de la nouveauté. Il faut espérer que votre zele et votre fermeté soutiendront, malgré tant de périls, une maison qui est une

source de graces pour tout le clergé. Je serai toute ma vie, avec un véritable attendrissement, de cœur dévoué à S. Sulpice.

Agréez, s'il vous plaît, monsieur, que je me recommande aux prieres de M. Bourbon, que j'aime cordialement; j'espere qu'il ne m'oubliera pas dans la chapelle de la Ste Vierge, à Lorette. Je souhaite que toutes les personnes qui ont le plus de talent chez vous imitent la simplicité et le recueillement de ce saint prêtre.

A Cambrai, le 10 août 1706.

A M. Lechassier.

Je vous supplie, monsieur, de vouloir bien vous charger du dimissoire ci-joint, et de charger l'un des directeurs de votre séminaire de tout ce qui regarde l'ordination du jeune homme dont il s'agit. Je ne vous donne cet embarras qu'à cause de la confiance en S. Sulpice, que j'ai eue dès ma premiere jeunesse et que je conserverai jusqu'à la mort.

A Cambrai, le 20 décembre 1706.

A M. Lechassier.

Je n'ai pas eu, monsieur, la moindre pensée de vous donner aucun embarras pour les sujets de mon

diocese qui ne demeurent pas dans votre séminaire. Je connois trop l'esprit de votre maison, depuis le temps de feu M. Tronson, pour ne savoir pas que vous êtes absolument renfermé dans vos fonctions du dedans sans vous charger du dehors. Il y auroit de l'indiscrétion de vous demander des soins au-delà de ces bornes. Mais comme je ne connois point l'état présent des autres séminaires, et que je compte que l'esprit du vôtre n'est point changé, je suis bien aise de ne donner des dimissoires pour l'ordination à nos diocésains, qu'après qu'ils auront été éprouvés chez vous, s'ils demeurent à Paris : voilà, monsieur, l'unique chose queje vous demande. Elle se réduit à votre fonction de supérieur, sans y ajouter le moindre embarras.

A Cambrai, le 19 novembre 1709.

A M. Lechassier.

Je vous envoie, monsieur, un dimissoire pour M. de Sare, et je suis ravi de tout le bien que vous m'en dites. Notre diocese a un besoin incroyable de tels sujets; car presque tous les jeunes ecclésiastiques qui ont le plus d'étude et de régularité, sont prévenus pour les nouvelles opinions. Les malheurs de cette guerre font encore plus de tort à l'église qu'à la France,

Je suis véritablement touché de la mort de M. Bourdon. Tout ce qui avoit été cher à M. Tronson me l'étoit aussi : de plus, j'aimois et je recevois du fond du cœur M. Bourdon; c'étoit un saint prêtre. Je prie Dieu qu'il vous en donne beaucoup de semblables, et que les ouvriers qui se forment chez vous ressemblent aux anciens, formés par messieurs Olier et Tronson. La solide piété pour le saint Sacrement et pour la Ste Vierge, qui s'affoiblissent et qui se dessechent tous les jours par la critique des novateurs, doivent être le véritable héritage de votre maison.

Je ne manquerai pas de prier pour M. Bourdon; mais je compte que c'est lui qui priera pour nous: j'ai une vraie confiance en ses prieres. Agréez, s'il vous plaît, monsieur, que j'ajoute ici mille assurances d'estime très cordiale pour M. Brenier.

FIN DU SIXIEME VOLUME.

TABLE

De ce qui est contenu dans ce sixieme volume.

Lettres à M. le duc de Chevreuse.

Lettres à M. le marquis de Fénélon.

Lettres de M. de Cambrai à M. le vidame d'Amiens, depuis duc et maréchal de Chaulnes.

Fin de la table.

